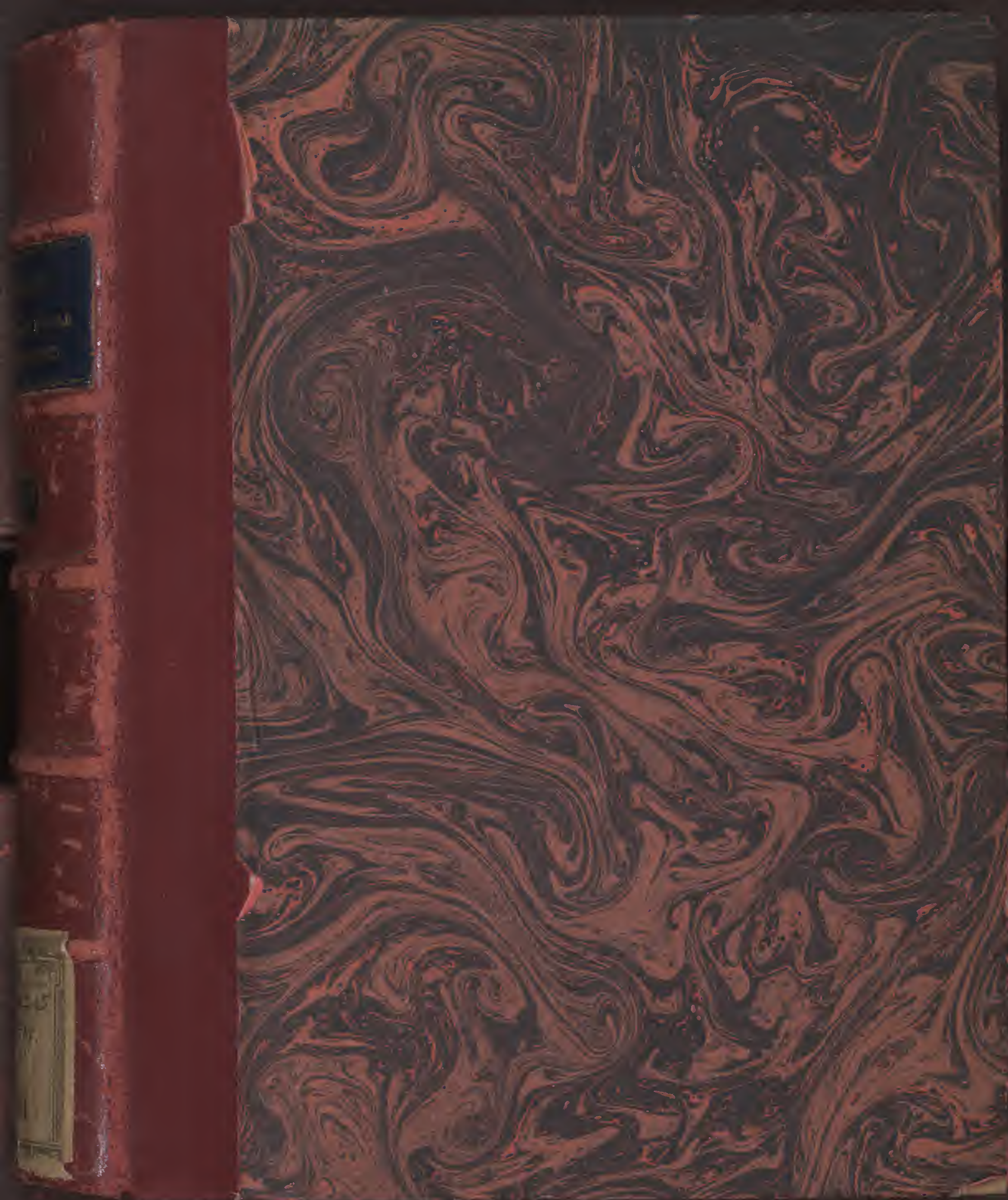
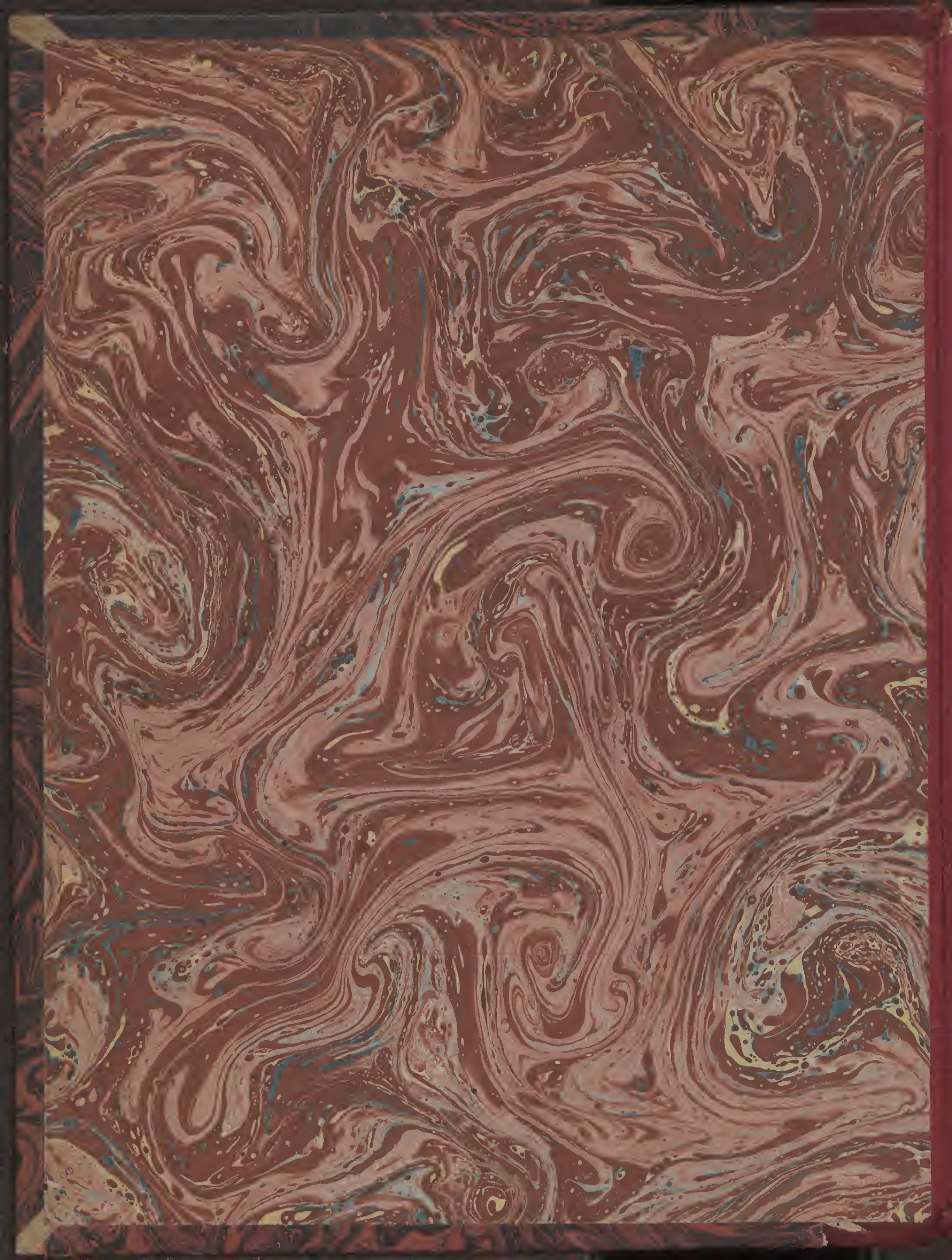






MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES

DE TURIN.

VOL. XXII.



MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES

DE TURIN

POUR LES ANNÉES 1813 – 1814.



TURIN, MDCCCXVI.

CHEZ FÉLIX GALLETTI, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

MÉMOIRE HISTORIQUE

PAR M. LE PROFESSEUR

ANTOINE-MARIE VASSALLI-EANDI,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

Les Académies ont été de tout tems le dépôt et le foyer des sciences, des lettres et des arts, et rien n'a plus contribué que les corps savans à la propagation des lumières et des connaissances dans toutes les classes de la société.

En effet, n'est-ce pas par l'établissement des Académies qu'au commencement du neuvième siècle Charle-Magne hâta les progrès de la civilisation dans son vaste Empire ? N'est-ce pas par le même moyen que les Arabes dans le douzième siècle répandirent les lumières en Asie, en Afrique, et particulièrement en Espagne ?

Les mêmes avantages ont apporté à l'Italie l'Académie fondée à Forly par Jacques Allegretti en 1370; l'Académie Italienne établie à Saluces, dans le 1400, par le Marquis Ludovic (1); celle des Lincei, instituée

---

(1) Un des illustres ancêtres du Comte Joseph-Ange Saluces, fondateur de notre Académie.

A l'égard du Marquis Ludovic et de l'Académie Italienne établie à Saluces, on peut consulter, entr'autres, les ouvrages de MM. les Acadé-

à Rome en 1603 par le Prince Frédéric Cesi; enfin, la plus célèbre de toutes les Académies Italiennes, celle del Cimento, qui a été fondée à Florence, en 1657, par le Grand-Duc Léopold De-Médicis, et tant d'autres institutions savantes et littéraires, qu'il serait trop long de nommer.

---

miciens Vincent Malacarne et Comte Galeani-Napione. = Delle opere de' Medici e Cerusici, che nacquero o fiorirono prima del secolo XVI negli Stati della Real Casa di Savoja, monumenti raccolti da Vincenzo Malacarne Saluzzese, Professore ec. Torino 1786, nella Stamperia Reale, pag. 183, 188. = Dell'uso, e de'pregi della lingua italiana libri tre, con un discorso intorno alla storia del Piemonte. Torino 1791, presso i librai Gaetano Balbino, e Francesco Prato.

Son Excellence le Comte François Galeani-Napione de Cocconato démontre dans cet ouvrage tous les avantages politiques et littéraires qui résulteraient de l'usage plus étendu de la langue italienne dans tous les états d'Italie, ce qui n'est point aussi difficile qu'on pourrait le croire, pas même dans les états limitrophes, ainsi qu'il le fait remarquer en parlant de l'Académie Italienne établie à Saluces, où il dit (tom. 1 pag. 86 e seg. lib. 1 cap. IV §. 1): In tanta vicinanza della Francia, con tante e troppo strette relazioni, e vincoli de' Marchesi di Saluzzo coi Francesi, la lingua italiana era in quel secolo medesimo (del 1400) la lingua volgare dominante in quella città. Ciò si raccoglie non solo dalla relazione dell'assedio di Saluzzo del 1486 stesa in italiano dal Bernardino Orsello gentiluomo Saluzzese, e dedicata a Madonna Margherita di Foix, ma eziandio da un'Accademia Italiana insin d'allora instituita in Saluzzo; le adunanze della quale si tenevano nella sala grande del castello. Nè il Marchese Lodovico, e la Marchesana di Foix sopraccennata di lui consorte si contentavano di presiedervi, e di dar il soggetto, in cui ragionar si dovea: perciocchè il Marchese Lodovico lesse alcuni suoi ragionamenti sopra Vegezio, come quello che facea professione di soldato, e fu quindi Vicerè di Napoli per lo Re di Francia; e Margherita di Foix, tuttochè francese, coltivava la lingua italiana, e ne promovea con gran calore lo studio.

C'est d'après l'exemple de l'illustre maison De-Medicis que Louis XIV a fondé en 1666 la célèbre Académie des sciences de Paris, exemple qui depuis a été suivi par les principaux Gouvernemens d'Europe.

Je m'éloignerais de mon but, si je voulais rappeler et examiner ici l'influence de ces différentes Compagnies sur l'instruction générale; ce n'est pas même mon objet de rechercher les raisons par lesquelles les Académies qui ont été fondées postérieurement, n'ont pas suivi le plan de la plus célèbre de toutes, celle del Cimento, dont les actes ne sont point comme ceux des autres Académies, une simple collection d'écrits des Académiciens, mais l'avis de toute la Compagnie sur les points examinés.

Cependant, quelqu'en soit le plan, il est incontestable que les actes des Académies de toute espèce sont comme un dépôt général des connaissances humaines dans les différentes périodes des sciences et des lettres; c'est-là que l'on doit diriger ses recherches, soit que l'on veuille suivre la marche croissante, stationnaire ou rétrograde de l'esprit de l'homme, soit que l'on se propose d'examiner en détail un objet particulier quelconque. Mais quel long et pénible travail! Les collections académiques étant très-nombreuses, chacune d'elles ayant ordinairement une grande étendue, toute espèce de recherches deviendrait extrêmement difficile sans des index généraux qui, en classant les différentes matières d'après un ordre quelconque,

épargnent au lecteur la peine et le tems, et lui fournissent des renseignemens bien souvent plus étendus et plus variés que ceux qu'il se proposait d'abord d'y puiser.

M.r Godin, membre de l'Académie des sciences de Paris, a rempli cette tache 50 ans environ après la fondation de l'Académie, en donnant quatre volumes de tables des matières contenues dans les mémoires de l'Académie depuis sa fondation en 1666 jusqu'à l'an 1730; le docteur Demours donna en continuation quatre volumes de tables des matières contenues dans les mémoires que l'Académie a publiés du 1731 jusqu'à 1770.

Ces huit volumes d'index, très-précieux en défaut d'autres meilleurs, ont le désagrément que chacun ne présente que la table des matières contenues dans dix volumes des mémoires de l'Académie, en sorte qu'il faut les compulser tous pour connaître tous ceux que la Compagnie a publiés sur un sujet quelconque.

M.r l'Abbé Rozier en 1775 augmenta et perfectionna les deux index précédens en donnant une table générale des matières contenues dans les volumes de l'Académie, de la collection académique etc., depuis l'origine de la Compagnie jusqu'à l'an 1770.

La Société Italienne des sciences, fondée par le célèbre Chevalier Lorgna d'après un plan aussi unique que celui de l'Académie del Cimento, quoique dans un autre genre, après la publication de dix volumes donna, en 1807, l'index des sujets des écrits qu'ils renferment, et après la publication de cinq autres,

elle répéta, en 1812, l'index général des sujets traités dans les quinze volumes, en y ajoutant un index particulier des auteurs avec l'indication des volumes dans lesquels ils ont donné des mémoires.

L'Académie des sciences de Turin, qui doit son origine au célèbre Comte Joseph-Ange de Saluces, qui l'a instituée en 1757 (1) sous les auspices de Son Altesse Royale le Duc de Savoie, depuis son commencement jusqu'à 1814 publia trois séries de volumes, savoir cinq volumes sous le titre de *Miscellanea Taurinensia*, et de Mélanges de philosophie et de mathématique de la Société Royale de Turin ,, dont le premier parut en 1759, le dernier fut publié en 1774.

---

(1) V. Eandi, Memorie istoriche intorno gli studi del P. G. B. Beccaria; Torino 1783, dalla Stamperia Reale. Elogio storico del Conte G. A. Saluzzo di Menusiglio, scritto da Giuseppe Grassi; Torino 1813, dai tipi di Domenico Pane. Elogio storico del Conte G. A. Saluzzo, scritto da C. S.; Milano 1815, dalla Tipografia Buccinelli.

C'est une observation remarquable, qu'un siècle précis après la fondation de l'Académie del Cimento, qui donna la vraie méthode de cultiver les sciences exactes, et excita par-là les cultivateurs des sciences dans toute l'Europe à suivre le vrai chemin qui conduit à la vérité, au moment où les grandes exemples commençaient à perdre de leur activité, plusieurs jeunes-hommes, qui devinrent bientôt des hommes très-célèbres, savoir les Saluces, La-Grange, Cigna, Allion et Bertrandi, et particulièrement les trois premiers, formèrent à Turin une société des sciences, qui s'attira bientôt l'estime de toute l'Europe, en sorte que les Haller, Euler, Maquer, d'Alembert, de Condorcet, Monnet, de La-Place, Monge et plusieurs autres savans très-célèbres joignirent volontiers leurs travaux à ceux des jeunes Académiciens de Turin.

La seconde série comprend six volumes des Mémoires de l'Académie Royale des sciences. Le premier fut publié en 1786, trois ans après que le Roi Victor Amédée III avait donné à la Société Royale le titre d'Académie Royale par les lettres-patentes du 25 juillet 1783; le dernier volume parut en 1800, et il contient les travaux de la Compagnie pendant les années 1792-1799.

En 1801, l'Académie par un nouveau réglement a été divisée en deux classes, l'une des sciences physiques et mathématiques, l'autre de littérature et beaux-arts. Chaque classe a publié cinq volumes de ses travaux, le premier en 1803, le dernier en 1813. Ces dix volumes font la troisième série.

Par l'heureux rétablissement de Sa Majesté VICTOR EMANUEL sur le trône de ses Ancêtres, l'Académie ayant reçu de nouvelles modifications qui seront indiquées dans le mémoire historique du volume suivant, la Compagnie a jugé à-propos de compléter les séries précédentes par ce 22.e volume de ses productions, qui renferme,

1.° L'extrait des procès-verbaux de la classe des sciences physiques et mathématiques depuis le 1.er janvier 1809 jusqu'au 20 mai 1814.

2.° L'extrait des procès-verbaux de la classe de littérature et beaux-arts pendant le même espace de tems.

3.° Le catalogue des livres et autres imprimés présentés à l'Académie, depuis le 1.er janvier 1813 jusqu'à la même époque.

4.° Le catalogue des objets d'histoire naturelle, des machines et instrumens, et des ouvrages d'arts présentés à l'Académie depuis le 1.er janvier 1813 jusqu'au 20 mai 1814.

5.° Les mémoires des deux classes, tels qu'ils se trouvaient imprimés à l'époque mémorable du 20 mai 1814.

6.° L'index des auteurs qui ont donné des mémoires dans les volumes de la Compagnie.

7.° L'index des auteurs, dont il est fait mention honorable dans la partie historique des volumes de l'Académie pour les ouvrages qu'ils ont présentés.

8.° Enfin l'index général des matières contenues dans les volumes publiés par la Compagnie depuis son origine.

Dans ces différens index, le nombre d'ordre qui désigne chaque volume, est celui qui répond à une seule numération de tous les volumes académiques considérés comme ne fésant qu'une seule et même série; de sorte que le dernier volume de la seconde série, publié en 1800, sera le onzième de la collection entière; le premier volume de la classe des sciences physiques et mathématiques, publié en 1803, est considéré comme le douzième de la même collection; le premier volume de la classe de littérature et beaux-arts en est le treizième, ainsi de suite; enfin ce volume en est le 22.e, et le suivant sera le 23.e des mémoires et actes de la Compagnie.

EXTRAIT
DES PROCÈS-VERBAUX
DE LA CLASSE
DES SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

PARTIE PHYSIQUE.

MÉTÉOROLOGIE.

Dans la séance du 5 mai 1810, M.r Vassalli-Eandi a lu un mémoire intitulé = Histoire météorologique des années 1807-1808 = La Classe en délibère l'impression dans ses volumes.

1811, le 21 décembre. M.r Carena, académicien, lit un mémoire sur les trombes terrestres pour faire partie de l'histoire des travaux de la Classe. La Classe l'approuve.

1812, le 23 mai. M. Carena a lu la description d'un nouveau baromètre pour les aéronautes. La Classe approuve ce mémoire pour être imprimé dans ses volumes.

Le 14 décembre. M. le Professeur Vassalli-Eandi donne lecture d'une lettre à lui adressée par M. l'Abbé Amoretti, académicien, résidant à Milan, dans laquelle

il l'engage à continuer à donner, dans ses annales de l'Observatoire, l'indication des émigrations des oiseaux, et d'y joindre de quel côté les hirondelles nous arrivent = parce que, dit-il, vingt ans d'observations m'ont prouvé que les hirondelles à la fin de l'été vont chercher les plus hautes et fraîches montagnes, et non les doux climats de l'Afrique.

1813, le 15 novembre. MM. Conti ont communiqué des observations barométriques et thermométriques faites à Turin, au Grand-S.-Bernard, à S.-Remy et à S.-Antoine, les jours 6, 7, 8 octobre.

Dans la même séance. Lettre de M. l'Avocat Mansoz, un des secrétaires de l'Université de Turin, concernant la diminution des eaux du Pô observée au mois d'août 1813, et quelques météores lumineux observés à la même époque.

1814, le 28 mars. M. Carena a lu une dissertation = sur les rinceaux ou givre figuré dont se couvrent les vitres pendant les fortes gélées. = Ce mémoire de M. Carena est approuvé pour l'impression dans le prochain volume académique.

Plusieurs Correspondans ont envoyé à l'Académie leurs observations météorologiques : elle en a délibéré, dans les différentes séances, la mention honorable dans la partie historique de ses volumes.

M. Risso, chimiste-pharmacien, a donné les tableaux des observations météorologiques faites a Nice pendant les années 1808, 1809 et 1810, avec un ta-

bleau des époques naturelles observées pendant la dernière de ces trois années.

M. le Professeur Marazzi a présenté ses observations météorologiques faites à Bene depuis le commencement du 1809 jusqu'au mois de mars 1814.

M. l'Abbé Dominique Dubois a envoyé les tableaux des observations météorologiques qu'il a faites à l'Hospice du Montcenis depuis le mois d'avril 1810 à tout le mois d'octobre 1813.

M. le Docteur Gensana a présenté ses observations météorologiques faites à Saluces dans les années 1810-1811.

M. l'Abbé Losana. Observations météorologiques faites à Lombriasco pendant les trois premiers mois de 1810.

M. le Professeur Rambert. Observations météorologiques faites dans le département des Deux-Sèvres, depuis le 22 août jusqu'au 21 septembre 1811.

M. Tarditi. Observations météorologiques faites à Busca depuis janvier 1812 jusqu'à tout février 1814.

M. Joseph Darbellai, prieur. Observations météorologiques faites à l'Hospice du Grand-S.-Bernard.

M. le Professeur Sobrero a envoyé plusieurs tableaux d'observations météorologiques faites à Casal à différentes époques, et il a présenté, en outre, les travaux météorologiques suivans, et dont la Classe en a ordonné la mention honorable.

Le 27 mai 1809 = Rapport physico-médical du mois d'avril 1809 =

Le 13 novembre 1811 = Trois tableaux avec le rapport de météorologie et de statistique variables, pour les deux trimestres d'avril à octobre 1811 =

Le 21 mars 1812 = Mémoire météorologico-statistique pour les trois derniers mois de 1811 =

Le 28 juin 1813 = Observations sur les vicissitudes météorologiques, et sur les maladies regnantes, faites à Casal pendant l'année 1812 =

ELECTRICITÉ ET GALVANISME.

1810, le 2 juin. MM. Dombres-Firmat et le Page présentent deux mémoires sur l'éclair galvanique, et sur l'application du galvanisme dans les affections paralytiques. La Classe a délibéré d'en faire mention honorable dans la partie historique de ses travaux.

1811, le 30 mars. MM. Provana et Rizzetti, commissaires, ont lu le rapport sur le mémoire de MM. les frères Avogadro, correspondans de l'Académie, ayant pour titre = De la distribution de l'électricité sur la surface des corps conducteurs = La Classe en a ordonné la mention honorable.

Le 8 juin. M. Vassalli-Eandi a lu une lettre de M. Appia sur un coup de foudre de retour, qui a frappé plusieurs enfans.

Le 13 novembre. MM. Vassalli-Eandi, Rossi et Borsarelli ont lu = Expériences galvaniques et observations anatomiques concernant les effets du upas de l'île

de Java, de l'eau de laurier-cérise, de l'opium, de plusieurs sels et de plusieurs oxides métalliques sur l'économie animale.

1812, le 15 février. Le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. le Docteur Gardini, correspondant de l'Académie, contenant un aperçu d'expériences qu'il a faites sur l'électricité atmosphérique naturelle et artificielle, et sur l'application heureuse du galvanisme au strabisme occasionné par une insolation.

RECHERCHES THERMOMÉTRIQUES.

1810, le 31 mars. M. Bidone a présenté un mémoire = sur la chaleur des rayons directs du soleil, comparée à celle de l'ombre dans les différentes saisons de l'année = La Classe, après en avoir entendu la lecture, en a approuvé l'impression dans ses volumes.

1812, le 15 février. Rapport de MM. Carena, Balbis et Buniva sur un mémoire de M. le Professeur Anselmo, intitulé = Recherches sur l'inconstance de la température vitale des plantes = La Classe en délibère la mention honorable dans ses actes.

1813, le 11 janvier = Observations et expériences sur le froid que produit l'évaporation dans le vide = par MM. Vassalli-Eandi et Carena. Ils se proposent de continuer leurs expériences sur ce sujet, et d'en rendre compte à la Classe.

1814, le 28 février. M. Vassalli-Eandi a fait lecture

à la Classe d'une = Note sur la cause principale des diverses températures observées aux mêmes heures dans la ville de Turin pendant les mois de janvier et février 1814 = Cet écrit est approuvé par la Classe pour être imprimé dans le prochain volume de ses mémoires.

PHYSICO-CHIMIE ET CHIMIE MÉDICALE.

1809, le 15 avril. M. Paroletti a envoyé un mémoire sur la couleur de graines rouges végétales changée en noir par l'action d'une exhalation morbifique. Expériences à ce sujet, avec des observations sur l'utilité d'employer les matières colorantes comme réactif dans les recherches cliniques.

1810, le 3 février. Rapport de M. de Saluces, directeur de la Classe, sur les expériences de M. Serullas, correspondant de l'Académie, concernant la fabrication du syrop et du sucre de raisin. La Classe délibère que mention honorable des travaux de M. Serullas soit faite dans les volumes de l'Académie.

Le 16 juin. Rapport de MM. Bonvoisin et Rizzetti sur un écrit de M. Banon, professeur à Toulon, intitulé = Mémoire sur le syrop et le sucre de raisin; avec un morceau de chocolat préparé avec le même sucre. Mention honorable dans les volumes de l'Académie.

1811, le 2 février. M. Vassalli-Eandi, secrétaire

perpétuel, lit un résumé des expériences qu'il a faites avec M. Bequet, à la fabrique des poudres, sur une poudre grisâtre beaucoup plus forte que la poudre de chasse ordinaire : cette poudre lui avait été envoyée par M. Arnulfi pharmacien à Nice.

Même jour. Lettre de M. le Docteur Michelotti à M. Giobert, sur les plantes qui fournissent l'indigo, et sur une nouvelle manière de le séparer. M. Giobert se proposa de répéter les expériences, et d'en faire le rapport à la Classe.

Même jour. M. Giobert annonce son observation sur le tanin qui se présente isolé en forme de gomme en tubercules sur le chêne de dix à douze ans, coupé en avril dans les collines de Sinsan ; il observe que souvent le tanin se trouve sous l'écorce, et il annonce qu'il va lire un mémoire sur ce sujet.

Le 4 mai. Mémoire de M. le Docteur Michelotti sur des variétés d'indigo qu'il a préparé avec M. Borsarelli, savoir, d'indigo lavé à l'eau, avec de l'eau acidulée, avec de l'acide muriatique, et avec de l'alcool. 16980 décigrammes d'indigo, ou 2 onces, 5 gros et 42 grains par rub, ancien poids de Piémont. La Classe en délibère l'impression dans ses volumes.

Le 22 juin. Rapport de MM. Bonvoisin, Michelotti (Victor) et Rizzetti sur les expériences concernant l'extraction de l'indigo des feuilles du pastel faite par M. Fontana dans le laboratoire de chimie pharmaceutique de l'Université de Turin, avec une lettre du

même M. Fontana, et une boîte contenant de l'indigo : un tableau des prix courans des indigos étrangers dans l'an 1811 : une note du calcul approximatif du produit, à commencer de l'indigo extrait du pastel de la première, deuxième et troisième récolte sur le territoire de Quiers : une note des plantes indigènes et étrangères qui servent à la teinture ; un écrit contenant les procédés et l'indication de l'indigo contenu dans quatre boîtes qu'il a présenté, ainsi que dix flacons de dissolution, et dix rubans teints par comparaison de l'indigo du pastel, avec l'étranger.

1812, le 21 mars. Rapport de MM. Michelotti et Giobert sur quelques observations de M. Serullas, pharmacien en chef de l'hôpital militaire de la citadelle d'Alexandrie, correspondant de l'Académie, sur la fabrication du syrop de raisin. M. Serullas a aussi présenté une certaine quantité de sulfite de chaux dont il se sert pour empêcher le sirop de fermenter en raison de l'acide sulphureux que cette substance lui cède. La Classe en a délibéré la mention honorable.

Même jour. Rapport de MM. Victor Michelotti, Giobert, Rizzetti, Balbis et Rossi, sur quelques échantillons de sels et de tabacs à priser et à fumer, envoyés à la Classe par M. Devaines, afin de déterminer, par l'analyse chimique, si ces sels et ces tabacs contenaient des substances nuisibles à la santé des consommateurs. La Classe approuve les conclusions des commissaires, qui sont que les sels et tabacs présentés à examiner n'ont rien de nuisible à la santé.

Le 4 avril. M. Giobert a lu = Recherches sur l'état dans lequel l'indigo se trouve dans les plantes indigofères.

Le 18 avril. M. Giobert reprend la lecture de son mémoire = sur l'état de l'indigo dans les plantes = avec cette seconde lecture l'auteur a terminé la partie théorique de son mémoire.

Le 23 mai. M. le Docteur Michelotti a annoncé à la Classe qu'il a répété dernièrement, avec M. Borsarelli, les expériences de M. Kirchoff, chimiste à Pétersbourg, sur la conversion de l'amidon en sucre. Ces expériences ont été faites d'abord avec de l'amidon ordinaire de commerce, ensuite elles ont été répetées avec de l'amidon dit des Flandres, suivant le procédé de M. le Professeur de la Rive. Ce second essai a fourni un sirop plus sucré, que ces deux chimistes ont mis à cristalliser. La Classe remercie M. le Docteur Michelotti pour cette communication, et elle l'engage à continuer ses intéressantes recherches.

Le 10 juin. Le secrétaire a lu une lettre à lui adressée par M. le Chevalier Bossi de Milan, conseiller d'état, dans laquelle il lui annonce que M. Brugnatelli a tiré un excellent sirop de l'amidon des pommes de terre; mais que dans ce cas il lui a fallu dix fois plus d'eau et quatre fois plus d'acide sulphurique que n'avait employé M. Kirchoff, qui a opéré sur de l'amidon de froment.

Le 15 juin. Le secrétaire, de la part de M. Louis Canali de Péruge, correspondant de l'Académie, com-

munique à la Classe = Alcune osservazioni, ed esperienze riguardanti la provenienza del gaz ammoniaco nell' atmosfera, e l' esito che ha il gaz idrogeno sviluppato dalla decomposizione dei vegetabili in ispecie.

Le 6 juillet. Le secrétaire a présenté, de la part de M. le Docteur Sayssi, correspondant de l'Académie, un ouvrage manuscrit intitulé = Mémoire dans lequel on essaie de prouver que la lumière qu'on dégage des corps fluides n'est due qu'à la présence du gaz oxigène, et que ce gaz est le seul qui contienne de la lumière combinée avec le calorique = ouvrage déjà présenté à la première classe de l'Institut de France.

Le 14 décembre. M. Buniva lit le rapport fait par lui et M. Giobert sur un mémoire de M. Lavini, chimiste-pharmacien, présenté dans la séance du 31 décembre 1811 = sur le poison du laurier-cérise = Ce mémoire est approuvé pour l'impression dans les volumes de l'Académie.

Dans la même séance. M. le Docteur Michelotti annonce à la Classe, qu'en travaillant à un sujet de chimie, il a découvert un fait qui paraît nouveau et intéressant pour la science chimique = C'est la dissolution de l'argent pur dans l'acide muriatique. = Cette dissolution concentrée dépose un sel que l'auteur appelle *muriate d'argent soluble*, pour le distinguer du muriate d'argent connu, et qui n'est pas soluble. M. Michelotti a donné les caractères principaux de ce sel, et il a ajouté quelques réflexions qui le portent à

croire que l'histoire de ce sel pourra être utile pour déterminer la nature de l'acide muriatique.

1813, le 8 février. M. Rossi a lu la suite d'un mémoire auquel il travaille en commun avec MM. Vassalli-Eandi et Borsarelli = sur les effets produits par les substances vénimeuses dans l'économie animale.

Le 12 juin. M. le Docteur Michelotti a lu = Aperçu chimique sur la fabrication du tabac.

Le 15 novembre. Rapport de MM. les commissaires Victor Michelotti, Balbis et Bizzetti, sur un mémoire de M. l'Abbé Canali, professeur de physique à Péruge, intitulé = Sull' uso che fa la natura dell'aer idrogeno, che si svolge dalla terra nella risoluzione di tanti corpi, e se per mezzo dell' elettricità sia abbruciato nelle altre regioni dell' atmosfera. Sull'origine dell'ammoniaca esistente più o meno in certe arie, che respiriamo. Sul principio dei contagi, sui mezzi disinfettanti, e sulle cause delle pioggie temporalesche e turbinose. = La Classe, après avoir entendu la lecture de ce mémoire, en approuve l'impression par extrait dans les volumes de l'Académie.

Dans la même séance. M. le secrétaire a présenté de la part de M. Cortese, pharmacien-chimiste à Asti, divers échantillons de toile teinte avec le suc de baies de sureau mêlé avec différens réactifs chimiques, avec une note portant l'indication des divers réactifs chimiques qu'il a employés, tant pour fixer et modifier la couleur de ce suc, que pour le changer en encre de différentes couleurs.

1814, le 28 février. M. Vassalli-Eandi, secrétaire perpétuel, a présenté à la Classe un échantillon de jode, dont lui a fait cadeau dernièrement le célèbre Humphy-Davy lors de son passage à Turin: substance que M. Courtois, salpétrier à Paris, vient de découvrir dans le sel de Varec.

ARTS PHYSICO-CHIMIQUES.

1810, le 31 mars. M. César de Saluces lit pour M. son père = Considérations sur les principes qui constituent la nitrification, et la marche que suit la nature dans la formation et le développement des produits du nitre.

Dans la même séance. M. Giobert a lu un article de son ouvrage sur les engrais. Le titre en est = Recherches sur les proportions dans les principes primitifs des végétaux à différentes époques de leur âge.

Le 22 décembre. D'après la demande de M. Fontana, la Classe a nommé MM. Bonvoisin, Giobert et Rizzetti commissaires pour assister à ses expériences sur l'extraction de l'indigo des plantes indigènes. Les commissaires font aujourd'hui leur rapport à la Classe: les conclusions ont été que, quoique les indigos de M. Fontana raffinés n'égalent pas parfaitement l'indigo de Guatimala dépuré, ils en diffèrent cependant si peu qu'ils peuvent le suppléer.

1812, le 23 mai. M. Vassalli-Eandi, secrétaire per-

pétuel, communique à la Classe une lettre à lui adressée par M. Viala, employé au ministère de la guerre et de la marine de Naples. Cette lettre contient, entr'autre, des renseignemens sur la fabrication du sucre de châtaignes, sur la possibilité d'acclimater dans ce royaume les cannes à sucre, et sur des essais heureux qu'on vient de faire à Naples de la culture de l'indigotier, et de l'extraction de la fécule d'indigo.

Dans la même séance. Le même secrétaire donne communication d'une lettre écrite de Florence par M. Pasteiric, où il a rendu compte des progrès que fait en Toscane la fabrication du sucre de châtaignes, qui s'y vend publiquement au prix de 50 sous la livre.

MINÉRALOGIE.

Dans la séance du 21 décembre 1811. M. Ducros, capitaine d'artillerie, a présenté 1.° une note sur un fer oxidulé aimantaire, avec deux échantillons, l'un du minerai, et l'autre du même fer travaillé; 2.° nouveau procédé pour fabriquer les canons et les bouches à feu en général. D'après le rapport de MM. Michelotti (Victor), Rizzetti et Carena, la Classe approuvant les conclusions des commissaires, a entendu la lecture des notes de M. Ducros, et a délibéré d'en faire mention honorable dans ses actes.

Dans la même séance. M. le Docteur Michelotti a lu le rapport fait par lui et M. Rizzetti sur le sel

marin envoyé par M. le Directeur général de la régie des sels et tabacs. La Classe en a adopté les conclusions.

1812, le 21 mars. Rapport de MM. Rizzetti et Michelotti sur un mémoire minéralogique de M. Antoine Vagnon, intitulé = Observations minéralogiques et lithologiques sur la vallée de Brozzo, faites en 1807 et 1808, avec des remarques minéralogiques et géologiques sur le gypse de Moncuco = La Classe, ayant entendu la lecture du mémoire, a délibéré d'en faire mention honorable.

Le 30 novembre. M. Antoine Vagnon a présenté un manuscrit intitulé = Notice sur le corindon rouge-jaunâtre de Traverselle, vallée de Brozzo; sur le plasme de Locane, même vallée; sur le manganèse couleur de rose de Piamprà, vallée de Soana. La Classe approuve les conclusions de MM. les commissaires D.r Michelotti et Rizzetti, qui sont que les nouveautés lithologiques que renferme le mémoire de M. Vagnon, le rendent digne de paraître dans les volumes de l'Académie.

Dans la séance du 11 janvier 1813. M. Victor Michelotti a lu le rapport fait par lui et M. Rizzetti = sur le procédé employé à Salso pour la purification du sel marin de la nitrière, pour répondre aux questions sur ce sujet adressées à la Classe par M. Devaines, directeur général de la régie des sels et tabacs. La Classe en approuve le rapport à l'unanimité.

BOTANIQUE.

1809, le 25 novembre. MM. Giobert et Balbis ont lu le rapport sur un mémoire qui a pour titre = Analyse de la plante *Tagetes lucida* de Cavanilles = présenté par M. Borsarelli le 16 janvier 1808. La Classe a approuvé le mémoire de M. Borsarelli pour être imprimé dans ses volumes.

Dans les séances du 29 avril 1809, du 3 février et 2 juin 1810. M. Balbis a lu successivement un mémoire qui a pour titre = Minus cognitarum horti botanici stirpium icones et descriptiones = avec le dessin de deux plantes. La Classe en a arrêté l'impression dans les volumes de l'Académie.

1811, le 16 février. M. Bellardi a lu = Addenda novo generi *Biroliae* nomine constituto = La Classe en a approuvé l'impression dans ses volumes.

ZOOLOGIE (*Mammifères*).

Dans la séance du 8 juillet 1809. M. le secrétaire, de la part de M. Bottone de Castellamont, démonstrateur au muséum d'histoire naturelle, docteur en droit, présente un mémoire ayant pour titre = Éclaircissemens zoologiques sur deux volumes existans à la bibliothèque de l'Université de Turin, et contenant des dessins d'animaux peints d'après nature depuis

environ 200 ans, représentans des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des poissons, des mollusques, des crustacées et des zoophites, parmi lesquels quelques genres nouveaux, et des espèces qui n'ont pas encore été publiées jusqu'à ce jour.

1811, le 20 avril. Rapport de MM. Brugnone et Balbis sur un mémoire de M. le Docteur Joseph-Antoine Sayssi, intitulé = Observations sur quelques mammifères hibernans = La Classe, en adoptant les conclusions des commissaires, approuve le mémoire de M. le Docteur Sayssi pour l'impression dans ses volumes.

Le 8 juin. M. Buniva a lu 1.° une notice concernant un ours montré en public dans la ville de Turin le mois de mai 1811, que quelques personnes prétendaient appartenir à l'espèce d'ours noir du nouveau continent : M. Buniva a prouvé qu'il appartient à l'espèce noir de l'ancien continent, et il ajoute le résultat des différentes observations qu'il a faites sur l'individu en question. 2.° La notice d'une chèvre qui a mis bas six chevraux (cas rare) dans une commune de l'arrondissement de Suse. 3.° Notices diverses, avec dessins, sur l'enorme et singulière corpulence de David Baridon, surnommé Bodoira, du Villar-Pélis.

Le 22 juin. Le même a présenté 1.° une notice concernant un enfant à tête hydrocéphalique montré en public dans la ville de Turin 1811. 2.° Observations concernant un polysarque appelé le Crétin Vaudois,

exposé à la vue du public dans la ville de Turin la même année.

Dans la séance du 8 février 1813. Le secrétaire a présenté, de la part de M. le Baron d'Oleires, un mémoire sur les insectes qui se nourrissent de la guède froissée et pourrie.

ORNITHOLOGIE.

1809, le 3 juin. Mad.e Bens de Cavour a présenté une cicogne tuée dans les environs de Santena les derniers jours du mois de mai de ladite année.

1810, le 23 juin. M. Bonelli a lu un mémoire qui a pour titre = Observations sur les allouettes, avec description et figures de la *Calandra* noire de Tartarie, de la *Girole*, et de la *Calandrelle*, espèces récemment observées en Piémont. La Classe approuve ce mémoire pour être inséré dans ses volumes.

1814, le 10 janvier. M. Vieillot a présenté un manuscrit intitulé = Essai d'une nouvelle classification des oiseaux = La Classe, en adoptant les conclusions de MM. les commissaires Buniva et Bonelli, délibère que le mémoire de M. Vieillot sera imprimé, et que les remarques critiques faites par les commissaires dans leur rapport seront également imprimées en note à la suite du même mémoire.

ICHTHIOLOGIE ET CONCHYLIOLOGIE.

1810, le 2 juin. M. Risso a présenté le dessin et la description d'une èspèce de pleuronecte trouvé dans la mer de Nice. La Classe en délibère la mention honorable dans la partie historique de ses volumes.

1812, le 10 juin. Le secrétaire a lu une lettre de M. de Chambrier d'Oleires, Ministre de S. M. le Roi de Prusse près la Confédération Helvétique, en date du 2 mai 1812, qui annonce les heureuses expériences qu'on vient de faire en Allemagne sur la fécondation artificielle des poissons.

M. Vassalli-Eandi a lu ensuite un article de la réponse qu'il a faite à M. de Chambrier, où il lui indique que la fécondation artificielle des oeufs de poisson est la découverte d'un ancien habitant d'Hanovre; et que lui-même s'est occupé de ces expériences depuis long-tems, comme aussi de celles de la castration des poissons.

1814, le 28 mars. M. Buniva a lu une note sur un poisson qui a été pris en l'année 1787 dans la Méditerranée près de Villefranche, et qui paraît former un genre à part parmi les *Leucas*. La Classe en délibère mention honorable dans la partie historique de ses actes.

ENTOMOLOGIE.

1809, le 29 avril. Rapport de MM. Buniva et Giorna sur un mémoire de M. Bonelli, qui a pour titre = Observations entomologiques, 1.re partie (cicindelètes et carabiques) = La Classe, après en avoir entendu la lecture, a approuvé ce mémoire pour l'impression dans ses volumes.

1810, le 17 mars. M. Bonelli, élu académicien, lit lui-même la continuation de ses observations entomologiques, et il en fait de même dans les séances du 31 mars suivant, du 3 mai, et du 12 juin 1813. Ces lectures ont été successivement approuvées pour l'impression.

1813, le 31 janvier. Rapport de MM. les commissaires Buniva et Bonelli sur un mémoire de M. l'Abbé Disderi, intitulé = Vespae gallicae historia = On fait lecture de ce mémoire, et la Classe l'approuve pour l'impression dans ses volumes.

Le 23 décembre. MM. les commissaires Vassalli-Eandi et Giobert font leur rapport sur un écrit de M. Ghigliossi de Lemie, concernant la graine des vers à soie. La Classe, adoptant les conclusions des commissaires, délibère la mention honorable de l'ouvrage susdit, dont l'auteur a eu l'intention d'en donner une simple communication.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Dans la séance du 4 mars 1809. M. Buniva a lu = Observations anatomiques faites par les commissaires Brugnone, Giorna et Buniva, nommés pour examiner un agneau monstrueux provenant du troupeau de mérinos appartenant à M. Bossi de Milan, correspondant de l'Académie.

Le 27 mai. M. le Docteur Guillé, médecin de l'hôpital de Blaye près de Bordeaux, a présenté une = Dissertation sur la puberté, et les maladies qui l'accompagnent = D'après le rapport de MM. Balbis et Buniva, la Classe en a délibéré la mention honorable dans la partie historique.

1810, le 31 mars. M. Rossi donne lecture d'un mémoire sur un phénomène singulier qu'il a observé plusieurs fois dans un garçon, auquel périodiquement disparaissent les testicules et s'enflent les mammelles, ensuite les mammelles diminuent et les testicules reparaissent.

Le 2 juin. M. Garneri a présenté un foetus humain monstrueux, accompagné d'un mémoire intitulé = Description abrégée d'un monstre humain à queue et manquant des extrémités inférieures = La Classe en a entendu la lecture, et après bien de discussions elle en a délibéré la mention honorable dans la partie historique.

Dans la même séance. On présente de la part de M. Revolat — Observations sur la conformation singulière d'un enfant = avec figure.

Dans la même séance. De la part de M. Sartorelli, médecin à Roveredo, on présente un mémoire intitulé = Breve descrizione di una vitella con due teste nata da una vacca fecondata da un cervo, anatomizzata, empiuta, e conservata dal suddetto medico.

Dans la même séance. M. Buniva fait lecture d'un mémoire intitulé = Particularités les plus remarquables de deux cornes-écailleux Anglais, nommés Jean et Richard Lambert, observés par lui à Turin en février et mars de l'an 1809, avec dessin représentant une partie du bras, l'avant-bras et la main du cadet des deux écailleux. = La Classe, après en avoir entendu la lecture, en a approuvé l'insertion dans ses volumes.

1810, le 22 décembre. MM. Rossi et Balbis ont lu le rapport sur le mémoire de M. le Professeur Villars, qui a pour titre = Observations anatomiques sur les nerfs = La Classe a délibéré d'en faire mention honorable.

Dans la même séance. M. Rossi a lu le rapport fait par lui et M. Brugnone sur le mémoire de M. Petit contenant des observations sur la cataracte. La Classe en délibère la mention honorable.

1811, le 16 mars. MM. Brugnone et Rossi font leur rapport sur un mémoire du Docteur Ravina, dont le titre est = De motibus cerebri cerebelli, specimen =

La Classe a délibéré que le mémoire de M. le Docteur Ravina sera imprimé dans les volumes de l'Académie, en y joignant quelques modifications indiquées par les commissaires.

Dans la séance du même jour, le secrétaire a donné lecture d'une lettre à lui adressée le 6 février par M. Appia, juge-de-paix à la Tour = sur un monstre et sur une loupe contenant des cheveux que M. Gianetti a coupé du milieu du front d'une fille.

Le 8 juin. On lit une lettre de M. le Professeur Malacarne sur une corne venue sur la verge d'un homme de 74 ans pellagreux. L'auteur se propose d'envoyer à l'Académie l'histoire de ce fait.

1812, le 17 avril. M. Balbis a présenté la première partie d'un mémoire manuscrit avec le titre = Francisci Canaveri dissertatio de vero cerebri usu.

Le 23 mai. M. Vassalli-Eandi a lu un mémoire fait par lui et M. Borsarelli, avec le titre = Expériences concernant les effets de divers poisons et d'autres substances, sur les grenouilles et sur des animaux à sang chaud.

1813, le 24 mai. MM. Rossi et Balbis font leur rapport à la Classe sur un foetus humain d'une conformation monstrueuse, présenté le 22 mars par M. Carena de la part de M. Grandi, chirurgien à l'hôpital de Carmagnole.

Le 15 novembre. On lit une lettre de M. le Docteur Villars, doyen de l'école de médecine de Strasbourg,

et correspondant de l'Académie, dans laquelle lettre sont rapportées quelques observations sur la structure des nerfs, observations que l'auteur se propose de continuer, et dont il offre de faire part à l'Académie.

MÉDECINE ET VACCINE.

Dans la séance du 18 février 1809. MM. Revolat et Risso, associés correspondans, ont présenté un extrait des observations médicales faites dans les salles militaires de l'hospice de Nice, et d'une notice sur les maladies qui ont régné en ville pendant l'année 1808.

1810, le 19 mai. M. Balbis donne lecture d'une lettre de M. Anselmi, docteur médecin à Santià, dans laquelle il s'agit d'un vers singulier qui, ayant causé des douleurs à l'enfant Ange Contino de Santià, fut vomi après qu'on lui avait fait avaler de l'huile d'olive. M. Balbis présente le même animal en nature, qui se trouve être le *Scolopendra Gabrietis* des auteurs, et se propose de communiquer à la Classe des renseignemens ultérieurs qu'il pourra se procurer sur ce même sujet.

Le 2 juin. M. Buniva, chargé par la Classe de la commission de la tenir au courant de l'état de la vaccination en Piémont, lui présente la 7.e, 8.e, 9.e et 10.e partie de son rapport concernant cet objet.

1811, le 30 mai. M. Buniva a lu les résultats des vaccinations en Piémont pendant l'année 1810.

1812, le 15 février. M. le Docteur Raseri, corres-

pondant de l'Académie à Savillan, a présenté un petit paquet de tablettes antasthmatico-apéritives, avec la formule de leur composition.

Le 4 avril. M. Buniva a lu un = Essai sur l'état de la vaccination dans le département du Pô.

1813, le 3 mai. M. le Docteur Giraud, par lettre adressée à la Classe, donne communication de quelques expériences qu'il vient de faire dans le but de décider affermativement ou négativement la question = s'il n'existe pas de sucs gastriques, et si la digestion est opérée uniquement par la salive qui découle de la bouche, et passe dans la cavité de l'estomac = Il espère de suivre et de terminer ce travail, et composer un mémoire qu'il va présenter à la Classe.

ART VÉTÉRINAIRE.

1810, le 5 mai. M. Brugnone a présenté un mémoire intitulé = Des animaux ruminans, et de la rumination. Deuxième mémoire. = La Classe, après en avoir entendu la lecture, a délibéré que ce mémoire sera imprimé dans ses volumes.

1811, le 22 juin. M. Buniva a lu le rapport fait par lui et MM. Brugnone et Bellardi, sur les demandes concernant l'usage des feuilles de tabac dans la médecine vétérinaire, faites par M. Devaines directeur général de la régie des sels et tabacs. La Classe en a approuvé les conclusions à la totalité des suffrages.

PARTIE MATHÉMATIQUE.

ANALYSE.

1809, le 18 mars. M. l'Abbé Valperga de Caluso a lu un mémoire qui a pour titre = De la courbe élastique = La Classe l'approuve pour l'impression dans ses volumes.

Le 25 mars. M. Bidone lit le rapport fait par lui et M. l'Abbé Valperga de Caluso sur un mémoire de M. Plana, concernant les courbes élastiques. La Classe en délibère l'impression dans ses volumes.

Le 25 novembre. On lit deux mémoires présentés par M. Plana, qui ont pour titre = Équation de la courbe formée par une lame, quelques soient les forces qui agissent sur la lame = Mémoire sur l'intégration de l'équation linéaire aux différentes partielles du 2.e et du 3.e ordre = D'après le rapport des commissaires Caluso et Bidone la Classe approuve ces deux mémoires pour être imprimés dans ses volumes.

Séance du même jour. M. l'Abbé Valperga-Caluso lit un mémoire intitulé = De la trigonométrie rationnelle = La Classe approuve ce mémoire pour être inséré dans ses volumes.

1811, le 16 février. M. Bidone a lu un mémoire = sur la cause des ricochets que font les pierres et

les boulets de canon lancés obliquement sur la surface de l'eau, et autres phénomènes analogues. La Classe en a approuvé l'impression dans ses volumes.

1812, le 23 mai. M. Bidone a lu un mémoire = sur diverses intégrales définies = La Classe l'a approuvé pour l'impression dans ses volumes.

Le 30 novembre. On lit un manuscrit de M. Plana intitulé = Mémoire sur divers problèmes de probabilité. Ce mémoire est admis pour l'impression dans les volumes.

1813, le 12 juin. M. Plana a lu = Sur le mouvement d'un ligne d'air, et sur le mouvement des ondes dans le cas où les vîtesses des molécules ne sont pas supposées très-petites = Ce mémoire est adopté pour être inséré dans les volumes de la Classe.

1814, le 2 mai. M. Plana a lu le rapport fait par lui et M. l'Abbé Valperga de Caluso sur un mémoire de mathématique présenté par M. J. D. Gergonne, correspondant de l'Académie, intitulé = Mémoire sur le cercle tangent à trois cercles donnés, et sur la sphère tangente à quatre sphères données = La Classe en approuve l'impression dans son prochain volume.

ASTRONOMIE.

1810, le 16 juin. M. le Baron de Zach a présenté un mémoire qui a pour titre = Sur le degré du méridien mesuré en Piémont par le Père Beccaria. La

Classe, après en avoir entendu la lecture, en approuve l'impression dans ses volumes.

1812, le 18 avril. Le secrétaire présenta une lettre à lui adressée par M. le Baron de Zach, contenant des observations qu'il a fait sur la deuxième comète de l'an 1811 à l'endroit dit la Caplette près de Marseille, maison de campagne de M. Roland, avec des élémens de l'orbite parabolique de cette comète.

1813, le 8 mars. M. le Comte Provana a annoncé à la Classe la découverte d'une nouvelle comète, faite à Marseille par M. Jean-Louis Pons le 4 février dernier.

Séance du même jour. Mémoire de M. Plana, intitulé = Observation de l'opposition de Jupiter, faite à l'observatoire de l'Académie de Turin, année 1810 = La Classe en délibère l'impression dans les volumes de l'Académie.

1814 le 31 janvier. M. Plana a lu un mémoire = sur la latitude et longitude de l'observatoire de Turin = Ce mémoire est approuvé pour l'impression dans le prochain volume.

MACHINES ET INSTRUMENS.

1809, le 18 février. M. Carena a présenté la = Description d'une machine pour indiquer et mesurer l'inclination des vents à l'horizon, et observations sur l'influence des vents inclinés par rapport aux variations barométriques = La Classe en approuve l'impression dans ses volumes.

Le 4 mars. Présentation faite de la part de M. Capel, artiste mécanicien, d'un baromètre de son invention. D'après le rapport de MM. Valperga-Caluso, Vassalli-Eandi et Bidone, la Classe délibère d'en faire mention honorable dans la partie historique de ses volumes.

Le 27 mai. M. Lana, ingénieur mécanicien, a présenté le modèle d'un pont à bascule, avec quelques changemens que la Classe, d'après le rapport des commissaires, a jugé avantageux, et propres à rendre le service de ces ponts plus expéditif et plus exact.

Le 8 juillet. Le sieur Amerio a présenté le modèle d'un moulin à bras.

1810, le 31 mars. M. Jacques Bria a présenté le modèle d'une machine propre à réparer les terreins menacés des alluvions. La Classe, d'après le rapport des commissaires, a délibéré d'en faire mention honorable dans la partie historique.

Le 2 juin. M. le Chevalier Millet d'Arvillars a présenté le dessin d'un hygromètre de son invention gradué par Jean-Antoine Marini.

Le 16 juin. M. Bens a présenté un dioptre à lunette et niveau dessus, avec la règle pour s'en servir sur la planchette. Sur le rapport de MM. les commissaires la Classe a délibéré d'en faire mention honorable dans l'histoire de ses actes.

1812, le 4 avril. M. le Docteur Buniva a présenté, de la part de M. l'Architecte Buniva son frère, un dessin d'une nouvelle règle pantographique de son invention.

Le 30 novembre. M. Michel Anghilante de Rossana a présenté un modèle en bois, par lui inventé, d'une machine pneumatique à pompe horizontale, dont le piston est mis en action par une manivelle qui produit le *va* et *vient* en tournant toujours dans le même sens.

1813, le 8 mars. On présente une machine de l'invention du sieur Georges Degioanni horloger, natif de Coni, destiné à la confection des vermicelles.

Le 15 novembre. M. Lana père, machiniste, a présenté une note sur divers perfectionnemens qu'il a apporté aux romaines, et dont quelques-unes ont obtenu l'approbation de l'Académie, et sur un nouveau perfectionnement pour corriger l'effet de l'altération de la longueur du lévier de la romaine, qui, comme on sait, dans les pesées un peu fortes, est sujet à se courber;

il s'offre, en même tems, de fournir à l'Académie telle romaine qu'elle pourrait désirer, modifiée d'après le perfectionnement qu'il vient d'indiquer. La Classe ordonne des remercîmens à l'auteur pour cette communication.

PRIX PROPOSÉS PAR L'ACADÉMIE.

PRIX DE MATHÉMATIQUE.

Dans la séance du 3 juin 1809, l'Académie a proposé, pour sujet du prix de mathématique, la question suivante = Si le principe des vîtesses virtuelles, pris dans toute sa généralité, et tel qu'il a été annoncé par M. Lagrange (Mécanique analytique, Paris 1788, pag. 10 et 11), doit être regardé comme une vérité évidente par elle-même, ou non; dans ce dernier cas, quelle en serait la démonstration? =

L'Académie a reçu un seul mémoire sur ce sujet, encor a-t-il été consigné au secrétariat après le terme fixé pour le concours: ce fut un bien vif regret pour l'Académie, car elle a reconnu que l'auteur avait répondu à la question d'une manière très-satisfaisante, et que sa démonstration n'aurait pas manqué de répandre de véritables lumières sur le principe fondamental des vîtesses virtuelles. L'Académie, pour sup-

pléer en quelque sorte à ce que des circonstances étrangères au mérite de l'ouvrage ne lui permettaient pas de faire, a délibéré, dans la séance du 23 juin 1811, de regarder l'ouvrage susdit comme un mémoire présenté, de le faire imprimer, et d'envoyer à l'auteur un nombre d'exemplaires plus considérable qu'à l'ordinaire, enfin de le nommer correspondant de l'Académie.

L'ouverture du billet cacheté a fait reconnaître M. Servois pour l'auteur de ce mémoire.

PRIX D'ASTRONOMIE.

Dans la séance du 15 juin 1812, l'Académie a proposé le prix suivant = Déterminer le retour de la comète du 1759, connue sous le nom de comète de Halley, en ayant égard aux perturbations = Un seul mémoire a été envoyé à Turin sur ce sujet dès le mois de décembre 1814; mais les événemens politiques qui venaient de se passer en Europe, ont empêché l'Académie d'avoir connaissance de ce mémoire avant le 15 novembre 1815. Dans la séance de ce jour-là, qui a été la seconde après son rétablissement, l'Académie a nommé des commissaires pour l'examen du dit mémoire : lorsque le rapport sera fait, on en fera connaître les conclusions.

PRIX DE PHYSIQUE.

Dans la séance du 15 juin 1812, l'Académie a proposé le prix suivant = Donner l'explication de l'apparition ou de la formation, et de la chute des météorolites, ou nouvelle ou prise parmi celles qui sont connues, mas qui soit appuyée à des principes rigousement admissibles, à des raisonnemens et à des faits tels qu'ils puissent lui mériter la préférence sur toutes les autres, et qui s'accorde par conséquent avec les différentes circonstances atmosphériques qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent ce phénomène =

L'Académie a reçu quatre mémoires en réponse à cette question.

Deux de ces mémoires n'ont pu être considérés comme pièces de concours, attendu que l'auteur du mémoire n.° 1 a fait connaître son nom, et celui du n.° 4 ayant pour épigraphe le vers de Virgile,

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,

a été consigné au bureau un mois et demi après le terme fixé pour le concours.

L'auteur du mémoire n.° 2 portant cette épigraphe = *L'homme ami du merveilleux rejette les choses les plus simples* = n'a pas satisfait aux conditions exigées par le programme de l'Académie.

Le mémoire n.° 3 avec l'épigraphe = *De hoc multa, omnes aliquid, nemo satis* = a fixé plus particulière-

ment l'attention de l'Académie, malgré l'emploi assez fréquent de principes hypothétiques, au lieu de ceux rigoureusement admissibles, ainsi que l'exigeait le programme. L'Académie a délibéré que le secrétaire fera une mention très-honorable de ce mémoire dans la partie historique des volumes académiques. L'auteur est M. Maréchal.

ATTI
COMPENDIATI
DELLA CLASSE DI LETTERATURA
PER GLI ANNI 1809-10-11-12-13 e 1814
DA CESARE SALUZZO
SEGRETARIO PERPETUO.

DOTTRINE METAFISICHE.

1809. Nella sessione dei 31 febbraio l' accademico sig. Conte Bava di S. Paolo lesse = Coup-d'oeil sur les chances irrégulières et bizarres des mots abstraits.

1812, a 12 di febbraio. L' accademico sig. Dépéret lesse = Essai sur la logique de l'imagination = lezione continuata nell'adunanza dei 21 maggio seguente.

DOTTRINE MORALI E POLITICHE.

1810. Nella sessione dei 30 giugno il signor Conte Prospero Balbo ricordò alla Classe le antiche deliberazioni della Regia Accademia, per le quali era stato deciso che verrebbero inserite ne' volumi di essa tre

sue dissertazioni, che fanno seguito ad altre già stampate intorno a varii temi di aritmetica politica. Accennò, che queste tre dissertazioni, le quali hanno per titolo = Saggi di aritmetica politica = non erano per anche state pubblicate, domandò che, stimandolo i colleghi, fossero le medesime accettate fra le memorie della Classe. Fu deliberato per la pubblicazione.

Ai 19 dicembre. L'accademico signor Conte Corte lesse = Riflessioni intorno all' interesse personale.

DOTTRINE STORICHE.

1809. Nella sessione dei 2 febbraio l'accademico sig. Conte Napione lesse = Vita di Zaverio Bettinelli = lezione continuata e terminata nelle seguenti adunanze degli 8 e 15 di marzo.

Ai 26 novembre. Fu rassegnata e letta la dissertazione manoscritta del signor Graberg di Hemsò *Sugli Unni settentrionali.* La Classe lodò la fatica e l'ingegno dell'autore, e gli concedette d'intitolarsi nella stampa socio corrispondente dell'Accademia.

Nel medesimo giorno, e ne' seguenti 10 dicembre e 14 gennaio, l'accademico signor Cavaliere Durandi lesse = Della origine del diritto regale delle caccie = Si deliberò la pubblicazione di questo scritto nei volumi accademici.

1810 ai 4 febbraio e 19 maggio, il signor Conte Franchi di Pont lesse = Vita di Agrippa.

Ai 4 del suddetto mese, e nelle sessioni dei giorni 18 marzo, 12, 19 e 26 maggio, e 2 giugno seguenti fu letta e approvata la dissertazione sulle antiche contese de' pastori di Val di Tanaro e di Val d' Arozia, del signor Cavaliere Durandi.

Ai 7 aprile. L'accademico signor Conte Bava di San Paolo diede principio a leggere certi squarci della sua opera = Sul progresso delle scienze e delle arti dal 1000 a tutto il 1600. Continuò le simili lezioni nelle adunanze dei giorni 19 dicembre, 20 febbrajo, 27 marzo, 17 aprile 1811, 2 e 30 dicembre 1812; 20 gennajo, 3 marzo, 5 maggio, 2 giugno, 24 novembre, 8 dicembre 1813; 16 febbraio, 2 marzo, 6 e 27 aprile, e 11 maggio 1814. Furono approvati per la stampa nei volumi accademici li capi seguenti = Dell' agricoltura = Delle arti meccaniche = Del commercio = Della poesia = Dell' antiquaria = Della numismatica = Della diplomatica = Dell' architettura.

1811 addì 7 aprile. L' accademico signor Barone Vernazza di Freney lesse = Mémoire sur un manuscrit de la bibliothèque publique de Turin, intitulé: Romuléon =, e la Classe ne approvò la stampa nei volumi accademici.

Ai 12 giugno. Lo stesso onore fu conceduto alla = Memoria sopra il Conte Enrico = del signor Cavaliere Durandi.

1812 addì 8 gennajo. L' accademico signor Modesto Paroletti lesse = Souvenirs d'un illustre personnage

mort dans la citadelle de Pignerol = La Classe approvò questo scritto per la stampa nella raccolta accademica.

Ai 22 gennaio. L'accademico G. Grassi lesse = Della vita del Conte Saluzzo fondatore dell'Accademia di Torino, quaderno I.°

Ai 18 marzo. La Classe approvò per la stampa ne' suoi volumi le = Notizie intorno a Marco da Sommariva predicatore del principio del secolo XV = del Barone Vernazza di Freney.

Ai 29 aprile. Il signor Carena segretario aggiunto della Classe delle scienze lesse = Description abrégée de l'ascension aérostatique faite par Mad.e Blanchard à Turin le 26 avril 1812.

Nella sessione dei 20 maggio, il segretario perpetuo per la Classe, Cavaliere Cesare Saluzzo, lesse = Notizie intorno alla vita e gli scritti di Gian-Bernardo Vigo, professore di eloquenza latina nella Regia Università degli studi di Torino = Ne fu deliberata la stampa fralle memorie accademiche.

Nell' adunanza dei 4 giugno, e in parecchie delle seguenti il Conte Napione lesse = Vita del Conte Federico Asinari di Camerano. = Fu deliberato che questo scritto si pubblicherebbe ne' volumi accademici.

1813 ai 17 febbraio. Fu sottoposto al giudizio della Classe un manoscritto del signor Graberg d'Hemsö intitolato = Doutes et conjectures sur les Bohémiens, et sur leur première apparition en Europe. = La Classe

confermò di poi il voto de'signori accademici deputati all' esame di questo scritto, li quali proposero di pubblicarlo nella raccolta accademica.

Nello stesso giorno 17 febbraio il signor Conte Napione lesse = Vita del Palladio.

Ai 24 del suddetto mese, ed ai 3 marzo. Il signor Barone Vernazza lesse = Vita di Giambatista di Savoia, e notizie delle sue monete. = La Classe deliberò che questa composizione verrebbe inserita fra le memorie accademiche.

Nello stesso giorno 24. Il sig. Conte Napione lesse = Vita di Lodovico Antonio Muratori.

Ai 19 maggio. Il signor Barone Vernazza di Freney ripigliò a leggere = Notizie di lettere inedite del Conte Baldassar Castiglione, con saggio di esse lettere =, e nel tempo stesso offrì in dono alla Classe una medaglia coniata dal Mercandetti. La Classe gradì il dono, e ordinò la pubblicazione dello scritto del sig. Barone Vernazza.

Addì 2 giugno. Il signor Conte Napione lesse = Breve paragone della storia dell'antica Italia con quella dell'Italia moderna = ; ai 30 = Dei Templari e dell' abolizione dell' ordine loro = ; agli 8 dicembre 1813, 5, e 19 gennaio 1814 = Esame critico, e appendice all' esame critico del primo viaggio di Americo Vespucci. = La Classe approvò la pubblicazione ne'volumi accademici di questi due ultimi scritti.

1814 ai 2 marzo. Il sig. Barone Vernazza di Freney lesse = Vita di Paolo Brizio Vescovo di Alba.

Ai 20. Il segretario Cavaliere Cesare Saluzzo rassegnò alla Classe = Notizie intorno all' infanzia, alla puerizia, ed alla prima gioventù di Giambatista Bodoni Saluzzese, compilate dall' Avvocato Gioanni Eandi. = Questa lezione fu seguita da altra del Professore Leone sopra la stessa materia.

Addì 27 aprile. Il Conte Franchi di Pont terminò la lettura della = Vita del Teologo Professore Giuseppe Pavesio = ; la qual lezione egli aveva antecedentemente incominciata e proseguita in diverse adunanze.

CRITICA, ANTIQUARIA, E VARIA ERUDIZIONE.

1809. Nelle adunanze degli 11 gennaio, e 16 febbraio, l' accademico Marchese Falletti di Barolo lesse = Lettere terza e quarta intorno alle opere postume di Vittorio Alfieri.

Il medesimo giorno 11, il 18 dello stesso mese, e il 1.° di febbraio. Furono letti dall' accademico signor Cavaliere Durandi i paragrafi 5.°, 6.° ed ultimo della sua opera = Della sede e del culto delle Muse =, la quale fu approvata per la stampa nei volumi accademici.

Agli 11 e 18 gennaio, e 1.° febbraio. L'accademico sig. Conte Franchi di Pont fece lezione di una sua = Dissertazione sopra certi cemeli trovati nella vicinanza della villa dell' Imperadore Publio Elvio Pertinace. =

La Classe ne deliberò la stampa fralle memorie accademiche.

Agli 8 e 15 marzo, e 5 aprile. L'accademico signor Marchese Falletti di Barolo lesse = Il Pedanteofilo, notizia storica d'incerto autore, diligentemente riscontrata col testo, e corredata di varie annotazioni per maggior rischiarimento de' passi più oscuri e difficili.

Nella sessione dei 26 novembre, il segretario presentò = Eclaircissemens historiques et critiques sur l'ancienneté des cours d'amour de Provence, par M. S.-Germain des Gordes. = Gli accademici deputati all' esame di questo scritto proposero poscia con relazione fatta ai 29 di aprile 1810, e approvata dalla Classe, che fosse letto dalla medesima, e inserito nei volumi accademici.

Nella sessione dei 10 dicembre, il signor Conte Galeani-Napione lesse la prima delle sue lettere indirizzata al Conte Franchi di Pont sopra le rovine della Grecia; della qual materia continuò a leggere nelle adunanze dei 14 gennaio e 4 febbraio 1810.

1810 ai 7 e 29 aprile. Lesse il sig. Marchese Falletti di Barolo = Théotime, ou l'homme de lettres en guerre avec son siècle. Dialogues instructifs, entremêlés de quelques récits.

Ai 12 e 19 maggio. Lesse il signor Barone Vernazza di Freney = sull' antichità del campanile di Gaeta.

Nelle sessioni dei 9, 23, e 30 giugno, si sentì leggere dal sig. Conte Napione una sua = Dissertazione

sopra il famoso codice manoscritto della Imitazione di Cristo, che fu già in Arona, ed ora esiste nella biblioteca dell' Università degli studi = ; la qual dissertazione fu approvata per la stampa in un colle aggiunte e correzioni dell' autore medesimo.

Ai 19 dicembre. Il sig. Abate Pullini presentò = Catalogo manoscritto della propria dattilioteca, ossia indice, descrizione, ed illustrazione delle gemme, ori, ed argenti, che spettano alla medesima. Un saggio ne fu poscia rassegnato alla Classe per suo giudizio, la quale ne ordinò la stampa, consentendo nel parere degli accademici deputati nell' adunanza dei 20 febbraio 1811.

Nel detto giorno 19 dicembre, e nei seguenti 30 gennaio, 6 e 20 febbraio, 6 e 13 marzo 1811, l' accademico signor Conte Franchi di Pont lesse = Dissertazione critica sugli ornati teatrali, e le scene stabili e mobili degli antichi =, della quale fu ordinata la pubblicazione nei volumi accademici.

Nel già sopranotato giorno 19 dicembre, il signor Paroletti a nome dell'accademico signor Professore Vincenzo Malacarne comunicò alla Classe una lettera da questi indirizzata al signor Conte Galeani-Napione = sulle opere del Conte Amedeo di S. Martino.

Lesse il signor Regis, professore di eloquenza italiana nell' Università degli studi = Dissertazione sul soggiorno di Annibale in Capua.

1811 ai 6 febbraio. Il sig. Paroletti riferì alla Classe certe riflessioni del signor Peyron socio corrispondente

dell' Accademia = sopra la storia della rivoluzione d' America del signor Carlo Botta.

Ai 6 marzo. Il signor Professore Regis espose alla Classe alcune riflessioni critiche intorno a certi versi d' Euripide già stati letti nell' antecedente adunanza, e ne'quali è riferita parte della parlata che fa Giocasta ad Eteocle per distorlo dal proponimento di non lasciar partecipare nel regno il fratello Polinice.

Ai 27. Il sig. Conte Napione lesse = Sopra l' aquila a due teste effigiate su alcune monete di Amedeo V, squarcio della sua opera sulle monete di Savoia.

Ai 17 aprile. Lesse il signor Barone Vernazza di Freney = Studio di paleografia, e di bibliografia sopra un manoscritto del secolo XV, che si conserva nella pubblica biblioteca di Torino, notato al catalogo F. II. 16.

Nella medesima sessione e nella seguente dei 24, il sig. Conte Napione lesse, e la Classe approvò per la stampa ne'suoi volumi = Notizie delle prime edizioni, e d'un manoscritto delle memorie del Montecucoli.

Ai 12 di giugno. Lo stesso Conte Napione tenne ragionamento sopra l' origine della voce FERT, che si trova in alcune monete de' Reali di Savoia.

1812 agli 8 gennaio. Il signor Barone Vernazza lesse = Lapide Romana trovata nelle vicinanze di Saluzzo = Questo scritto fu approvato per la stampa nei volumi accademici.

Ai 22. Il segretario ragguagliò brevemente la Classe

di certe scoperte di recente fatte nel sito dell' antica città d' Industria, e propose l' elezione di commissari deputati a regolare l' ordine de' nuovi scavi.

Nel medesimo giorno fu presentato il MS. = Mémoire sur quelques pierres inédites qui représentent l'enlèvement du Palladium. Par M. Millin, membre de l'Institut de France. = Furono deputati accademici per l'esame di questo scritto, di cui fu poscia decretata la stampa.

Ai 20 maggio. Il signor Conte Napione terminò le sue lezioni già continuate nelle adunanze 12 febbraio, 18 e 23 marzo = sulle antiche monete del Piemonte. = La Classe ne ordinò parimente la stampa nella raccolta accademica.

Ai 18 marzo. Il segretario rassegnò alla Classe un manoscritto intitolato = Résultat des fouilles faites en 1808 et 1811, sur le local de l'ancien municipe d'Industrie = dal signor Conte Morra di Lavriano.

Nel dì 23, la Classe consentendo nel parere dei signori accademici deputati all' esame della suddetta memoria, ne sentì la lettura, e ne decretò la stampa ne' suoi volumi.

In questo stesso giorno fu presentato = Il filosofo celibe = commedia del signor Avvocato Alberto Nota Torinese. La Classe conformandosi alle proprie antecedenti risoluzioni si astenne dal deliberare, per trattarsi di componimenti teatrali, maniera di scritti sopra li quali ella aveva deciso il dì 22 gennaio 1812 di non portarne formale giudizio.

Nella sessione dei 2 dicembre, il signor segretario ragguagliò la Classe di certa lettera del signor G. B. Armani, poeta estemporaneo Veneziano, al signor Professore Anton-Maria Vassalli-Eandi = intorno a un passo della memoria del signor Modesto Paroletti, che ha per titolo *Essai sur le caractère des deux langues, la française et l'italienne.*

Nella medesima adunanza poi il signor Barone Vernazza lesse = Recensio nummorum, qui Segusii anno 1812 mense septembri sunt reperti, facta ab Iosepho Vernazza de Freney. = L'autore avendo con una sua allocuzione latina manifestato alla Classe il desiderio di prevalersi del titolo di accademico nella stampa di questo suo scritto, la Classe sopra questa domanda favorevolmente deliberò.

1813 ai 3 marzo. Il medesimo sig. Barone Vernazza rassegnò = Caietanae inscriptionis emendatio = scritto che fu approvato per la stampa. Questo stesso onore fu conceduto, il dì 5 gennaio del 1814, ad un altro scritto del medesimo autore intitolato = Considerazioni sopra una salvaguardia conceduta al monistero di Tulloires del Conte Amedeo VIII di Savoia.

Nelle sessioni dei 23 marzo, 6 e 27 aprile, il sig. bibliotecario Conte Napione lesse lettere tre scritte nel 1795 = sopra i monumenti dell'architettura antica.

Ai 6 aprile. Il signor Conte Balbo riferì un passo del libro 2.° de' Memorabili di Senofonte, nel quale si fa cenno dell'uso degli antichi di bere in neve; il

segretario Cavaliere Cesare Saluzzo si fermò ad esporre alla Classe certe notizie già prima da lui raccolte intorno a quest' uso medesimo.

DOTTRINE STATISTICHE,

E MEMORIE DI COSE PATRIE.

1809. Nella sessione straordinaria dei 21 febbraio, il signor Conte P. Balbo lesse = Aperçu statistique sur l'Université de Turin, depuis l'époque de sa fondation jusqu'à la mort de Charles-Emmanuel III = lezione continuata poscia nell'adunanza dei 7 aprile.

Ai 26 maggio. La Classe decretò, che la carta del Piemonte antico, eseguita già dal signor Abate Lirelli, e formata per accompagnamento ed illustrazione degli scritti del signor accademico Cavaliere Durandi, sarebbe inserita nei volumi accademici.

Ai 6 dicembre. Il signor Conte Prospero Balbo lesse = Memorie di alcune deliberazioni dell' antica municipale amministrazione di Torino intorno al ponte di questa città.

E lo stesso giorno il sig. Conte accademico Franchi di Pont in nome del signor Conte Ghigliossi presentò, e sottopose al giudizio della Classe un manoscritto intitolato = Agriculture, muriers, vers à soie, et lois qui les concernent. = Sopra questo scritto si deliberò poi dalla Classe nell'adunanza dei 9 gennaio 1811 per consentire, che l'autore si prevalesse nella stampa del titolo di socio corrispondente.

1811. Nella sessione dei 9 gennaio, 6 e 20 febbraio, e 6 marzo, il signor Francesco Grassi lesse = Saggio intorno al mezzo di prevenire le alluvioni nel Piemonte.

In quella dei 27, il signor Barone Vernazza lesse = Aperçu historique sur l'arrondissement d'Alba.

1812, ai 12 febbraio, e 4 giugno. Il signor Morardo lesse = Saggio statistico sulla parte meridionale del dipartimento di Montenotte.

AMENA LETTERATURA, STILE, E POESIA.

1809. Nelle adunanze degli 11 gennaio e 21 febbraio la signora Contessa Diodata Saluzzo-Roero-Revello lesse = Maria sorella di Mosè, Poemetto = L'estro, Anacreontica = composizioni indirizzate l'una e l'altra alla signora Clotilde Tambroni, lettrice di lingua greca nell' Università di Bologna.

Ai 22 febbraio ed agli 8 marzo. Il sig. Conte Marenco lesse = Epistole in versi sciolti a Carlo Bossi.

Nello stesso giorno degli 8 marzo, la signora Contessa Diodata Saluzzo-Roero lesse due Odi, la prima = A Enrichetta Dionigi giovane poetessa Romana = la seconda intitolata = Le Rovine. = Dell' una e dell' altra fu approvata la pubblicazione ne'volumi accademici.

Ne' giorni 15 e 22 marzo, e 5 di aprile, il signor accademico Conte Bava di San Paolo lesse = Encomio dell' avarizia.

Ai 3 di maggio. Il signor Professore Regis lesse = Discorso sull' Ariosto e sul Tasso = continuato e terminato poscia nelle adunanze dei 10 e 24.

Ai 7 giugno. L' accademico signor Revelli lesse = Discorso sulle differenze che passano fralle opere dell' arte pittorica, e quelle della poesia e dell' eloquenza.

Nello stesso giorno, il signor Dépéret lesse = Dissertation sur le merveilleux de l'épopée.

Ai 26 di novembre. Il segretario presentò = Vers de Mademoiselle Sarrazin de Montferrier. = La Classe deliberò poscia nella sessione dei 7 aprile 1810, che si farebbe onorevole menzione di queste poesie nella parte storica della raccolta accademica.

Nel medesimo giorno, il Conte Marenco recitò = Ode per la pace conchiusa tra la Francia e l'Austria.

Ai 10 dicembre. La Contessa Diodata Saluzzo diede principio a leggere il suo poema d' Ipazia, o della filosofia; lezione continuata poi nella sessione dei 19 maggio, in cui lesse altresì = La tortorella = L'avvenire = La speranza; Sonetti.

Nelle varie adunanze del 1810, il signor F. Grassi recitò parecchie sue odi latine; e lessero varie composizioni poetiche gli accademici Contessa Diodata Saluzzo, Conte Bava di San Paolo, e Conte Marenco.

Il dì 23 giugno. Lesse il signor Paroletti = Discours sur le caractère et l'étude des langues italienne et française. = La Classe ne approvò la pubblicazione nei volumi accademici.

Ai 19 dicembre. Fu rassegnato in nome del signor Teodoro Accio = Saggio di poesie liriche e di vario metro. = Per questo scritto venne poscia espresso all' autore il gradimento della Classe.

1811 addì 30 gennaio. Il segretario riferì una lettera a lui scritta dal signor Cavaliere di Pougens, membro dell' Istituto di Francia, nella quale erano esposti in compendio il piano e la disposizione dell' opera da lui intrapresa sotto il titolo di = Dictionnaire étimologique et raisonné de la langue française. = Si rassegnarono anzi per saggio di quest' opera certi articoli, intorno ai quali desiderò l' autore di sentire il parere dell' Accademia; sopra di essi fu recato giudizio dai commissari a ciò deputati, coi quali entrò poscia in sentenza la Classe medesima di manifestare al signor Cavaliere di Pougens il suo singolar gradimento, accompagnato dalla lusinga di veder quanto prima fatto di pubblica ragione questo non men difficile che dotto lavoro.

Nel medesimo giorno la Classe approvò la relazione e le conchiusioni de' signori accademici deputati all' esame del manoscritto = Choix de poésies diverses de Madame Bertrand de Reybert =, e decretò che l'autrice sarebbe, conforme alla richiesta da essa fattane, ascritta fra i socii corrispondenti.

Nel seguito dell' anno 1811, e così nel corso del 1812, furono lette varie poesie liriche della Contessa Diodata Saluzzo, del signor Francesco Grassi in lingua italiana, del Conte Vincenzo Marenco nelle due lingue

italiana e latina, e della signora Bertrand di Reybert nella lingua francese.

1812. Nell'adunanza del dì 8 gennaio, il segretario rassegnò per parte degli autori i manoscritti intitolati:

Dissertazione sulla musica moderna paragonata coll'antica;

Sonetti 7;

L'Italia, Sonetto. Poesia e Musica;

Composizioni tutte del sig. Professore Michele Bolaffi livornese.

L'inimico delle donne;

Buone parole, e tristi fatti;

Saffo;

Le due prime, commedie, e la terza, tragedia del signor Stanislao Marchisio, torinese.

La Classe mostrossi grandemente soddisfatta di queste presentazioni, sopra delle quali non fu da lei altrimenti deliberato.

1813, 17 febbraio. Lessero, il Conte Bava di San Paolo = In morte del Re di Prussia Federico II, Canzone;

Il signor Morardi = La natura e l'arte, Cantata.

La Contessa Diodata Saluzzo = In morte del Padre, Ode =, la quale fu dalla Classe approvata per la stampa nei volumi accademici.

Ai 24. L'accademico Valperga di Caluso lesse una elegia latina al Conte Prospero Balbo = In luctu egregii filii eius adolescentis Ferdinandi, qui Elbingae

obiit III kal. ian. anni MDCCCXIII. = Di questa composizione fu decretata la stampa nel volume della Classe.

Lo stesso onore fu conceduto, al primo canto della Camilleide del signor Carlo Botta, letto nelle sessioni dei giorni 5 e 19 maggio, 23 e 30 giugno; alla Ode ad Apollo della Contessa Diodata Saluzzo; alla notizia d'un' opera poetica pastorale di Girolamo Britonio, del Conte Napione.

1814. All' adunanza dei 27 aprile, il signor Cavaliere Julien, autore dell' opera *Esprit de la méthode de Pestalozzi*, recitò la versione parafrasata in lingua francese di tre sonetti italiani, del Petrarca, del Filicaia, e dell'Alfieri, e in seguito una sua elegia francese intitolata = Les pensées de la nuit.

Addì 11 maggio. Il signor Dépéret lesse = Essai sur l'atticisme.

TRADUZIONI.

In parecchie delle adunanze degli anni 1809, 1810, 1811 e 1812 fecero sentire alla Classe certi saggi di versioni, dal greco, di Omero, e di Massimo Tirio, il signor Francesco Grassi, e dal latino, di Virgilio, lo stesso signor Grassi, e d'Orazio, il Conte Bava di San Paolo.

1813, il dì 5 maggio. Il segretario in nome dell' autore rassegnò il manoscritto intitolato = Pericle,

ovvero della influenza delle belle arti sulla pubblica felicità = traduzione dal francese di Francesco Baroni, parmigiano.

BELLE ARTI (*Specolativa*).

1809, 16 febbraio. Il sig. Revelli lesse = Dissertazione intorno all'analogia fra le arti del disegno e la musica =, e nella sessione dei 22 = Delle relazioni che passano fra l'eloquenza e la pittura.

Ai 24 maggio. Il signor Candelero presentò manoscritto = Mémoire sur la modulation =, sopra di cui chiamò ed ebbe giudizio della Classe, che decretò l'onorevol menzione.

Il dì 26 novembre. Per parte del signor Cavaliere Ferdinando Balbo, figliuol minore dell'accademico sig. Conte Prospero, fu rassegnato il manoscritto intitolato = Ragionamento sovra lo stato attuale della scuola Fiorentina, e delle belle arti in Toscana =, intorno del quale la Classe deliberò poscia con onorevolissimo giudizio, perchè venisse inserito nella raccolta stampata delle memorie accademiche.

1810. In quattro distinte adunanze, quella dei 14 gennaio, quella dei 4 febbraio, dei 12 maggio, e finalmente quella dei 6 dicembre, l'accademico Professore Pecheux lesse = Des erreurs et des préjugés qui se sont introduits dans la manière de juger de la peinture et des peintres. = Recherches sur

l'anecdote de la ligne d'Apelle sur le tableau de Protogène. = Réflexions sur un passage de Pline relatif à l'anecdote de l'éponge d'un chien peint par Protogène.

Ai 19 maggio. L'accademico Conte Napione fece sentire alla Classe una sua lezione intorno al passo di Plinio, in cui si parla della linea di Protogene.

Ai 2 giugno. L'accademico Regis parlò = Delle cagioni dello scadimento delle lettere e delle arti. = Questo discorso fu approvato per la stampa ne'volumi accademici.

Ai 9. L'accademico Revelli lesse = Essai sur une nouvelle méthode d'observer les effets de la lumière sur les objets considérés par rapport à leurs couleurs.

Nel 1811, il dì 9 gennaio, il signor Pecheux lesse = Réflexions apologétiques sur le tableau des amusemens de Diane du Dominiquin, existant au palais Borghese.

Il dì 13 marzo = Observations sur les deux Galatées, l'une de Raphael, à la Farnesina, l'autre d'Annibal Carache, au palais Farnese à Rome.

Ai 26 giugno. Il signor Revelli lesse = Pensieri intorno alla storia dell' architettura.

1812, il 17 febbraio. Il medesimo autore fece lezione d'uno scritto intitolato = De la lumière en général, de ses propriétés, de son influence, et par quelle raison l'on aime davantage les tableaux où ses effets sont mieux rendus.

Ai 24 febbraio. Il segretario rassegnò un manoscritto

intitolato = Principes de dessin = del Professore Barberi.

1814, 27 aprile. L'accademico signor Revelli fece lezione, d'uno scritto inedito del signor Giambatista Bodoni sopra le proprie stampe; d'una lettera dello stesso insigne tipografo intorno alla sua edizione di Virgilio, e per fine, d'un suo ragionamento sopra il frontispizio del Virgilio del Didot.

BELLE ARTI *(Pratica)*.

1809, 11 gennaio. Fu letta la relazione degli accademici deputati all'esame di alcuni saggi d'intagli in avorio e in legno dello scultore signor Tanadei, al quale, secondo questa relazione, fu dalla Classe conceduta onorevole testimonianza di singolar perizia in questa maniera di lavori.

La simile dimostrazione di stima fu conceduta una seconda volta al signor Tanadei nell'adunanza dei 19 maggio seguente per altri suoi lavori d'intaglio nuovamente da lui rassegnati alla Classe.

Il dì 3 maggio. Il signor Boucheron presentò alla Classe due disegni; il 1.° in matita nera, opera dello stesso signor Boucheron, rappresentante la parte inferiore del famoso quadro della trasfigurazione di Rafaello.

Il 2.°, opera del signor Architetto Randoni, che rappresenta la grotta di Montecalvo nelle Alpi marittime.

Ambidue gli autori ne riportarono lode, e grazie dalla Classe.

1811, 9 gennaio. Il Professore signor Angelo Boucheron presentò il disegno da lui stesso inciso della testa del Cavaliere Antonio Canova.

1812, il dì 4 giugno. Il direttore comunicò alla Classe il prospetto d' una raccolta da lui divisata di *disegni e d' illustrazioni dei monumenti subalpini di antichità e belle arti.*

La Classe lungamente e con molta compiacenza si fermò sopra la considerazione di questo pensiero, e deliberò, che del miglior modo di mandarlo ad effetto si darebbero cura particolare gli uffiziali, ed i signori accademici membri della giunta economica, intanto che da ciascuno degli altri colleghi si attenderebbe a preparar la materia dell' opera, per tutto quello che gioverebbe a mandarla a compimento.

Ai 30 dicembre, il segretario presentò :

1.° Galleria di quadri e pitture del sig. Vincenzo Deabbate da lui stesso descritta. MS.

2.° Copia di un' antica iscrizione latina scolpita sopra un' arca sepolcrale esistente in Ivrea.

3.° Una statuetta di bronzo, e una fibuletta figurata, pezzi di antichità stati ritrovati nelle vicinanze di Centallo nell'occasione di certi scavi intrapresi dal signor Cavaliere Giuseppe Mocchia di Coggiola.

PREMIO

PROPOSTO

DALLA CLASSE DI LETTERATURA E BELLE ARTI.

La migliore dissertazione, che illustri un punto rilevante della storia del Piemonte fu l'argomento del premio proposto dall' Accademia nell'adunanza del 2 luglio 1810.

Una sola opera è stata presentata al concorso col titolo = Histoire de la Milice Piémontaise et des guerres du Piémont, depuis l'an 1536 jusqu'à l'an 1747 =, manoscritto in 3 volumi in 4.°

I deputati all' esame di tale opera giudicarono, che l'autore ha corrisposto all'intendimento dell'Accademia, non per ragione di quella bontà relativa che si deduce dal paragone delle opere di molti rivali, ma bensì per ragion di bellezza intima e propria, procedente dalla eccellenza, dall'estensione, dalla utilità dell'argomento, dalla solidità del raziocinio, dalla gravità dello stile, e dalla gloria di primeggiare sopra tutti gli scrittori finora conosciuti dell' istoria patria.

Il parere dei deputati fu pienamente confermato dalla Classe in adunanza ordinaria: quindi fu decretato il premio all' autore.

Aperto il polizzino, si è conosciuto che l'autore era il Conte Alessandro Saluzzo di Menusiglio, primogenito del principal fondatore dell' Accademia, al quale fu dichiarato appartenere il premio, nell' adunanza pubblica del dì 11 di luglio 1812.

LIVRES ET AUTRES IMPRIMÉS

PRÉSENTÉS A L'ACADÉMIE

depuis le 1.er *janvier* 1813 *jusqu'au* 20 *mai* 1814.

DANS LA SÉANCE du		DONATEURS Messieurs
11 janvier 1813	Fisiologia delle piante, e dell'azione su queste dell' acqua, del calore, della luce, dell' elettricità, delle terre, degli ingrassi, delle sostanze saline, del clima, della neve, del carbonico, e dei gaz acido-carbonico, azoto ec. E dell' azione non meno, che esercitano le piante per correggere le arie viziate. Il tutto diretto all'avanzamento dell'agricoltura, ed appoggiato alle più recenti fisico-chimiche dottrine, e scoperte. E dell'analogia che si vuole riconoscere fra le piante e gli animali. Di Carlo Perotti di Barge, membro di varie Accademie. Dalla Stamperia Savigliianese, 2 vol. in 12.	L'Auteur correspondant.
	Sur la non existence du sucre dans le sang des personnes affectées de déabéty, et le passage du prussiate de potasse de l'estomac dans la vessie. Extrait du journal anglais de Nicholson, de mars 1812. Paris, de l'imprimerie de H. Perronneau 1812, brochure.	Guyton-Morveau, académicien.

11 janvier 1813. Mouvement de la population de Turin, fauxbourgs et banlieue en 1812. — Negro.

Observations météorologiques faites à l'Hospice du Montcenis pendant le mois de novembre et décembre 1812. — Dubois, correspondant.

Traité complet sur la théorie et la pratique du nivellement, par M. Fabre, ingénieur en chef du corps des ponts-et-chaussées etc. Draguignan, chez Fabre imprimeur-libraire, 1 vol. grand-in-4.° — l'Auteur.

Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi, suivie et pratiquée dans l'Institut d'éducation d'Yverdun en Suisse. Par M. Marc-Antoine Jullien, Chevalier de la légion, membre de la Société philotechnique de Paris, de l'Académie Celtique, de la Société académique des sciences et des arts de Paris, associé correspondant de l'Académie Virgilienne de Mantoue, etc. Milan, de l'Imprimerie Royale 1812; 2 vol. in-8.° — L'Auteur.

Mémorial horaire, ou thermomètre d'emploi du tems servant à indiquer le nombre d'heures données par jour à chacune des divisions et subdivisions, — Le même.

1.° De la vie intérieure et individuelle, considérée sous les rapports physique et moral, et intellectuel;

2.° De la vie extérieure et sociale, pour l'an 18 . . ; *ou*

Tablettes destinées à procurer le moyen de recueillir, en une minute et sur une seule ligne pour chaque intervalle de vingt-quatre heures, tous les divers emplois, et les principaux résultats de la vie, pendant le même espace de tems. Par le même. Milan, de l'Imprimerie Royale 1813 (broch.).

11 janvier 1813. Alla lingua italiana. Ode di Luigi Andrioli, Capitano giubilato, Pastor Arcade, della Colonia Alfea, Pastore e Segretario della Colonia della Dora ec. Parma coi tipi Bodoniani 1812 (stampata). L'Auteur.

8 février. Annuaire de la Société d'agriculture et de commerce de Caen, pour l'an 1812. Caen, chez Poisson, imprimeur de la Société. Mai 1812 (brochure). La Société d'agriculture de Caen.

La ruche pyramidale, méthode simple et naturelle pour rendre perpétuelles toutes les peuplades d'abeilles, et obtenir de chaque peuplade, à chaque automne, la récolte d'un panier plein de cire et de miel, sans mouches, sans couvain, outre plusieurs essaims; et l'art de rétablir et d'utiliser, au retour de l'été, les ruches des essaims dont les peuplades seraient péries en automne, dans l'hiver ou en printems, en faisant éclore les œufs restées dans les alvéoles. = Avec l'art de convertir le miel en sucre blanc inodore, de faire l'hydromel, L'Auteur.

des sirops, etc. etc. Par P. Ducovedic, président du canton de Maure, département d'Ille-et-Villaine. Deuxième édition augmentée et ornée de gravures. A Paris (feuilleton).

8 février 1813. Catalogus stirpium horti academici Taurinensis ad annum 1813. Augustae Taurinorum in aedibus Academiae, typis Vincentii Bianco (broch. in 8.°) — Balbis académicien.

Calendario georgico per l'anno 1813. — La Société d'agriculture de Turin.

17 février. La sala delle belle arti, e manifatture in Torino 1812, poeticamente descritta da Luigi Richeri. Torino 1813, dalla stamperia Bianco (stamp.) — L'Auteur.

Leçons élémentaires de cosmographie, de géographie et de statistique à l'usage des jeunes personnes, et des maisons d'éducation, par Jacques Graberg de Hemsò, auteur des annales de géographie et de statistique, correspondant de l'Institut de France, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Stockolm, de celle de Copenhague, de Lucques, de Turin, etc. Gênes, de l'imprimerie de la Marine, place neuve, an 1813; 1 vol. in-12. — L'Auteur correspondant.

8 mars. Analyse des travaux de la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut pendant l'année 1812. — Paroletti académicien.

Partie mathématique. Par le Chevalier Delambre, secrétaire perpétuel.

Partie physique. Par le Chevalier Cuvier, secrétaire perpétuel.

Séance publique du 4 janvier 1813. Prix proposé au concours par la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut pour l'année 1814.

Funérailles de M. Larcher, le 23 décembre 1813.

8 mars 1813. Storia, e cura del tifo, ossia della febbre nervosa enzeotica nelle bovine del comune di Guarene. Memoria di Francesco Toggia già professore di veterinaria, direttore dell' ospedale di veterinaria, sottodirettore de' stalloni, e membro di varie Accademie. Alba 1812, presso Domenico Botto (broch.). L'Auteur.

Mémoire sur la montie, et sur une nouvelle classification des polypiers coralligènes non entièrement pierreux. Par M. Lamouroux, professeur d'histoire naturelle et membre résidant de la Société d'agriculture de Caen (broch.).

22 idem. Philippi Caolini Regiae Neapolitanae scientiarum Acad. socii vita. Auctore Theodoro Monticellio, Academiae eidem a secretis. Neapoli 1812, ex Regia typographia (broch.) Monticellio Teodoro.

Catalogus plantarum horti botanici Monspeliensis, addito observationum circa species novas, aut non satis cognitas fasciculo, auctore L'Auteur correspondant.

A. P. De-Candolle bot. prof. in facultatibus medicinae et scientiarum Academiae Monspeliensis, horti praefecto. Monspeli 1813, 1 vol. in-4.°

24 mars 1813. Arminio, tragedia del signor Ippolito Pindemonti, edizione quinta. Si aggiungono tre discorsi riguardanti, il primo, la recitazione scenica, e una riforma di teatro; il secondo, l'Arminio, e la poesia tragica; il terzo, due lettere di Voltaire sulla Merope del Maffei. Verona, dalla tipografia Mainardi 1812; 1 vol. in-4.° L'Auteur académicien.

3 mai. Mémoire historique et physique sur la chute des pierres tombées sur la surface de la terre à diverses époques, par M. P. M. S. Bigot de Morogues, membre de la Société philomatique de Paris, de la Société minéralogique d'Ienne, de celle d'encouragement pour l'industrie nationale, de celle de Trêves, de Nantes, du Mans et d'Orléans. Orléans, imprimerie de Jacob aîné, rue Bourgogne n.° 6, 1812, 1 vol. in-8.° L'Auteur.

Catalogue chronologique des chutes des pierres et des masses que l'on présume tombées sur la terre. Par le même (feuilleton). Le même.

Observations minéralogiques et géologiques sur les principales substances des départemens du Morbihan, du Finisterre et des Côtes-du-Nord. Par le même (broch. in 8.°).

3 mai 1813. Essai sur la constitution minéralogique et géologique du sol des environs d'Orleans. Par le même (brochure). L'Auteur.

Essai sur l'appropriation des bois aux divers terrains de la Sologne. Par le même (broch.) Le même.

Essai sur la topographie de la Sologne, et sur les principaux moyens d'amélioration qu'elle présente relativement à sa salubrité et à ses productions. Par le même (brochure).

Notice minéralogique et géologique sur le quartz fétide des environs de Nantes. Par le même (feuilleton). Le même.

Note sur des gyrogonites trouvés dans le département de la Sarthe. Par le même (feuill.) Le même.

Notice sur un crustacé renfermé dans quelques schistes, notamment dans ceux des environs de Nantes et d'Angers. Par MM. Tristant et Bigot de Morogues (brochure). Le même.

Description du théâtre de Marcellus à Rome dans son état primitif, d'après les vestiges qui en restent encore. Mémoire joint aux plans, coupes et élévations, et détails mesurés à Rome, et adressés à l'Académie Royale d'architecture à Paris, par A. L. T. Vaudoyer, architecte pensionnaire du Roi à l'Académie de France à Rome en 1786. A Paris, chez Dussillon, au palais des beaux-arts, 1812. (brochure in 4.°) L'Auteur.

3 mai 1813. Plan, coupe et élévation du palais de l'Institut de France, suivant sa nouvelle restauration, et par le même. A Paris chez Dussillon 1811 (brochure) L'Auteur.

Mémoire sur la constitution géologique de la portion du département de la Côte-d'or, dans laquelle doit se trouver le point de partage du canal de Bourgogne. Par M. P. B. Leschevin; membre des Académies de Dijon, Turin, Besançon, des Sociétés des sciences naturelles de Vétéravie, de physique et d'histoire naturelle de Genève, et de plusieurs autres Sociétés. A Paris, de l'imprimerie de Bosance et Masson 1813 (brochure). L'Auteur correspondant.

Traité de vaccination, avec des observations sur le javart, et la variole des bêtes à cornes, par le docteur Louis Sacco, médecin-chirurgien, directeur-général de vaccination, premier médecin du grand hôpital de Milan, médecin consultant du magistrat central de santé, et associé de plusieurs Académies. A Milan, de la typographie Mussi. Traduit de l'italien par M. Daquin, docteur et médecin de l'Université de Turin, médecin des hôpitaux civils de Chambery, correspondant de l'ancienne Société Royale de Montpellier, et membre de plusieurs Académies. A Chambery, chez P. Cléaz 1811, 1 vol. in-8.°

19 mai 1813. Poésies diverses de M. du Rouve de Savi, ancien officier de cavalerie, membre de l'Académie de Nîmes, de Marseille et de Montpellier, de la Société académique des sciences de Paris, de l'Académie de Turin et autres sociétés savantes. A Paris, chez le Normand libraire, rue de Seine 1812; 1 vol. in-8.° — L'Auteur correspondant.

24 mai. Compendio di critica sacra dei difetti, e delle emendazioni del sacro testo, e piano di una nuova edizione; del dottor G. Bernardo Derossi, professore di lingue orientali. Parma, dalla stamperia Imperiale 1811 (broch.) — l'Auteur académicien.

Annali ebreo-tipografici di Cremona. Par le même. Parma, dalla stamperia Imp. (broch.) — Le même.

De la part du même J. B. Derossi = un livre in-4.° relié, écrit en langue allemande, dont le titre traduit est = Le antichità religiose degli Obotriti, ricavate dal tempio di Rhétra in vicinanza del lago di Tollenz. Delineate colla massima esattezza sugli originali, ed intagliate in rame. Pubblicate da Daniele Woyen pittore della Corte Ducale di Maklenburg-Strelitz, colle spiegazioni delle medesime date in luce dal Dottore Andrea Teofilo Maschens, cappellano della Corte Ducale di Maklemburg-Strelitz, sovrintendente, e cavaliere concistoriale. Berlino, coi tipi Rellstab stampatore privilegiato. — Le même.

12 juin 1813. Traité sur le pastel, et sur l'extraction de l'indigo, par M. Giobert, professeur de chimie à Turin, directeur de l'école pour la fabrication de l'indigo, membre de plusieurs sociétés savantes. Imprimé par ordre de S. M. I. et R., à Paris, de l'Imprimerie Impériale 1813, 1 vol. in 8.° — L'Auteur académicien.

Arrêté de S. E. le Ministre des manufactures et du commerce, contenant un réglement sur les primes accordées par S. M. pour l'encouragement de la fabrication de l'indigo (feuill.) — Le même.

Elogio di Felice Fontana. Orazione inaugurale degli studi, recitata il dì 12 novembre 1812 nella grand' aula della R. Università di Pavia dal Professore Giuseppe Mangioli. Milano, dalla Stamperia Reale 1813 (broch.) — L'Auteur correspondant.

Appendice al viaggio di Ferrer Maldonado, lettera apologetica di O. A. al Barone di Lormian. Milano; maggio 1813, tipografia Pirotta (broch.) — Amoretti académicien.

Examen des opérations et des travaux de César au siége d'Alésia, par Leopold Vaccà-Berlinghieri, lieutenant-colonel dans l'armée française, membre de plusieurs Académies et l'un des fondateurs de la Société philomatique de Paris. Oeuvre posthume. Lucques, chez François Bertini 1812, 1 vol. in-8.° — André Vaccà-Berlinghieri correspondant.

Une lettre imprimée sur l'*angina pectoris*, de la part de M. le Professeur Malacarne. — Malacarne académicien.

23 juin 1813. Etrennes chronométriques pour l'an 1811, ou précis de ce qui concerne le tems, ses divisions, ses mesures, leurs usages, etc., publié par Antide Janvier, à Paris 1810; 1 vol. in-12. L'Auteur.

Des révolutions des corps célestes par le mécanisme des rouages; par Antide Janvier, à Paris, imprimerie de P. Didot l'aîné, 1812; 1 vol. in-4.° Le même.

Essai sur les horloges publiques pour les communes de la campagne, dédié aux habitans de Jura, par Antide Janvier, mécanicien astronome de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. A Paris, chez l'auteur, au palais des beaux-arts, 1811. (broch.) Le même.

L'immortalità dell'anima. Poemetto ditirambico del sig. Jacopo Delille, tradotto da Michele Bolaffi, e dedicato al signor B. Generale Maurizio Fresia. Venezia, nella tipografia Picotti 1812; 1 vol. in-8.° L'Auteur correspondant.

Recensio nummorum qui Secusii anno 1812 sunt reperti, facta ab Iosepho Vernazza de Freney. Edita mense decembri, Aug. Taur. a Vincentio Bianco.. L'Auteur académicien.

28 idem. Mémoire sur les effets de la castration dans le corps humain. Par M. Moyon, docteur en médecine et en chirurgie, professeur d'anatomie et de physiologie à l'Académie de Gênes, L'Auteur correspondant.

membre de plusieurs sociétés savantes; 3.e édition. Gênes, chez Jean Gravier, imprimeur-libraire, 1813.

28 juin 1813. Triticorum definitiones atque synonyma, curante Ioanne Mazzucato phil. et med. doctore, Regii Ulinensis Licaei rectore, botanices et rei rusticae professore etc. Ulini 1812, ex typographia Peciliana. — L'Auteur.

30 idem. Pericle. Dell' influenza delle belle arti sulla pubblica tranquillità. Traduzione dal francese di Francesco Baroni parmigiano, ispettore delle contribuzioni dirette del dipartimento di Genova, membro di varie Accademie, e società letterarie. Genova, dalla stamperia di G. Bonaudo 1813; 1 vol. in 4.° — L'Auteur.

Elogio storico del Conte Giuseppe Angelo Saluzzo di Menusiglio, scritto da Giuseppe Grassi. Torino, dai tipi di D. Pane 1813; 1 vol. in 8.° grande. — L'Auteur.

12 novembre. Memorie di matematica e di fisica della Società Italiana delle scienze. Tomo XVI, parte I contenente le memorie di matematica. Tomo XVI, parte II contenente le memorie di fisica. Verona, dalla tipografia Mainardi 1813. — La Société Italienne des sciences.

Mémoires de la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut de France. Année 1811. I.ere partie. A Paris, chez Firmin Didot, imprimeur de l'Institut, 1812; 1 vol. in-4.° — Institut de France.

12 novembre 1813.

Mémoires présentés à l'Institut des sciences, lettres et arts par divers savans, et lus dans ses assemblées. Sciences physiques et mathématiques, tome 2.ᵉ Paris, Baudouin imprimeur de l'Institut. Janvier 1811; 1 vol. in-4.° — Institut de France.

Tableau méthodique des espèces minérales, 1.ʳᵉ partie contenant la distribution méthodique des espèces minérales, l'indication de leurs caractères, et la nomenclature de leurs variétés, extraites du traité de minéralogie publié par M. Haüy en 1801; auxquelles on a joint la description des espèces et des variétés découvertes depuis la publication de ce traité jusqu'en 1806, par Lucas J. A. H. adjoint à son père, garde des galeries du muséum d'histoire naturelle et agent de l'Institut de France; membre de plusieurs sociétés savantes. Paris 1806. Deuxième partie, contenant la distribution méthodique des espèces minérales extraite du tableau crystallographique publié par Haüy en 1809, etc. Par le même. Paris, d'Hautel libraire, 1813; 2 vol. in-8.° — L'Auteur.

Trattato dello ariete idraulico del Cavaliere Brunacci, ispettore generale della pubblica istruzione, ed ispettore onorario delle acque e strade, membro dell' Istituto Reale, della Società Italiana, delle Accademie delle scienze di Berlino, di Monaco, di Torino, di Lucca, — L'Auteur correspondant.

e di altre, e professore di matematica sublime nell'Università di Pavia. Edizione seconda, corretta ed arricchita. Milano, dalla Stamperia Reale 1813; 1 vol. in 4.°

12 novembre 1813. Degli ornamenti d'architettura, e delle loro simmettrie, colle regole teorico-pratiche per ben profilare ogni genere di cornici. Opera di Carlo Randoni, corrispondente dell' Accademia di Torino, membro emerito di quel consiglio degli edili, architetto, socio dell' Accademia di Parma, ed ispettore dei beni della corona nel dipartimento del Taro. Parma dalla stamperia Blanchon 1813; 1 vol. in 4.° L'Auteur correspondant.

Argonautique de Valerius Flaccus, ou la conquête de la toison d'or. Poéme traduit en vers français par M. Adolphe Dureau de la Malle. A Paris, chez Michaud frères, libraires, rue des Bons-enfans, IV 34, 1811; 3 vol. in-8.° l'Auteur correspondant.

Discorsi letti nella grande aula del palazzo Reale delle scienze e delle arti di Milano in occasione della solenne distribuzione de' premi della Reale Accademia delle belle arti, fattasi da S. E. il signor Conte Ministro dell'interno il giorno 11 agosto 1813. Milano, dalla Stamperia Reale 1813 (broch.). L. Bossi correspondant.

Specimen epistolarum institutoris ad discipulum; auctore Ph. Rusca, aemulae Lugdunensis L'Auteur correspondant.

italicae Academiarum lit. et artium Aug. Taurin. Pestolae, arithm. necnon italicae linguae professore. Lugduni, ex typis Ballanche, 1813. (brochure)

12 novembre 1813. Description des tombeaux qui ont été découverts à Pompée dans l'année 1812, par le Chevalier A. L. Millin, membre de la légion d'honneur et de l'Institut de France, membre honoraire de l'Académie Royale de Naples, etc. Dédiée à S. M. la Reine des Deux-Siciles. Naples, de l'Imprimerie Royale 1813; un petit volume broché in-4.° L'Auteur correspondant.

Traité de statique, par J. B. Labey, docteur ès-sciences de l'Université de France, instituteur à l'école polytechnique, examinateur des aspirans à la même école, et professeur de mathématiques transcendantes au lycée etc. A Paris, chez Bachelier, libraire, quai des Augustins 1812; 1 vol. in-8.° L'Auteur.

Réponse au rapport sur le zinc, fait à l'Institut le 1.er mars 1813 par M. Guyton-Morveau. A Liège, de l'Imprimerie de J. T. Desoer 1813. Brochure, avec deux feuilletons annexés à la même brochure : L'Auteur académicien.

L'un sur les divers emplois du zinc et procédés pour le travailler;

L'autre = Note sur le zinc provenant de la fonderie établie à Liège, département de l'Ourthe.

12 novembre 1813.

Géographie physique de la Mer-Noire, de l'intérieur de l'Afrique, et de la Méditerranée, par A. Dureau de la Malle, fils; accompagnée de deux cartes dressées par J. N. Buache, membre de l'Institut de France et du bureau des longitudes; représentant l'une les changemens arrivés aux mers intérieurs, l'autre l'intérieur de l'Afrique, et les routes qu'ont suivies, dans leurs expéditions, les conquérans Grecs et Romains. Paris, Dentu imprimeur, 1807; 1 vol. in-8.° — L'Auteur.

Essai sur la détermination des bases physico-mathématiques de l'art musical. Par G. M. Raymond, de la Société philomatique de Paris, de l'Académie de Turin, etc. Paris, chez M.e veuve Courcier, imprimeur, 1813 (broch.). — L'Auteur correspondant.

Quelques Idées nouvelles sur le système de l'Univers, par Guillaume-Antoine Maréchal, ancien élève géographe. A Paris, de l'imprimerie de Didot jeune, 1810; 1 vol. in-8.° — L'Auteur.

= Mon opinion sur la formation des aérolites. Par le même. Paris 1812 (broch.). — Le même.

Annuaire de la Société d'agriculture du département de la Seine, pour l'année 1813. A Paris, chez Mad.e Huzard (broch.). — Société d'agriculture de la Seine.

Rapport sur le blé lammas, fait à la Société d'agriculture de la ville de Caen par J. V. F. Lamoureux, docteur ès-sciences, pro- — L'Auteur correspondant.

fesseur d'histoire naturelle à l'Académie de Caen, membre de plusieurs Académies. Caen, F. Poisson, 1813 (broch.).

32 novembre 1813. Rapport fait à la Société d'agriculture du département de la Seine dans sa séance publique du 25 avril 1813, sur le concours des mémoires et observations de médecine vétérinaire pratique, par MM. Bosc, Desplos, Girard, Huzard, Olivier, le Comte S.t-Martin de la Mothe, et Tessier, suivi du programme sur ce concours. A Paris, de l'imprimerie de Madame Huzard, 1813 (broch.). Huzard correspondant.

Notice sur M. Charles-François Huzard, émailleur, oculiste, membre de l'Athénée des arts, lue dan la 85.me séance publique de cette société le 22 août 1813 par l'un de ses membres M. Huzard-Mirault. Paris, imprimerie Don Dey Dupré (broch.). Le même.

Arrêté concernant le grand marais du Peel et les terres incultes qui l'environnent. Paris, imprimerie de Madame Huzard, 1813 (broch.). Le même.

Nouvel aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et conserves de raisin dans le cours de l'année 1812, pour servir de suite à l'instruction sur cette matière publiée en 1809, avec des réflexions générales concernant les sirops et les sucres extraits des autres végétaux indigènes. Par A. A. Parmentier, L'Auteur correspondant.

officier de la légion d'honneur et membre de l'Institut de France. A Paris, de l'Imprimerie Royale 1813 ; 1 vol. in-8.°

12 novembre 1813. Idea di un nuovo sistema astronomico dimostrata in occasione d'annotazioni ad alcuni versi, ec. Torino 1813, per Vincenzo Bianco. — L'Auteur académicien.

24 idem. Poemi inglesi di Tommaso Gray recati in verso italiano da varii autori. Milano, coi tipi di G. Silvestri, 1813. — Bertolotti correspondant.

Il primo volume delle navigazioni del Ramusio. — L. Sauli.

Saggio dell' arte storica del Conte Napione. Torino 1773 ; 1 vol. in-8.° — L'Auteur académicien.

3 décembre. Séances publiques de la société des amateurs des sciences et arts de la ville de Lille, IV cahier; à Lille, de l'imprimerie Léleux (broch.). — Société de Lille.

Sur quelques monumens celtiques découverts dans le département du nord, par P. Bottin secrétaire perpétuel, et membre de la société d'amateurs des sciences et arts de Lille; Lille, de l'imprimerie Léleux, 1813 (brochure). — L'Auteur.

Delle tre cappelle Medicee situate nell' imperiale Basilica di S. Lorenzo. Descrizione storico-critica del Canonico Domenico Moreni, socio onorario dell' imperiale Accademia delle belle arti di Firenze. Firenze, presso Carli e comp., 1813; 1 vol. in-8.°

13 décembre. Elenchus clarissimorum Professorum Academiae Taurinensis, et eorum quae docebunt. Item ordo scholarum anno scholastico 1814; typis exc. a V. Bianco (feuil.). Balbe académicien.

10 janvier 1814. Développement de Géométrie avec des applications à la stabilité des vaisseaux, aux déblais et remblais, au défilement, à l'optique, et pour faire suite à la géométrie descriptive, et à la géométrie analytique de M. Monge. Par Ch. Dupin, membre de l'Académie Ionienne, associé étranger de l'Institut royal de Naples, de l'Académie des sciences de Turin, Capitaine du génie maritime. Paris, M. V. Courcier, quai des Augustins, 1813; 1 vol. in-4.° L'Auteur correspondant.

Théorie des fonctions analytiques, par J. L. La-Grange, membre de l'Institut de France, etc. Nouvelle édition revue et augmentée par l'auteur; 1 vol. in-4.°, extrait du Moniteur n.° 92, an 1813 (feuilleton).

Compte rendu des travaux de la Société d'agriculture historico-naturelle, et arts utiles de Lyon, depuis le 2 décembre 1812, jusqu'au 1.er septembre 1813. Par L. F. Grognier professeur vétérinaire, secrétaire adjoint. Lyon, imprimerie de Ballance, 1812 (brochure). L'Auteur.

31 idem. Calendario Georgico per l'anno 1814. La Société d'agriculture de Turin.

16 février 1814. Notice bibliographique, critique et géographique sur l'itinéraire de Bordeau à Jérusalem, par M. Walckenaer. — L'Auteur correspondant.

Tre volumi in foglio dell' Omero greco, legato dal fu celeberrimo collega il sig. Giambattista Bodoni all' Accademia. — Veuve Bodoni.

27 avril. Voyage de Humboldt, et de Bonpland, première partie. Physique générale et rélation historique du voyage. — Le Prince Camille Borghese.

Rélation historique, atlas pittoresque, vue des Cordellières, et monumens des peuples indigènes de l'Amérique. Paris, 1810; 1 vol. in-fol.

Atlas géographique et physique du Royaume de la Nouvelle-Espagne. Paris, 1811; 1 vol. in-fol.°

Troisième partie. = Essai politique sur la Nouvelle-Espagne. Paris, 1811; 2 vol. in-4,°

Quatrième partie. = Astronomie. 2 vol. in-4.°

Sixième partie. = Plantes équinoxiales. Paris, 1808.

Zoologie et anatomie comparée. Paris, 1805; 1 vol. in-4.°

Huit livraisons concernant la partie zoologique du même ouvrage.

Une planche à part qui a pour titre = Géographie des plantes. Tableau physique des Andes.

OBJETS
D'HISTOIRE NATURELLE, MACHINES, INSTRUMENS ET OUVRAGES D'ARTS

PRÉSENTÉS A L'ACADÉMIE

depuis le 1.er *janvier* 1813 *jusqu'au* 20 *mai* 1814.

DANS LA SÉANCE du		DONATEURS Messieurs
8 mars 1813.	De la part de M. Appia, Juge de paix à la Tour. = Plusieurs échantillons de mine de plomb exploités près de Villars, Vallée de Pélis, et contenant, ainsi qu'il dit, un peu d'argent.	Appia.
22 idem.	Un foetus humain d'une conformation monstrueuse, présenté par M. Carena de la part de M. Grandi, chirurgien à l'hôpital civil de Carmagnola.	Grandi.
12 juin.	Pièces de bois envoyées à M. César de Saluces par M. le docteur Ravina, qui semblent à ce dernier assez propres pour prouver, et en quelque façon expliquer l'influence de la compression sur la direction, et le volume des fibres dans les plantes.	Ravina.
15 novembre.	De la part de M. Cortese, pharmacien-chimiste à Asti, divers échantillons de toile teinte avec le suc de baies de sureau mêlé avec différens réactifs chimiques.	Cortese.

28 février 1814. Échantillon de jode donné à M. Vassalli-Eandi par le célèbre Hunphry-Davy lors de son passage à Turin : substance que M. Courtois salpetrier à Paris vient de découvrir dans le sel de Varce. Vassalli-Eandi.

Machine de l'invention du sieur Degioanni George, horloger, natif de Coni, et habitant à Saluces, destinée à la confection des vermicelles. Degioanni George.

3 mars 1813. Diversi pezzi di antichità, tra quali una statuetta in bronzo di belle forme, e di buona conservazione, la quale dal sig. Conte Bava di S. Paolo si crede possa rappresentare una Venere. Balbo presidente.

19 mai. Una medaglia coniata dal Mercandetti ad onore del Conte Baldassar Castiglione, donata alla Classe dal sig. Barone Vernazza di Freney. Vernazza di Freney

23 juin. I dodici primi quaderni delle medaglie in gran parte inventate, e tutte disegnate dal sig. Benedetto Pécheux, e pubblicate nell'opera che si sta stampando in Parigi. Pécheux Benoît.

8 décembre. Raccolta di 65 medaglie romane in argento, ed in bronzo, vale a dire 48 in argento, 45 di famiglie diverse; due di dette medaglie sono duplicate, e due, benchè diverse fra di loro, appartengono ad una sola famiglia. Due imperatorie in argento, e 15 in bronzo; Generale Gifflenga.

rassegnate all'Accademia dal sig. generale Conte Alessandro di Gifflenga.

3 gennajo 1814. Un quadretto ornato d'intagli in avorio, il quale contiene una medaglia di Baldassar Castiglione, stata regalata dal sig. Accademico Vernazza di Freney. Vernazza di Freney.

16 febbrajo. Due carte geografiche che hanno per titolo: Walkenaer.

Carte de l'Égypte, sur laquelle sont tracés les itinéraires anciens.

Carte du Deltha d'Égypte, sur laquelle sont tracés les itinéraires anciens; rassegnate dall'autore il sig. Walkenaer.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MÉMOIRE

SUR LA LATITUDE ET LA LONGITUDE

DE L'OBSERVATOIRE

DE L'ACADÉMIE DE TURIN.

Lu à la Séance du 31 janvier 1814.

La latitude et la longitude géographique d' un observatoire sont deux élémens qu'il est très-important de déterminer avec la dernière exactitude, à cause de leur influence sur presque toutes les observations astronomiques; je me suis donc attaché à fixer leur valeur avec toute l'attention et le soin dont je suis capable dans le mémoire que j'ai l'honneur de présenter à la classe.

Il y a, comme l'on sait, plusieurs moyens pour parvenir au même but; tous n'ont pas à la vérité le même dégré d'exactitude, mais chacun d'eux mérite d'être pris en considération, parceque dans le nombre infiniment varié de circonstances dans lesquelles l'observateur peut être placé, il lui devient nécessaire de

savoir suppléer par la varieté des méthodes à l'imperféction des instrumens, à leur construction particulière, ainsi qu'aux difficultés inhérentes à la nature même du lieu qu'il s'agit de déterminer. C'est ainsi, par exemple qu'au milieu de l'océan, l'on est souvent forcé de préférer une méthode moins exacte, afin de pouvoir connaître, au moins par approximation, la position du lieu où l'on se trouve et echapper par là au terrible danger de briser son navire contre une côte.

Nous avons pu choisir les méthodes et les circonstances les plus favorables à l'objet que nous avions en vue.

En effet, nous avons déterminé la latitude par 552 observations de la polaire, desquelles 284 ont été faites aux environs de son passage inférieur, et 268 aux environs de son passage supérieur au méridien. La moyenne de toutes ces observations nous a donné 45.° 4'. 0'',2 pour la latitude de notre observatoire. Ce résultat, conclu des distances au zénith de la Polaire prises aux environs de ses deux passages au méridien doit être, comme l'on sait, indépendant de la petite erreur qui peut encore exister sur la déclinaison moyenne de cette étoile.

Il n'y a que 0'', 37 de différence entre cette latitude et celle qui a été déterminée par le célébre astronome M.r le Baron de Zach: (voyez son Mémoire sur le dégré mesuré en Piémont, imprimé dans les Volumes de l'Académie des sciences de Turin pour les années 1811-1812. page 141).

Un accord aussi satisfaisant obtenu par deux observateurs et deux instrumens différens, nous donne justement lieu de penser que l'erreur qui peut encore exister sur cette latitude ne doit pas excéder une 1″.

Relativement à la longitude, je l'ai déterminée d'après l'observation des occultations des étoiles par la lune. Cette méthode, que le célébre astronome *Halley* paroit avoir indiquée le prèmier en 1710, est aujourd'hui reconnue pour la plus exacte. Il n'y a que les erreurs existantes sur les tables de la lune qui peuvent diminuer ses avantages; mais nous avons pu soustraire notre résultat à l'influence de ces erreurs par la combinaison de nos observations avec celles faites à l'Observatoire de Milan par le célébre astronome M.r le Sénateur *Oriani*.

Il résulte de ces observations et de ces calculs que la différence de longitude entre notre Observatoire et celui de *Brera* est égale à 5.′ 59.″ 666 de tems. M.r le Baron de *Zach* a déterminé cette même longitude avec ses chronomêtres, et l'a trouvée de 6.′ 3.″ 8. (Voyez le Mémoire cité page 142).

Je dois maintenant ajouter ici quelques notions qui sont nécessaires pour l'intelligence de nos observations de la latitude. Ces observations ont été faites avec un cercle répétiteur de 18 pouces de diamètre, à niveau fixe, construit à Paris par M.r Fortin. Le limbe du cercle est divisé en 400 dégrés décimaux, et chaque dégré est lui même divisé en dix parties. Il y a quatre

verniers ou nonius portés par l'alidade mobile ; chacun de ces verniers est divisé en 40 parties correspondantes à 39 parties du limbe, de sorte que chaque partie du vernier donne 25″ décimales ou $0^g,0025$. Un niveau à bulle d'air se trouve fixement attaché à une colonne qui fait fonction d'axe de rotation. Ce niveau est divisé en millimètres de manière que le zéro de la division correspond au milieu de son axe. Il étoit indispensable d'évaluer les parties de ce niveau avant d'observer : pour cela nous avons fait, conformément au procédé connu, un grand nombre d'observations sur un objet éloigné, et le milieu d'entr'elles nous a donné 1″, 5542 (division décimale), ou 0^g, 00015542 pour la valeur corréspondante à chacune des parties du grand niveau attaché à l'axe de rotation de l'instrument. Ce nombre une fois connu, il est très-facile de réduire toutes les observations au même état que si elles étoient faites avec la colonne parfaitement verticale. A cet effet, je faisois écrire, à chaque observation les nombres marqués sur le niveau aux deux extrémités de la bulle. Dans les tableaux de nos observations du mois de Décembre, la lettre *N* indique le nombre corréspondant à l'extrémité de la bulle tournée vers le nord, et la lettre S indique le nombre correspondant à l'extrémité de la bulle tournée vers le sud. La personne chargée d'écrire ces nombres ne changeoit jamais de place, et suivoit invariablement cette pratique dans les observations paires et impaires, sans faire attention

que par le retournement du cercle les deux extrémités du niveau s' échangeoient mutuellement.

Si l'on désigne par N la somme des nombres coréspondans à la lettre N; et par S la somme des nombres corréspondans à la lettre S; il résulte de cette manière d'opérer que $\frac{S-N}{2} \times 0^{g},0001 5542$ sera la correction qui doit être appliquée à l'arc entier parcouru sur le limbe. Si l'astre observé est situé du côté du nord, la correction précédente sera additive ou soustractive, suivant le signe positif ou négatif de $S-N$. Telle est la manière dont nous avons calculé la correction du niveau dans nos observations.

Au reste notre cercle est entièrement semblable à celui que M.r *Biot* a décrit au chap. XX de son Astronomie. Nous renvoyons donc à cet auteur célébre, et nous nous dispensons de rapporter ici une plus ample déscription de cet instrument, ainsi que le détail des vérifications qu'il exige avant d'observer.

Les différences entre l'instant calculé de la culmination de l'étoile, et chacun des instans des observations fournissent les angles horaires. Comme, pendant le cours de ces observations, l'accélération diurne de notre pendule sur le tems sidéral étoit de 3″ environ, l'on peut, sans erreur sensible considérer les angles horaires ainsi calculés, comme exactement correspondans à ceux décrits par l'étoile. D'après cela, si l'on nomme R la réduction au méridien; D le complement de la lati-

tude ; $\triangle$ la distance polaire de l'astre observé, et Z sa distance du zénith, l'on aura, comme l'on sait,

$$R = \frac{\sin\triangle.\ \sin D.}{\sin Z}\ \frac{2''.\ \sin\frac{1}{2}P.}{\sin.1''}$$

où P exprime l'angle horaire.

Relativement à l'étoile polaire l'on a,

pour le passage supérieur ... log. $\frac{\sin\triangle\ \sin D}{\sin Z}$ = 8,48094;

pour le passage inférieur ... log. $\frac{\sin\triangle\ \sin D}{\sin Z}$ = 8,45556.

Dans une colonne qui porte le titre de *réduction* nous avons rapporté la valeur du facteur $\frac{2''\sin^2\frac{1}{2}P}{\sin 1''}$, correspondante à chaque observation: En faisant la somme des nombres qui se trouvent dans cette colonne, et ajoutant son logarithme à l'un ou à l'autre des deux logarithmes précédens, suivant que le passage observé sera supérieur ou inférieur, l'on connaîtra la réduction qui doit être appliquée à la distance zénithale observée pour ramener l'observation dans le plan du méridien. Je n'ai pas besoin d'avertir que le résultat ainsi calculé doit être divisé par le nombre des observations avant d'être appliqué à la distance zénithale simple.

C'est avec un thermomètre centigrade, et un baromètre divisé en millimètres que nous avons mesuré la température et la pression de l'air atmosphérique.

Lorsque l'on observe dans un lieu fermé l'on a cou-

tume de marquer la température extérieure et intérieure pour en prendre le milieu ; nous sommes éxempts d'une pareille distinction à cause que nos observations ont été faites sur une fénêtre entièrement ouverte de l'observatoire.

Nous avons constamment calculé la réfraction vraie à l'aide des tables qui accompagnent les tables du soleil publiées par l'illustre astronome M.r Delambre.

Après avoir rapporté en détail les calculs et les observations du mois de Décembre, année 1813, je donne deux autres séries d'observations faites dans le courant de la même année à des époques plus éloignées. Pour ne point trop grossir ce Mémoire, je me suis permis ici de supprimer les opérations intermédiaires du calcul; mais je pense que la disposition même des tableaux suffira pour en faire comprendre la formation. J'ajouterai seulement que relativement à ces observations la colonne appartenante à l'état du niveau donne la somme des parties respectivement corréspondantes aux lettres *N* et *S*, lesquelles conservent ici la signification que nos leurs avons donnée précédemment.

OBSERVATIONS DE LA POLAIRE

faites pendant le mois de Décembre de l'année 1813.

20 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR.

Époque du Passage de la Polaire au méridien Supérieur en tems de la Pendule. . . . . . . $1^h. 14''. 16''$.

Baromètre . . . . 0^m, 7262

Thermomètre... + 6°, 0

NIVEAU N	S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		REDUCTION
140	82	1h.	2'.	21"	11'.	55"	278", 9
77	142		3	22	10	54	233, 3
137	82		4	52	9	24	173, 5
77	142		5	53	8	23	138, 0
139	82		7	17	6	59	95, 7
77	142		8	17	5	59	70, 3
137	82		9	31	4	45	44, 3
77	142		10	24	3	52	29, 4
140	80		11	37	2	39	13, 8
74	145		12	41	1	35	4, 9
1075	1121						1082, 1

Arc parcouru après 10 répétitions	480^g, 4250
Correction du niveau . . . . +	0, 0035
	480, 4285
Distance moyenne du zénith observée . .	43.° 14'. 18", 6
Réfraction. . . . . +	53, 3
Réduction au méridien . . . . −	3, 3
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	43.° 16'. 8", 6

20 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR.

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		REDUCTION
135	83	1h.	16′	25″	2′	9″	9″, 1
75	144		17	31	3	15	20, 7
139	81		18	48	4	32	40, 3
72	147		20	10	5	54	68, 3
130	82		24	35	10	19	208, 9
55	160		25	48	11	32	261, 1
137	82		27	22	13	6	336, 9
76	142		28	24	14	8	392, 1
138	77		29	37	15	21	462, 5
77	140		31	3	16	47	552, 8
1034	1138						2352, 7

Arc parcouru après 10 répétitions		480g, 4418
Correction du niveau.	+	0, 0081
		480, 4499
Distance moyenne du zénith observée. .		43.° 14′. 25″, 8
Réfraction	+	53, 3
Réduction au méridien	—	7, 1
Distance vraie de la polaire au zénith .		43.° 15′. 12″, 0

20 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		REDUCTION.
142	77	1h.	35′	27″	21′.	11″	880″, 4
79	145		36	25	22	9	962, 5
140	80		37	45	23	29	1081, 8
78	140		38	55	24	39	1191, 9
140	78		40	2	25	46	1302, 2
75	140		40	55	26	39	1392, 9
143	76		42	7	27	51	1521, 0
78	144		43	17	29	1	1650, 3
142	77		44	27	30	11	1786, 2
77	140		45	19	31	3	1890, 0
1094	1097						13659″, 2

Arc parcouru après 10 répétitions	480g, 5566
Correction du niveau. . . . . +	0, 0002
	480, 5568
Distance moyenne du zénith observée . .	43.° 15′. 0″, 7
Réfraction . . . . +	53, 3
Réduction . . . . −	41, 3
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	43.° 15′. 12″, 7

21 *Décembre*

PASSAGE INFÉRIEUR

Époque du Passage de la Polaire au méridien Inférieur en tems de la Pendule. . . . . . . $13^h. 14'. 17''$.
Baromètre . . . 0^m, 7285
Thermomètre + 4°, 2

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.		ANGLE HORAIRE.		REDUCTION
144	83	$12^h. 19'.$	28″	54′.	49″	5873″, 2
79	144	20	28	53	49	5661, 8
145	82	22	2	52	15	5336, 1
82	146	23	4	51	13	5130, 3
145	82	24	23	49	54	4870, 0
85	142	25	19	48	58	4690, 1
145	83	26	43	47	34	4426, 6
83	145	27	48	46	29	4238, 7
144	83	29	6	45	11	3994, 6
78	145	30	7	44	10	3818, 3
1130	1135					48039, 7

Arc parcouru après 10 répétitions	517^g, 3133
Correction du niveau. . . . . +	0, 0003
	517, 3136
Distance moyenne du zénith observée . .	46.° 33′. 29″, 9
Réfraction. . . . . +	1. 0, 5
Réduction au méridien. . . . . +	2. 16, 8
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	46.° 36′. 47″, 2

21 *Décembre*

PASSAGE INFÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE		REDUCTION
145	83	12h.	34'.	18"	39'.	59"	3130", 9
79	148		35	45	38	32	2908, 6
147	80		37	11	37	6	2696, 7
80	147		38	6	36	11	2565, 2
147	80		39	34	34	43	2361, 9
80	147		40	27	33	50	2243, 5
145	82		41	50	32	27	2064, 1
80	147		42	51	31	26	1937, 0
147	80		44	12	30	5	1774, 8
81	147		45	6	29	11	1669, 9
1131	1101						23352, 6

Arc parcouru après 10. répétitions . .	517g,	5368
Correction du niveau . . . . −	0,	0023
	517,	5345
Distance moyenne du zénith obssrvée.	46.° 34'.	41", 2
Réfraction . . . . +	1 0,	5
Réduction au méridien . . . . +	1 6,	7
Distance vraie de la Polaire au zénith.	46°. 36'.	48", 4

21 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR

Epoque du Passage de la Polaire au méridien Supérieur en tems de la Pendule. . . . . . . 1h. 14'. 21".
Barom. . . . 0m, 7320
Ther. + 6°, 0

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		REDUCTION
140	82	0h.	52'.	22"	21'.	59"	948", 1
62	160		53	37	20	44	843, 4
149	70		55	19	19	2	710, 8
65	155		56	30	17	51	625, 2
145	75		57	44	16	37	541, 9
67	145		58	44	15	37	478, 7
140	80	1	0	8	14	13	396, 7
67	153		1	17	13	4	335, 2
140	82		2	33	11	48	273, 3
70	150		3	58	10	23	211, 6
1045	1152						5364, 9

Arc parcouru après 10 répétitions	480g, 4618
Correction du niveau. . . . . +	0, 0082
	480, 4700
Distance moyenne du zénith observée . .	43° 14'. 32", 3
Réfraction. . . . . +	53, 8
Réduction au méridien . . . . −	16, 2
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	43° 15'. 9", 9

21 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.	ANGLE HORAIRE	REDUCTION
141	80	1h. 8'. 21"	6'. 0"	70", 7
67	150	9 24	4 57	48, 1
140	82	11 6	3 15	20, 7
61	160	12 3	2 18	10, 4
145	75	13 57	0 24	0, 3
66	154	15 2	0 41	0, 9
145	75	16 37	2 16	10, 1
73	144	17 36	3 15	20, 7
148	72	19 14	4 53	46, 8
70	146	20 21	6 0	70, 7
1056	1438			299, 4

Arc parcouru après 10. répétitions . .	480g,	4200
Correction du niveau . . . . +	0,	0064
	480g,	4264
Distance moyenne du zénith observée.	43.° 14'. 17", 9	
Réfraction . . . . +	53, 8	
Réduction au méridien . . . . −	0, 9	
Distance vraie de la Polaire au zénith.	43°. 15'. 10", 8	

22 Décembre

PASSAGE INFÉRIEUR.

Époque du Passage de la Polaire au méridien Inférieur en tems de la Pendule. . . . . . . $13^h.\ 14'.\ 22''$.

Barom. 0^m, 7336

Ther. + 4°, 0

NIVEAU N.	S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.		ANGLE HORAIRE.		REDUCTION
149	80	$13^h.\ 0'$	51"	13'	31"	358", 6
64	150	1	41	12	41	315, 8
153	75	3	12	11	10	244, 8
85	144	4	20	10	2	197, 6
155	64	5	35	8	47	151, 5
74	155	6	39	7	43	116, 9
160	70	8	12	6	10	74, 7
85	140	9	14	5	8	51, 7
156	70	10	28	3	54	29, 9
83	145	11	30	2	52	16, 1
1164	1093					1557, 6

Arc parcouru après 10 répétitions	517^g, 7287
Correction du niveau. . . . . —	0, 0054
	517^g, 7233
Distance moyenne du zénith observée. .	46.° 35'. 42", 4
Réfraction . . . . +	1 0, 1
Réduction au méridien. . . . . +	4, 4
Distance vraie de la polaire au zénith .	46.° 36'. 46", 9

22 Décembre

PASSAGE INFÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE		REDUCTION
157	70	13h.	15′	23″	1′.	1″	2″, 0
85	145		16	42	2	20	10, 7
160	69		18	25	4	3	32, 2
82	145		19	27	5	5	50, 7
158	72		20	42	6	20	78, 8
82	145		21	43	7	21	106, 1
744	646						280″, 5

Arc parcouru après 6 répétitions	310g, 6531
Correction du niveau.	— 0, 0076
	310, 6455
Distance moyenne du zénith observée . .	46.° 35′. 48″, 5
Réfraction	+ 1 0, 1
Réduction au méridien	+ 1, 3
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	46.° 36′. 49″, 9

24 Décembre

PASSAGE INFÉRIEUR.

Époque du Passage de la Polaire au méridien Inférieur en tems de la Pendule. . . . . . . 13h. 14'. 25".
Barom. 0m, 7352
Ther. + 4°, 0

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		RÉDUCTION
160	66	13.h	0'	4"	14'	21"	404", 2
68	160		1	2	13	23	351, 6
160	65		2	28	11	57	280, 3
69	160		3	30	10	55	234, 0
160	67		4	53	9	32	178, 4
69	157		5	57	8	28	140, 7
160	65		7	10	7	15	103, 2
72	155		8	1	6	24	80, 4
160	67		9	15	5	10	52, 4
70	158		10	25	4	0	31, 4
1148	1120						1856, 6

Arc parcouru après 10 répétitions	517g, 7300
Correction du niveau.	— 0, 0022
	517, 7278
Distance moyenne du zénith observée. .	46.° 35'. 43", 2
Réfraction . . . . +	1 1, 0
Réduction au méridien. . . . . +	5, 3
Distance vraie de la polaire au zénith .	46.° 36'. 49", 5

24 Décembre

PASSAGE INFÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.		ANGLE HORAIRE.		REDUCTION.
160	68	13h. 14′	34″	0′.	9″	0″, 0
70	160	15	46	1	21	3, 6
160	68	17	9	2	44	14, 7
70	159	18	14	3	49	28, 6
160	65	19	29	5	4	50, 4
70	159	20	24	5	59	70, 3
160	64	21	44	7	19	105, 1
66	160	22	38	8	13	132, 6
160	67	23	56	9	31	177, 8
68	160	24	59	10	34	219, 2
1144	1130					802, 3

Arc parcouru après 10 répétitions. . . . 517, 7425
Correction du niveau. . . . . — 0, 0011
517, 7414

Distance moyenne du zénith observée . . 46.° 35′. 48″, 1
Réfraction . . . . + 1 1, 0
Réduction au méridien . . . . + 2, 3

Distance vraie de la Polaire au zénith. . 46.° 36′. 51″, 4

24 Décembre

PASSAGE SUPÉRIEUR

Époque du Passage de la Polaire au méridien Supérieur en tems de la Pendule. . . . . . . 1h. 14′. 26″.

Barom. . . . 0m, 7407

Ther. . . . + 5°, 5

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		REDUCTION.
160	57	0h.	53′.	52″	20′.	34″	829″, 9
57	160		54	51	19	35	752 , 5
160	60		56	3	18	23	663 , 2
59	160		56	58	17	28	598 , 7
160	57		58	22	16	4	506 , 7
56	160		59	13	15	13	454 , 5
160	58	1	0	20	14	6	390 , 2
58	160		1	19	13	7	337 , 7
160	57		2	27	11	59	281 , 9
56	160		3	12	11	14	247 , 7
1086	1089						5063 , 0

Arc parcouru après 10 répétitions	480g, 4656
Correction du niveau. . . . . +	0 , 0002
	480 , 4658
Distance moyenne du zénith observée . .	43.° 14′. 30″, 8
Réfraction. . . . . +	54 , 5
Réduction au méridien . . . . —	15 , 3
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	43.° 15′. 10″, 0

24 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE		REDUCTION
160	60	1h.	6'.	52"	7'.	34"	112", 4
57	160		7	51	6	35	85 , 1
160	58		8	59	5	27	58 , 3
57	160		10	8	4	18	36 , 3
160	60		11	20	3	6	18 , 9
57	160		12	21	2	5	8 , 5
158	63		13	27	0	59	1 , 9
58	160		14	22	0	4	0 , 0
153	67		15	27	1	1	2 , 0
56	160		16	33	2	7	8 , 8
1076	1108						332 , 2

Arc parcouru après 10. répétitions . .	480 , 4243
Correction du niveau . . . . +	0 , 0025
	480g, 4268
Distance moyenne du zénith observée.	43.° 14'. 18", 2
Réfraction . . . . +	54 , 5
Réduction . . . . −	1 , 0
Distance vraie de la Polaire au zénith.	43°. 15'. 11", 7

24 *Décembre.*

PASSAGE SUPÉRIEUR

NIVEAU N.	S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE		RÉDUCTION
160	60	1h.	19'.	58"	5'.	32"	60", 1
55	160		21	2	6	36	85, 5
160	63		21	59	7	33	111, 9
57	160		22	46	8	20	136, 4
160	62		23	58	9	32	178, 4
57	160		24	48	10	22	211, 0
158	62		25	56	11	30	259, 6
57	160		26	51	12	25	302, 6
160	61		28	3	13	37	363, 9
59	160		28	58	14	32	414, 6
1083	1108						2124, 0

Arc parcouru après 10. répétitions . .		480, 4350
Correction du niveau	+	0, 0018
		480, 4368
Distance moyenne du zénith observée.		43.° 14'. 21", 5
Réfraction	+	54, 5
Réduction	−	6, 4
Distance vraie de la Polaire au zénith.		43°. 15'. 9", 6

25 *Décembre*

PASSAGE INFÉRIEUR

Époque du Passage de la Polaire au méridien Supérieur en tems de la Pendule. . . . . . . 13h. 14'. 28".
Barom. . . . 0m, 7431
Ther. . . . + 3°, 5

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.		ANGLE HORAIRE.		REDUCTION.
147	82	12h. 43'.	0"	31'.	28"	1941", 1
67	160	44	18	30	10	1784 , 2
158	70	46	8	28	20	1574 , 3
72	158	47	17	27	11	1449 , 2
160	72	48	46	25	42	1295 , 5
70	160	49	39	24	49	1208 , 0
160	69	50	58	23	30	1083 , 3
60	160	52	4	22	24	984 , 4
160	70	53	49	20	39	836 , 6
71	160	54	59	19	29	744 , 8
1125	1161					12901 , 4

Arc parcouru après 10 répétitions 517g, 6287
Correction du niveau. . . . . + 0 , 0020
517 , 6307
Distance moyenne du zénith observée . . 46°. 35'. 12", 5
Réfraction. . . . . + 1 1 , 7
Réduction au méridien . . . . + 36 , 8
Distance vraie de la Polaire au zénith. . 46°. 36'. 51", 0

25 *Décembre*

PASSAGE INFÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		REDUCTION
160	70	12h.	59′	12″	15′.	16″	457″, 5
72	158	13	0	13	14	15	398, 6
155	75		1	49	12	39	314, 2
75	158		2	34	11	54	278, 0
160	70		4	39	9	49	189, 2
69	160		6	5	8	23	138, 0
160	66		7	28	7	0	96, 2
69	160		8	33	5	55	68, 7
160	68		9	45	4	43	43, 7
69	160		11	15	3	13	20, 3
1149	1145						2004, 4

Arc parcouru après 10 répétitions. . . .	517g, 7225
Correction du niveau.	− 0, 0003
	517, 7222
Distance moyenne du zénith observée . .	46.° 35′. 42″, 0
Réfraction	+ 1 1, 7
Réduction au méridien	+ 5, 7
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	46.° 36′. 49″, 4

25 *Décembre*

PASSAGE INFÉRIEUR.

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		REDUCTION
160	65	13.h	14′	38″	0′	10′	0″, 1
68	160		15	40	1	12	2, 8
160	66		16	52	2	24	11, 3
67	160		17	3	2	35	13, 1
160	65		19	14	4	46	44, 6
67	160		20	4	5	36	61, 6
160	65		21	27	6	59	95, 7
67	160		22	36	8	8	129, 9
160	66		24	1	9	33	179, 0
66	160		25	8	10	40	223, 4
1135	1127						761, 5

Arc parcouru après 10 répétitions	517g, 7500
Correction du niveau. . . . . —	0, 0006
	517, 7494
Distance moyenne du zénith observée. .	46.° 35′. 50″, 6
Réfraction . . . . +	1 1, 7
Réduction au méridien. . . . . +	2, 2
Distance vraie de la polaire au zénith .	46.° 36′. 54″, 5

25 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR

Époque du Passage de la Polaire au méridien Supérieur en tems de la Pendule . . . . $1^h. 14'. 29''$.
Barom. . . . 0^m, 7450
Ther. . . . + 5°, 3

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		RÉDUCTION.
160	45	1^h.	6'.	27"	8'.	2"	126", 7
80	142		7	17	7	12	101 , 8
150	60		9	1	5	28	58 , 7
58	160		9	53	4	36	41 , 5
147	73		11	22	3	7	19 , 1
51	160		12	15	2	14	9 , 8
155	67		13	47	0	42	1 , 0
59	160		14	34	0	5	0 , 0
160	62		15	39	1	10	2 , 7
59	160		16	22	1	53	7 , 0
1079	1089						368 , 3

Arc parcouru après 10 répétitions	480^g, 4250
Correction du niveau. . . . . +	0 , 0008
	480 , 4258
Distance moyenne du zénith observée . .	$43^o. 14'. 17''$, 9
Réfraction. . . . . +	54 , 8
Réduction au méridien . . . . −	1 , 1
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	$43^o. 15'. 11''$, 6

25 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR.

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE		REDUCTION
159	63	1h.	20'.	6"	5'.	37"	61", 9
58	160		20	56	6	27	81, 7
160	63		22	0	7	31	110, 9
59	160		22	49	8	20	136, 4
160	63		23	56	9	27	175, 3
58	160		24	45	10	16	206, 9
154	65		25	47	11	18	250, 7
58	160		26	34	12	5	286, 6
160	61		27	57	13	28	356, 0
58	160		28	39	14	10	393, 9
1084	1115						2060, 3

Arc parcouru après 10. répétitions . .		480g, 4493
Correction du niveau	+	0, 0023
		480, 4516
Distance moyenne du zénith observée.		43.° 14'. 26", 2
Réfraction	+	54, 8
Réduction	−	6, 2
Distance vraie de la Polaire au zénith.		43°. 15'. 14", 8

25 Décembre

PASSAGE SUPÉRIEUR

NIVEAU N.	S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.		ANGLE HORAIRE		RÉDUCTION
158	65	1h. 32′	10″	17′.	41″	613″, 6
58	160	32	53	18	24	664, 4
157	65	33	59	19	30	746, 1
58	160	34	44	20	15	804, 6
160	63	35	51	21	22	895, 8
57	160	36	57	22	28	990, 3
160	63	37	42	23	13	1057, 4
57	160	38	29	24	0	1129, 9
160	60	39	57	25	28	1272, 1
57	160	41	32	27	3	1434, 9
1082	1116					9609, 1

Arc parcouru après 10 répétitions. . . .	480g, 5037
Correction du niveau.	+ 0, 0026
	480, 5063
Distance moyenne du zénith observée . .	43°. 14′. 43″, 8
Réfraction	+ 54, 8
Réduction au méridien	− 29, 1
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	43°. 15′. 9″, 5

26 Décembre

PASSAGE INFÉRIEUR.

Époque du Passage de la Polaire au méridien Inférieur en tems de la Pendule. . . . . . . 13h. 14'. 31".
Barom. 0m, 7452
Ther. + 3°, 5

NIVEAU N.	S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		RÉDUCTION
160	69	12.h	57'	49"	16'	42"	547", 3
68	160	13	5	56	8	35	144, 6
160	70		8	3	6	28	82, 1
60	160		9	4	5	27	58, 3
160	70		10	11	4	20	36, 9
55	160		11	13	3	18	21, 4
155	75		13	9	1	22	3, 7
56	160		14	2	0	29	0, 5
874	924						894, 8

Arc parcouru après 8 répétitions	414g, 1737
Correction du niveau.	+ 0, 0053
	414, 1790
Distance moyenne du zénith observée. .	46.° 35'. 42", 7
Réfraction . . . . +	1 2, 0
Réduction au méridien. . . . . +	3, 2
Distance vraie de la polaire au zénith .	46.° 36'. 47", 9

26 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR

Époque du Passage de la Polaire au méridien Supérieur en tems de la Pendule . . . . $1^h. 14'. 32''$.
Barom. . . . . 0^m, 7435
Ther. . . . + 5°, 0

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.		ANGLE HORAIRE.		RÉDUCTION
132	90	1^h. 12'.	8"	2'.	24"	11", 3
65	155	12	56	1	36	5 , 0
128	90	14	1	0	31	0 , 5
68	155	14	45	0	13	0 , 1
129	65	15	37	1	5	2 , 3
66	158	16	32	2	0	7 , 8
108	95	17	29	2	47	15 , 2
68	155	18	18	3	46	27 , 9
148	75	19	34	5	2	49 , 7
85	135	20	26	5	54	68 , 3
997	1173					188", 1

Arc parcouru après 10 répétitions . . . . 480^g, 4162
Correction du niveau. . . . . + 0, 0137

480, 4299
Distance moyenne du zénith observée . . 43°. 14'. 19", 3
Réfraction. . . . . + 54 , 9
Réduction au méridien . . . . − 0 , 5

Distance vraie de la Polaire au zénith. . 43°. 15'. 13", 7

26 Décembre

PASSAGE SUPÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE		RÉDUCTION
148	75	1h.	23'.	36"	9'.	4"	161", 4
86	135		24	23	9	51	190, 5
150	74		25	33	11	1	238, 3
87	135		26	31	11	59	281, 9
148	76		27	29	12	57	329, 2
90	133		28	16	13	44	370, 2
158	75		29	12	14	40	422, 2
89	135		30	10	15	38	479, 7
148	75		31	11	16	39	544, 1
90	134		32	8	17	36	607, 9
1194	1047						3625, 4

Arc parcouru après 10. répétitions . .		480g, 4775
Correction du niveau	−	0, 0113
		480, 4662
Distance moyenne du zénith observée.		43.° 14'. 30", 8
Réfraction	+	54, 9
Réduction au méridien.	−	11, 0
Distance vraie de la Polaire au zénith.		43°. 15'. 14", 7

28 Décembre

PASSAGE INFÉRIEUR

Époque du Passage de la Polaire au méridien Inférieur en tems de la Pendule . . . . $13^h. 14'. 30''$

Barom. . 0^m, 7452

Ther. + 2°, 1

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE		RÉDUCTION
133	99	12^h.	54'	10''	20'.	20''	811'', 3
73	155		55	8	19	22	736, 0
147	83		56	45	17	45	618, 2
83	144		58	10	16	20	523, 6
147	83		59	23	15	7	448, 5
80	149	13	0	16	14	14	397, 6
158	80		1	34	12	56	328, 4
78	150		2	27	12	3	285, 0
148	83		3	37	10	53	232, 5
80	150		4	26	10	4	198, 9
1127	1176						4580, 0

Arc parcouru après 10 répétitions. . . . 517^g, 7012

Correction du niveau. . . . . + 0, 0038

517, 7050

Distance moyenne du zénith observée . . 46°. 35'. 36'', 6

Réfraction . . . . + 1 2, 7

Réduction au méridien . . . . + 13, 1

Distance vraie de la Polaire au zénith. . 46°. 36'. 52'', 4

28 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR.

Époque du Passage de la Polaire au méridien Supérieur en tems de la Pendule. . . . . . . 1h. 14'. 31".
Barom. 0m, 7444
Ther. + 5°, 0

NIVEAU N.	S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		RÉDUCTION
140	85	0.h	59'	59"	14'	32"	414", 6
105	115	1	1	19	13	12	342, 0
115	105		3	36	10	55	234, 0
78	143		4	42	9	49	189, 2
115	107		5	54	8	37	145, 8
72	145		7	8	7	23	107, 0
128	93		9	7	5	24	57, 3
82	138		10	4	4	27	38, 9
130	93		11	28	3	3	18, 3
95	125		12	29	2	2	8, 1
1060	1149						1555, 2

Arc parcouru après 10 répétitions	480g, 4231
Correction du niveau. . . . . +	0, 0068
	480, 4299
Distance moyenne du zénith observée. .	43.° 14'. 19", 3
Réfraction . . . . +	54, 9
Réduction au méridien. . . . . −	4, 7
Distance vraie de la polaire au zénith .	43.° 15'. 9", 5

28 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE		RÉDUCTION
132	90	1h.	16'.	8"	1'.	37"	5", 1
95	125		17	12	3	41	26, 6
130	92		18	42	4	11	34, 4
95	126		19	41	5	10	52, 4
130	92		20	45	6	14	76, 3
93	128		21	51	7	20	105, 6
129	93		23	12	8	41	148, 0
93	125		24	38	10	7	200, 9
130	91		25	53	11	22	253, 6
93	130		26	55	12	24	301, 8
1120	1092						1204, 7

Arc parcouru après 10 répétitions. . . 480g, 4312
Correction du niveau . . . . – 0, 0022

480, 4290

Distance moyenne du zénith observée. 43.° 14'. 19", 0
Réfraction . . . . + 54, 9
Réduction au méridien. . . . . – 3, 6

Distance vraie de la Polaire au zénith. 43°. 15'. 10", 3

28 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		RÉDUCTION
130	93	1h.	30'.	59"	16'.	28"	532", 2
96	125		31	57	17	26	596 , 4
130	93		33	12	18	41	685 , 0
93	130		34	13	19	42	761 , 5
130	94		35	33	21	2	868 , 0
95	127		36	41	22	10	963 , 9
130	93		37	41	23	10	1052 , 8
93	128		38	41	24	10	1145 , 6
128	93		39	46	25	15	1249 , 9
95	125		40	42	26	11	1344 , 6
1120	1101						9199 , 9

Arc parcouru après 10 répétitions		480 , 5056
Correction du niveau.	--	0 , 0014
		480 , 5042
Distance moyenne du zénith observée . .		43°. 14'. 43", 4
Réfraction.	+	54 , 9
Réduction au méridien	--	27 , 8
Distance vraie de la Polaire au zénith. .		43°. 15'. 10", 5

31 *Décembre.*

PASSAGE INFÉRIEUR

Époque du Passage de la Polaire au méridien Inférieur en tems de la Pendule . . . . 13h. 14'. 27"
Barom. . 0m, 7423
Ther. + 2°, 0

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		RÉDUCTION
132	100	12h.	51'	58"	22'.	39"	1006", 5
107	125		53	5	21	32	909, 8
132	100		54	32	20	5	791, 4
105	125		55	32	19	5	714, 6
130	102		57	0	17	37	609, 0
106	125		57	59	16	38	543, 0
130	102		59	28	15	9	450, 5
106	125	13	0	26	14	11	394, 8
130	102		1	52	12	45	319, 1
106	125		2	48	11	49	274, 1
1184	1131						6012, 8

Arc parcouru après 10 répétitions. . . . 517g, 6943
Correction du niveau. . . . . — 0, 0040
517, 6903

Distance moyenne du zénith observée . . 46°. 35'. 31", 5
Réfraction . . . . + 1 2, 8
Réduction au méridien . . . . + 17, 2

Distance vraie de la Polaire au zénith. . 46°. 36'. 51", 5

31 *Décembre*

PASSAGE INFÉRIEUR.

NIVEAU N.	NIVEAU S.	ÉPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE.		RÉDUCTION
131	100	13.h	7′	14″	7′	23″	107″, 0
103	128		8	43	5	54	68, 3
130	102		10	1	4	36	41, 5
105	126		10	52	3	45	27, 6
131	100		12	5	2	32	12, 6
102	129		12	55	1	42	5, 7
133	99		14	18	0	19	0, 2
106	125		15	18	0	41	0, 9
132	100		16	32	1	55	7, 2
104	128		17	55	3	18	21, 4
1177	1137						292, 4

Arc parcouru après 10 répétitions	517g, 7441
Correction du niveau. . . . . −	0, 0031
	517, 7410
Distance moyenne du zénith observée. .	46.° 35′. 48″, 1
Réfraction . . . . +	1 2, 8
Réduction au méridien. . . . . +	0, 8
Distance vraie de la polaire au zénith .	46.° 36′. 51″, 7

31 *Décembre*

PASSAGE SUPÉRIEUR

Epoque du Passage de la Polaire au méridien Supérieur en tems de la Pendule. . . . . $1^h. 14'. 38''$

Barom. . 0^m, 7420

Ther. + 5°, 5

NIVEAU N.	NIVEAU S.	EPOQUE des OBSERVATIONS.			ANGLE HORAIRE		REDUCTION
150	72	$1^h.$	18′	9″	3′.	31″	24″, 3
72	153		19	7	4	29	39, 5
151	72		20	24	5	46	65, 3
71	153		21	25	6	47	90, 3
150	72		22	29	7	51	121, 0
75	147		23	19	8	41	148, 0
150	70		24	42	10	4	198, 9
70	150		25	32	10	54	233, 3
150	70		26	39	12	1	283, 5
67	150		27	40	13	2	333, 4
148	73		28	45	14	7	391, 1
70	150		29	37	14	59	440, 6
150	70		30	53	16	15	518, 3
73	148		31	42	17	4	571, 6
150	70		32	54	18	16	654, 8
73	144		33	49	19	11	722, 1
146	73		34	55	20	17	807, 3
70	150		35	46	21	6	873, 5
1986	1987						6516, 8

Arc parcouru après 18 répétitions	864, 8562
Correction du niveau.	0, 0000
	864, 8562
Distance moyenne du zénith observée . .	43°. 14′. 34″, 1
Réfraction . . . . +	54, 6
Réduction au méridien . . . . —	19, 7
Distance vraie de la Polaire au zénith. .	43°. 15′. 9″, 0

En prenant pour chaque passage observé la distance vraie de la Polaire au zénith, qui résulte de la *moyenne* du nombre total des observations, l'on formera le tableau suivant, qui contient les derniers résultats des observations précédentes, ainsi que la latitude de notre observatoire, conclue de la moyenne des distances au zénith obtenues en observant les passages Supérieur et Inférieur de la Polaire.

1813 DÉCEMBRE JOURS DU MOIS.	DISTANCE DE LA POLAIRE AU ZÉNITH.	NOMBRE des observations.	LATITUDE.
20 Passage Supérieur.	43°. 15'. 11", 5	30	45°. 4'. 0", 35
21 Passage Inférieur.	46°. 36'. 47", 8	20	
21 Passage Supérieur.	43°. 15'. 10", 35	20	45°. 4'. 0", 63
22 Passage Inférieur.	46°. 36'. 48, 40	16	
24 Passage Inférieur.	46°. 36'. 50", 45	20	45°. 3'. 59", 56
24 Passage Supérieur.	43°. 15 10, 43	30	
25 Passage Inférieur.	46°. 36'. 51, 63	30	45°. 3'. 58", 21
25 Passage Supérieur.	43. 15. 11, 96	30	
26 Passage Inférieur.	46. 36. 47, 90	8	45°. 3. 58, 95
26 Passage Supérieur.	43. 15. 14, 20	20	
28 Passage Inférieur.	46°. 36'. 52, 40	10	45. 3. 58, 75
28 Passage Supérieur	43. 15. 10, 10	30	
31 Passage Inférieur.	46. 36. 51, 60	20	45°. 3. 59", 70
31 Passage Supérieur.	43°. 15'. 9, 00	18	
		Moyenne . . .	45°. 3'. 59", 45

Les deux tableaux suivans renferment deux autres séries d'observations, faites avec le même cercle répétiteur, à l'aide desquelles nous pouvons pareillement déterminer la latitude de notre Observatoire, indépendamment de la petite erreur qui pourrait encore affecter la déclinaison moyenne de l'étoile Polaire. Après le détail avec lequel nous avons rapporté toutes les opérations relatives aux observations précédentes, nous pensons que l'on comprendra sans autre explication la formation de chacune des colonnes de ces tableaux.

OBSERVATIONS DE LA POLAIRE

FAITES PRÈS DE SON PASSAGE SUPÉRIEUR AU MÉRIDIEN.

1813 Jours du mois.	ARC parcouru.	NIVEAU N.	NIVEAU S.	Correction du niveau.	Nombre des Observations	DISTANCE moyenne du zénith observée.	Baromètre.	Thermomètre.	Réfraction vraie. +	Réduction au Méridien. —	DISTANCE vraie DE LA POLAIRE au zénith.
Nov.e 17	480g, 4650	1155	1111	−0g,0034	10	43° 14′ 29″,4	0m,7303	+6°, 0	53″,6	20″,3	43° 15′ 2″, 7
18	480, 4000	1150	1041	−0, 0084	10	43 14 7, 1	0, 7337	+5, 5	54″,0	0, 9	43 15 0, 2
20	960, 8381	2200	2210	+0, 0008	20	43 14 15, 7	0, 7417	+6, 0	54, 5	11, 7	43 15 4, 0
24	480, 4018	1172	1131	−0, 0031	10	43 14 9, 1	0, 7420	+6, 5	54, 4	1, 5	43 15 2, 0
25	960, 8318	2066	2187	+0, 0093	20	43 14 16, 1	0, 7400	+6, 8	54, 2	4, 6	43 15 5, 7
26	480; 3981	1078	1104	+0, 0020	10	43 14 9, 6	0, 7394	+7, 0	54, 1	2, 1	43 15 1, 6
Déc.e 8	480, 4150	1094	1116	+0, 0017	10	43 14 14, 6	0, 7412	+5, 5	54, 6	4, 2	43 15 5, 0

OBSERVATIONS DE LA POLAIRE

FAITES PRÈS DE SON PASSAGE INFÉRIEUR AU MÉRIDIEN.

1813 Jours du mois.	ARC parcouru.	NIVEAU N.	NIVEAU S.	Correction du niveau.	Nombre des Observations	DISTANCE moyenne du zénith observée.	Baromètre.	Thermomètre.	Réfraction vraie.	Réduction au Méridien. +	DISTANCE vraie DE LA POLAIRE au zénith.
Avril. 17	1035^g,6831	2023	1871	−0^g,0117	20	46°36′18″,2	0^m,7397	+16°,0	58″,8	7″,8	46°37′24″,8
18	1035, 7238	1964	1855	−0, 0085	20	46 36 25 , 6	0, 7372	+17, 0	58, 3	5, 0	46 37 28, 9
19	1035, 7097	1915	1887	−0, 0021	20	46 36 24 , 5	0, 7387	+17, 5	58, 4	5, 8	46 37 28, 7
21	1035, 6912	2001	1841	−0, 0124	20	46 36 19 , 8	0, 7387	+16, 0	58, 8	6, 6	46 37 25, 2
Mai. 7	1035, 6928	1660	2008	+0, 0268	20	46 36 26 , 3	0, 7334	+18, 5	57, 9	8, 0	46 37 32, 2
8	517, 8183	899	943	+0, 0034	10	46 36 14 , 2	0, 7332	+18, 8	57, 9	19, 3	46 37 31, 4
9	517, 8550	882	941	+0, 0045	10	46 36 26 , 6	0, 7383	+19, 5	57, 9	9, 5	46 37 34, 0
10	1035, 7259	1738	1845	+0, 0083	20	46 36 28 , 8	0, 7410	+20, 6	58, 0	5, 4	46 37 32, 2
15	1035, 7431	1692	1822	+0, 0100	20	46 36 32 , 0	0, 7393	+21, 0	56, 2	5, 2	46 37 33, 4

F

En calculant la position apparente de la Polaire d'après la Table III, qui se trouve à la page 101 des nouvelles Tables d'aberration et de nutation publiées par le célébre Astronome M.r le Baron de Zach, l'on obtient les résultats suivans :

1813 JOURS DU MOIS.		DÉCLINAISON apparente de la POLAIRE.		
Avril. . .	17	88°	18′	31″, 8
	20		18	30, 7
Mai. . . .	7		18	26, 9
	10		18	25, 7
	15		18	24, 7
Novembre	17		19	1, 6
	20		19	2, 3
	23		19	3, 0
	26		19	4, 1
Décembre	8		19	6, 9

Avec ces déclinaisons et les distances vraies de la Polaire au zénith, il est fort aisé d'obtenir les valeurs suivantes de la Latitude.

RÉSULTAT DES OBSERVATIONS DU PASSAGE INFERIEUR.

1813 JOURS DU MOIS.	LATITUDE.			NOMBRE des OBSERVATIONS.
Avril . . . 17	45°	4′	3″, 4	20
18		3	59, 7	20
19		4	0, 3	20
21		4	4, 5	20
Mai. . . . 7		4	0, 9	20
8		4	2, 1	10
9		3	59, 9	10
10		4	2, 1	20
15		4	1, 9	20
				160
Moyenne	45°	4′	1″, 6	

RÉSULTAT DES OBSERVATIONS DU PASSAGE SUPÉRIEUR

1813 JOURS DU MOIS.	LATITUDE.			NOMBRE des OBSERVATIONS.
Novembre 17	45°	3′	58″, 9	10
18		4	1, 6	10
20		3	58, 3	20
24		4	1, 2	10
25		3	57, 7	20
26		4	2, 5	10
Décembre 8		4	1, 9	10
Moyenne	45°	4′	0, 3	90

La moyenne de ces deux résultats donne

45°. 4′. 0″, 95

pour la Latitude de notre Observatoire.

Les observations du mois de Décembre (année 1813), que nous avons rapportées précédemment, nous ont donné cette même Latitude égale à

45°. 3′. 59″, 45;

conséquemment, si l'on prend le milieu de ces deux derniers résultats, l'on aura enfin.

Latitude de l'Observatoire de l'Académie des Sciences de Turin. . . . . . . 45°. 4′. 0″, 20

Ce résultat nous est fourni par 552 observations de la Polaire, desquelles 284 ont été faites aux environs de son Passage Inférieur, et 268 aux environs de son Passage Supérieur au méridien.

Le célébre Astronome M.r le Baron de Zach, dans son Mémoire, sur le dégré du méridien mesuré en Piémont par le P. Beccaria, trouve cette même Latitude égale à 45°. 3′. 59″, 83. L'on voit donc qu'il y a une différence très-petite entre ces deux résultats obtenus avec deux instrumens différens et par deux observateurs différens. Nous avons lieu de croire d'après cela que cet élément important de notre observatoire est fixé de manière à ce que l'erreur qui peut encore l'affecter doit être au-dessous d'une seconde.

CALCUL DE LA LONGITUDE
DE L'OBSERVATOIRE
DE L'ACADÉMIE DE TURIN
D'APRÈS L'OBSERVATION DE L'OCCULTATION D'*ALDÉBARAN* PAR LA LUNE
du 8 *Mars année* 1813.

Avec une lunette acromatique de Dollond de 3 pieds de foyer, j'ai observé l'instant de l'Immersion, et celui de l'Emersion, ce qui m'a fourni les résultats suivans:

Instant de l'Immersion, par le bord obscur de la Lune, en tems de la Pendule	6h. 9'. 24", 0
Avancement de la Pendule sur le tems sidéral	3. 3, 35
Instant de l'Emersion, en tems de la Pendule	7. 20. 44, 50
Avancement de la Pendule sur le tems sydéral	3. 3, 47

De là l'on conclut,

	Immersion.	Emersion.
Tems sidéral de l'	6h. 6'. 20", 65	7h. 17'. 41", 03
Tems moyen . . .	7. 2. 5, 91	8. 13. 14, 59
Tems vrai.	6. 51. 3, 36	8. 2. 12, 82

Si l'on voulait supposer exactes les tables lunaires, notre observation suffirait pour en déduire la longitude cherchée; mais comme nous souhaitons de rendre le résultat définitif indépendant de cette hypothèse,

nous allons calculer les erreurs que les tables comportent, à l'aide de l'observation de la même occultation faite à l'observatoire de Milan.

Voici les instans de l'Immersion et de l'Emersion, tels qu'ils ont été observés et rapportés par le célèbre Astronome M.r le Sénateur ORIANI dans les Ephémérides de Milan pour l'année 1814.

Instant de l'Immersion $7^h. 10'. 3'', 3$ } tems moyen à Milan.
Instant de l'Emersion . 8 . 20. 55 , 2 }

En calculant le tems sidéral et le tems vrai de cette observation, pour le méridien de Milan, l'on trouve,

	Immersion.	Emersion.
Tems sidéral de l'	$6^h. 14'. 18'', 5$	$7^h. 25'. 22'', 0$
Tems vrai	6. 59. 0 , 9	8 9. 53 , 7

Pour fixer la position de l'étoile je prends, conformément à la table donnée par M.r BURCKHARDT à la page 300 de la connaissance des tems pour l'année 1812,

ASCENSION droite moyenne D'ALDÉBARAN 1802.	VARIATION annuelle.	DÉCLINAISON moyenne D'ALDÉBARAN 1805.	VARIATION annuelle.
$4^h. 24'. 34'', 30$	$+ 3'', 426$	$16^\circ. 6'. 21'', 3$	$+ 8'', 00$

En réduisant cette position moyenne en apparente, pour le jour de l'observation, à l'aide des tables d'aber-

ration et de nutation publiées par le célébre Astronome M. le Baron de Zach, l'on trouvera;

Ascension droite apparente = 66°. 17'. 53", 8

Déclinaison apparente = 16. 7. 16, 1;

d'où l'on conclut,

l =Longitude apparente d'Aldébaran = 67°. 10'. 24", 8

λ =Latitude apparente . . . . = −5. 28. 50, 0

Le signe − indique que la latitude est australe.

Actuellement, pour déduire de l'observation faite à Milan le lieu vrai de la Lune corréspondant à l'instant de l'immersion, j'ai fait usage de la méthode donnée par M.r Carlini dans les Ephémérides de Milan pour l'année 1809 (page 30 et suivantes), et j'ai trouvé, que pour le 8 mars année 1813 à 6h. 59'. 0", 9, de tems vrai sous le méridien de Milan, l'on avait,

Longitude vraie observée de la lune = 67°. 18'. 24", 8

Latitude vraie . . . . = − 4. 58. 20, 7

J'ai calculé pour le même instant le lieu vrai de la Lune, en interpolant ceux qui se trouvent dans les Ephémérides de Milan pour l'année 1813, et j'ai obtenu;

Longitude vraie calculée de la lune = 67°. 18'. 25", 7

Latitude vraie . . . . = −4. 58. 22, 5

La comparaison du lieu calculé avec le lieu observé nous donne par conséquent,

Erreur en longitude = + 0", 9

Erreur en latitude = − 1, 8.

Supposons maintenant que la longitude géographique de notre Observatoire soit de 6' de tems plus occi-

dentale que celle de l'Observatoire de Brera, ce qui ne doit pas être fort éloigné de la verité, d'après les observations faites antérieurement pour le même objet: Suivant cette hypothèse l'instant de l'immersion obsérvée à Turin, compté par rapport au méridien de Milan, aurait eu lieu à $6^h.\ 57'.\ 3''$, 36 de tems vrai. Or, en calculant pour cet instant le lieu vrai de la Lune, à l'aide de ceux posés dans les Ephémérides citées de l'année 1813, l'on trouve $67°.\ 17'.\ 16''$, 2 pour la longitude, et $-4°.\ 58'.\ 24''$, 5 pour la latitude. Donc, en corrigeant ce lieu calculé des erreurs précédemment trouvées, l'on obtiendra pour $6^h.\ 57'.\ 3''$, 36 de tems vrai à Milan,

Longitude vraie de la Lune $= L =$ $67°.\ 17'.\ 15''$, 3
Latitude vraie . . . . $= \Lambda = -$ 4. 58. 22, 7

Réduisons actuellement ce lieu vrai en apparent: pour cela, je remarque que pour l'instant de l'immersion observée à Turin l'on a;

Longitude du zénith vrai . . . . $91°.\ 12'.\ 26''$, 0
Latitude du zénit vrai 21. 25. 12, 0
Parallaxe horizontale pour Turin 0. 59. 5, 4
Demi-diamètre horizontal de la lune . . 0. 16. 9, 0

Avec ces données, et en faisant usage des élégantes formules données par le Docteur Olbers pour calculer les lieux apparents, d'après la connaissance des lieux vrais, j'ai trouvé qu'en désignant par L', Λ' ce que deviennent L, Λ dans le passage du lieu vrai au lieu apparent, l'on a;

$$L' = 66^\circ.\quad 54'.\quad 31'', 1$$
$$\Lambda' = -\ 5.\quad 24.\quad 35, 9$$
$$D' = 0.\quad 16.\quad 22, 8,$$

où D′ exprime le demi-diamètre apparent de la Lune.

Soit x le nombre de minutes qui doivent être ajoutées à la longitude géographique supposée pour la réduire à sa véritable valeur, en sorte que $6'+x$ soit par rapport à l'Observatoire de Brera la longitude de notre Observatoire. Comme il résulte des tables du mouvement horaire de la Lune que pour 1′ de tems l'on a,

mouvement de la Lune en longitude $= +35'', 0$
. . . . en latitude $= +\ 1, 4$;

j'en conclus que pour l'instant de l'Immersion observée à Turin l'on aura,

Longitude apparente de la Lune $= L'+x.\ 35'', 0$
Latitude apparente. . . . . $= \Lambda'+x.\ 1'', 4.$

A' l'instant de l'Immersion, il est évident que la distance apparente entre la Lune et celui de l'étoile doit être égale à D′; donc l'on aura l'équation

$$D'^2 = (l-L'-x.\,35'',0)^2.\,\cos^2\lambda + (\lambda-\Lambda'+x.\,1'',4)^2.$$

(Voyez Astronomie de Biot Tome II page 495-496).

Dans le cas que nous traitons l'on a,

$$l-L' = 953'',7\,;\ \lambda-\Lambda' = -254'',1\,;\ D' = 982'', 8$$
$$\lambda = -5^\circ.\ 28'.\ 50'', 0\,;$$

partant, si l'on réduit en nombres l'équation précédente l'on trouvera,

$$82, 3 = 1215, 7.\,x^2 - 66861, 48.\,x\,;$$

d'où l'on tire ;

$$x = \frac{33430,74}{1215,7}\left\{1 - \sqrt{1 + \frac{82,3 \times 1215,7}{(33430,74)^2}}\right\}$$

ou bien

$$x = -\frac{33430,74 \times 0,0000\,4476}{1215,7};$$

$$x = -0',00123 = -0'',074.$$

Cette valeur de x doit être retranchée de 6', ainsi l'on aura en dernier résultat:

Différence des méridiens entre les Observatoires de Turin et de Milan. 5'. 59", 926

M.r le Baron de ZACH a déterminé cette même longitude avec ses chronomètres et l'a trouvée égale à 6'. 3", 80. (voyez l'intéressant mémoire publié par cet Astronome dans les mémoires de l'Académie des Sciences de Turin pour les années 1811-1812 p. 142).

Pour rapporter la Longitude de notre Observatoire à celui de Paris, il suffit de retrancher 5'. 59", 926 de 27'. 25", 00 (Longitude de l'Observatoire de Brera par rapport à celui de Paris), et l'on aura

Différence de longitude entre les Observatoires de Paris et de Turin,

21'. 25", 04.

Comme il est de toute importance que la longitude de notre Observatoire soit déterminée avec exactitude, je vais confirmer le résultat auquel je suis parvenu, en le calculant de nouveau, à l'aide de l'observation de l'occultation de la même étoile qui a eu lieu le 22 octobre année 1812.

CALCUL DE LA LONGITUDE

DE L'OBSERVATOIRE

DE L'ACADÉMIE DE TURIN,

*D'après l'observation de l'occultation d'*Aldébaran *par la Lune du* 22 *Octobre année* 1812.

Un nuage m'a empeché d'observer l'instant de l'Emersion; mais j'ai pû observer avec précision celui de l'Immersion, ce qui m'a fourni les résultats suivans:

Instant de l'Immersion en tems de la Pendule	$2^h.\ 11'.\ 59'',0$
Avancement de la Pendule sur le tems sidéral.	$2.\ 30,1$
Tems sidéral de l'Immersion .	$2^h.\ 9'.\ 28'',9$

En calculant le tems moyen et le tems vrai correspondant à cette observation j'ai trouvé

Tems moyen de l'Immersion. .	$12^h.\ 4'.\ 32'',5$
Tems vrai.	$12.\ 20.\ 1,5$

M.r le Sénateur ORIANI a observé à Milan cette même occultation et a trouvé,

Instant de l'Immersion	$12^h.\ 12'.\ 50'',3$	Tems moyen à Milan.
Instant de l'Emersion	$13.\ 24.\ 18,8$	

De-là l'on conclut

	Immersion.	Emersion.
Tems sidéral de l'	$2^h. 17'. 47'', 5$	$3^h. 29'. 27'', 8$
Tems vrai . . .	$12^h. 28'. 20'', 2$	$13^h. 39'. 50'', 1$

Avec la position moyenne d'Aldébaran posée précédemment, j'ai calculé sa position apparente pour le 22 octobre année 1812, et j'ai trouvé;

Ascension droite apparente	=	$4^h. 25'. 11'', 75$
Déclinaison apparente. . .	=	$16^\circ. 7'. 18'', 63$
Longitude apparente = l	=	$67^\circ. 10'. 27'', 0$
Latitude apparente = λ	=	$-5^\circ. 28'. 47, 5$

Pour conclure de-là le lieu vrai de la Lune correspondant à l'instant de l'immersion observée à Milan, j'ai appliqué de nouveau à ce cas la méthode de M.r Carlini, dont j'ai déjà parlé dans le calcul précédent, et j'ai obtenu le résultat suivant:

Longitude vraie observée de la Lune pour l'instant de l'immersion observée à Milan . . . . = $66^\circ. 37'. 38'', 8$

Latitude vraie observée pour le même instant . . . . = $-4. 59. 34, 5$

En interpolant les lieux de la Lune donnés dans les Ephémerides de Milan pour l'année 1812, l'on obtient pour l'instant de l'Immersion observée à Milan;

Longitude vraie calculée de la Lune . . . . = $66.^\circ. 37'. 30'', 9$

Latitude vraie . . . . . . = $-4. 59. 34, 7$

Mouvement en longitude pour $1' = +37'', 40$

Mouvement en latitude pour $1' = + 0'', 93$

Maintenant, si l'on compare le lieu observé avec le lieu calculé l'on obtiendra,

Erreur en longitude $= - 7'', 9$

Erreur en latitude $= - 0, 2$

Supposons actuellement que la longitude géographique de notre Observatoire soit de 6'. 5" (en tems) plus occidentale que celle de l'observatoire de Milan: l'instant de l'immersion observée à Turin tombera, d'après cette hypothèse à $12^h. 26'. 6'', 5$ de tems vrai compté du méridien de Milan. Les lieux de la lune rapportés dans les Ephémerides de Milan pour l'année 1812 donnent, pour cet instant, la longitude vraie de la Lune $= 66°. 36'. 7'', 0$; et la latitude vraie $= - 4°. 59'. 36'', 0$. En corrigeant ce lieu ainsi calculé des erreurs trouvées l'on aura exactement,

Longitude vraie de la Lune pour l'instant de l'Immersion observée à Turin	$=L=$	66°.	36'.	14", 9
Latitude vraie pour le même instant.	$=\Lambda=-$	4°.	49'.	35", 8

Pour réduire ce lieu vrai en apparent nous avons,

Longitude du zénith vrai . .	46°.	25'.	10", 0
Latitude du zénith vrai . . .	29.	44.	52, 0
Parallaxe horizontale de la Lune pour Turin	1.	0.	13, 0
Demi-diamètre apparent de la Lune	0.	16.	27, 5

Cela posé, l'on trouvera à l'aide des formules citées du Docteur OLBERS;

$$L' = 66^\circ.\ 54'.\ 36'',9$$
$$\Lambda' = -\ 5.\ 34.\ 5,5$$
$$D' = 0.\ 16.\ 41,1;$$

où L', Λ', D' désignent respectivement la longitude, la latitude, e le démi-diamètre apparent de la Lune pour l'instant de l'immersion observée à Turin.

Soit x l'erreur sur la longitude supposée, exprimée en minutes de tems, en sorte que 6'. 5''$+x$ soit la véritable longitude cherchée: en raisonnant ici, comme dans le cas précédemment traité, l'on aura pour déterminer la valeur de x l'équation suivante;

$$D'^2 = (l - L' - x.\ 37'',4)^2 . \cos^2\lambda + (\Lambda' - \lambda + x.0'',93)^2.$$

Ici nous avons,

$$l - L' = +950'',1;\quad \Lambda' - \lambda = -318'',0;\quad D' = 1001'',1$$
$$\lambda = -5^\circ.\ 28'.\ 47'',5;$$

donc l'on aura,

$$(1001,1)^2 = (950,1 - x.\ 37,4)^2 . \cos^2\lambda + (318 - x.\ 0,93)^2.$$

Cette équation réduite en nombres donne

$$6620,2 = 1387.\ x^2 - 71010,9.\ x;$$

d'où l'on tire

$$x = \frac{35505,4.}{1387}\left\{1 - \sqrt{1 + \frac{6620,2 \times 1387}{(35505,4)^2}}\right\}$$

$$x = -\ \frac{35505,4 \times 0,003642}{1387} = -0',09323;$$

ou bien

$$x = -5'',594.$$

Cette valeur de x rétranchée de 6′. 5″, longitude supposée de notre Observatoire, nous donnera

Différence de Longitude entre l'Observatoire de Turin et celui de Milan . . 5′. 59″, 406

Il y a, comme l'on voit, un accord très-satisfaisant entre cette seconde détermination et la première. Pour plus d'exactitude, nous prendrons la moyenne de ces deux résultats, et nous fixerons à

5′. 59″, 666

la différence de longitude entre notre Observatoire et celui de Brera. Relativement à l'Observatoire de Paris nous aurons,

Différence de longitude entre l'Observatoire de Paris et celui de Turin. . . 21′. 25″, 334.

SUR LE GIVRE FIGURÉ

DONT SE COUVRENT LES VITRES

PENDANT LES FORTES GELÉES

PAR H. CARENA.

Lu le 28 mars 1814.

Lorsqu'on réfléchit que les lois du mouvement sont générales et invariables, et qu'elles maîtrisent également l'atôme de poussière qui voltige dans l'air, et les masses planétaires qui circulent dans l'immensité de l'espace, on se sent porté à admirer les mouvemens d'un corps, quelque petit qu'il soit, si la cause en est connue, ou bien à les étudier, si les forces qui les produisent ne nous sont pas assez dévoilées.

Ce dernier cas est, ce me semble, celui de la disposition singulière que prennent quelquefois les molécules du givre sur la surface intérieure des vitres, lorsque l'extérieure est exposée à un froid de plusieurs degrés au-dessous de celui de la congélation. Si toutes les cir-

constances sont favorables à la production de ce phénomène, on voit alors les carreaux de nos fenêtres se changer, comme par enchantement, en de superbes tableaux ornés de figures extrêmement variées, contournées en spirale, ou différemment façonnées en rinceaux, et presque toujours d'une hardiesse admirable.

On pense bien qu'un phénomène si piquant, et d'ailleurs si commun dans beaucoup de pays, a dû exercer la sagacité des Physiciens pour en chercher l'explication. Cependant les différens auteurs qui en parlent, ne font que rapporter vaguement cette singulière cristallisation au cas général de la congélation des vapeurs sur la surface des corps très-froids, en comparant le givre des vitres à cette couche de glace que forment les vapeurs de l'atmosphère, lorsqu'elles se déposent sur les parois extérieures d'un vase rempli d'un mélange frigorifique, ou sur la boule d'un thermomètre refroidi artificiellement de plusieurs degrés au-dessous du zéro. Or cette manière vague de concevoir la formation de ces rinceaux rend bien raison de la solidification des vapeurs, mais elle n'explique nullement la forme si variée et toujours singulière qu'affectent ces mêmes vapeurs dans leur congélation.

De-Mairan paraît le seul qui ait fait de ce phénomène un objet de recherches particulières, auxquelles il a consacré un châpitre dans son excellente *Dissertation sur*

la glace. 4.me édition de Paris 1749. Si ce célèbre Physicien avait pu étudier cette espèce particulière de congélation aussi bien qu'il l'a fait de tant d'autres, doué comme il était d'une sagacité rare dans l'art d'observer, il n'aurait pas manqué de répandre une grande lumière sur cet objet. Mais il n'avait jamais vu des rinceaux pendant tout le tems qu'il était resté en Languedoc, et il n'en aperçut que deux fois pendant son long séjour à Paris, c'est-à-dire en 1729 et en 1743 au mois de janvier: encore étaient-ils des rinceaux formés sur les vitres extérieurement pendant le dégel, tandis que ceux que porte la surface intérieure des vitres pendant la gelée, sont plus variés, plus durables, et les figures en sont mieux prononcées.

Cette circonstance défavorable n'empêcha pas *De-Mairan* de décrire assez exactement ce beau phénomène, et d'en proposer une explication avec toute la réserve qui est si propre aux grands hommes en général, et qui lui était commandée par la circonstance particulière que je viens de rapporter.

Il est important de remarquer que l'explication de *De-Mairan* n'a été, que je sache, ni adoptée, ni réfutée, ni remplacée par aucune autre; c'est ce qui m'a engagé à offrir à la Classe les résultats des recherches critiques et expérimentales que j'ai faites à ce sujet. Dans la première partie de ce Mémoire j'examine l'explication de *De-Mairan*, la seule qui soit à ma connaissance, et je tâche de démontrer qu'elle ne saurait être considérée comme

une explication véritable et complète du phénomène en question. Dans la seconde partie je propose quelques idées que m'ont fait naître les observations et les expériences que j'ai faites sur ce sujet pendant la forte gelée de cet hiver (1814).

PREMIÈRE PARTIE

De-Mairan, dans les deux fois qu'il a pu observer ses vitres garnies extérieurement de givre figuré, n'ayant remarqué que des cercles ponctués et redoublés, représentant des tourbillons, des volutes, des courbes à point d'inflexion, en un mot des figures dont rien ne lui indiquait la tendance dans les particules de l'eau qui se glace, non plus que dans les sels qui cristallisent, a cru que pour rendre raison de cette disposition de molécules, il fallait avoir recours à tout autre principe que celui des congélations, et des cristallisations ordinaires, c'est-à-dire, à un principe tout-à-fait étranger à la matière congelée ou cristallisée. Il suppose donc que les figures si variées qu'affecte le givre sur les carreaux de nos fenêtres, existent toutes faites sur la vitre, et que les molécules du givre qui s'y déposent, ne font que suivre ces figures et les rendre plus sensibles par leur blanc mat, et par le jeu de la lumière différemment réfléchie et réfractée.

Ainsi, selon ce Physicien, il ne serait pas question de chercher comment le givre peut affecter de telles

figures, il ne s'agirait plus que de savoir la cause qui peut graver ces mêmes figures sur les vitres. *De-Mairan* propose ici deux conjectures: il pense d'abord que les divers mouvemens que l'ouvrier fait faire à sa spatule ou baguette de fer avec laquelle il remue la pâte du verre avant de le souffler ou de l'aplatir, que ces mouvemens, dis-je, produisent dans la matière vitreuse plusieurs filets disposés selon les mêmes directions, de sorte que cette disposition, qui a pour cause les révolutions fortuites de la baguette, donne origine à autant de figures curvilignes qui restent tracées sur la vitre, et que la poussière de givre ne fait ensuite que recouvrir et rendre plus sensibles.

Cette explication est très-ingénieuse, mais elle pêche, ce me semble, par bien des endroits. 1.° Ces figures curvilignes que l'ont voit assez fréquemment sur la surface des vitres, et qui pourraient bien être dues aux révolutions de la spatule du vitrier, ne ressemblent pas, à beaucoup près, aux belles figures du givre sur nos fenêtres: ce sont pour l'ordinaire des ellipses ou des figures ondulées qui n'ont aucun rapport avec les riches dessins des rinceaux.

2.° Ces mêmes figures qui sont dans le verre, ou sur sa surface, loin de se reproduire, lorsque la vitre est chargée de givre, disparaissent au contraire tout-à-fait sous la première couche de givre qui se dépose sur la vitre.

3.° Les glaces les plus unies, et sur lesquelles on ne

voit absolument aucune figure, pas même avec la loupe, ne laissent pas de porter quelquefois de superbes rinceaux dans les fortes gelées.

De-Mairan pense encore que les différentes figures des rinceaux, qu'il veut toujours regarder comme existantes précédemment sur les vitres, peuvent être aussi le résultat du frottement qu'on leur fait subir en les nettoyant; car, dit-il, les vitriers nettoyent ordinairement les vitres en les couchant horizontalement sur une table, et en passant par dessus un linge ou toute autre matière, avec du sable fin et un peu d'eau. Tous les tours que fait alors la main de l'ouvrier, tracent sur les vitres autant de sillons, si non visibles, du moins physiquement très-réels; et c'est dans ces rainures profondes, relativement aux molécules infiniment petites de l'eau, que se loge la poussière de glace, qui les décèle par son opacité, et par ses différentes réfractions.

Telle est la seconde conjecture que propose *De-Mairan* pour expliquer les figures des rinceaux: cette conjecture, selon lui, n'exclut pas la première; il pense même que ces deux causes peuvent concourir à la production du même phénomène.

J'ai fait voir plus haut que le remuement de la spatule dans la pâte du verre ne laisse pas sur les vitres, des traces telles que les conçoit *De-Mairan*, c'est-à-dire, tout-à-fait semblables aux figures du givre: il me reste à examiner ici, sous le même rapport, les raies que

l'on peut faire sur les vitres en les nettoyant. Voici la première idée qui s'est présentée à mon esprit, au sujet de ces figures ; Si les grains de sable, me suis-je dit, ou de toute autre poussière humide dont on peut frotter les vitres, y laissent des figures identiques avec celles des rinceaux, ces figures doivent être visibles dans l'opération même du frottement, c'est-à-dire, que la disposition des sillons qui résultent du frottement, doit être représentée avec assez de fidélité par les traces de la poussière humide, à chaque mouvement de la main. J'ai donc frotté de toutes les manières possibles une vitre de ma croisée avec une éponge humide, et un peu de cendre : chaque tour de la main donnait origine à des dessins rubanés, différemment contournés, repliés sur eux-mêmes et quelquefois assez agréables à l'oeil, mais jamais ils ne m'ont présenté la moindre ressemblance avec les figures des rinceaux, qui sont le plus souvent dessinées avec une grande légéreté, et découpées avec une finesse dont rien n'approche.

On pourrait ici m'objecter que chacune des figures, faites par les traces de la cendre humide, n'est que l'effet d'un seul tour de l'éponge, après quoi le tour suivant en produit une autre en effaçant la première, et ainsi de suite, au lieu que les sillons faits sur le verre à chaque tour de l'éponge subsistent toujours, et qu'ensuite d'autres sillons sont produits par les tours suivans, de sorte que toutes ces courbes qui s'accu-

mulent, se croisent et se combinent ensemble, donnent origine à des figures très-compliquées, dont quelques unes pourraient bien ressembler aux figures des rinceaux. J'avoue que des figures élégantes et même régulières, produites par la combinaison fortuite des raies laissées de cette manière sur le verre, ne sont pas plus faciles à comprendre que ne l'est la formation d'une plante ou d'un animal par le concours fortuit des atômes d'Epicure; cependant comme cette combinaison est possible, j'ai tâché de vérifier l'existence de ces figures, en observant la cristallisation du givre qui se ferait sur des vitres ainsi frottées.

J'ai donc choisi quatre vitres de ma fenêtre disposées en carré : j'ai frotté circulairement à la manière des vitriers les deux carreaux supérieurs, le premier en tournant de droite à gauche, le second de gauche à droite; le troisième carreau je l'ai frotté parallélement à ses côtés verticaux, et le quatrième diagonalement : j'ai ensuite emporté avec soin la cendre en lavant les carreaux, et je les ai essuyés avec un linge fin et propre. Voici quelles ont été les cristallisations du givre que j'ai observées le lendemain et les jours suivans.

De gros filets de givre suivaient constamment la direction des raies ou sillons produits par le frottement : ces gros filets laissaient entre eux des espaces occupés par de petites cristallisations angulaires et à-peu-près rectilignes. Cette disposition du givre dans

les deux vitres frottées circulairement ressemblait assez à des branches épineuses qu'on aurait pliées en cercle : l'espace irrégulièrement rond du milieu était assez souvent sec, quelquefois il était recouvert d'une couche mince et uniforme de givre non figuré.

Ces deux vitres frottées circulairement offraient cependant de beaux rinceaux rangés parallélement aux côtés supérieur et inférieur de la vitre, savoir dans les endroits où elle n'avait pas été frottée.

Les deux autres vitres dont le frottement avait été fait en ligne droite, offraient en ce sens de gros filamens opaques de givre, garnis latéralement de petites cristallisations angulaires et rectilignes, et représentant ainsi un faisceau de bois épineux. Ces deux vitres portaient en outre de très-beaux rinceaux, mais seulement vers les bords, et parallélement à leur direction, surtout aux deux côtés supérieur et inférieur de la vitre; c'est-à-dire encore dans les seuls endroits qui n'avaient pu être que peu ou point frottés, à cause de leur proximité du bois de la croisée.

Ces observations que j'ai faites chaque jour, pendant tout le tems qu'a duré la gelée, prouvent donc que l'opération de nettoyer les vitres avec du sable fin, de la cendre, ou avec toute autre poussière, laisse réellement sur les vitres des sillons souvent invisibles à l'œil : que les filamens du givre se logent de préférence dans ces sillons, et les rendent ainsi très-visibles : qu'il en résulte des figures dans le givre

qui sont manifestement dépendantes du frottement: mais ni ces figures [illegible] gravées dans le verre, dont elles dépendent, n'ont absolument la moindre ressemblance avec les figures élégantes des rinceaux: au contraire il suffit de frotter ainsi une vitre pour lui ôter la propriété de se couvrir de rinceaux proprement dits.

Enfin si les figures du givre ne sont que la copie de figures analogues gravées dans les vitres, comment se fait-il que sur la même vitre les rinceaux d'un jour ressemblent rarement à ceux d'un autre, surtout si on a le soin d'emporter le givre chaque fois, et de bien nettoyer la vitre? Comment conçoit-on que le premier givre qui se dépose sur les carreaux par un froid peu considérable, n'est jamais figuré, et que les véritables rinceaux ne paraissent que long-tems après, par suite de l'augmentation du froid?

Il est donc certain que ni les mouvemens de la spatule des vitriers, ni ceux de la main de l'ouvrier qui nettoye les vitres, ne produisent sur elles des figures ressemblantes à celles des rinceaux, et que par conséquent la figure des rinceaux n'est point dépendante d'aucune figure analogue existante précédemment sur les vitres.

SECONDE PARTIE

Il est beau d'élever un nouvel édifice à la place d'un autre qu'on a jugé mal bâti, et que l'on vient de démolir: après avoir réfuté la théorie du givre figuré donnée par *De-Mairan*, la seule peut-être que nous eussions, il convient maintenant d'en substituer une autre plus conforme à l'observation, et capable de rendre raison, si non des détails nombreux et variés de ce phenomène, du moins des circonstances principales dont il paraît dépendre. C'est ce que je me propose de faire dans cette seconde partie, quoique l'entreprise ne soit rien moins que facile, parceque les matériaux dont s'est servi *De-Mairan* ne peuvent être ici d'aucun secours, et qu'il faut absolument en chercher de nouveaux.

Je suis toujours étonné que *De-Mairan* qui a si bien fait connaître la force particulière de cristallisation des molécules de l'eau et de la glace, ait pu croire que cette force naturelle abandonne tout-à-coup les molécules du givre, et qu'elle n'entre pour rien dans la configuration des rinceaux. *De-Mairan*, ainsi que nous l'avons dit, n'a vu de rinceaux que pendant deux hivers: il les a vus chaque fois contournés en spirale, en volute, et façonnés en arabesque, en un mot affectant des directions curvilignes dont rien ne lui indiquait la tendance dans les molécules de l'eau: et cette circonstance

le porta à chercher ailleurs que dans l'eau même la cause des courbes représentées par le givre ; mais si le hasard ne lui eût présenté que des rinceaux rectilignes ou à peu-près, tels, qu'on les voit quelquefois sur nos vitres, il n'aurait pas manqué d'en chercher la cause dans cette force de cristallisation dont sont douées les molécules de l'eau, et il aurait peut-être conclu que la même force qui dans certaines circonstances dispose les filets de la glace et de la neige sous un angle de 60°, est capable, dans d'autres, de donner une direction curviligne aux mêmes molécules figurées en rinceaux.

En effet puisque les filets du givre se rangent sur nos vitres de plusieurs manières, dont aucune n'annonce l'intervention du hasard, qu'y a-t'-il de plus juste que de dire que cet arrangement est l'effet de la tendance qu'ont en général les molécules de l'eau glacée à se ranger d'une manière déterminée, cette tendance étant d'ailleurs décidément reconnue ? Que cette tendance produise son effet tout entier, ou bien que cet effet soit plus au moins modifié par les circonstances concomitantes, c'est un point particulier qui mérite d'être examiné à part, et dont je vais m'occuper incessamment; mais toujours est-il vrai qu'une configuration quelconque de l'eau glacée devient incompréhensible, si l'on ne tient pas compte de la force de cristallisation qui est propre de l'eau au moment qu'elle se glace, comme tout arrangement dans

les stalactites, l'albâtre, et autres concrétions de cette nature serait inexplicable, si on n'avait pas recours à la force de cristallisation qui se fait remarquer dans les molécules de la chaux carbonatée, au milieu même du désordre avec lequel elles paraissent placées.

On voit bien qu'il n'est point ici question de supposer dans les molécules de l'eau autant de forces particulières de cristallisation, qu'il y a de formes différentes dans les cristaux. Si cela était, une même force ne suffirait pas même pour expliquer la glace qui se forme dans deux verres d'eau; puisque la forme n'y est presque jamais la même, quelques soins que l'on prenne d'ailleurs pour réunir dans les circonstances la plus parfaite égalité possible. Il y a plus: dans le même verre la forme des cristaux est différente selon qu'ils sont produits aux parois, et au centre de la masse d'eau, ou bien à sa surface: et comment cette forme serait-elle la même? Les filets de la glace qui adhèrent les uns aux autres dans la masse de l'eau, ont la liberté de s'arranger selon certaines lois particulières, en obéissant presque sans obstacles aux forces qui les maîtrisent en tout sens: la force accélératrice qui les pousserait vers la surface n'a que peu ou point d'effet sur ces filamens, soit parcequ'ils se trouvent en contact immédiat avec les cristaux préexistans, soit peut-être aussi, parceque la pesanteur spécifique de quelques uns d'entr'eux est la même que celle de

l'eau. Mais pour les filets qui se forment à la surface de l'eau, ou qui y sont portés par leur légéreté relative, le cas est bien différent: forcés, comme ils le sont, ces filets de se disposer sur une surface plane, la force de cristallisation qui leur est propre ne peut agir que dans ce sens: elle se trouve donc gênée, et ne peut point élever un filet au-dessus de la surface de l'eau pour l'implanter sur un autre à un angle quelconque, ainsi que cela a lieu dans l'intérieur de la masse de l'eau. Tous ces filets s'arrangeront donc entr'eux comme ils pourront, mais leurs angles seront tous sensiblement dans le plan de la surface de l'eau, qui se trouvera par là recouverte comme d'une éspèce de toile d'araignée. La configuration du réseau qui en résulte sera donc dépendante autant de la force de cristallisation propre des filamens de la glace, que de la force particulière qui les retient tous sur une surface plane.

Le cas des vapeurs qui vont se glacer sur une vitre, dont le côté opposé est fortement refroidi, me parait analogue au précédent. La force de cristallisation n'abandonne jamais les filamens du givre, puisqu'elle leur est naturelle: elle agit donc sur eux en ce moment: si elle était seule à maîtriser les molécules du givre, celles-ci se rangeraient, comme à l'ordinaire, sous un angle de 60°, ou de 120° qui est le complément à deux droits; et peut-être même sous un angle droit, mais cette force ne peut point agir ici librement, et

dans tous les sens, elle est subordonnée à la circonstance de localité, c'est-à-dire à la nécessité où sont tous ces filets de ne pouvoir s'étendre que sur une surface plane; et cette surface n'étant pas liquide, comme dans le cas précédent, présente des résistances beaucoup plus grandes qui aident encore à détourner les molécules du givre de la position qu'elles prendraient naturellement. Le cas unique de la direction rectiligne des filamens du givre devient dès lors très-difficile, et leur arrangement ordinaire doit être tout autre que le rectiligne, c'est-à-dire que les dessins des rinceaux doivent être différemment courbés, plus ou moins, selon que l'influence des causes perturbatrices est plus ou moins grande.

L'observation me paraît venir à l'appui de ce raisonnement. 1.° Il n'est pas très-rare de voir sur nos vitres des rinceaux affectant des formes presque rectilignes. 2.° Parmi les fénêtres que j'allais visiter régulièrement pendant cet hiver dans les différens quartiers de la ville, il en est une dont plusieurs vitres se couvraient assez souvent de rinceaux ayant la forme de plusieurs petits rayons de lumière, qui pénétreraient dans une chambre obscure par autant de petits trous faits dans les volets d'une fénêtre. 3.° Les interruptions que présente si souvent le givre soit vers les bords des vitres, soit vers le milieu, sont presque toujours parsemées de petites cristallisations qui ont assez exactement la forme de la neige étoilée; c'est-à-dire que dans tous ces cas la force naturelle de cristallisation l'em-

porte sur toutes les forces perturbatrices connues ou inconnues, et elle donne alors au givre la forme ordinaire de l'eau cristallisée, plus ou moins exactement, selon qu'elle peut agir plus ou moins puissamment.

Or entre ces figures rectilignes ou à-peu-près, dont ont vient de parler, et celles tout-à-fait curvilignes qu'offrent ordinairement les rinceaux on remarque des nuances de tous les degrés, ce qui prouve que dans le cas des rinceaux, de quelque forme qu'ils soient, la force naturelle de cristallisation n'est que différemment modifiée, et non pas détruite: elle doit donc être considérée comme la cause principale des formes élégantes des rinceaux, et sans laquelle le givre ne saurait affecter que des formes tout-à-fait irrégulières, comme de la poussière qui serait jetée au hasard.

A ces deux causes que je viens d'indiquer et qui paraissent bien propres à détourner les filets du givre de leur diréction rectiligne, il n'est pas difficile d'en ajouter d'autres également capables de varier la direction des filamens du givre, et d'en augmenter la courbure. Une expérience facile à faire et que j'ai répétée plusieurs fois m'a fait soupçonner une nouvelle cause capable de produire le même effet. Si pendant une gelée un peu forte on pousse lentement l'haleine contre une vitre bien nettoyée, et bien propre, les rinceaux qui se forment en peu de minutes ont pour l'ordinaire la forme d'une plume à écrire dont les barbes représentent assez au naturel la disposition des

filamens du givre partant d'un filet commun, qui n'a pas plus de courbure que n'en a naturellement le canon d'une plume; mais si on pousse l'haleine contre la vitre avec plus de force, alors la courbure des cristaux devient plus grande, et parait successivement augmenter à mesure que l'haleine est plus fortement poussée.

Il suffit d'avoir réussi une seule fois dans cette expérience pour connaitre la cause du phénomène qu'elle produit. Dans une lente expiration les vapeurs qui se précipitent de l'air expiré, et cet air lui-même demeurent à-peu-près stagnans sur la vitre: les filets du givre sont pour lors peu détournés de la direction rectiligne, et les cristaux qui en résultent n'ont qu'une légère courbure dont la concavité est tournée vers le centre de la masse de l'air expiré; au contraire si l'expiration est plus forte, l'air et les vapeurs, après avoir frappé contre la vitre, s'étendent tout au tour en forme de tourbillon, et les vapeurs se prennent en cristaux beaucoup plus courbés. Il arrive même quelquefois que des cristaux presque rectilignes prêts à se former, par suite d'une douce expiration, se courbent fortement par l'effet d'une seconde expiration faite avec une plus grande force.

Cette expérience me fait penser que si une force quelconque était capable de communiquer un certain mouvement de tourbillon aux vapeurs de la chambre au moment qu'une basse température extérieure les

amène sur les vitres, cette force combinée avec la force naturelle de cristallisation, serait plus que suffisante pour produire toutes les variétés des rinceaux dont se parent nos croisées dans les fortes gelées.

J'observe d'abord que par un froid extérieur d'un demi-degré, et même d'un degré au-dessous du zéro, les vitres d'une fenêtre ne se couvrent pas toutes de vapeurs : il est ordinaire de voir quelques vitres parfaitement sèches, tandis que d'autres qui leur sont contigües, sont chargées de vapeurs et parmi ces dernières on en voit très-souvent dont les vapeurs présentent des interruptions grandes et irrégulières. Cette observation paraît prouver que la conducibilité pour le calorique n'est pas la même dans les différentes vitres, non plus que dans les différentes parties de la même vitre. Il me paraît donc que, sans blesser l'invraisemblance, on peut supposer que les différens points d'une vitre ne sont pas tous également conducteurs du calorique, mais qu'il y en a par où le calorique passe de préférence : ces derniers pour lors peuvent être considérés comme de petits trous par où s'écoule le calorique; or dans cet écoulement, les vapeurs qui ne peuvent point passer par le verre, ne pourraient-elles pas acquérir une espèce de mouvement de tourbillon, ainsi qu'il arrive aux petits corps suspendus dans une masse d'eau qui s'écoule par des trous pratiqués dans le fond d'un vase ?

K.

Dans cette hypothèse on conçoit que le nombre de ces points plus déférens, que j'ai envisagés comme des trous, leur distribution fortuite sur la vitre, leur figure, la différente vîtesse du calorique, dépendante de la différence plus on moins grande entre la température extérieure et l'intérieure, on conçoit, dis-je, que toutes ces causes doivent communiquer aux vapeurs précipitées une espèce de mouvement curviligne dans des directions extrêmement variées. C'est dans cet état que les vapeurs commencent à se géler, et c'est alors qu'elles commencent à être maîtrisées par la force de cristallisation laquelle travaille à rendre réguliers, autant qu'elle le peut, des dessins qui sans elle ne seraient que bizarres.

Ce qui achève de me persuader que la conducibilité inégale des différens points de la vitre entre pour quelque chose dans la configuration du givre, c'est qu'en remplaçant une vitre par un plan quelconque de conducibilité égale et uniforme, les rinceaux disparaissent tout-à-fait. Voici l'expérience que j'ai faite à ce sujet.

Au commencement de l'hiver j'ai ôté une vitre à ma fenêtre, et j'y ai substitué une plaque de cuivre jaune de l'épaisseur d'environ un tiers de ligne. Elle était retenue en place, et bien assujettie avec de petits clous, et de la cire molle adaptée tout-au-tour : cette plaque n'était point polie du coté extérieur, et elle ne l'était que grossièrement avec du sable au coté

tourné vers la chambre, dont la température pendant tout l'hiver a été entre 5 et 8 degrés au-dessus du zéro (échelle de R.). Cet appareil m'a fourni les observations suivantes: toutes les fois que la température extérieure observée à 6 h. du matin était entre + 1°, 5 et + 2°, les vitres étaient absolument sèches, mais la plaque métallique était très-sensiblement couverte de vapeurs du côté de la chambre.

Si la température extérieure, observée à la même heure, était entre + 1, et - 3, les vitres se couvraient de vapeurs, et le carreau métallique s'en couvrait de même, mais toujours plus promptement, plus abondamment et plus complètement.

Par un froid extérieur entre - 3, 5 et - 5 il se formait du givre sur presque toutes les vitres, et encore plus sur la plaque; et lorsque la température baissa depuis - 5 jusqu'à - 12, 5 plusieurs vitres se couvrirent des plus élégans rinceaux, mais la plaque métallique ne porta constamment que du givre absolument amorphe, si on excepte quelques petites cristallisations rectilignes, semblables à de la neige étoilée, lesquelles se formaient quelquefois aux bords du givre, lorsque celui-ci était éloigné de quelques lignes des bois de la croisée, ce qui arrive plus souvent encore aux vitres par une cause que j'ignore.

Il y a plus: la plaque métallique était fortement rayée par les grains de sable dont on s'était servi pour la polir, et ces raies étaient très-sensibles à la

vue, et aux doigts : dans des circonstances semblables une vitre ne saurait porter du givre uniforme, mais ses filamens se logeraient de préférence dans ces sillons en les rendant par-là plus apparens, ainsi que je l'ai remarqué dans la 1.re partie. Mais la plaque métallique n'a jamais rien offert de semblable ; au contraire la moindre petite couche de givre était toujours répandue sur la plaque de la manière la plus uniforme comme si sa surface eût été du poli le plus parfait.

Il suffit donc qu'un carreau ait une déférence parfaite et uniforme pour le rendre incapable de porter du givre figuré ; d'où il suit que la déférence imparfaite et inégale des vitres contribue puissamment à la formation des rinceaux.

D'après les observations et les expériences que j'ai rapportées jusqu'ici, il paraît résulter que le givre figuré, ou les rinceaux sont produits :

1.° Par la force naturelle de cristallisation, sans laquelle il n'y a rien de bien figuré dans la matière ;

2.° Par la nécessité où se trouve le givre de ne pouvoir s'étendre que dans le sens d'une surface plane, ce qui doit gêner singuliérement la force de cristallisation dont la tendance naturelle est d'agir en tout sens ;

3.° Par les résistances nombreuses et variées que présente la surface des vitres ;

4.° Par la déférence imparfaite et inégale de ces mêmes vitres laquelle doit produire dans les vapeurs des

mouvemens curvilignes dans l'instant qui précède leur congélation.

Je n'ose pas penser que ces causes soient les seules qui concourent à la formation des rinceaux : je suis persuadé au contraire que beaucoup d'autres y déploient une influence plus ou moins marquée ; mais ce sont peut-être des causes particulières et locales qu'on ne saurait prévoir, ni saisir, ni détailler, et dont la connaissance, en la supposant possible, ne serait applicable qu' à des cas particuliers. Sous ce point de vue le problème qui nous occupe rentre de lui-même dans la classe des phénomènes météorologiques dont on ne peut assigner avec certitude que les causes générales et constantes.

Je terminerai ce Mémoire par l'exposition d'un fait bien singulier que j'ai constamment remarqué cet hiver, et qui me semble bien propre à piquer la curiosité des Physiciens. Lorsque les observations que j'ai faites sur la plaque metallique substituée à une des vitres de ma fenêtre, me firent penser que la déférence imparfaite et inégale du verre pouvait influer sur la formation des rinceaux, je m'avisai d'appliquer extérieurement à une des vitres de ma fenêtre un disque de cuivre d'une ligne et demie d'épaisseur, et dont le diamètre était d'environ quatre pouces. Ce disque était parfaitement dressé, et s'appliquait assez bien à la vitre contre laquelle il était retenu par une traverse de bois clouée à ses deux extrémités aux

bois mêmes de la croisée. Le but de cette expérience était de voir si le contact d'un corps métallique avec la vitre, n'en modifierait pas la déférence, et n'en altérerait point par-là les figures des rinceaux qui se formeraient pendant la nuit. Pour cette fois la modification a été plus grande que je n'aurais osé l'espérer; car cette vitre demeura parfaitement sèche à l'endroit qui répondait au disque placé extérieurement, tandis que cette même vitre par tout ailleurs était abondamment couverte de vapeurs ou de givre, selon le degré du froid.

J'ai voulu m'assurer si l'influence du disque métallique se bornait par hasard à faire évaporer plus promptement l'humide et le givre qui se seraient déposés sur l'espace circulaire correspondant. Je visitai pour cela ma vitre à toutes les heures de la nuit, mais je la trouvai constamment dégarnie de vapeurs à cet endroit, tandis que tous les autres points de sa surface en étaient chargés. Dans les plus fortes gelées seulement un peu de givre rare et très-interrompu empiétait sur cet espace circulaire, mais toujours de manière à laisser apercevoir visiblement la propriété du disque extérieur de chasser, pour ainsi dire, devant lui les vapeurs et le givre. Ce fait, qu'assurément on n'aurait pu prévoir, me paraît mériter une attention toute particulière de la part des observateurs.

L'approche du printems a mis un terme à mes recherches sur la formation du givre figuré: cependant

la saison m'a bien servi, car le froid de l'hiver de 1814 a été extraordinaire tant par son intensité que par sa durée, ce qui m'a mis dans le cas de rassembler un certain nombre de faits, sur lesquels j'ai essayé de fonder la théorie de ce phénoméne. Au surplus je désire de donner occasion aux Physiciens de s'occuper d'un phénomène si curieux, si fréquent dans nos pays, qui paraît avoir été fort peu étudié, et dont la cause est si peu connue; en reveillant leur attention sur ce sujet, je n'ai pas cru leur proposer un objet peu digne de leur recherches: ils savent trop bieu que rien n' est petit dans la nature, et que les petites forces qui agissent sur les molécules de la matiére les plus déliées, sont une dépendance de celles plus générales qui régissent l'Univers.

VESPÆ GALLICÆ HISTORIA

VESPA GALLICA; VILLERS ENTOM. LIN. TOM. 3, PAG. 266.

POLISTE FRANÇAIS; LATR. HIST. DES INSECTES TOM. 13 PAG. 348.

POLISTES GALLICUS; LATR. GEN. CRUST. ET INSECT. T. 4 P. 141.

AUCTORE STEPHANO DISDERI.

Lecta, die decimo quinto, 9.bris 1813.

Etsi gravia, et multiplicia, quibus distinemur, negotia nos a studiis entomologicis abducant, quibus quondam delectabamur, amor tamen, quo in ea ferimur, haud sinit, ut, si quae se se fortuita nobis offerat observandi occasio, insectorum mores, indolemque vacuam abire patiamur.

Quum itaque anno 1811 in vitreis fenestrae cubiculi nostri cancellis *Gallicae Vespae* foemina, *Polistes Gallicus* Latreille, consederit; ibique nidum struere caeperit, attente horis subsecivis eam indagare statuimus. Res voto cessit. Nidus ad oculi altitudinem structus commodam observandi praebebat facultatem. Assiduitas observationum, cautelae adhibitae mitiores reddidere Vespas, ita ut pro libitu nostro perscrutari se sinerent.

Hinc in diario collegimus institutas observationes; Ex his integram hujus insecti confecimus historiam, quam enarrare visum est, ea ratione potissimum permoti, quam Latreille vir egregius *in suis Crustac.* et *Insect. generibus Tom. 4 pag.* 143 adduxerat - « Horum insectorum aeconomiam jamdiu, sed non satis esse exploratam. »

Ut igitur, quae narraturi sumus, certo ordine sint digesta, clarioraque fiant, distinctis paragraphis observata trademus.

§. PRIMUS.

Entomatis descriptio.

Gallicae Vespae historia ab entomatis descriptione exordienda. Nam primo agnoscendum insectum, de quo sumus verba facturi. In Auctorum synonimia aliqua occurrere, quae haesitationem pariunt, ex observatione Cl. Villers colligi potest. *Entom. Lin. Tom.* 3, *pag.* 269. Monet insuper Latreille – *Gen. Crustac.*, *et Insect. Tom.* 4., *pag.* 143. « Species indigenas Vesparum » nonnullarum . . . . propter illarum summam affini» tatem, differentias sexuum a Fabricio ignoratas ca» racteribus certioribus designandas esse. Synonimiam etiam vitiis plurimis scatere »

In insecto, de quo agimus, difficultatem augent, ne optime agnoscatur. 1.° Individua, quae in nido com-

muni degunt *foeminae*, *neutrae*, *mares*; quae etsi plura habeant communia, in aliquibus discrepant, hinc quae unus de foemina narrat, quam sub oculis habet, alius cui praesto est mas, ad aliud refert insectum, quum ei non omnes occurrant caracteres a primo descripti. Res non caret exemplis, quae in opere laudato Domini Latreille pag. 136, 137 referuntur. 2.° Varietates ipsae in eadem specie passim obviae. Tres harum Vesparum varietates a Scopoli *Ent. Carn. n.* 827 notantur, quatuor a Cl. Walckenaer (*Faune Parisienne, Tom.* 2, *pag.* 91.)

Ut igitur Vespa nostra optime dignosci possit, dicimus hanc ad familiam XVIII *sect. I Ord.* V Cl. Domini Latreille pertinere - *Considérations sur les Classes des Crustac.*, *et des Ins. pag.* 290 eamque esse, quae ab ipso *Polistes* Gallicus appellatur, cujus genericam nimis descriptionem tradit. *Hist. des ins. Tom.* 13 *pag.* 347, et in *Dict. d'Hist. Nat. Tom.* 18 *pag.* 598.

Descriptionem, quo fieri potest, accuratam damus. Est autem sequens.

Foemina.

Maxilla quadrato - oblonga, apice 3-dentata nigra. clypeus flavus, fascia medio transversa nigra. Oculi nigri, flavo limbo circumscripti. Antennae supra basi nigrae. Frons nigra linea supra verticem flava transversa. Caput nigrum. Thorax niger margine anteriore

linea flava terminato. Utrinque ad latera supra alas lineola, punctisque duobus flavis, postice tribus paribus punctorum flavorum, quorum ultimum est potius lineola. Abdomen ovato-conicum, antice truncatum, cingulis quinque flavis dentatis, primo, et secúndo remotioribus, spatio intercepto punctis flavis. Pedes flavi femoribus basi nigris.

Neutra.

Foeminae simillima, differt 1.° magnitudine paullo minori. 2.° Punctis dorsalibus nullis, aut obsoletis. 3.° Fasciis abdominalibus minus dentatis. 4.° Coloribus vivacioribus.

Mas.

Neutrae magnitudine par. Antennae supra nigricantes, subtus flavae apice reflexae. Maxillae lineares flavae; foeminarum et neutrarum maxillis acutiores. Clypeus flavus totus, frons similiter tota flava. Puncta inter cingulos abdominales primum, et secundum magis rotunda. Abdomen flavescens; color ad fulvum vergens vividus. Aculeus nullus.

§. SECUNDUS.

Nidus.

Gallicarum Vesparum nidi aestivo tempore passim occurrunt. E ramusculis arborum pendere scripsit Geoffroy *Hist. des ins. Tom.* 2 *pag.* 374. Solitariam hanc Vespam ad muros, frutices, arbores, parte soli exposita, umbra tamen aliunde tecta, habitare; ibique nidum hemisphaericum cellulis pluribus, inaequali numero, adfixum petiolo tenaci, adhaerenti membranae communi cellulas postice obtegenti, construere dixit Schranck *Enum. Ins.*[um] *Austr. n.* 789. Vespas has ex ligno in pultem redacto papyraceam materiem conficere, qua horizontales nidi cellulas pullos excipiendo aptas struant, narrat Walckenaer *Faune Paris. Tom.* 2 *pag.* 89, et Latreille *Dict. d'Hist. Natur. Tom.* 18 *pag.* 598.

Summatim haec dicta, multa dicenda remanent, quae de nido sunt narranda; ut historia integra sit, quae observavimus, exponemus.

Nidi materia puls est e lignorum putridorum fibrillis, aut ex abrasis frustulis cartaceis cum intestinali succo confecta. Qua ratione fibrillas lignorum evellant accurate narrat Reaumurius *Mem. Tom.* 6 *pag.* 180 *et seq.* ad hunc remmittimus.

Vespa evulsas lignorum, aut cartarum fibrillas de-

glutit, in intestina amandat, ibi gastrico succo imbuuntur fibrillae, digeruntur, inque pultem abeunt, quam Vespa ore evomit nidum structura. Simili modo mellificas Apes ceram e florum polline digesto conficere ad suas elaborandas cellulas observavit laudatus Auctor *Mem. Tom.* 5 *pag.* 417 *et seq..;* qui tamen Vespas vulgares fibrillas non deglutire, neque digerere, nec evomere, sed ex his bolum salivali succo madidum parare ad cellulas struendas dixit; huncque secuti sunt Tigny *Hist. Natur. des Ins. Tom.* 3 *pag.* 83, 84 et Latreille *Dict. Hist. Natur. Tom.* 10 *pag.* 232. Quid ergo? Discrepantne quae observavimus, oculisque perspeximus (Vespas nempe non semel hausta ex ore evomere vidimus) ab illustrium Virorum narrationibus? Non arbitramur. Scripsere praestantes Viri de vulgari Vespa, nos de Gallica loquimur; quae habitu quidem similis est vulgari, moribus discrepat. In indagandis insectis canon generalis nullus statuendus. Analogia argumentum fallax.

Vespa, confecta pulte, hac arte nidum struit. Foemina, quae hiemem sub terra delitescens transegerat, (neutras, mares frigus enecat) Majo mense e latibulo exiens, loca soli meridiano exposita, aliqua tamen umbra tecta quaerit, ubi nidum struat. Primum nidi rudimentum monticulus est parieti, aut ramusculo adfixus, informis ex pulte rejecta confectus. Monticulo Vespa mater columnam complanato-quadratam long. lin. 2 aut 3 super aedificat, in columnae apice primae

cellulae fundamenta jacit, basim nempe cellulae. Basis area est hexagona. Super singula basis latera parietes elevat tenuissimos, invicem sibi ad angulos connexos; ita ut cellula hexagona exurgat. Instrumenta, quibus ad opus perficiendum utitur, maxillae dentatae sunt; his, uti trulla utitur, sicque opus conficit. Vespa super latera basis retrogrado incessu discurrens celeriter evomit pultem, dentibusque basis lateribus infigit; puls statim ab aëre solidescit; Vespa ore pultem hanc complanat, elevat, cameram conficit. Similia agunt Vespae vulgares in nidis suis. Vide Reaumurium *Mem. Tom. 6 pag.* 177.

Quum ad altitudinem aliquot linearum pervenit cellula prima, nondum eam, quam in posterum consecutura est, adepta a matre deseritur, quae alias cellulas parietibus primae connectit, singulis parietibus primae unam, unde prima cellula sex aliis undequaque cingitur; provido consilio, si etenim cellula prima solitaria ad suam altitudinem elevaretur; quum subtilissimis extructa sit parietibus ab impacto aëre subverteretur.

Novem, decemve, plus, minusve constructis cellulis neutrarum, ova ponit mater in cellulis, quae altius sunt elevandae; ova post aliquot dies excluduntur, mater cellulas inchoatas perficit, elevat, novas in dies construit. Post dies quatuordecim, aut citius, prout dicetur inferius, ova excluduntur. Prodeunt neutrae. Hae matrem in nido amplificando adjuvant; sicque

nidus conficitur, cellulas 200, plusve continens. Scopoli cellulas tantum 40-60 dixit in *Entom. Carn. n.* 827, in nidum haud perfectum incidisse Clar. Virum haud est ambigendum: nidi figura orbicularis, in anteriori parte aëri exposita convexus; eminentioribus cellulis prominens; depressus ad latera cellulis humilioribus, imperfectis stipatus; in parte postica planus, asperitatibus, quas faciunt cellularum bases, scaber, nullo communi involucro tectus, uti scripsere aliqui. Situs non horizonti parallelus, neque perpendicularis, verum cum horizonte angulum gr. 60 faciens, eique inclinatus.

§. TERTIUS.

Ova.

Ova Gallicarum Vesparum oblonga, alba, apum ovis similia Majo mense eduntur a Vespa matre. Calida temperie, mense ineunte, secus tardius, in inchoatis cellulis mox perficiendis ponuntur. Crescente calore augetur; decrescente minuitur numerus ovorum. Ova primo edita continent neutrarum larvas; secundo foeminarum; ultimo marium.

Ex ovis paucos post dies larva prodit; citius si dies sereni, calor augeatur; serius si coelum pluviosum, frigus superveniat. Hinc ab ovo posito ad larvae exclusionem dierum numerus incertus. Temperie moderata, dies octo aut novem sufficiunt.

A majo mense usque ad finem 8.bris frequenter in cellulis ova conspicere datum est. Num a sola Vespa matre, a qua exordium habuit respublica; an etiam a foeminis, quae deinde nascuntur, ova edantur, arduum est asserere, Quaestio difficilis, ad quam dissolvendam, quum certae desint observationes, (Quis enim sub oculis semper Vespas habet, quando ova ponunt?) observata a nobis damus, quibus conjectando, quid probabilius erui possit, dignoscatur.

Itaque 1.° Pro certo habemus ex institutis observationibus, nullam Vespam hujusce speciei foecundam esse, nisi cum mare congrediatur.

2.° Foeminas e puppis haud prodire ante diem 15 Julii, mares ante diem 14. Augusti.

3.° Post diem 14. Augusti in cellulis quatuor, aut quinque adesse larvas, quae successivis diebus adhuc numero decrescunt.

4.° Quaecumque sit caeli temperies, transacta die 15 7.bris puppas non declarari in imagines.

Ergo si foeminae post 14 Augusti ova ponerent maribus foecundatae, numerosiora ova, larvaeque plures invenirentur post dictam diem. Res tamen secus accidit; quin immo vix ulla sub finem Augusti imago declaratur. Nulla prorsus post 15 diem 7.bris. Hinc probabilius dicendum rempublicam Gallicarum Vesparum, quae annua est, ab unica matre originem habere, foeminasque a maribus foecundatas ova matura haud ponere, nisi hieme transacta, postquam rigente bruma

neutrae, maresque interiere, superstitesque foeminae, sub humo hibernalia domicilia quaesierint, e quibus prodeuntes anno sequenti novas condant respublicas, genusque propagent.

§. QUARTUS.

Larvae, Puppae.

Vespae, cujus historiam narramus, larvae et figura, et habitu omnino similes aliarum Vesparum larvis, quas descripsit illustris Reaumurius *Mem. Tom.* 6 *pag.* 188., figurisque expressit *Tab.* 17 *fig.* 11, 12, et, 13. Ab ovo exclusae, ano cellulae fundo adhaerente, deorsum pendulae, immobiles, caput tantum huc, illucque agitantes ore saepius patulo inhiant cibum expectantes, quem large eis praebet mater; neutrae deinde, foeminaeque.

Cibus bolus est e fructibus dulcibus expressus, nutrices in os larvarum intrudunt ea ratione, modoque quo aves pullis suis cibum dant. Aliquando boli loco nutrices larvis suas exhibent linguas, madidas succo albido, spumoso, quem succum avide lambunt larvae: voraces sunt; nutrices in colligendo porrigendoque cibo sollicitae, ut larvarum consulant aviditati. Primis ab exclusione diebus sola mater curam alendae prolis habet, declaratis postea neutrarum imaginibus ab istis adjuvatur, postremo a foeminis. Neutrarum ardorem, amoremque, quo in larvas feruntur saepius mirati

sumus. Vidimus etenim neutris, quae ad nidum convolabant, bolum, quo larvis cibum darent, ore deferentibus, occurrisse neutras, quae in nido consederant; primisque bolum arripuisse, certatimque inter se invicem divisisse; tum ut venientes ab onere levarent, tum ut citius partito bolo pluribus larvis statim cibus praesto esset. Vidimus neutras indefesso labore cellulas larvas continentes perlustrare, in eas se se dimittere, perscrutari, num quae circa larvas sunt, optime se se haberent, sique aliquid reperirent, quod nocumentum possit adferre, eliminare. Vidimus neutrarum diligentiam, quae altius extollebant cellulas, prout statura larvae in dies augebatur.

Larvae large, uberiusque enutritae, si temperies calida sit, post dies quatuordecim in puppam eunt; serius si calor remittat, temperiesque pluviosa nutrices in nido detineat. In puppam abiturae larvae cellulam suam operculo tegunt, clauduntque. Operculum ipsa met sibi construit larva, filum namque ab uno latere anguli cellulae hexagonae ad aliud ducit, adglutinat; os cellulae angustius evadit; quum satis angustum evasit, retem e filis ab una parte ad alteram extensis conficit, rete angustissimis constat ansulis, quas caput huc, illucque convertendo succo ore emisso oblinit, claudit, sicque perficitur continuum, glabrum, album cellulam claudens operculum. Vespae vulgaris larvas etiam sibi ipsis operculum costruere notavit Cl. Reaumurius *Mem. Tom. 6 pag.* 191.

Narratis quae ad larvas pertinent, dicenda nunc aliqua, quae accurata observatione an. 1811 collegimus de ortu, et progressu larvarum, eaque conferenda cum observationibus an. 1805 habitis, quo anno tam expeditam, commodamque observandi facultatem haud habuimus.

Itaque an. 1811 die 20 Maii in cellulis primum octo Larvae prodiere.

Die 6 Junii in puppam ibant.

Die 11 larvae plures; tredecim in puppas jam conversae.

Calor Ther. Reaum. + 22.

Julio mense ineunte nidus pluribus cellulis auctus. Neutrae exclusae e puppis numerosae. Larvae in cellulis decem, et octo. Puppae undecim operculo tectae.

Julii die 15 larvae numerosiores quam mensis initio, ipsa die primum e puppis prodiere foeminae. Numerus cellularum admodum auctus. Aliquae tamen cellulae adhuc imperfectae, quae a neutris ad debitam elevabantur altitudinem.

A die 15 Julii ad mensem Augusti res in eodem statu permanserunt.

1. Augusti tum larvarum, tum pupparum numerus imminutus.

14 Augusti e puppis primum prodiere mares.

Calor Ther. Reaum. + 18. Puppae in cellulis quatuor operculo tectae. Neutrae tamen cellulas semper elevant ad majorem altitudinem: quae ab imaginibus evacuantur, expurgant, novas aedificant.

Dies 25, 26, 27 ejusdem mensis coelum nubilum, pluvia frequenter decidit. Calor Ther. Reaum. + 15. mares nulli. In cellulis Larvae duae tantum. Puppa nulla.

Augusto exeunte pluvia toto coelo ruit. Atmosphaerae calor inconstans a gr. Ther. Reaum. 17 ad 21: duae Larvae, quae diebus 26, 27 conspiciebantur, vix crescunt. Puppa nulla.

Septembris diebus 1, 2, 3 calor Therm. Reaum. + 21. Larvae tres, Puppae nullae.

A die 3 7.bris ad 8 eadem coeli temperies. Calor ad grad. + 21 perseverat, in cellulis puppae quinque operculo tectae, larvae nullae.

Die 16 7.bris calor + 20 Larvae duae.

25 7.bris calor + 14 Larvae duae. Puppae duae, Imagines declaratae quinque.

26 Ejusdem mensis calor minuitur + 10, Larva una tantum, puppae duae eaedem erant, quas die antecedenti conspeximus; hac die coelum serenum, Vespae tamen nidum deserunt, ab opere cessant, interdiu tres tantum ad nidum convolant, e quibus duae foeminae, tertia operaria. Mares nulli conspiciuntur. Noctu quatuor operariae post nidum excubant, ut ab aëre frigidiusculo se se tueantur.

Sequentibus diebus Vespae ad nidum rariores, vix aliqua interdiu ad nidum convolat, ab opere omnino cessant, noctu duae, tresque post nidum excubant, puppae tres operculo tectae. Imago tamen nulla declaratur.

A die 1 8.bris ad 8 nidus solitudine horret, ad horam ab unica Vespa interdiu invisitur, quando sol splendet, quae vix nidum visitat, statimque abscedit. Puppae tres, quae operculo tectae erant post diem 26 7.bris in eodem statu perseverant.

8.bris diebus 8, 9, et 10 coelum serenum. Calor auctus ad grad. + 17, nidus Vespis vacuus. Interdiu solum duae foeminae nidum invisunt, statimque aufugiunt. Noctu redeunt, post nidum se se recipiunt. Larvae nullae. Puppae eaedem tres.

A die 10 ad 18 nidi status haud mutatur; die 20 noctu post nidum excubat e Vespis neutra una, quae languore conficitur, nido adhaeret pendula, a nido non recedit, moritur. Post diem 20 nidus omnino vacuus, a nulla Vespa invisitur. In nido tamen semper conspiciuntur tres illae puppae, quas post 26 7.bris conspeximus, operculo tectae, quae imagines non dederunt. Has explorare voluimus, cellulis ea propter apertis, nymphas adultas reperimus, quae in putredinem vergebant; nymphae hae marium erant.

Haec in Vespis Gallicis an. 1811 commode observatis, an. 1805 in nidis, quos perscrutati sumus, vidimus Vespas in cellulis ad finem tantum Julii mensis ova ponere, larvasque oriri, Augustoque mense larvas quae Julio mense prodiere, in puppas ire; nullas de novo oriri. Mense 7.bri in nidulis nec larvas, nec puppas invenimus. Vespae in dies rariores ad nidum veniebant. Mares conspiciebantur, quae foeminas arri-

pientes cum iis congrediebantur; 7.bre exeunte nidus vacuus nec larvas, nec ova amplius excipiebat. V. Obs. Ent. in *Tom.* 3 Academiae Aug. Taur. *pag.* 89, 90.

Collatis observationibus an. 1805 habitis cum illis, quas an. 1811 instituimus, majorique accuratione digessimus, colligere possumus citius rempublicam an. 1805 ad incrementum pervenisse, citiusque ad finem properasse. In causa fuit nidus aëri undequaque pervius, quum nidus an. 1811 in vitreis cancellis foenestrae nostrae collocatus, soli magis expositus, ab aëre tutus numerosiori, magisque permansurae reipublicae esset accomodatior. Coeterum semper res eo redeunt, foeminas non nisi post neutras, mares tardius post foeminas, quum ad interitum jam vergit societas, oriri.

De larvis, puppisque aliqua dicenda supersunt, quae leviter sunt pertractanda, quum de his jam plura diximus in citatis observationibus an. 1805. Narrat illust. Reaumurius *Mem. Tom.* 6 *pag.* 203, quum primum frigus Larvas quominus statuto tempore in puppas eant, et puppae ne declarentur, impedit; foeminas neutrasque e cellulis larvas, puppas dentibus extrahere, necare, horrendamque in nido stragem edere. Eximium Auctorem secuti eamdem rem narrant Tigny *Hist. des Ins. Tom.* 3 *pag.* 74, 75 Latreille *Hist. des Ins. Tom.* 13 *pag.* 341, et Walckenaer F. Paris. *Tom.* 2 *pag.* 89. Nos quantamcumque adhibuerimus in observando diligentiam in nostris Vespis, neque hoc de quo loquimur an. 1811, neque an. 1805 ullam unquam stragem

vidimus, quin immo Vespas, prout narravimus, pacate vidimus nidum deserere, adventante frigore, puppas relinquere, quae in putredinem abeunt, puppasque ultimo derelictas marium esse. Non inficiamur Cl. Auctoribus; verum et hic rursus notamus nos de Gallicis Vespis loqui, illos de vulgaribus; difficultatem solum movere possunt quae de hac re refert Rossius; verum ne quae jam olim diximus, hic repetamus, quid de Rossii observationibus sentiendum sit, vide, si placet, quae fusae exposuimus in nostris observationibus an. 1805.

§. QUINTUS.

Imagines declaratae.

E puppis imagines citius, tardiusve declarantur, prout temperies calida, frigidiuscula est. Declaratae imagines vix discrepant a matris magnitudine; paullo tantum minores sunt; vivacioribus coloribus pictae. Primis ab exclusione diebus a nido non recedunt, super cellulas cursitant, caput intra cellulas saepius trudunt, inque cellulis ad horam sic intrusae morantur, capite ad cellulae fundum converso, ano extra sursum erecto. Mater, foeminae, neutrae ad nidum venientes cibum ipsis adferunt, linguam ex ore proferentes, porrigentesque, quam illae avide lambunt. Paucos post dies a declaratione vivaces per aëra volitant, reipublicae onera, labores cum matre, subiturae.

§. SEXTUS.

Mores.

Vespa mater, quum primum adventante aestate, aut vere sub finem vergente hybernum sub terra deserit habitaculum, quo, ne frigore interiret, se receperat, ad nidum construendum statim evigilat; atque, loco apto invento, indefessa operi incumbit. Statim ac prima nidi rudimenta jecit, a nido numquam discedit, nisi aliquot meridianis horis, quibus cibum quaesitura campos peragrat. Noctu post nidum excubat. Dum labori vacat, si nidum curiose, minus caute inspicias, irata huc, illuc discurrit, circa nidum volitat, hunc tamen nunquam deserit, quin, si nidum abstuleris, alioque loco posueris, dummodo locus congruat; nidum suum sequitur, perficit in eo, quo positus est loco, opera sua.

Postquam e primis, quae posuit ova, exclusae sunt larvae, inque imagines deinde abierunt, hae declaratae matrem adjuvant, nidum amplificant, custodiunt, dumque aliquae ad quaerendum cibum disperguntur, plures semper in nido consistunt; ibique labori vacant, cellulas altius tollendo; quas disruptas invenerint resarciendo, immundas expurgando; insecta, si quae imprudenter in nidum incurrant, expellendo, necando. Si nidum concutias, impavidae in te irruunt sibilantes;

mater sola quiescit, dum caeterae ut periculum imminens arceant, certant. Si pluviae, aut alterius liquoris guttae nidum madefaciant; ore aquam lambunt; deglutiunt; deinde guttis ingentibus evomunt ore rejicientes: dum in nido haec aguntur, redeunt interim ab agris operariae, quae ad cibos colligendos abierant; reversae ad nidum linguam statim neutris, quae circa nidum laboraverunt, exhibent, ex ore guttam digesti liquoris emittunt, quam istae lambunt, aut dentibus fructus portiunculam cum iisdem partiuntur. Operariae aliae revertentes bolum proli deferunt, de quo supra verba fecimus. Noctes Vespae nido in parte anteriori adhaerentes transigunt; mater post nidum, aliquando, (raro tamen) duabus stipata neutris. Quum noctes frigidiores evadunt, in cellulis vacuis se abdunt Vespae, aliquae tamen semper foris ad nidi custodiam pervigilant. Diebus pluviosis a nido non recedunt, ipsae Larvae jejunae dies istos transigunt.

Foeminarum mores neutris omnino similes, eadem foeminae munia obeunt, quae neutrae, nulla in nostra republica pugna; dissensiones nullae; pacata omnia; Quin immo sibi invicem opem ferunt.

Vidimus neutras, foeminas se se invicem ore lambere totumque corpus delinire. Hinc quae de acribus unius, ejusdemque reipublicae Vesparum pugnis scripsit Illust. Latreille *Tom.* 13 *pag.* 341 *Hist. des Ins.* ad alia genera Vesparum sunt referenda.

Mares pigri, stupidi lente super cellulas nidi raroque

deambulant; fere semper quiescunt caput huc illuc agitantes; rarissime ad aliquot a nido passus volitant, statimque in nidum redeunt. Quando super cellulas vagantur, in has intrant, statimque exeunt, sine delectu, temere nunc in hanc, modo in illam cellulam intrudunt caput. Ventri, venerique indulgent. In foeminas salaces, quas obvias habent, aggrediuntur, blandiuntur, lingunt, supergrediuntur, pedibusque firmiter arreptas tenent, cumque iis coire tentant. Organa genitalia descripsit Reaumurius in Vespa vulgari. Marium nostrarum Vesparum similia. Vide igitur Cl. Auctorem *Mem. Tom.* 6 *pag.* 201, et *Tab.* 16 *fig.* 5 ad 9: adventante hyeme a neutris haud necantur, uti scripsere aliqui, sed frigore correpti moriuntur. Si marem unum, aut alterum e nido extraxèris, digitisque contrectaveris, deinde in nido rursus reposueris, per nidum inquietus vagatur, ab omnibus Vespis fugatur, in hunc insiliunt omnes, persequuntur; et tandem si in nido persistat, necant. Similia in Vespas seu neutras, seu foeminas, quas a nido extractas alis, aut pedibus mutilavimus, nidoque restituimus, caeterae, quae in nido remanserant, agere aliquoties perspeximus.

Haec de Gallicis Vespis dicta in praesens sufficiant; siqua rursus occasio eas perscrutandi se nobis exhibeat, eam avide amplectemur, visuri num aliquid novi datura sit.

MÉMOIRE

SUR LE CERCLE TANGENT A TROIS CERCLES DONNÉS, ET SUR LA SPHÈRE TANGENTE A QUATRE SPHÈRES DONNÉES,

PAR J. D. GERGONNE.

Lu le 2 mai 1814.

INTRODUCTION.

JE me suis convaincu depuis longtems que la géométrie analytique pure, jouit dans le degré le plus éminent du seul avantage peut-être que l'on soit généralement convenu de lui refuser. Je veux dire que, plus que toute autre méthode, elle est propre à conduire à des constructions graphiques élégantes, simples et naturelles.

Je me propose ici d'en donner à l'Illustre Académie qui n'a point dédaigné de m'associer à ses travaux, deux exemples très-remarquables; en traitant, par

cette voie, le problème où il s'agit de décrire un cercle qui touche à la fois trois cercles donnés, et celui où il faut décrire une sphère qui touche à la fois quatre sphères données.

Malgré le peu d'importance de ces problèmes, considérés en eux même, ils ont pourtant acquis une sorte de célébrité, à raison du grand nombre et de la réputation des géomètres qui en ont fait le sujet de leurs recherches. *Apollonius* s'en était déjà occupé dans l'antiquité. Et, dans les deux siecles qui viennent de s'écouler, *Viete, Fermat*, *Descartes*, *Neuton*, *Euler*, *Fuss*, *Carnot*, *Monge*, *Français*, *Poisson*, et beaucoup d'autres, en ont fourni des solutions, soit géométriques, soit analytiques, plus au moins ingénieuses.

J'ai déjà insinué ailleurs que, les points pouvant être considérés come des cercles ou des sphères d'un rayon nul, et que les droites et les plans pouvant, au contraire, être considérés comme des cercles et et des sphères dont le rayon est infini, la solution du problème où il s'agit de décrire un cercle qui en touche trois autres ou une sphère qui en touche quatre autres, devait renfermer implicitement celles de tous les problèmes dans lesquelles, parmi les données qui devraient déterminer le cercle ou la sphère cherchés, il se trouverait des points, des droites ou des plans; et qu'ainsi au lieu de ramener à ces derniers, comme on l'a fait généralement jusqu'ici, ceux où les données sont trois cercles ou quatre sphères, il semblerait

beaucoup plus convenable de déduire de là solution de ceux-cy ce qui est relatif aux autres.

C'est là ce que *M.r Gaultier de Tours* parait avoir eu principalement en vue, dans un Mémoire qu'il a présenté à la première classe de l'institut de France, et qui se trouve imprimé dans le 16.e cahier du journal de l'École polytechnique. C'est bien là, je crois, le travail le plus étendu et le plus complet que l'on ait sur ce sujet. Mais on peut raisonnablement regretter que, pour se mettre seulement au courant des procédés pratiques enseignés par *M.r Gaultier*, il faille, pour ainsi dire, apprendre une langue et une géométrie toutes nouvelles. On verra bientôt que les procédés que la géométrie analytique m'a fournis, plus simples peut-être que ceux de *M.r Gaultier*, en réunissent à peu près tous les avantages, sans en présenter les inconvénients.

Il paraîtrait assez naturel de donner d'abord la solution analytique des problèmes dont il est question ici, et d'en déduire ensuite les constructions graphiques qu' indiquent les formules finales. Je crois pourtant qu'il pourra y avoir quelque avantage à fixer d'abord l'attention du lecteur sur ces constructions, et à indiquer ensuite dequelle manière le calcul y conduit; et c'est, en conséquence, le parti que je vais prendre.

§. PREMIER.

Conventions, notations et remarques préliminaires.

Soient A, B deux cercles sur un plan ou deux sphères dans l'espace. J'appellerai *Angle* ou *Cône circonscrit extérieur*, par rapport à ces deux cercles ou à ces deux sphères, l'angle ou le cône circonscrit, dont le sommet se trouvera au delà de leurs centres; et j'appellerai *angle* ou *cône circonscrit intérieur* l'angle ou le cône circonscrit dont le sommet sera entre les centres de ces deux cercles ou de ces deux sphères. Ainsi, dans le premier cas, A et B seront situés dans un même angle ou dans un même cône, tandis que, dans le second, A se trouvera situé dans un angle ou dans un cône et B dans son opposé au sommet.

A a avec *l'angle* ou le *cône circonscrit extérieur* deux points ou un cercle de contact par lesquels on peut concevoir une droite ou un plan qui sera perpendiculaire à la droite qui joint les centres, et que je représenterai ainsi $(A, B)^e$. B a aussi, avec le même angle ou cône, deux points ou un cercle de contact qui déterminent une droite ou un plan, aussi perpendiculaire à la droite qui joint les centres, et que je désignerai par $(B, A)^e$; en sorte que la première des deux lettres, dans les parenthèses, indiquera

toujours à quel cercle ou sphère la droite ou le plan appartient.

La consideration de *l'angle* ou *cône circonscrit intérieur* donne naissance à deux nouvelles droites ou à deux nouveaux plans, perpendiculaires à la droite qui joint les centres, et que je désignerai par $(A, B)^i$, $(B, A)^i$

Avant d'aller plus loin, je crois devoir observer que le calcul déterminant $(A, B)^e$, $(B, A)^e$, $(A, B)^i$, $(B, A)^i$ rationnellement, il s'en suit que, lors même que les angles et les cônes sont imaginaires, ainsi qu'il arrive, lorsque A et B se coupent ou sont l'un dans l'autre, ces quatre droites ou plans ne cessent point d'être réels, et peuvent même facilement être construits.

Si l'on cherche ce que deviennent ces quatre droites ou plans dans les cas particuliers ou A et B ou l'un d'eux seulement deviennent des points ou des droites, on parviendra aisément aux résultats que voici :

1.° Si A seul devient un point, $(A, B)^e$ et $(A, B)^i$ se confondront en une même droite ou un même plan, méné par A perpendiculairement à la droite qui joint A au centre de B ; $(B, A)^e$ et $(B, A)^i$ se confondront aussi en une droite ou un plan unique, déterminé par les points où le cercle de contact de B avec l'angle ou le cône circonscrit ayant son sommet en A.

2.° Si A et B deviennent l'un et l'autre des points,

en menant, par les extrémités de la droite A B, des droites ou des plans perpendiculaires à cette droite, la droite ou le plan passant par A représentera à la fois $(A, B)^e$ et $(A, B)^i$; et la droite ou le plan passant par B représentera à la fois $(B, A)^e$ et $(B, A)^i$.

3.° A étant toujours un cercle ou une sphère, si B devient une droite ou un plan $(A, B)^e$ et $(A, B)^i$ deviendront les deux tangentes ou les deux plans tangents menés à A parallelement à B, tandis que $(B, A)^e$ et $(B, A)^i$ seront deux autres droites ou deux autres plans, respectivement symétriques à $(A, B)^e$ et $(A, B)^i$ par rapport à B.

4.° Si, dans cette même hypothèse, A se réduisait à un point, $(A, B)^e$ et $(A, B)^i$ se confondroient dans la droite ou le plan mené par A parallelement à B, tandis que $(B, A)^e$ et $(B, A)^i$ se confondraient dans une autre droite ou un autre plan semblablement situé de l'autre côté de B.

5.° Enfin, si A et B devenaient à la fois deux droites ou deux plans paralleles, $(A, B)^i$ et $(B, A)^i$ ne seraient autre chose que ces droites ou ces plans même; tandis que $(A, B)^e$ et $(B, A)^e$ seraient deux autres droites ou deux autres plans infiniment éloignés.

A l'exemple de M. Carnot, je désignerai, à l'avenir, par $\overline{C, D}$ ou $\overline{C, D, E}$, l'intersection de deux droites C, D ou de trois plans C, D, E. Pareillement $\overline{\overline{C, D}, \overline{F, G}}$ representera la droite qui joint l'intersection de C et D

à celle de F et G, et $\overline{\overline{C, D, E}, \overline{F, G, H}}$ représentera la droite qui joint l'intersection des trois plans C, D, E à celle des trois plans F, G, H.

§. DEUXIÈME.

Construction du cercle qui touche à la fois trois cercles donnés.

Soient c, c′, c″ les trois cercles donnés; soient construits les angles circonscrits, tant extérieurs qu'intérieurs, à ces cercles pris deux à deux, et soient menées et prolongées suffisamment les cordes de contact.

Alors 1.° les droites

$$\overline{\overline{\overline{(c, c')}^{e}\;\overline{(c, c'')}^{e}}\;\overline{\overline{(c', c)}^{e}\;\overline{(c'', c)}^{e}}},$$

$$\overline{\overline{\overline{(c', c'')}^{e}\;\overline{(c', c)}^{e}}\;\overline{\overline{(c'', c')}^{e}\;\overline{(c, c')}^{e}}},$$

$$\overline{\overline{\overline{(c'', c)}^{e}\;\overline{(c'', c')}^{e}}\;\overline{\overline{(c, c'')}^{e}\;\overline{(c', c'')}^{e}}},$$

couperont respectivement les cercles c, c′, c″ aux points où ils devront être touchés par deux cercles qui les toucheront tous trois de la même manière, c'est-à-dire par deux cercles qui les envelopperont tous trois ou les toucheront tous trois extérieurement.

2.° Les droites

$$\overline{\overline{(c\,,c')^i}\;\overline{(c\,,c'')^i}\;\overline{(c',c\,)^i}\;\overline{(c'',c\,)^i}}\,,$$

$$\overline{\overline{(c',c'')^e}\;\overline{(c',c\,)^i}\;\overline{(c'',c'\,)^e}\;\overline{(c\,,c')^i}}\,,$$

$$\overline{\overline{(c'',c\,)^i}\;\overline{(c'',c')^e}\;\overline{(c\,,c'')^i}\;\overline{(c',c'')^i}}\,,$$

couperont respectivement les cercles c, c', c'' aux points où ils devront être touchés par deux cercles qui toucheront les cercles c' et c'' d'une même manière et le cercle c d'une manière différente.

3.° Les droites

$$\overline{\overline{(c\,,c')^i}\;\overline{(c\,,c'')^e}\;\overline{(c',c\,)^i}\;\overline{(c'',c\,)^e}}\,,$$

$$\overline{\overline{(c',c'')^i}\;\overline{(c',c\,)^i}\;\overline{(c'',c')^i}\;\overline{(c\,,c')^i}}\,,$$

$$\overline{\overline{(c'',c')^e}\;\overline{(c'',c')^i}\;\overline{(c\,,c'')^e}\;\overline{(c',c'')^i}}\,,$$

couperont respectivement les cercles c, c', c'' aux points où ils devront être touchés par deux cercles qui toucheront les cercles c'' et c d'une même manière et c' d'une manière différente.

4.° Enfin les droites

$$\overline{\overline{(c\,,c')^e}\;\overline{(c\,,c'')^i}\;\overline{(c',c\,)^e}\;\overline{(c'',c\,)^i}}\,,$$

$$\overline{\overline{(c',c'')^i}\;\overline{(c',c\,)^e}\;\overline{(c'',c')^i}\;\overline{(c\,,c')^e}}\,,$$

$$\overline{\overline{(c'',c\,)^i}\;\overline{(c'',c')^i}\;\overline{(c\,,c'')^i}\;\overline{(c',c'')^i}}\,,$$

couperont respectivement les cercles c, c', c'' aux points où ils devront être touchés par deux cercles

qui toucheront les cercles c et c' d'une même manière et c'' d'une manière différente.

On voit donc que la recherche de chacun des huit cercles qui résolvent le problème général se trouve immédiatement réduite à celle d'un cercle passant par trois points donnés; elle se trouvera même réduite à un problème beaucoup plus simple; car les prolongemens des rayons ménés, dans les cercles donnés, par les points de contact qui leur appartiennent, détermineront par leur intersection le centre du cercle cherché lequel aura pour rayon la distance de ce centre à l'un quelconque de ces points.

On voit donc qu'à la rigueur, il suffirait de determiner les points de contact avec deux des cercles donnés seulement. Si donc nous en avons usé autrement, c'est à la fois pour plus de symétrie et pour nous ménager dans la pratique un double moyen de vérification, dans le concours en un même point des trois droites qui par leur rencontre doivent déterminer le centre du cercle cherché, et dans l'égalité des trois distances qui peuvent être prises pour rayon de ce cercle.

Si présentement on suppose qu'un ou plusieurs des trois cercles donnés deviennent des points ou des droites, on sait que le problème se divisera en dix autres, et en ayant égard à ce qui a été observé dans le précédent §, les constructions indiquées ci-dessus pourront encore être exécutées. On pourra donc dé-

terminer les points de contact des cercles donnés avec le cercle cherché; si donc il y a plus d'un cercle donné, le problème se trouvera complètement résolu; et s'il n'y en a qu'un seul, le problème se trouvera ramené au cas où les données, au nombre de trois, ne sont que des points ou des droites, et outre que ces problèmes en eux mêmes n'offrent aucune difficulté, on connaîtra de plus une droite lieu du centre du cercle cherché, ce qui permettra de simplifier la solution.

Ces sortes de problèmes, du moins lors que les points donnés sont au moins au nombre de deux, peuvent au surplus être ramenés à ceux où, parmi les données, il se trouve au moins deux cercles; il ne s'agit pour cela que de substituer à ces points des cercles égaux, d'un rayon arbitraire, dont ils soient les centres, et aux droites d'autres droites menées parallelement à elles, à une distance égale au rayon commun de ces cercles. Les cercles qu'on déduira de ces nouvelles données ne seront point les cercles cherchés; mais ils leur seront concentriques et auront des rayons qui ne différeront des leurs que d'une quantité égale au rayon arbitraire.

§. TROISIÈME

Construction de la sphère qui touche à la fois quatre sphères données.

Soient s, s' s'' s''' les quatre sphères données; soient construits les cônes circonscrits, tant extérieurs qu'intérieurs, à ces sphères prises deux à deux; et soient menés et prolongés suffisamment les plans des cercles de contact.

Alors 1.° les droites

$$\overline{(s,s')^e\,(s,s'')^e\,(s,s''')^e\,(s',s)^e\,(s'',s)^e\,(s''',s)^e}\;,$$

$$\overline{(s',s')^e\,(s,s'')^e\,(s',s)^e\,(s'',s')^e\,(s''',s')^e\,(s,s')^e}\;,$$

$$\overline{(s'',s''')^e\,(s'',s)^e\,(s'',s')^e\,(s''',s'')^e\,(s,s'')^e\,(s',s'')^e}\;,$$

$$\overline{(s''',s)^e\,(s''',s')^e\,(s''',s'')^e\,(s,s''')^e\,(s',s'')^e\,(s'',s''')^e}\;,$$

couperont respectivement les sphères s, s', s'', s''' aux points où elles devront être touchées par deux sphères qui les toucheront toutes de la même manière, c'est-à-dire par deux sphères qui les envelopperont toutes trois ou qui les toucheront toutes trois extérieurement.

2.° Les droites

$$\overline{(s,s')^i\,(s,s'')^i\,(s,s''')^i\,(s',s)^i\,(s'',s)^i\,(s''',s)^i}\;,$$

$$\overline{(s',s'')^e\,(s',s''')^e\,(s',s)^i\,(s'',s')^e\,(s''',s')^e\,(s,s')^i}\;,$$

$$\overline{(s'',s''')^e\,(s'',s)^i\,(s'',s')^e\,(s''',s'')^e\,(s,s'')^i\,(s',s'')^e}\;,$$

$$\overline{(s''',s)^i\,(s''',s')^e\,(s'',s'')^e\,(s,s''')^i\,(s',s'')^e\,(s'',s''')^e}\;,$$

couperont respectivement les sphères s, s′, s″, s‴ aux points où elles seront touchées par deux sphères qui toucheront les sphères s′, s″, s‴ d'une même manière, et la sphère s d'une manière différente.

3.° Les droites

$$\overline{\overline{(s,s')^i(s,s'')^e}\;\overline{(s,s''')^e(s',s)^i}\;\overline{(s'',s)^e(s'',s)^e}}\,,$$

$$\overline{\overline{(s',s'')^i(s',s''')^i}\;\overline{(s',s)^i(s'',s')^i}\;\overline{(s''',s')^i(s,s')^i}}\,,$$

$$\overline{\overline{(s'',s''')^e(s'',s)^e}\;\overline{(s'',s')^i(s''',s'')^e}\;\overline{(s,s'')^e(s',s'')^i}}\,,$$

$$\overline{\overline{(s''',s)^e(s''',s')^i}\;\overline{(s''',s'')^e(s,s''')^e}\;\overline{(s',s''')^i(s'',s''')^e}}\,,$$

couperont respectivement les spheres s, s′, s″, s‴ aux points où elles seront touchées par deux sphères qui toucheront les sphères s″, s‴, s d'une même manière, et la sphère s′ d'une manière différente.

4.° Les droites

$$\overline{\overline{(s,s')^e(s,s'')^i}\;\overline{(s,s''')^e(s,s)^e}\;\overline{(s'',s)^i(s''',s)^e}}\,,$$

$$\overline{\overline{(s',s'')\;(s,s''')^e}\;\overline{(s',s)^e(s'',s')^i}\;\overline{(s''',s')^e(s,s')^e}}\,,$$

$$\overline{\overline{(s'',s''')\;(s'',s)}\;\overline{(s'',s')^i(s''',s'')^i}\;\overline{(s,s'')^i(s,s'')^i}}\,,$$

$$\overline{\overline{(s''',s)\;(s''',s)^e}\;\overline{(s''',s'')^i(s,s''')^e}\;\overline{(s;s''')^e(s'',s''')^i}}\,,$$

couperont respectivement les sphères s, s′, s″, s‴ aux points où elles seront touchées par deux sphères qui toucheront les sphères s‴, s, s′ d'une même manière, et la sphère s″ d'une manière différente.

5.° Les droites

$$\overline{(s,\, s')^e\, (s,\, s'')^e\, (s,\, s''')^i\, (s',\, s)^e\, (s'',\, s)^i\, (s''',\, s)^i}\ ,$$

$$\overline{(s',\, s'')^e\, (s',\, s''')^i\, (s',\, s)^e\, (s'',\, s')^e\, (s''',\, s')^i\, (s,\, s')^e}\ ,$$

$$\overline{(s'',\, s''')^i\, (s'',\, s)^e\, (s'',\, s')^e\, (s''',\, s'')^i\, (s,\, s'')^e\, (s',\, s'')^e}\ ,$$

$$\overline{(s''',\, s)^i\, (s''',\, s')^i\, (s''',\, s'')^i\, (s,\, s''')^e\, (s',\, s''')^i\, (s'',\, s''')^i}\ ,$$

couperont respectivement les sphères s, s′, s″, s‴ aux points où elles seront touchées par deux sphères qui toucheront les sphères s, s′, s″ d'une même manière, et la sphère s‴ d'une manière différente.

6.° Les droites

$$\overline{(s,\, s')^e\, (s,\, s'')^i\, (s,\, s''')^i\, (s',\, s)^e\, (s'',\, s)^i\, (s''',\, s')^i}\ ,$$

$$\overline{(s',\, s'')^i\, (s',\, s''')^i\, (s',\, s)^e\, (s'',\, s')^i\, (s''',\, s')^i\, (s,\, s')^e}\ ,$$

$$\overline{(s'',\, s''')^e\, (s'',\, s)^i\, (s'',\, s')^i\, (s''',\, s'')^e\, (s,\, s'')^i\, (s',\, s'')^i}\ ,$$

$$\overline{(s''',\, s)^i\, (s''',\, s')^i\, (s''',\, s'')^e\, (s,\, s''')^i\, (s',\, s''')^i\, (s'',\, s''')^e}\ ,$$

couperont respectivement les sphères s, s′, s″, s‴ aux points où elles seront touchées par deux sphères qui toucheront les sphères s, s′ d'une même manière, et les sphères s″, s‴ d'une manière différente.

7.° Les droites

$$\overline{(s,\, s')^i\, (s,\, s'')^i\, (s,\, s''')^e\, (s',\, s)^i\, (s'',\, s)^i\, (s''',\, s)^e}\ ,$$

$$\overline{(s',\, s'')^e\, (s',\, s''')^i\, (s',\, s)^i\, (s'',\, s')^e\, (s''',\, s')^i\, (s,\, s')^i}\ ,$$

$$\overline{(s'',\, s''')^i\, (s'',\, s)^i\, (s'',\, s')^e\, (s''',\, s'')^i\, (s,\, s'')^i\, (s',\, s'')^e}\ ,$$

$$\overline{(s''',\, s)^e\, (s''',\, s')^i\, (s''',\, s'')^i\, (s,\, s''')^e\, (s',\, s''')^i\, (s'',\, s''')^i}\ ,$$

couperont respectivement les sphères s, s′, s″, s‴ aux points où elles seront touchées par deux sphères qui toucheront les sphères s′, s″, d'une même manière, et les sphères s‴, s d'une manière différente.

8.° Enfins les droites

$$\overline{(s,s')^i}\,\overline{(s,s'')^e}\,\overline{(s,s''')^i}\,\overline{(s',s)^i}\,\overline{(s'',s)^e}\,\overline{(s''',s)^i},$$

$$\overline{(s',s'')^i}\,\overline{(s',s''')^e}\,\overline{(s',s)^i}\,\overline{(s'',s')^i}\,\overline{(s''',s')^e}\,\overline{(s,s')^i},$$

$$\overline{(s'',s''')^i}\,\overline{(s'',s)^e}\,\overline{(s'',s')^i}\,\overline{(s''',s'')^i}\,\overline{(s,s'')^e}\,\overline{(s',s'')^i},$$

$$\overline{(s''',s)^i}\,\overline{(s''',s')^e}\,\overline{(s''',s'')^i}\,\overline{(s,s''')^i}\,\overline{(s',s''')^e}\,\overline{(s'',s''')^i},$$

couperont respectivement les sphères s, s′, s″, s‴ aux points où elles seront touchées par deux sphères qui toucheront les sphères s″, s d'une même manière, et s′ s‴, d'une manière différente.

Le problème sera donc réduit, dans chaque cas, à faire passer une sphère par quatre points donnés, et on obtiendra, en général 16 sphères touchant à la fois quatre sphères données; mais, c'est encore ici pour plus de symétrie, et pour nous ménager un double moyen de vérification dans la pratique, que nous avons cherché les points de contact sur les quatre sphères, et il suffit, à la rigueur, de les avoir sur deux pour résoudre complétement le problème.

Si l'on suppose que quelques-unes des sphères données deviennent des points ou des plans, ce problème se divisera en quinze autres; et, pour ceux d'entr'eux, où il y aura au moins deux sphères parmi

les données, les mêmes constructions, modifiées comme il a été dit dans le §. I, en fesant connaître les points de contact sur deux sphères, résoudront complétement le problème. Quant aux cas, où il n'y aurait qu'une sphère parmi les données, les mêmes constructions les rameneront à ceux, où ces données ne sont que des points et des plans; et, outre que ces derniers ne présentent aucune difficulté, ou connaîtra de plus ici une droite, lieu du centre de la sphère cherchée; ce qui pourra servir à simplifier le problème. On pourrait aussi réduire les problèmes où il n'y a point de sphères parmi les données, lors que du moins deux ou moins de ces données sont des points, à ceux où il y a au moins deux sphères données; et cela par des moyens analogues à ceux que nous avons indiqués dans le §. précédent.

§. QUATRIÈME.

Recherche analytique du cercle qui touche à la fois trois cercles donnés.

Soient toujours c, c′, c″ les trois cercles donnés, r, r', r'' leurs rayons respectifs; soit pris le centre du dernier pour origine des coordonnées, que nous supposons rectangulaires; et soient respectivement a, b, a', b' les coordonnées des centres du premier et du second.

Soient A, B les coordonnées du centre et R le rayon du cercle cherché; supposons que ce cercle doive toucher de la même manière les trois cercles donnés; et désignons par x, y les coordonnées de son point de contact avec c″; nous aurons les équations

$$A^2+B^2=(R\pm r'')^2, \qquad (1)$$
$$(A-a)^2+(B-b)^2=(R\pm r\ )^2, \qquad (2)$$
$$(A-a')^2+(B-b')^2=(R\pm r'\ )^2, \qquad (3)$$
$$Ay=Bx, \qquad (4)$$
$$x^2+y^2=r''^2. \qquad (5)$$

En ayant égard à l'équation (5) les équations (1) et (4) donneront pour A et B des valeurs rationnelles; ces valeurs étant substituées dans les équations (2) et (3), rabaissées préalablement au premier degré, au moyen de l'équation (1), il en résultera deux nouvelles équations entre lesquelles éliminant R, qui ne s'y trouvera qu'au premier degré, on obtiendra, toutes réductions faites,

$$\frac{ax+by-r''(r''-r)}{a^2+b^2-(r''-r)^2}=\frac{a'x+b'y-r''(r''-r')}{a'^2+b'^2-(r''-r')^2}; \quad (6)$$

équation d'une droite qui détermine sur c″ des points de contact avec deux cercles qui résolvent le problème. Cette équation demeurant la même, lors qu'on change simultanément les signes de r, r', r'', il s'en suit que,

pour les huit combinaisons dont les signes de ces rayons sont susceptibles, elle ne prend que quatre formes distinctes.

Les deux manières les plus simples et les plus naturelles de rendre l'équation (6) identique sont de supposer successivement 1.° que les numérateurs de de ses deux membres sont nuls ; 2.° que ces numérateurs sont respectivement égaux aux dénominateurs ; ce qui donne toutes réductions faites,

$$\left.\begin{array}{l} ax+by=r''(r''-r), \\ a'x+b'y=r''(r''-r'); \end{array}\right\}(7)\qquad \left.\begin{array}{l} a(x-a)+b(y-b)=r(r''-r), \\ a'(x-a')+b'(y-b')=r'(r''-r'), \end{array}\right\}(8)$$

or, en fesant tourner les axes autour de l'origine, de manière que celui des x passe tour-à-tour par les centres des cercles c, c', ce qui donnera successivement $b=o$, $b'=o$, ou reconnaîtra facilement les droites (7) pour celles que nous avons désignées par $(c'', c)^e$, $(c'', c')^e$, et les droites (8) pour celles que nous avons désignées par $(c, c'')^e$, $(c', c'')^e$; d'où l'on devra conclure que la droite (6) est celle que nous avons désignée par

$$\overline{\overline{(c'', c)^e}\ \overline{(c'', c')^e}\ \overline{(c, c'')^e}\ \overline{(c', c'')^e}};$$

ce qui justifie les constructions indiquées dans le §. II.

§. CINQUIEME.

Recherche analytique de la sphère qui touche à la fois quatre sphères données.

Soient toujours s, s', s'', s''' les quatre sphères données, r, r', r'', r''' leur rayons respectifs; soit pris le centre de la dernière pour origine des coordonnées, que nous supposons rectangulaires; et soient respectivement a, b, c, a', b', c', a'', b'', c'' les coordonnées des centres de la première de la seconde et de la troisième.

Soient A, B, C les coordonnées du centre et R le rayon de la sphère cherchée; supposons que cette sphère doive toucher de la même manière les quatre sphères données; et désignons par x, y, z les coordonnées de son point de contact avec s'''; nous aurons les équations

$$A^2+B^2+C^2=(R\pm r''')^2, \qquad (1)$$

$$(A-a)^2+(B-b)^2+(C-c)^2=(R\pm r)^2, \qquad (2)$$

$$(A-a')^2+(B-b')^2+(C-c')^2=(R\pm r')^2, \qquad (3)$$

$$(A-a'')^2+(B-b'')^2+(C-c'')^2=(R\pm r'')^2, \qquad (4)$$

$$Cx=Az, \qquad (5)$$

$$Cy=Bz, \qquad (6)$$

$$x^2+y^2+z^2=r'''^2. \qquad (7)$$

En ayant égard à l'équation (7), la combinaison des équations (1), (5), (6) donnera pour (A, B, C des valeurs rationnelles; ces valeurs étant substituées dans les équations (2), (3), (4), rabaissées préalablement au premier degré, au moyen de l'équation (1), il en résultera trois nouvelles équations entre lesquelles éliminant R, qui ne s'y trouvera qu'au premier degré, on obtiendra, toutes réductions faites, la double équation.

$$\frac{ax+by+cz-r'''(r'''-r)}{a^2+b^2+c^2-(r'''-r)^2}=\frac{a'x+b'y+c'z-r'''(r'''-r')}{a'^2+b'^2+c'^2-(r'''-r')^2}=\frac{a''x+b''y+c''z-r'''(r'''-r'')}{a''^2+b''^2+c''^2-(r'''-r'')^2}; \quad (8)$$

appartenant conséquemment à une droite qui détermine sur s''' les points où elle doit être touchée par deux sphères qui résolvent le problème. Cette équation demeurant la même, lors qu'on change simultanément les signes de r, r', r'', r''', il s'en suit que, pour les seize combinaisons dont les signes de ces rayons sont susceptibles, elle ne prend que huit formes distinctes.

Les deux manières les plus simples et les plus naturelles de rendre la double équation (8) identique sont de supposer successivement 1.° que les numérateurs de ses membres sont nuls; 2.° que ces numérateurs sont respectivement égaux à leurs dénominateurs; ce qui donne, toutes réductions faites.

$$\left.\begin{array}{l} ax+by+cz=r'''(r'''-r)\,, \\ a'x+b'y+c'z=r'''(r'''-r')\,, \\ a''x+b''y+c''z=r'''(r'''-r'')\,, \end{array}\right\}(9)\qquad \left.\begin{array}{l} a(x-a)+b(y-b)+c(z-c)=r(r'''-r)\,, \\ a'(x-a')+b(y-b')+c'(z-c')=r'(r'''-r')\,, \\ a''(x-a'')+b''(y-b'')+c''(z-c'')=r''(r'''-r'')\,, \end{array}\right\}(10)$$

or, en fesant tourner les plans coordonnés autour de l'origine, de manière que le plan des xy passe tour-à-tour par les centres des sphères s, s', s'', ce qui donnera successivement $c=o$, $c'=o$, $c''=o$, et rapprochant ces résultats de ceux du §. précédent, on reconnaîtra facilement les plans (9) pour ceux que nous avons désignés par $(s''', s)^e$, $(s''', s')^e$, $(s''', s'')^e$, et les plans (10) pour ceux que nous avons désignés par $(s, s''')^e$, $(s', s''')^e$, $(s'', s''')^e$, d'où l'on devra conclure que la droite (8) est celle que nous avons désignée par

$$\overline{\overline{(s''', s)^e\,(s''', s')^e\,(s''', s'')^e}\;\overline{(s, s''')^e\,(s', s''')^e\,(s'', s''')^e}}\,;$$

ce qui iustifie les constructions indiquées dans le §. III.

Les constructions précédentes s'appliquent littéralement aux deux problèmes suivans :

1.° Trois ellipses semblables et semblablement disposées étant données, trouver une quatrième éllipse semblable et semblablement disposée qui les touche toutes trois ;

2.° Quatre ellipsoïdes semblables et semblablement disposés étant donnés, trouver un cinquième ellipsoïde semblable et semblablement disposé, qui les touche tous quatre.

Cela est évident pour les ellipses en passant aux projections circulaires ; et quant aux ellipsoïdes, le calcul n'est ni long, ni difficile.

CONTINUAZIONE

DE' PROGRESSI

DELLA POESIA

ARTICOLO PRIMO

DELL' ARTE TRAGICA.

La tragedia dà conto di se, e della sua origine in questi versi del poema intitolato: « il tempio della tragedia » del Gesuita Marsì, franzese poeta.

. . . . Regina vocor, si respicis ortus
Rustica vilis eram, quam nunc complectitur ingens
Regia, Sylvestres olim tenuere tabernæ,
. . . .
Tunc inerat tragicis species lætissima scenis,
Pro lacrymis risus, pro sanguine vina fluebant;
. . . .
Nescio quid, primæ aderant vestigia sortis,
Ut cum sylvestres agrestis forte puella
Deserit in melius mutata sorte penates,
Urbanisque recens se se hospita cœtibus addit,
Illa quidem nitidas humeris imponere vestes
Festinat, succisque genas, ac tempora pingit,
Et rudibus flexum digitis accomodat aurum,

Culta quidem forma est; sed nondum juncta decori
Majestas, et vultus adhuc clam prodit agrestem.

Ci è caduto in pensiero, che andasse pur bene al nostro intento il premettere i versi qui sopra, agguisa di acconcia epigrafe, versi i quali non altro essend' eglino, se non che l' elegante sì, ma fedele ampliazione di quanto sull' origine della tragedia ci narra Orazio nella sua poetica, ci somministrano ciò tutto quanto, che saremo per dire per conto della medesima, qual un comento, che ne lo dilucidi di mano in mano.

Dapprima, come i più sanno, il dramma, se dramma dee dirsi, tragedia non mai, (poichè erano scherzo o un gioco, più inteso a provocare le grasse risate dei rustici villani, che non a cavarne loro stilla di pianto) era esso il dramma primiero siffatto una festa campestre in onore di Bacco, o di Apolline, o di un qualche altro Nume loro locale, o semideo, in cui su di certe panche a cavalletti di legno affidate, a maniera di pulpito per le campagne, vergini, o giovani donne a giovinetti unite, e fanciulli, ne cantavano di volta in volta le lodi; a codesti dell' uno sesso e dell' altro cantanti presidea un uom maturo, perito di cose sacre, il quale conduceane, e regolavane il coro (1) e la musica, e detto erane perciò il Corago o il Corifeo;

(1) La Tragédie informe, et grossière en naissant
N'était, qu'un simple choeur etc.
Boileau. Art poetique.

costui, quando prima, e quando dopo del canto, un' allocuzione faceva, ed esponeavi alla gente di contado l'origine, l'occasione e lo scopo di quella festa, e gli attributi della deità, ad ossequio della quale e ad encomio celebravasi tale solennità, e non senza condire tutta la mitologica storiella di alcuni morali ricordi, quali glieli potea suggerire l'etica imperfettissima de' pagani Politeisti campagnuoli.

Ecco qui adunque già di due interlocutori composto, qual' un dialogo, questo qualunque spettacolo, del quale, se di primo abbozzatore di tragedie si parli, fu egli in Atene, Tespi, se di commedie, Epicarme in Sicilia, non in Atene, ove per altro il comico siculo genere di Epicarme accolto venne con giubbilo pari a quello di riportata vittoria sopra della noja, e poi coltivatovi, non so, se con fortuna migliore da Eupoli e da Susarione, e finalmente da Aristofane, ma certamente nè in allora, nè in appresso poi, sino a Menandro. Questi due generi in Grecia, cioè tragico e comico, non comparirono l'uno dall'altro distinti, posciachè l'uno si rappresentava, non che intersecato, ma incorporato nell'altro. Gli Eupoliani, e gli Tespiani spettacoli si celebravano dove, e come dicevamo poc'anzi, per le campagne e borgate dell'Attica, e colà dove e quando volealo la ricorrenza della mietitura, o della vendemmia, o di altri rurali festeggiamenti; ed è cosa nota che chiudeasi la cotal festa da uno zanni, o buffone, il quale impimstricciavasi la faccia di mosto, per

quelli far ridere spettatori, cui il mosto fervea ne' precordj.

Perciò è che quando nelle mura di Atene istessa introdotto venne il già campestre spettacolo, e regolato a tragedia, per a perpetuità attestarne l'origine agreste; da una parte si conservò il coro, e il titolo della tragedia, derivante da *tragos* che suona *capro* fra noi, che premio era in quel certame di chi vincea, e dall' altra terminavasi da finale burletta o farsa, cioè con quella quarta pure nominata tragedia, che satirica appellavasi, la quale colle tre precedenti su di un soggetto identico la greca tetralogía componeva e chiudea; laonde è che tragici e comici autori vi si vedeano trattare uno stesso argomento; si piangea alla Niobe di Euripide, e poi si ridea alla Niobe di Aristofane; e Numi, ed eroi, quali Ercole e Bacco comparivano alternativamente e figli di Giove, e ghiottoni, o vigliacchi, e talvolta ubbriachi vi ci venieno a far ridere la gente; del che tuttora un saggio ne abbiamo ne' Ranocchi del greco Aristofane, e nell' Anfitrione del Plauto latino, egregiamente ricopiato poi dal Moliere e in versi francesi tradotto.

Qui prima di proseguire più avanti del solo trattandosi genuino tragico dramma, ci estenderemo alquanto di più sopra di ciò, che già nel proemio di volo accennammo, cioè che nella greca tragedia tutta, o quasi intera cantavasi, non meno che latina secondo quanto ce ne lasciò scritto nelle sue epistole Orazio, e che

si ha da riconoscere perciò la nostra odierna recitabile tragedia, non già, direi, qual una legittima figliuola, ma qual una spuria figliuola dell' antica, ma la quale per altro porta in se un merito preclaro, sì per altezza di sentimenti, e si per più verità d' illusione, che non l' antica cantabile, di cui altronde il solo melodramma, ovvero la nostra opera in musica, è vera unicamente, e legittima prole, ed introdottasi per non comparire giammai disgiunta dal canto.

Fatto sta, che Menandro fu il primo al certo fra i Greci, che recitare, e non più cantare facesse i drammi, i quali non erano tragedie, ma commedie, e che i primi ad imitarlo in Roma furono li comici poeti, fra quali Plauto e poi Terenzio, e quindi fors' anco i tragici poeti Romani, de' quali l'uno fu Seneca, che ne seguirono l' esempio. Ma così in Atene che poi in Roma, siccome il coro era stato, come a dire, la cuna, in cui per la prima volta vagì il dramma, ciò fece, il che avvien spesso fra gli uomini, che siasi voluto ritenere questa anticaglia del coro in venerazione della sua antichità, quantunque già divenuto non che inutile, ma incongruo eziandío per riguardi parecchi. Vero è, che in quel principio la favola, e i personaggi che di mano in mano si fecero entrare a interloquirvi insieme, altro non furono, che un' aggiunta al coro, il quale a vicenda cantava ditirambi e peani, o ballava; ma dopo che il tragico dramma fu per mezzo degli Eschili, de' Sofocli, ed Euripidi reso una rappresenta-

zione di qualche fatto insigne ed illustre, divenne codesto coro, pur tuttora, interloquente, un impiccio, il cui menomo inconveniente era d' indurre nel corso del dramma inverosomiglianze parecchie, che ad ogni piè sospinto veniano a tradirne l' illusione e l' effetto. Eh come credere infatti, di gran Principi e personaggi od Eroi, che i loro arcani divisamenti, e pensieri, spesso gelosi, o malvagj, disvelassero a uno stuolo di gente, che cantava e ballava, e che da questa, e con questa si consigliassero? Ma un tal coro tuttavia, il quale dapprincipio era un sì sguajato, sgraziato, e sì meschino baccanale, a poco a poco poi ricevette alcuni aggiuntili accessorj di interlocutori, molto più da pregiarsi, che desso nol fosse, e intendo quì di quel primo coro per lo più canagliesco, a cui i Greci in assai cose giusti estimatori, e sagaci non però vollero rinunciare giammai.

Quindi è, che non mi stupisce gran fatto, che alcuni nostri pedanti moderni nati per far alla cieca l' apoteosi di tutte le cose degli antichi, deplorino l' invalsa nostra usuale drammatica, la quale ha già questi a lor cari cori per lo ordinario eliminati, e sbanditi. Si dice che l' arte della navigazione è nata dall' arte della pesca, ora dunque che quella prima arte si è perfezionata cotanto, e apporta sì grandi guadagni a chi l' esercita, dovrebbesi navigando all' Indie sempre pescare, e riputare quello, che dalle pescagioni si ritrae, quale il più bel lucro, e il migliore del veleggiare. Dovressimo pur una volta, credendo il vero,

discredere il falso pedantesco, cioè che gli antichi avessero impalmata pel buon manico l' arte teatrale, che i drammi loro, giocosi fossero, o serj, erano canto dal principio al fine della favola, che la recitazione era loro cosa ignota, e fors' anco ai Romani, e che i drammi nostri, anche appunto perchè si recitano, hanno essi perfezionata, ampliandola, quest' arte rappresentativa.

L' illusione teatrale evvi spesse volte in conflitto ed in guerra con quel diletto, che altri vienvi musicale a cercare, d' essa illusione a disagio; coloro, a cui piace la musica, sagrificano al piacer dell' udirla quel più d' illusione, che la semplice recita loro apporterebbe; e convien pur dire, che non pochi di tali sagrifizj i Greci facessero dell' illusione, che la semplice recita loro apporterebbe; e convien pur dire, che non pochi di tali sagrifizj i Greci facessero dell' illusione alla musica; il che è tollerato, e tollerato anche troppo, che succeda oggidì. Ma qual compenso di piacere potrà lor per avventura fornire l' importuna, per lo più, irremovibile, incongrua presenza del coro? Non saprei immaginarlomi, e neppure il motivo di tante incoerenze, che ritroviamo tratto tratto nelle loro tragedie, se non che forse quel genio, che sempre, o non poche volte inclinò gli autori della scena greca ad imitare alcuni spropositi, che talvolta pur s' incontrano del divino Omero nei poemi, poemi ne' quali del continuo quasi ogni loro tragico tema e concetto pescarono.

Ed infatti, come scusare Sofocle di somma inverosimile insomiglianza nel suo Edipo, il quale, dopo aver regnato già intorno a sedeci anni in Tebe, dice egli stesso, di se, non aver mai inteso nulla del tempo del sito, e del modo dell' assassinamento di Lajo di lui predecessore al trono Tebano; e perciò dimandar egli al coro, se dentro di Tebe, o per istrada, o in paesi lontani ciò avvenne; e di un caso trattandosi, a cui collo scettro dovea e la mano della vedova Regina, sua, ma ignota, madre, come poteasi supporre del medesimo, che mai non si desse pensiero, o cura d' intenderlo da lei o da altri, e chiarirsene? Convien dire, che punto curioso non fosse, o che oltre misura taciturne fossero la corte Tebana, e Giocasta, o converrà, a poter digerire cosa sì strana, accettare per buona l' apología, che alcuni ne fanno, dicendo, che un tal mancamento è uno di quelli, che sfallano l' occhio e l' attenzione dei più degli astanti, e che quelle cose, comunque inverosimili, che osservate subito sono dalle persone d' ingegno troppo sottile, ma le quali dall' intensità della commozione vivace vengono, a così dire, trasandate, e assorbite, non hanno da soffermare mai, o a sgomentare l' autore, cui torni per altri degni motivi l' avventurarle, tanto più che il Fatalismo, domma presso i Politeisti inconcusso, lanciava di tutti i misfatti, che in terra seguivano, in Cielo la causa e la colpa, e che Edipo predestinato al parricidio da colassù dovea ignorare ciò, che nessuno eravi, che ignorasse.

Un altro esempio addurremo tra poco di questa non men cieca fede che sciocca al fatalismo, intanto senza sì tosto uscire da questa Reggia fatale di Tebe, chi potrà non ridere, e non condannare ad un' ora il raziocinio, che fa la suddetta Giocasta appo di Euripide nella Tebaide a' suoi figliuoli nati d' incesto, Eteocle e Polinice? Dessa a color ragionando del patto, che fatto aveano di ritenere alternamente ciascuno il regno dentro il periodo di uno in altr' anno, e vedendo non esservi modo alcuno per indurre Eteocle a volerlo alla sua volta dismettere, ella soggiunge, onde piegarlo all' abborrito duro abbandono, fra l' altre ragioni, che l' uguaglianza venne ab-antico ad aver in tutti i tempi regolate le vicende periodiche delle notti, e de' giorni.

Or qui ritornando al fatalismo, non è da dubitarsi, che una tal disperata credenza, non abbia fatto, che nel petto loro non accogliessero i Greci più favorevolmente lo spavento, che non la pietà, e la ferocia, che non la compassione; Clitennestra, dopo aver scannato il marito, racconta al suo coro il misfatto, ma con un amaro sorriderne, e colla baldanza degli scellerati, e in vendetta della sacrificata Ifigenia, e della a lei preferita Cassandra, grava la natura, e i numi di avernela a ciò eseguire sospinta, e soggiunge ancora al Coro rivolta: « ecco mio marito esangue, io, io lo svenai, e il suo sangue sopra di me schizzato io ricevei con non minore anzietà, con cui il terreno arso

dal solstizio, accoglie e beve le rugiade del cielo. Egli mia figlia immolò ed io l' ho trafitto, Clitennestra non è, ma il demone di Atreo, quello stesso, che le sanguinose imbandigioni esecrande apprestò di questo Re, questo demone vestì li miei sembianti per poscia fare dei figliuoli di Tieste strepitosa vendetta. »

D' altro, a dir vero, l' istoria de' secoli della Grecia, comunemente detti Eroici, non favella, se non che di assassinii e trucidamenti, di incesti, di usurpazioni e violenze, e di nefandi orrori; in que' tempi è, che appunto comparvero quegli scellerati insigni, il cui nome, perchè famoso nel male, ci si tramandò, cioè gli Eteocli, gli Atrei, gli Oresti, le Erifili, le Clitennestre, le Fedre, e le Medee; e que' Principi, a un di presso, tutti, che andarono contro di Troja all' assedio, vennero dalle mogli al ritorno traditi, onde cotanto è decantata Penelope, perchè ella sola non prevaricò al pari dell' altre; il solo reame d' Argo e Micena il teatro divenne di spaventose catastrofi, la cui scena non cessa grondar sangue: vienmi asserito da persone perite nelle lettere greche, che in fatti nel primitivissimo idioma greco di que' secoli, il senno, la probità, e la giustizia, e le più fra le virtù morali neppur avean esse un nome spiccio, e distinto, come non hannolo per anche oggidì appo i selvaggi d' America; quindi è che i Greci drammatici autori volendo limitarsi alla loro mitologica e patria antichità in teatro, astretti si videro ad immaginare uno spettacolo per

macchine, maschere, musiche terrifiche e colossali, e per apparati insomma atti non meno, che il soggetto, ad incutere il brivido dello spavento, il quale operava talvolta, che vi si sconciassero le donne incinte dalla paura, e che dallo sbigottimento vi ci morissero oppressi li bambini, ed anco i fanciulli.

Se poi le regole dell' arte tragica si vogliano desumere, come hanno voluto persuadere a se stessi, aver fatto parecchi eruditi moderni, dalle greche tragedie, io non saprei, come ciò fare si possa, o siasi in buona fede e ragione e rettamente potuto farsi. Dappoichè tutte quelle leggi, le quali con tale mira ed intento si intimarono da costoro, non portano su di alcuno autorevole fondamento di greche tragiche favole, nelle quali s' incontrano ad ogni passo problemi da sciogliere, e difficoltadi al riguardo siffatto da dover superare, o scansare, ognuna delle ammesse loro regole vi si vede combattuta dall' esempio in contrario, e ogni esempio contrario puote benissimo da un qualche buon' esito coonestarsi, e trovansi le maniere, e le pratiche opposte essere fiancheggiate da nomi grandi ugualmente, per modo che questo è un arrischiarsi a condannare, od a biasimare almeno i primarj ingegni d' Atene cosicchè parmi, che null' altra regola, o legge dapprima si volesse colà serbata gelosamente e sancita, se nōn quella, che non si è stimato doversi sull' autorità loro ai moderni prescrivere, cioè la tetralogía, e intendo dire dell' obbligo di comporre quattro tragedie su di un solo prototipo.

Concorro pienamente a questo riguardo nell' opinione del Mattei, il quale andando certo, che siensi smarrite, non le note grammaticali degli scoliasti, ma quelle bensì degli sceneggiamenti e apparati, ne sia quindi avvenuto, che venissero male intesi i precetti di Aristotile, e di Orazio sull' unità del luogo della scena, non mai avendo voluto intendere i prefati per scena stabile ed unità della medesima, se non che forse non si debbe far, che lo spettatore passi d' un salto di Atene in Roma (come appunto fa Skakespeare) e come alcuni allora facevano, del che si recano esempj anche de' Greci, (2) gli altri precetti poi della drammatica di Aristotele e di Orazio nelle poetiche loro non si hanno da riguardare, quasi fossero ricavati da quello che praticavano gli autori, ma più veramente agguisa di regole, secondo le quali, appò il loro criterio e giudizio, si sarebbe potuto perfezionare l' arte del teatro, sbandendone appunto, come spiegasi Orazio, le battaglie, le burrasche, le pompe trionfali, in cui vedeasi portare cattiva tutta Corinto, infine lo spettacoloso eccessivo e assordante, che distraea lo spettatore dalla azione da seguirsi, dalla mozion degli affetti, dalla musica e dalla poesía; epperò scrisse Orazio, che Medea non dovesse in iscena i figli scannare, perchè in qualche dramma s' insanguinava essa malamente; così dicasi d' altri suoi precetti, o

(2) Mattei. Traduzione de' salmi, vol. 5, dissertazione 16, discorso preliminare pag. 23. 69.

Aristotelici; onde è da credere di tali due sommi ingegni, che il dramma semplicemente recitato, spoglio di musica e coro, quale s' immaginò da noi moderni, si perfezionò e si eseguisce, è, dico, da credere, che lor fora stato graditissimo, dappoichè in questo non vi sono macchine, decorazioni o tumulti tali da distogliere l' attenzione degli ascoltanti dall' intento principale ed oggetto della rappresentazione.

Ma appunto per non essersi mai voluto dagli eruditi precettisti moderni far la debita e spiccata distinzione tra il melodramma (l' unico cioè spettacolo che avessero gli antichi) e il dramma recitabile, nato in questi ultimi secoli, svegliate si sono oggidì tante controversie su di tale proposito, e dispareri cotanti. Gli studiosi degli antichi, e più in Francia, che altrove, ove i teatri per la recita non sono altro più che sale, dicono, che quella nostra e loro scenerella non male rassomigliasi ad un parlatojo; altri di genio contrario e di scuola, e non forse contro il buon senso e la pratica degli antichi relativamente all' intimatone precetto delle tre o quattro unità teatrali esclamano, che il fisso periodo delle ventiquattr' ore altro non fa e non ha fatto fin' ora presso di noi, fuorichè accumulare sguajatamente le inverosomiglianze più strane e scipite, e procedendo di qui più avanti ha osato asserire, che oggimai sarebbesi dovuto riconoscere, che un solo ed unico archetipo drammatico, adattabile a tutti i popoli, tempi e governi, come a tutti i casi

terrifici o patetici, come composti o semplici, era puerilità tale da non poter riscuotere venerazione e plauso, se non che dai copisti d' un arte, e non da tanto da saperla piegare ai tempi nostri, e da gente prostratasi ad adorare vilmente tutto quanto ciò che prima fu fatto, e totalmente priva di mente inventrice.

Altri vi fu che andò più oltre, non so, se bestemmiando, o meramente esagerando sul moderno gusto e sapere, seguitando a deblaterare in tal forma e dicendo: « Ben a ragione adunque volgonsi a materia di scherno e i ceppi continui nella scelta degli argomenti, e nel modo del dover disporre la favola e in quella assegnare quantità di uscite, e entrate insignificanti, e violente, che un' azione ristringono estesa e naturalmente spaziante, e il cui libero andare saría stato al fatto conforme e ragionevolissimo; quindi è, che il soggiogato poeta dove' trastagliare la tela istorica, che ha tra le mani in forma da farla capire dentro il riquadro delle regole; oh inconcepibile balordaggine! »

Chiunque è filosofo, chiunque cioè agli uomini e alla natura, non già agli accademici, non già ai giornalisti porge orecchio, « ecchè, dic' egli, noi siamo in mezzo di quest' Europa, vasta scena nostrale dei casi ed eventi i più variati e stupendi, e non abbiamo ancora noi un' arte drammatica, che sia nostra: nè dato ancor ci è di comporre senza il sussidio dei Greci, e de' Romani, dei Babilonesi, o dei Traci,

di un Agamenone andiamo in traccia, di un Edipo ec; scoprimmo l'America, e la scoperta siffatta ha già rifusi due mondi in uno, mille nuove relazioni ha già create fra noi, godianci la stampa, la polvere, la bussola, le poste itinerarie; e colle nuove idee che da tutto questo ci sono state fornite, non abbiamo ancora un'arte drammatica, che possiam dir nostra? In mezzo di tanto sapere moderno, sdegneressimo questa viva natura e spirante che veggiamoci attorno, che ha i muscoli pieni, angolosi, animati, esprimenti, che provoca ad esser dipinta, il nostro pennello ella invita, per volgerci a delineare un Greco cadavere o Romano, e a colorirne le slividite guancie, a vestirne le assiderate membra, e vacillante su i piedi a dirizzarlo, e ad insufflare in quegli occhi smorzati, nella sua lingua gelida, in quelle braccia distese e rigide, un fiato di vita, e con questo un idioma, che non conobbe, ed un moderno gestire? Oh abuso di fantoccio antico! (3)

In fatti fora pur bene oggimai darsi opera di dimenticare in lo nostro teatro le storie greche, e massime le favolose de' tempi eroici, di cui gli orrori vengono scusati mai sempre col fatalismo, e dal mal esempio degli abitatori dell' infame loro Olimpo, e che facessimo in vece drammi nazionali; ma i pedanti hannoci

---

(3) Mercier. Tableau de Paris vol. 4. Chap. 333. pag. 155; 174.

tanto ridetto, che senza ricopiare, o imitare i nostri maestri (che veramente tali ne furono) antichi, nulla è che si faccia di pregievole, che abbiamo timore ezi-andío di scostarci alcun poco dall' osservanza scrupolosa di quelle tre o quattro unità, che gli Antichi per altro non osservavano, ma le quali, ci fu detto, che osservasser eglino con esattezza; il che manco male fu che i loro scolari credessero, ma il peggio fu che anco li semi-dotti retta loro dessero; Ora queste unità, sforzo in-felice di poveri ingegni, costringono, per amore di un insognatosi verosimile, il poeta a raggirarsi in modo che un gran fatto, che cangia la faccia del mondo o d'un regno, succeda in un giorno, e tutto si passi su di un pavimento medesimo, o vi si racconti, e che sia vio-lentato a cominciare, e procedere, a finire nel giro di ventiquattr' ore. Fatto sta, che i letterati, che oltre-passano gli anni quaranta, se non si sieno disingannati per tempo, danno in escandescenze all' udire tutte queste eresíe contro la pretesa loro sana teatrale dottrina, appunto perchè sempre le false opinioni, anche scien-tifiche, incalliscono coll' incallire della testa, che le accolse e rinchiude.

Non abbiamo voluto tacere queste poco misurate, e pesate declamazioni, che alcuni fanno, quantunque non ci seducano o ci abbaglino siffattamente da farci ab-bracciare tutte queste stranezze o ad approvare le in-debite invettive, che vanno a ferire letterati chiaris-simi, ma a dirne il vero nostro sentirne, vorressimo

pure eliminate vedere dal nostro moderno cristiano teatro le orribili favole greche massimamente de' secoli eroici, e quelle prima dell' altre, in cui il fatalismo, o l' Olimpo sono d' ogni empietà, e nefandezza la cagione fatale insieme e la scusa, e mi pare che senza richiamare su gli odierni teatri le abusate indecenti rappresentazioni religiose dello scorso medio evo, si potrebbe porre in iscena gli argomenti fornitici in copia dalla storia moderna, tanto più, che de' consimili ne leggiamo o godiancene in teatro già in sì gran numero di drammi più o meno eccellenti, che potiam senza temer di penuriarne fare lo spurgo del nostro teatro tragico d' ogni greco politeistico rancidume, e quì per meglio per via d' esempj spiegare il mio pensiero e chiarirlo, citerò qui sotto in nota non tutte, ma alcune delle moderne tragedie Italiane o Franzesi, che acclamate più o meno corrono stampate e si rappresentano tuttodì, (4) quindi venerando noi di ciascuno il parere, ed il genio altrui diverso dal nostro, passeremo ad altre osservazioni da non trasandarsi intorno all' arte tragica, e ad altre questioni riguardanti

(4) Tragedie Italiane del Magnacavallo, il Corrado Marchese di Monferrato. Di Alfonso di Varano, il Giovanni di Giscala, e la santa Rosa di Lima. Del Gesuita Granelli. Un teatro Ebraico in tre tomi. Del Corrio Gorini, il Narsete, il Meemette, la Gezabelle. Dell' Alfieri, Bianca Capello, la congiura de' pazzi, Maria Stuarda.

Tragedie Franzesi. - Del Rassine: Ester, Atalia, Rajazette. - Di Pietro Corneille: il Poliuto, il Cid, la Teodora. Di Tommaso Corneille: il Conte di Essex. - Del Voltaire: Zaira, Alzira, Maometto il Profeta, Tancredi - D' altri: il Conte di Warvich, il Conte di Cominges.

la medesima, che si son mosse, e si vanno agitando e movendo.

Epperò non mi sfugge, che nella drammatica poesía, siccome più imitatrice dell' altre poesíe di cui in prima trattammo si dee distinguere l' imitazione dalle cose imitate. Un giovanetto, il quale legga ciò, che si mette in bocca a quel ridicolo personaggio di Tersite, o all' impostore Maometto, od a quello che si fa operare ed eseguire da costoro, debbe del poeta, se sel meriti, lodar l' arte, ma l' imitata azione abborrire, giacchè perspicuo corre certamente il divario tra l' imitar bene, e l' imitare una cosa buona, e sta d' ogni imitazione il pregio nella relazione e somiglianza dell' imitato oggetto colla fattane rappresentazione; gli oggetti naturalmente bruttissimi e schifosi hanno da esser vestiti di spiacevole tetro colore. Pericolose, perchè false sono le massime de' versi seguenti:

Se qualche misfatto
Talor si può fare,
È sol per regnare,
Che scusasi fatto.

Allo splendor del trono
Belle le colpe sono,
Perde l' orror l' inganno,
Tutto si fa virtù

Metastasio nella Didone.

perciò stanno bene in bocca di Creonte e di Jarba; così dicasi di quelle che il gran Cornelio fa parlare a Cleopatra nella sua Rodoguna.

Ma si potrebbe domandare da un qualche sottile acuto Filosofo perchè tanto diletto gli uomini pigliano in queste tragiche azioni, e nel mirarsi rappresentare

le peripezie, e gli infortunii de' magni personaggi già da più secoli fuor de' viventi? Al che non men sottilmente si potrebbe rispondere, che in noi tal diletto e con nostro moral giovamento s'ingeneri dall'imparar che facciamo tacitamente, e come di nascosto, in qual modo ce ne andiamo a di molte sventure soggetti, e che non è da porre fidanza nel corso consueto e tranquillo delle cose del mondo, e perchè altresì di quel poco ci appaghiamo assai più, che impariamo da noi, che del molto, che dagli altri, non potendo da questi altri noi imparare che chesiasi, se non che confessandoci ignoranti di quel tanto che se ne impara, e quindi obbligati a coloro che ce l'insegnano. Ora nell'azion teatrale benchè si veggano le cose per mezzo, e cogli occhi del poeta, cioè a quella guisa, ch' egli le immaginò, nulladimeno non comparisce questo poeta egli in persona sul teatro, ma l'attore, e questi non parla da filosofo, da oratore, o da istorico, ma bensì come appassionata persona per esprimere ciò ch' ei desideri, in ordine ad un certo fine, senza a noi badar punto, e senza che noi ci siam fatti accorti, ch' egli c'insegna; dopo questo motivo alquanto astratto del compiacimento nostro nelle azioni teatrali, un altro motivo, ma fisico ne addurremo, che al primo porge non lieve rinforzo, ed è che gli uomini hanno parecchie fiate bisogno, quando di lagrimare, quando di ridere; e su del riflesso siffatto, quasi farmaco e medicina trovate furono

le addoloranti favole dette tragedie, acciocchè raccontateci, od espresse altrimenti ne' teatri cavassero dagli occhi le lagrime a coloro che ne hanno mestieri; e quell' altre favole, che appelliamo commedie, acciocchè richiamassero il riso in sulle labbra di coloro, che aveano già lagrimato abbastanza, ed ai quali non più punto giovasse di piangere; e così tutti o piangendo, o ridendo della loro opposta infermità risanassero. (5)

Ma ciò tutto posto ed ammesso, dimandar si potrebbe ancora de' casi tragici, per qual mai motivo se ne vada in traccia esclusivamente fra gli Eroi e fra i Principi, e per lo più non si scelgano nelle classi inferiori della cittadinanza, dalle quali, se gli infortunii consimili si pigliassero, è da credere, che assai più gagliardi li siffatti a colpirne verrebbono, e che ben altrimenti ne sentiressimo orribilmente fischiare il flagello d' intorno all' orecchio sul timor che cogliesseci? Ma . . . non saprei, rispondo . . . ci ho dubbio . . . conciosiachè appunto perchè tali infortunii privati in noi desterebbero di soverchio gagliarde le commozioni, e

---

(5) La tragedia personificata in dea nel già citato poema latino del Marsì Gesuita Francese intitolato. « Il tempio della tragedia » si fa parlare con i versi seguenti:

Terreo, ut insanos abigam de corde timores,
Saepe mali medicina malum est, miserandus amorem
Sanat amor, furor esse potest medicina furoris,
Saepe fugant lacrymae lacrymas, fictoque dolore
Discimus, heu! veros nimium tolerare dolores.

le scosse hannosi da sbandir dai teatri, laddove se il soggetto si pigli, e l' esempio in una classe a quella in cui siam noi di molto al di sopra, ecco già venuto in nostra balía l' applicarci que' casi e il dolercene o nò, dietro la fondata sopra ogni buon motivo speranza che mai sempre cen sottrarremo, ed oltre ciò pare, che il decadimento da un trono o da qualunque alta cospicua fortuna, debba, quantunque non personale, fare in noi colpo maggiore, che non quelle oscure peripezíe ce lo facciano delle basse tribù. E certo si è, che la folgore sopra di un arboscello cadendo meno ci sgomenta, di allorchè un altissima quercia, la cui fronte sino al cielo s' ergea, percote e ne fa bianca cenere. Ma taluno, il qual suole le cose addocchiare più pel sottile, riflette, che saría pur bene domandarne gli arboscelli attigui e vicini dell' effetto, che fe' in essoloro la caduta del primo fulmine sopra l' uno de' pari loro? ho portata quì tal controversia, non ad altro intendimento, che di lasciare, che ciascuno a genio suo ne la decida, giacchè io, per me, non altrimenti penderci a comporla, se non che dicendo, che dei due spettacoli tragici, eroico l' uno, cittadinesco l'altro, il primo più acconcio riesca a destar lo stupore, ed il secondo a tener desto in tutti il proprio interesse. Nessun letterato vi è che ignori quanto in questo secolo sì vario per ogni sorta di tragici componimenti, siasi detto o scritto sulle tragedie, o tragiche commedie cittadinesce, stampate o in Francia, come il Figliuol

prodigo o la Nanina del Voltaire, la Governante della Chaussée, o in Italia fra le altre la Pamela del Goldoni, o in Inghilterra tra le quali il Barnevelt o il Giocatore, il Mercadante di Londra, in Inghilterra dove, dietro il genio e l'esempio del Skakespeare, il genere siffatto gradì cotanto e si coltivò. Niuno è, che per altro ignori, essere stato detto di un tal genere, ch' ei nacque, qual un mostro, da due impotenze, cioè da quella di fare una buona tragedia, e da quella di fare una buona commedia, e ciò basti.

Si passi ora a ragionare storicamente da noi del melodramma; stato il prototipo di tutti que' drammi teatrali serj o giocosi, che vengono di mano in mano composti, comunque li successivi da quel prototipo nella esecuzione più o meno poi divergessero, o si allontanassero; melodramma, che è la opera nostra per musica, fu detto così, perchè esso appunto si cantò tutto in Grecia sino a Menandro, e Roma antica non d' altra sorta udì forse recitarne, eccettuatene le commedie, e la voce stessa di melodramma ne accenna che a lirica o melica fu sempre tenuta essere ogni drammatica poesía.

Per le ragioni già per l' addietro esposte cadde colle lettere greche, e colla guasta e poca contezza, che tra poco rimaseci e si ritenne nei secoli di mezzo di latine lettere, e la scarsità di codici in pergamena, ogni tipo scomparve, e ogni ricordanza di melodrammi svanì. Il perchè in tempi cotali ove quel poco di

coltura, a cui si dava spaccio, tutto emanava dal clero, e dalle sacre pagine, non si seppe, e nou si potè immaginare altro spettacolo in occidente per un seicent' anni in l' Europa, fuorchè quelli, che già accennammo attinto ai fonti della religione cristiana, finchè profanati dal fattone abuso pur accennato, nel quattrocento poi, cioè all' epoca del risorgimento delle lingue e lettere antiche, al cui studio parecchi letterati si volsero, si tenne ad impresa, non che opportuna, ottima eziandío moralmente, il sostituire alle profanate cristiane rappresentazioni, non dirò teatrali, ma claustrali o talora nondinali de' contemporanei, le profane appieno e d' ogni maniera degli antichi.

Ma da que' primi dotti Grecisti o Latinisti non so, se per difetto degli ammanuensi, o di que' codici, che lor capitarono sotto la penna senza le note marginali, di cui parlammo già pría, o se la imperizia loro, o negligenza nell' interpretarli a dovere, si prese dai medesimi certamente uno sbaglio nel supporre, che nei secoli più colti di Grecia e di Roma i drammi d' ogni spezie non si cantasser mai o quasi mai, ma bensì si recitassero. Il bando adunqne dato alle sacre rappresentazioni a cagione del fattone abuso, lo studio ravvivatosi delle lettere greche, che accese il desiderio di far rivivere in la moderna Europa, non che la letteratura, ma il teatro di quelle antiche nazioni, che le coltivarono, eccitò gli eruditi di allora ad esercitarvisi e a comporne i consimili; ma è da ricordare,

che i primi eruditi, che vi si provarono, caddero in errori parecchi per colpa de' copisti, de' codici ec. come dicevamo, dai quali errori quello provenneci che promulgarono eglino di quelle rigide unità di luogo o di tempo da doversi osservare in ogni, massime se tragico componimento; precetti come già provammo, smentiti da tutte a un di presso le antiche tragedie, e quindi di tal primo errore a conferma, germoglionne un secondo, e fu di sbagliare balordamente, come altresì notammo, per legge Aristotelica e Oraziana, ciò che nelle poetiche di Aristotile e Orazio era un mero rimprovero contro quegli autori, che soverchiamente le dette unità vulneravano. Messisi adunque, poco men che alla cieca, in questi ceppi di alcune da loro fabbricatesi strane unità da non mai alterarsi i primi autori moderni, e persuasi, che non cantare, ma recitare si dovessero i prischi drammi, che ad esemplari s' eran prefissi, si diedero a comporne a seconda degli insognatisi, e mal intesi per autorevoli supposti precetti quì sopra, epperciò soltanto in modo da dover recitarsi gli scrissero, pensando, e non fuor di ragione in questo, che meglio alla teatrale illusione conferirebbe la recitazione che non il canto, e che a render quella vieppiù compita, il verso d' ogni rima sciolto adoprarono. (6)

(6) Che ogni cosa da capo a fondo si cantasse nei drammi degli antichi d'ogni sorta, oltre di tanti altri, è sentimento del famoso maestro di musica Giuseppe Zarlino: *institutio armonica*; ed anco Galileo Galilei: dialogo della musica i quali così interpretavano i passi, ove ne parla Aristotile, non men che Vitruvio dappoi, Quadrio: storia e ragione della poesia. Vol. 3. par. 2. pag. 428.

Già nel proemio di quest' articolo accennammo essere stato causa e motivo d' ogni drammatico sbozzo le festività religiose, in cui i popoli divisarono di divotamente solazzarsi dapprima, ciascuno dietro i dettami della falsa loro o della vera credenza, e che poco a poco la divozione degeneronne in isconcezze e bagordi; già con le debite testimonianze notammo come ciò seguisse tra li gentili idolatri. Ora come l' origine di codest' arte sia stata la stessa fra le moderne nazioni la verace religione professanti, e come poi di cosa santissima elleno abusando, più biasimevole ne campeggiasse patentemente l' abuso, andremo via via comprovandolo a lume di alcuni esempj o qui portati o in nota posti, dai quali conosceremo che, se prima tali spettacoli da commendarsi furono anzi che nò, tralignarono poscia a segno da doversi non pur censurare, ma condannare onninamente e proscrivere. (7)

Non meno religiose come in Italia furono in Francia, e in tutte le parti dell' Europa Cristiana le rappresentazioni, che si eseguivano o ne' Chiostri, o nelle Chiese, od anche agguisa di processioni spettacolose e solenni all' aria aperta. Queste anzichè tragedie o commedie erano da nominarsi azioni del tragico tegnenti e del comico, delle quali per altro non aveano i moderni potuto norma pigliare od idea dagli smar-

(7) Veggasi citato dal Quadrio in questo proposito il concilio sesto Trullano canone 24 e 62, e nel secolo 13.º la decretale di Papa Innocenzo terzo, Titolo 1,º *decorem de vita et de honestate Clericorum*, St, e Rag. d' ogni poesia vol. 3 pag. 52.

riti esemplari degli antichi spettacoli. La serie di una sola e medesima di queste azioni durava le intere giornate e talvolta le settimane ; quindi è , che secondo i fonti , da cui erano tratte , si nominavano , cioè se dal Vecchio Testamento , Figure , se dal Nuovo, Vangeli o Misteri , se dalle vite de' Santi o pie istorie ideali o da miracoli , Esempi appellavansi. In Francia , come di più ardente fantasía , i primi a segnalarvisi furono i Provenzali , quelli specialmente , che ritornati dalle crociate di Terra Santa , vi ripatriavano. Del titolo , e degli autori delle azioni di que' tempi , chiunque il voglia potrà averne riscontro nelle storie del Nostradamo , del Crescimbeni , o nella storia Franzese dei Trovatori o Troverri dell' Abate Millot , o finalmente in quella della Poesía del già citato Quadrio vol 3 cap. 3 pag. 51 e seguenti. Qui poi fra noi in Italia per conto di questi spettacoli sagri le cose per alcuni secoli camminarono allo stesso modo , ma siccome per una parte li disordini che vi si erano intromessi , furono più per tempo avvertiti dalle autorità Ecclesiastiche , e che più per tempo altresì vi si potettero ripescar le notizie delle tragedie antiche , quelle perciò che alla foggia d' esse antiche si cercò , comunque a tentoni , d' imitare , quantunque profane , fecero sì , che le degenerate Cristiane , fosser relegate , togliendone però ogni sconvenevolezza , ne' chiostri , (8) ove

(8) Di queste pie tragedie molte ne potressimo schierare di autori Piemontesi , non che

fino ai dì nostri, io ne ho vedute rappresentarsi anche delle buffonesche; che poi delle Bibliche se ne componessero, o d'altri argomenti Cristiani dal Clero regolare e segnatamente da quelli ordini religiosi, che aveano collegi di convittori in educazione, come a dire de' Gesuiti ora soppressi, i quali tante ci lasciarono scritte di tali tragedie, talvolta anche per merito puramente drammatico commendevolissime. (9)

Ora prima di entrare a dare in iscorcio uno storico ragguaglio dell'opera in musica o melodramma moderno, noteremo qui, che precorso venne codesto da un' informe tragico dramma recitabile in quindeci o venti atti e in ottava rima del Marchese Galeotto del Carretto stampato dopo la sua morte nel 1548 e dedicato alla Marchesa di Mantova, intitolato la Sofonisba; di

---

d'altri Italiani. De' primi citerò il mio paesano Fossanese, il Conte Emmanuele Tesauro il quale compose e stampò in Torino 1661 per Bartolommeo Zavatta o Zappata, in età decrepita, l'Ermenegildo, tragedia sacra, e tradotte da Seneca l'Edipo e l'Ippolito: abbiamo di un altro autor Piemontese, che è un Lodovico Sammartino un dramma per musica, il cui titolo è S. Eustachio, stampato in Torino ed in Roma. Vedi Quadrio vol. 3 pag. 463. Andrea Salvadori, frall'altre, compose la Fede Trionfante in Giosafatte Principe dell'Indie (di cui corre stampato il romanzo o storia vera, attribuito a S. Gio. Damasceno) stampato in Firenze 1668 dagli Accademici pietosi delle scuole pie. Idem - Girolamo Bella Piemontese di Carruto, già Priore de' SS. Andrea ed Evasio di Monreale, poi Arciprete di Cuneo, quindi Vicario del Vescovo di Saluzzo fe' stampare in Cuneo per lo Strabella quattro drammi nel 1653 e sono il Sole Benefico ec. id.

(9) Ortensio Scamacca Gesuita compose 50 e più tragedie, che diè alla luce in Palermo 1632 in 15 tomi, ritentò tutti i soggetti dei tragici Greci, vi aggiunse tutti i soggetti o Evangelici, o di vite di Santi, o di prodezze Cavalleresche; usò stile petrarchesco e la rima; a paragone di Eschilo, Cratino, Sofocle, Euripide, Astinamante, che ne composero a centinaja, non son troppe per i collegi quelle dello Scamacca, che avea più largo campo, in cui sciegliere, e spigolare, che non la Grecia.

molti svarioni, oltre i due suddetti, che vi frammise l' Autore, operarono, che più da ridere desse, che non da censurare; ed è da notarsi, che se questo genere tragico recitabile spaziò in Italia da principio dentro di atti venti, il comico genere poi spaziò dentro di ben venticinque nella commedia del Bonaroti intitolata la Fiera; un' altra Sofonisba, poco stante dopo della prefata, cioè nel 1524 comparve stampata, il cui autore fu Giangiorgio Trissino, fu in sciolto questa, e in soli atti cinque, e però non solo alla forma delle greche tragedie per tal conto s' attenne, ma a gran sfregio di essa diè poi ai suoi Romani personaggi le costumanze de' Greci, al modo medesimo, che fatto avea nel suo poema dell' Italia liberata, vestendone i Goti protagonisti all' Omerica. Fa stupore che in tanta smania, che aveasi allora in Europa di ricopiare il greco teatro, siasi quì fra noi in Italia incominciato da un soggetto quasi Romano, che tale è la Sofonisba, e in Francia eziandío, dove, benchè più tardi, e prima della Sofonisba del Cornelio comparve quella del Mairet. Ora, che abbiamo mostri i primi albori di questo genere moderno recitabile soltanto, per poscia più a lungo, e a bel agio individuarne i progressi, faremci a descrivere le sorti del tragico cantabile genere, a cui compete, come a primogenita prole dell' antico teatro, che primamente se ne ragioni.

E dico primogenita prole il moderno melodramma

del teatro degli antichi, de' quali moderni l'uno de' primi compositori fu nella sua Arianna il Rinuccini, seguita poi dalla Dafne dello stesso e dall' Euridice, e lo dico, perchè tal prerogativa esclusivamente compete all' opera nostra che si canta tutta, e non alle tragedie e commedie che tutte pienamente si recitano fra noi senz' armoníe; dappoichè in quella, oltre del canto, che ha comune coll' antica, ne l'imita ancora nelle decorazioni, nella scena versatile, e talvolta eziandío nei cori, mentre il dramma recitabile per lo più nulla soffre di spettacoloso, ed è un invenzione bellissima sì ma moderna; quantunque que' primi, che l' inventarono, si sieno insognati, qual fu il Trissino, e poi quindi ingegnati di credere, e di far credere agli altri, di esser leali ricopiatori dei Greci, e non ostante che di non esser tali abbiano stimato i nostri moderni poeti di melodrammi, per lo meno fin al Metastasio, il quale di esserlo ben s' accorse, e senza replica dimostrollo. Insomma i seguaci del Trissino ebbero la boria e la prosonzione di spacciarsi ricopiatori del greco teatro e nol furono; e del Rinuccini ai seguaci, che più veramente lo furono, non cadde sospetto mai d' esser tali, mentre per altro lo erano in realtà e assai meglio.

E sempre più di polso all' erronea credenza aggiunse de' primi, il vedere correre stampate di molte tragedie Greche e Latine in lingue volgari, e in non cantabili versi, le quali spacciavansi di lealmente tradotte, al che i secondi, vale a dire i moderni autori di melo-

drammi diedero retta, paghi non già di esssere ristauratori di un prisco spettacolo, come lo erano, ma inventori di un nuovo, il quale per avventura più alla gente di mondo alquanto colta, e al popolo eziandío andrebbe a sangue, che non ai sedicenti dotti ed eruditi; ed ecco come seguì, che gli eruditi di allora in lettere greche o latine sbagliassero per somiglievoli agli antichi drammi li recitabili drammi moderni, che poco a dir vero o niente lo erano, e che quelli, che diconsi opera oggidì, erroneamente si avessero in conto di dissimilissimi a quelli degli antichi, in vece che assaissimo loro somigliavano.

Ma sia pur ella somiglievole o nò ai drammi di Grecia, novissima o nò l' opera nostra, o il moderno melodramma, cosa certa è, che, se non fosse ardua impresa di troppo l' ottima esecuzione del cotale spettacolo in sulle scene, il farlovi comparire qual si dovrebbe e il mostrarlovi sarebbe sicuramente degli spettacoli il maravigliosissimo, ma come sperare, che i tanti requisiti che addimanda, e che tanti pezzi di varie tempre che insieme vi si hanno da congegnare, incastrare e connettere, onde tutti si combacino a filo, possano sì di leggieri riuscire ad un lavoro compito per ogni suo lato ed aspetto? E dire intendo, che tutte l'arti più o meno imitatrici ad uno scopo solo cospirino e si bilancino a vicenda per modo, che l'una non si attenti di primeggiare delle compagne e sorelle a disdetta?

E in fatti questo spettacolo musicale considerato in

astratto coll' Algarotti qual esser dovrebbe, e non quale in concreto per l' ordinario viensi ad eseguire, è fra di tutti quelli, che per creare negli animi gentili il diletto siasi giammai immaginato, fuor di dubbio il più acconcio. Cosa non v' ha, che a formare l' opera in musica siasi lasciata indietro e a darle compimento, niun mezzo che a ciò ottenere non siasi adoperato, e ben si può asserire, che quanto dì più attrattivo ha la poesía, quanto la musica e la mimica, la coreografia, la meccanica, la pittura e la scultura ec. tutto nell' opera si collega felicemente ad allettare i sensi, ad ammaliare il cuore, e a fare anche un dolce inganno alla mente, se non che avviene dell' opera, come delle macchine, che quanto più composte son' esse, tanto più tornano ancora soggette a guastarsi e sconnettersi, e però non sarebbe meraviglia, se codesta ingegnosa macchina complicata, fatta di tanti pezzi analoghi sì, ma diversi, come ella è, non sempre corrispondesse all' intento, ancorchè a ben unire, e a congegnare ogni suo pezzo insieme si fosse posta da coloro, che l' architettano e la governano, la diligenza tutta, e lo studio.

Per il che, vistene le difficoltà, che se non superate, ne la fanno sì male comparire in teatro, altri disse dell' opera, che chiunque volesse descrivere ciò ch' ella sia, dovrebbe dire, che ella è un lavoro bizzarro di poesía grottescamente intarsiato e di musica, dove il poeta e il cantante e il compositore maestro alterna-

tivamente schiavi l' uno dell' altro si vanno a vicenda altresì logorando il capo per fare uno sciaurato spettacolo, dove il superiore serve all' inferiore, e dove il poeta ci tien quel luogo, che tiene il violinista, ove suoni per ballo, e coloro, che così ne favellano, son, non so, se a torto o a ragione, il S. Evremont, il Dacier, il Crescimbeni, il Martelli, il Maffei ed il Gravina; osservisi per altro, che quando questi uomini così scriveano o non ancora comparsi erano in Francia li Quinault o in Italia i Metastasi, o non abbastanza ancora s' erano e a dovere rappresentati i drammi loro; del resto è pur vero che la poesía per l' addietro non mise mai fuori grotteschi più ridicoli, e più duri a sopportarsi; nè pare, che persona di senno soffrirne potria le sconvenevolezze, se non fosse l' incanto, che ci danno i musici, del che tutto a pruova bastevole può servire il vedere infatti, che di tali componimenti per lo più perisce ogni memoria insieme col suono.

Non si può negare tuttavia che l' apparato di tante macchine, lo sfoggio di tante decorazioni o comparse d' ogni maniera magnifiche, e la non mai cessante musica o strepitosa, o patetica non ravvicini, quant' è possibile in coperti e chiusi teatri, l' opera nostra di lieto, o tetro, o giocoso argomento, questo nostro ad ogni antico Greco o Romano dramma, e assai meglio, che nol facciano i nostri altri drammi d' ogni specie, ma recitati soltanto, e massimamente qualora (come in Francia si è sempre usato) non si ammettano

in questo genere cantabile, non altri argomenti, fuorchè o mitologici, o tolti dalle favole greche de' tempi eroici, o dalle nostre Romanzesche piene di Fate, di Silfi, e Folletti, ovvero di personificati elementi, o di virtù e vizi allegorici. Tali sono costantemente l' opere musicali tutte, che sul teatro di Parigi portò bellissime di per se stesse e pel merito poetico il Quinault; al cui rilievo per altro non poco concorrette la musica del nostro Italiano compositore Lullì, e dalle pedate de' quali amendui, non mai più colà si sviarono quindi in poi, e non lasciano anche oggidì di calcarle i compositori, quali il moderno Rameau, o i più moderni maestri Italiani e Tedeschi, che vi si trasportarono Gluck, Piccini e Sacchini.

Ma noi Italiani, organizzati, direi così, alla dolcezza del canto nascendo, noi che fra le odierne nazioni godianci un idioma pieno di voci non mai tronche o mute, ma piane sempre e sonore, i primi fummo a inventare, e a portare sul nostro teatro, come apparirà tantosto, l' opera in musica, e l' esito felice ed acclamato di questa fu, che, veduta qui da alcuni Francesi, invoglìolli di crearne a casa loro la somiglievole, onde il loro desiderio poi ad appagare il ministro allora della corte di Francia, il Cardinal Mazarino chiamò dalla Toscana il prefato Lullì, e dall' altre parti d' Italia, altri Italiani.

L' opera o melodramma adunque a non voler, che l' illusione, che ci andiamo a cercar più del bisogno,

tradisca, convien, che in sua base abbia mai sempre i fatti portentosi, e che della natura umana al di sopra ne sieno gli agenti, cioè o Demoni, o Dei, o Fate, o almeno Indiate, a parlare dantescamente, virtù o vizj personificati. Tal dura ad essere, come dicevamo, l' opera Francese, e il Quinault non altri, fuor questi, sovrumani materiali trascelse a' suoi tempi, che già fin d' allora un altro suo proprio teatro avea l' istoria in Parigi, ond' egli dal suo musicale le diè il bando, a cagion che di questa istoria i casi, siccome veri, rassomigliansi troppo a quelli, che si veggono tuttodì da ciascun di noi accadere, e perchè gravi di troppo essendone i personaggi, la musica, il canto, e le danze stanno in contrasto, non pur sgradevole, ma ridicolo con il costume nostro odierno e comune. Laddove quel tale spettacolo ha l' opera da essere alla più rigida e piena illusione, quanto si può, sacro e diretto; e par veramente, che la voce musicale messa in bocca di Giove, di Apollo, di Venere e delle Erinni, meno all' illusione operare disdica e l' offenda, che il trovarlavi in bocca messa di Cesare, e Catone, di Alessandro, di Temistocle, e Tito.

Così appunto fu sentita la convenevolezza siffatta dai primi autori dell' opera moderna nel 500; i quali furono nostri e Italiani; trovaron eglino, anche come in Francia, già stabilitovi il teatro Italiano recitabile, e nel cantabile loro non ammisero, se non che inter-

locutori, e tempi eroici, estratti dalle favole greche, od altrove presi dai romanzi e per lo più trattarono, come il Tasso e altri poeti, di boschereccì e pastorali amori, e rurali peripezíe, onde ben tardi si principiò a farvici cantare li gravi istorici politici personaggi o Principi di Grecia e di Roma. Vuole il Signorelli nella sua storia critica de' teatri (10) che Claudio Monteverde professore di musica sia stato egli il primo a mettere in note musicali l'Arianna di Ottavio Rinuccini in occasione di nozze del Duca di Mantova colla infante di Savoja, e che poi altri drammi strani di forma e di titolo, come fu quello che sì pomposamente fu fatto rappresentare in Venezia per musica col titolo di » Divisione del mondo; ma smentito circa questo è il Signorelli dall' esattissimo Quadrio, il quale dimostra, che nell' entrare del cinquecento, non già il Monteverde, ma Jacopo Peri compositore Fiorentino quel desso fu egli, che non solo l' Arianna, ma la Dafne, e l' Euridice, pur anch' esse di Ottavio Rinuccini, mise con sommo applauso in musica le opere anzidette nell' annua ricorrenza de' Veneti carnovali. In quell' epoca mantenavasi ferma ancora la poesía a figurare nell' opera, quale parte principale della medesima, poche lunghe e non replicate eranvi le anacreontiche ariette, e il recitativo più sostenuto, e alle parole più consentaneo, e a' sentimenti; ma da tal

(10) Lib. 3 cap. 1 pag. 273 Quadrio st. della poesía vol. 3 parte 2 pag. 462.

epoca in poi stette fluttuando per intorno a' due secoli tra il primato, che ora il cantante e il compositore sul poeta usurpavansi, e che ora questi rivendicava sugli usurpatori suddetti, e durante si fu appunto dell' alternare siffatto della lite loro, che questo spettacolo incominciò, a così spiegarmi, a discendere tratto tratto fra noi di cielo in terra, e dal consorzio degli Dei alle vicende politiche, e dalla mitología nella storia. Si noti per altro, che sempre si misero, come ancora si mettono per musica, così i drammi serj, come i pastorali e i giocosi, i quali ultimi anche oggidì, se si prescinda dalla satira libellatica, s' assomigliano non poco alle commedie del greco Aristofane.

Ma ripigliando il proposito, il primo de' poeti drammatici, che tentò di rialzare la poesía del melodramma affinchè primeggiassevi sulla musica, fu il Cicognini nel suo Giasone, benchè questo suo tentativo poco felice esito avesse o seguitato per in allora, e finchè migliore poi dopo un cent' anni nè l' ebbero li componimenti di Pier Jacopo Martelli, di Francesco de Lemene, di Carlo Capece, ma i concettini di quel seicentistico ingegno alla moda di cui gli empierono qua e colà, vi stesero una affettata lisciatura di stile che spiacque, il che ebbe a durare sin tanto che la poetica riforma operatasi dall' Arcadia Romana, ridonò al melodramma il suo vigore primiero, allorchè in questo drammatico arringo si fecero avanti Eustachio Manfredi, Silvio Stampiglia poeta Cesareo, e finalmente

nel farsi dello scorso secolo Apostolo Zeno, e tra poco coll' assuntosi nome di Metastasio Pietro Trapasso anch' eglino poeti Cesarei, e dello Stampiglia successori immediati.

Incominciò Zeno l' impresa con uno stile niente contaminato di seicentismo, e con un verso robusto sì, ma aspretto e non punto raddolcito nelle ariette, il che mise non poche volte in impiccio il compositore della musica, ed anche l' eseguitore cantante, ma questo Veneziano scrittore chiaro per l' erudizione sua in tutto il mondo, compose dieci tomi di drammi ad istanza dell' Imperadore Carlo Sesto, in quell' ore per altro soltanto, nelle quali, a sollievo di altri studj più gravi, giovavali aver destinate alle muse; si leggono ciò non ostante con piacere tuttora i suoi oratorj, o sacro-drammatiche poesie, e frall' altre il Naamano e la Gerusalemme convertita; fra le profane poi niuno potrà disconoscere il merito poetico suo nello stile, e nella condotta della Merope, come del Sesostri, e del Lucio Papirio.

Ma riguardo all' azione del melodramma è da avvertire, a cagione delle ariette, che si replicano e replicate ancora si ridimandano, è da avvertirsi, che allungano a più ore lo spettacolo, per lo che fu forza lo ristringerne la rappresentazione, che nella recitabile tragedia si divide in cinque, a tre Atti soli, il che obbligò il poeta in tal sorta di componimento di accatastarne l' uno su l' altro gli accidenti e a precipitarne

soventi volte la catastrofe dell' atto terzo contro del verosimile. Per conto poi del concatenamento, del nesso e dell' ordine degli eventi, quanto è cosa compatibile coll' esigenze, e col genio del melodramma, e riguardo ai sacri oratorii, mi pare possa unicamente soffrire il confronto col Metastasio, giacchè la morte di Abele, la Betulia liberata e la passione di Cristo dell' ultimo, hannosi da dire in tal conto capi d' opera, e non si può negare altresì, che non altrove cadanvi così naturali le rime col verso, e da far credere, che stato impossibil sarebbe terminarlo altrimenti anche in sciolto scrivendo ed in prosa; accennammo già altrove, che i più, che vanno al teatro, non hanno idea di poesía senza rima, o se tale, non punto la gustano, ma ora soggiungeremo che unitavi al dramma la musica, questa vi sta disagiata e in impiccio, se non vi ritrovi in suo sostegno la rima, ond' è gran pregio il mostrarvisi perito rimator disinvolto, quale in sommo grado fu il Metastasio. Egli riuscì nella cantata eziandío inimitabile, fra cui nell' asilo d' amore, composta per la corte Cesarea; ma che sono poi elleno del Zeno le opere migliori rimpetto alle Metastasiane del Tito, dell' Achille in Sciro, del Temistocle, del Demofonte, e dell' Ezio?

L' opera, dramma lirico, ebbe la fanciullezza adunque nel secolo 17 e nello scorso l' adolescenza e la virilità; nessuno de' nostri drammatici, e nessuno degli esteri non ebbero mai in poesía quel musicale ingegno del

Metastasio e quella limpidezza ed evidenza di stile, unita alla spontanea andatura del verso, che ammiransi in lui; egli s' accorse per tempo, che ne' drammi per musica non si possono adoperare ad uso del canto più di sei in sette mila parole radicali fra le quaranta-quattro-mila annoverate da Anton Maria Salvini nella lingua Italiana; egli si cavò egregiamente da questa penuria di voci, che se quel sistema dell' unità tanto decantato, trattovi dalla natura del melodramma, egli violò, diede a ciò un compenso nell' immaginare non solo, ma nel descrivere con invidiabil chiarezza gli scenarj, che doveano, succedendosi, lo spettatore della mutazione di luogo a un bel bisogno avvertire: Il Demofonte erali fra i figliuoli suoi drammatici il più caro all' autore, il Tito il più accetto e pregiato universalmente, la Zenobia il più robusto e, direi così, sentimentale suo lavoro. I più gentili ed ameni son essi il Demetrio e l' Olimpiade, nei quali spirasi la frescura della Tempe e delle campagne d' Elide, il Temistocle il più moralmente eroico. Per la sua bell' anima erano orrori gli Oresti, le Elettre, le Clitennestre, gli Edipi, e gli Egisti.

L' aver egli trovata l' arte di comporre in modo da piacer ugualmente all' artista, al nobile, all' ignorante, e se non pedantissimo, al dotto eziandio, dimostraci, che non fu mai imitatore, ne mai più forse imitabile sarà, il che tutto gli dà merito e diritto di aspirare alle lodi de' posteri più rimoti; nè si dee tacere, che

mai più bella poesía e più cantabile della sua udita non fu, che in quei suoi cori, i quali egli non già e non mai ne' suoi drammi mantenne in sulla scena irremovibili, come faceano gli antichi, perchè il coro fu il primo motivo, per cui si componessero, non ostante che un impiccio e un ostacolo permanente, posciachè composti lor divenisse alla perfezione de' medesimi, ma sì perchè chiamati venivano talvolta naturalmente dalla grandiosità dell' azione in alcune scene pubbliche, e non mai nelle private ed ombratili. Tali sono i bellissimi cori ne' giuochi olimpici nell' Olimpiade, o del Gange alle sponde nell' Alessandro, tali quelli del Tito e dell' Adriano, opere Romane, su quelle del Tevere o dell' Oronte. Piacque ad alcuni apporgli a difetto nell' arie i paragoni, che vi fa, ingegnosi sì e calzanti, ma che appunto perciò vuolsi che non s' abbiano in bocca a mettere di appassionate persone, ma pare a me, che le tali persone senza che neppur se n' avvedano, per metafore spesso s' esprimono e per similitudini, e poi anche la piacevolezza si cerca e si vuole, e l' ingegno al teatro; si osservi oltre a ciò, che di paragoni è parchissimo ne' gravi personaggi Romani, e sempre alquanto più largo, trattandosi di Orientali e di Asiatici, i quali si sa, che vaghi furono mai sempre ed avvezzi di esprimere ciò che senton eglino in istile metaforico e figurato.

Ad alcuni sembrare potrà un paradosso in un poeta sì originale, e di tatto sì delicato e sicuro, qual fu il

Metastasio, ch' egli scegliesse fra i Latini poeti a suo favorito Ovidio; il fiorito e fecondo, il facile, lo spiritoso Ovidio gli piacque a tal segno, che contemplandolo sempre nel miglior lume, quasi ne venne ad amarne le ridondanze e le negligenze, e a compatirne li frequenti abusi d' ingegno a tante grazie frammisti. Di questa sua parzialità cieca alquanto, direi anche in questo proposito, che l' amore vien dall' utile, e che ciascuno pone affetto a quell' autore particolarmente, il quale, benchè non nel suo genere l' ottimo, meglio giovi d' ogni altro all' intendimento ch' egli ha; Metastasio ha potuto forse a ragione più pe' suoi lirici drammi giovarsi dell' assidua lettura di Ovidio, che non di quella degli altri migliori Latini poeti, come appunto il grande Cornelio ne' suoi tragici componimenti si valse di Lucano e di Seneca, preferibilmente a Virgilio, ed Orazio; potendo benissimo un autore di seconda classe nell' epica poesía, o nella lirica per avventura somministrare opportuni e più acconci sussidj al poeta drammatico, che non altri della prima; atteso che gli ottimi scrittori, appunto perchè ottimi, non si ponno, imitandoli, superare giammai, laddove studiando di imitare i mediocri, e i difettosi eziandío, avvien non di rado, che si sorpassino, anzi si perfezionino a segno, che dietro le loro orme si giunga a comporre opere in altro genere sublimi. E' probabile tuttavia, che questa sua preferenza e propensione per Ovidio sia stata la causa principale di que' difetti, de' quali

alcuni nel vanno a ragione rimproverando. Non ne tacerò il massimo; eccolo, e a parer mio fu quello di aver messa la passion dell' amore ne' caratteri secondarj, il che non solo sofferma senza un bisogno o motivo la rapidità dell' azione, ma languida rende la passione medesima e talor anco se non comica e ridicola, o faceta fa che divenga nojosa.

Eh chi di fatto indifferente non è di Barsene ai sospiri, di Selene, di Tamiri, di Megabise e di tanti altri e tante altre, che, per servire soltanto e compiacere al poeta, amano, come se il dramma non ammettesse varietà d' affetti, e nato fosse a richiamarne i tempi dell' antica galante cavallería, o, a meglio dire, a dipingerne il moderno nostro italico cicisbeato! Vero è che i ghiribizzi dei cantanti e delle cantanti e sovente dei maestri dell' orchestra, a quasi far comici ed isnervare i suoi melodrammi, a contragenio non poche volte nel violentarono; ed infatti non v' ha al mondo cosa o persona più malmenata e tiranneggiata dalla gente di teatro, cioè musici, compositori ed impresarj, quanto lo sien essi i poeti lirico-drammatici e i loro componimenti, ma non mai tanto stati lo sono, quanto a nostri giorni, ne' quali mi vien detto, che a due atti soli, a forza di mutilargli e troncarli, si voglia ridotta l' opera, anche Metastasiana, e così tronca e lacera, spesso da un prezzolato poetastro, si porti in iscena, affinchè lo spettacolo, dopo le tante volte ridimandate arie favorite, non si protragga

insino all' alba del dì venturo. (11)

Ora dopo aver noi, non che a sofficienza, ma forse a ridondanza schiarite l' indole e le sorti di questo magico spettacolo, affascinatore maraviglioso de' nostri cuori per la via de' due sensi più delicati, attivi e curiosi, il vedere e l' udire, che abbianci, seguiremo a scrivere similmente, e col fin' ora osservato metodo di quell' altro spettacolo teatrale, che aspira anche per la medesima via, non che il cuore a commuovere, e talvolta a straziare, ma forse per più diritto cammino l' intelletto ad occupare e colpirlo (se di recitato dramma s' intenda, come siamo per fare nel presente paragrafo, ovvero, se, come farem nel seguente, di recitato pur anco dramma giocoso) questo nostro intelletto a rallegrare giocondamente, e, quando che sia ad erudirlo eziandío e a ripurgarlo d' ogni mal abito morale, non meno che d' ogni suo ridicolo mal vezzo, e delle invalse addentro degli animi nostri goffaggini e scipitezze.

Tempo essendo ormai quì venuto di restringerci a discorrere della non musicale, ma recitata moderna tragedia, dopo la competente notizia, che della greca

---

(11) Sempre andrà più a male l' opera, sinchè non ritornino alla debita dipendenza del poeta pella esecuzione di essa i cantanti, i pittori specialmente, l' impresaro, e il compositore della musica, come in Francia dipendette il Lulli dal Quinault, e come quì fra noi teneano a gloria loro il dipendere dal Metastasio il Vinci compositore e il soprano cantante Senesino, e da chi udì messo in musica a recitativo l' ultim' atto della Didone Metastasiana, e da chi ne può anche leggerlo oggi giorno nelle carte e note musicali, viemmi asserito, nulla potersi immaginare di più atto ad incutere negli animi terrore, ribrezzo e pietà.

e latina insin' ad ora ne diemmo qua e colà in questo capo e il fattone esame a cui rimandiamo il lettore, dopo finalmente aver provato e mostro, che noi Italiani i primi fummo a comporre recitabili le tragedie, e a volgere nel nostro idioma le antiche; che tutte quante cantavansi, ma in non più cantabili volger italiani sciolti versi dalla rima, noteremo, che in questo solo particolare del verso sciolto imitammo fedelmente gli antichi, non già nel canto e non gran fatto neppure nelle macchine e nelle decorazioni, benchè per lo più li traduttori nostri in allora o li semplicemente imitatori, si dessero a credere di avergli in tuttto imitati o tradotti, laddove eglino ingannati s' attenero soltanto a parer nostro, e tuttora s' attengono ad imitarli lealmente, adoperandovi lo sciolto verso, ma solo nel peggio per riguardo d' essi antichi; conciosiacosachè non rimata, ma metrica essendo stata la loro poesía, sciolto così anche d' ogni rima, era inteso da tutti e grato e armonioso veniane loro all' orecchio il loro metrico verso, ma sì nel peggio nostro ne gli imitammo, poichè dai moderni, che non più in metrici, ma soltanto in armonici versi compongono, se codesti versi loro sciolti d' ogni rima vengano uditi dai più, che vanno a teatro, non poesía loro parann' essere ma prosa.

Una appunto delle ragioni principali per cui la tragedia francese dura a godere tutt' ora d' ogni fama e superiorità, non che sull' altre moderne tragedie di

Europa, ma, per mio avviso, eziandío sull' Italiane, è fors' anche la pratica comune, non mai in Francia stabilmente dismessa, di fare che camminino sempre per due versi in la stessa rima cadenti, versi dai francesi nominati Alessandrini, pratica al certo, che non meno la subita intelligenza ne promuove, che la facilità di tenerne memoria. Fece certamente uno sforzo d' ingegno fra noi Scipione Maffei scioltamente la sua Merope verseggiando, in maniera che meritasse cotanto, come avvenne, di essere applaudita, e non ostante la critica dagli Oltramontani promossa, cioè d' avervici un vecchio pastore intromesso, il quale di troppo parla, a detta loro, da pastore e da vecchio, critica, la quale per qui, che cade in acconcio notarlo, parve ingiusta massimamente a noi Italiani, a cui non disgrada un po' di colore Greco nei Greci argomenti; Sofocle nell' Edipo suo, gemma del teatro di Atene, non introduc' egli forse a interloquirvi un pastore simile al Polidoro del Maffei? E senza offesa del costume moderno in questa sua Merope, non vi campeggiano forse le greche bellezze? Tale fortuna non ottennero già nel suo Ulisse il giovane il Padovano Lazzarini o Lodovico Dolce nelle sue tragedie Grecizzanti in eccesso e di simil conio, perchè elleno Greche di tinte sì, ma senza che ei badasse del moderno costume a spiegarvi sopra una men che tenue velata. La platea vuole bensì esser istruita in teatro del gusto degli antichi e dei loro costumi, ma li non dottissimi uditori,

che vi ci entrano, vogliono impararlovi dietro le proprietà, e l' usuale andamento della lor lingua, e delle cose, che succedono al tempo loro. Il nostro Veneto Abate Conti ha composte da quattro tragedie agli amatori dell' antichità certamente, e della storia Romana preziosissime e care, poich' esse li trasportano in Roma antica, ma le quali difficilmente potranno far senso ai più, che poco o nulla ne sanno.

In questo proposito di tragedie di Romano argomento fu detto di Pietro Cornelio a ragione delle sue di tale specie, ch' egli fosse un antico Romano risuscitato e capitato in Parigi nel secolo 17°, con il che s' intese dire ch' ei seppe rappresentar i Romani e far che in modo favellino, ond' uom in oggi vivente possa in un attor Franzese riconoscere ed imparare l' illustre cittadino Romano, che cosa foss' egli cosicchè anche oggidì Cornelio, non ostante i molti suoi rancidumi di voci, non ostante di alcune sue frasi, che san più del socco, che del coturno, egli dura ad essere tenuto a principe e ad esemplare della tragedia, e s' intenda della recitabile, che già dimostrammo esser fattura moderna, e nostra soltanto, e che tale non d' essere ella cessa nè in Francia, nè altrove ed ovunque. Se Cornelio in Roma bambina un popolo ci diping' egli, il quale per l' armi già aspira alla conquista del mondo, nel Nicomede poi, nel Sertorio, nel Cinna oh come ben ei ce l' atteggia già del mondo signore! e poichè già in tanto imperio si andò traforando il cristianesimo

quanto egregiamente non ci mette sotto degli occhi le politiche passioni, che i Cesari persecutori di quello, spingeano ad inveire contro degli innocenti Cristiani, e li sovrumani ajuti che lieti a soffrire confortavano i martiri di Cristo perseguitati a morte così nel Poliutto come nella Vergine Teodora.

Questo felice espositore in teatro delle cose Romane, cominciò per altro a farvi comparsa con un suo lavoro di argomento, di costume e di genio oppostissimi, e portolli di lancio in iscena, cioè quello dell' onore e dell' amore cavalleresco e galante, del quale a' suoi tempi, più che non di presente, era lodata opinione e quasi una legge il seguirne i vestigj e i dettami. Dietro i siffatti principj, tuttora attivi e possenti dentro degli animi di chiunque di gentilezza professione facesse e di cavallería, egli si fece a tessere e fregiarne la sua tragedia del Cid (12) la quale per altro l' accademia Franzese, per compiacere il ministro e rivale del poeta, qualificò di tragicomedia. Vero è, che l' argomento del Cid, fu già prima trattato in sulla scena di Madrid dallo Spagnuolo autore Guillen de Castro, ed è vera storia che si legge in Mariana con quasi niun divario dalla tragica rappresentazione (13); ma Cornelio superò di tanto il Guillen,

---

(12) . . . . Paenasque Chimena
Postulet a misero quem perdere nollet amantem
Marsi già altrove citato-Templum tragediae-carmen-opera Didascalica vol. 1 pag. 284.

(13) Mariana lib. 4 de la Historia de Espanna cap. 5.

e ne rettificò a tale segno, e ne corresse, ed abbellì poi il soggetto, che non v' ebbe o v' ha nazione Europea, la Turchesca eccettuatane, che non se l' abbia nel proprio idioma tradotto, anzi in la stessa Spagna eziandío, postosi da parte il proprio e nazionale del Guillen, il Cid Corneliano vennevi fedelmente tradotto e rappresentato. Le unità pretese greche stando alquanto malmenate ed offese nel Cid, sollevarono le grida dei meschini contemporanei tragici autori Mairet e Routrou, ma più quelle del dotto grecizzante Dacieri; e a sommossa del ministro Richelieu ne distese una longa critica e minuta analisi l' accademia Franzese; ma che n' avvenne? Ciò che ad Orazio reo di svenata sorella, ma vincitor de' Curiazj, vale a dire, che la condanna delle leggi accademiche, fu abolita dal plebiscito de' popolari comizj, non solo della Francia, ma di tutta l' Europa; tanto è vero, che primo ricordo da darsi, a chi pel teatro lavora, si è di piacere, non agli eruditi, non agli antichi, che senza dubbio più non vi compaiono, ma bensì, e a tutto potere, ai nazionali, ai contemporanei e viventi; (14) Quindi è che in quel suo secolo volendosi vantare qualunque cosa che bella fosse, passò in proverbio il dirla bella quanto il Cid.

---

(14) Noti sono i due versi sul trionfo del Cid contro i validi suoi persecutori.

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Cornelio al certo tiene nel moderno teatro il primo seggio (15), Rassine meritamente il secondo, e non ha pari nell' averci dipinti gli Israeliti nella sua Atalia, ciascuno poi, a piacimento ristringa od allarghi l' intervallo tra il primo e l' ultimo con gli altri tragici autori da situarsi tra mezzo, in allora o di poi in Francia comparsi, quali la Grange, Campistrone, Gresset, e gli altri a noi vicini e forse assai più da pregiarsi Crebiglione e il Voltaire; fia vero, comunque si faccia pur sempre, che se passaggio si venga facendo unicamente delle tragedie senz' altro riflesso

---

(15) Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606 et mourut à Paris en 1684 il commença par Mélite et Clitandre (comédies) Corneille avait le Cid dans son cabinet, traduit dans toutes les langues de l' Europe, hormis l' Esclavonne et la Turque, savoir en Allemand, en Anglais, en Italien, et même, ce qui est étonnant, en Espagnol, car les Espagnols avaient voulu eux-mêmes copier une copie, dont l' original leur appartenait; la scene si belle dans le Sertorius de la conversation de ce Général avec Pompée a fait dire qu'il avait eu des mémoires particulièrs sur les Romains, Corneille faisait beaucoup plus de cas de sa Rhodogune, que de ses autres pièces, le public préférait Cinna; les Provinces et l'Europe le Cid, les Devots Polieucthe, d'autres les Horaces ou Héraclius. Corneille savait les belles lettres, l'histoire, la politique, mais le tout par rapport au théâtre, il n'avait pour le reste des connaissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur les matières, qu'il entendait parfaitement, il n'ornait pas ce qu'il disait et pour trouver le grand Corneille, il fallait le lire. Sa prononciation n'était pas tout-à-fait nette, il lisait ses vers avec force mais sans grace, il avait l'âme fière et indépendante; nulle souplesse, nul manège, ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu Romaine et très-peu à faire sa fortune; il n'aimait point la cour; il y apportait un visage presqu' inconnu, un grand nom qui ne s'attire, que des louanges, et un mérite qui n'était point le mérite de ce pays là; rien n'était égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion; les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur, il avait plus d'amour pour l'argent, que d'application pour en amasser, quoique sensible à la gloire, il était éloigné de la vanité. Fontenelle. Œuvres vol. 2, vie de Pierre Corneille pag. 57, 59, 62, 81, 84.

Il famoso poeta Spagnuolo Calderone della Barca compose un Eraclio, da cui, riformandolo, Cornelio trasse il suo, nel quale mostrò con qual disinvoltura si può in mille nodi intrecciare un tragico tema, e senza poi lesione della chiarezza disvilupparlo ad un tocco.

di questi due primarj drammatici, che elleno pel merito staranno in esatta bilancia, ma che se si passi poi in loro al paragone dell' uomo, la disparità in dessi del merito assai più e meglio campeggieranne; conciosiachè dubitare si puote di Rassine, che, qual fu in fatti, stato sarebbe, se non l' avesse precorso il Cornelio, laddove è certissimo che Cornelio da se stesso solo esistette e fu quello ch' ei fu. Non vi è teatro infatti d' altra nazione, tranne quello della sua, in cui le materie politiche e di ragion di stato siensi vedute trattare e discutere con dignità pari, e in versi dignitosi cotanto, e sovra cui il teatro scuola diventasse istruttiva cotanto delle corti e de' ministeri; il che in tutte si scorge qua e colà le opere sue, ma con maggior maestría o nella morte di Pompeo o nel Cinna; onde si può ad elogio di questo gran tragico autore far l' osservazione che si è già messa avanti da molti, cioè, che ogni secolo va distinto dagli altri da un suo grado di coltura e di lumi, e che ciascun secol porta in se un certo suo proprio sapore d' ingegno, e che li validi ingegni s' alzano sino alle cime del grado siffatto, ma che gli eccellenti ne lo sorvolano.

Cornelio al certo non si allontanò gran fatto, nè forse il dove' dal mal' uso o vizio de' suoi tempi, qual era quello del frammettere nel tragico dramma li consueti in allora sdolcinati amoreggiamenti de' personaggi subalterni tra di loro, e neppur appieno ne va esente il Rassine, benchè lo sdolcíume e l' incongruità

meglio ne vada ei temprando, e velando colla eleganza maggiore e dignità dello stile (16). Questa passion dell' amore fu portata a primeggiare non solo, ma a sovvrabbondare su per le scene intere dai Franzesi. Il solo Voltaire volle e sostenne anche in pratica, ch' essere dovessevi smaniosa ed estrema, o non altramente ammessavi mai, e il di lui contemporaneo e rivale Crebiglione mostrò col fatto non tenere opinione diversa. Riuscì Cornelio più degli altri nel porre in tragedia li Romani d' ogni epoca, il Rassine i Greci e gli Ebrei, Crebiglione s' accostò al primo nel Radamisto e nel Triumvirato, e al secondo, ma vieppiù atri colori entro stemprandovi, nell' Elettra, e nell'Atreo e Tieste.

Voltaire finalmente, strade nuove tentando, nel porre in teatro gli Eroi più a noi vicini, e cavallereschi del medio Evo nostro, quali i Lusignani e i Nerestani sono, li Nemours e i Tancredi, e quella sua smania al certo stucchevole di feltrare le sue opinioni e sentenze filosofiche a forza in bocca di personaggi, cui, per lo più, sconviene trovarvele, divien pregio per altro e bellezza, perchè v' è verità nel suo, a mio parer, capo d' opera, nel Maometto, perciocchè appunto consona era a un dipresso a quella del falso

---

(16) Così il Marsì nel già citato poema si spiega sui tragici amanti del Rassine:

Servit Alexander, Bajacethes languet amore,
Fit Titus imbellis, Mithridates blandus, Achilles
Comis, et Hippolitus teneros suspirat amores,
Hinc tantum in Scenis valuere Cupidinis arma,
Hinc si desit amor nullo est in honore theatrum.

profeta la filosofia, e l' anima dell' autore poeta, onde infatti, se sen' eccettui questo suo Maometto, ove trovar leggitori o ascoltanti, cui non faccia mal senso, e nausea non dia, uscite ascoltare dalla bocca di un grave personaggio, di un eroe, di un Romano, o di gentile semplicetta fanciulla anche di alto lignaggio, le sentenze del poeta filosofante, che tale si sforza e vuole mostrarsi alle costoro spese, e dell' udienza a disagio? Facendo e talor fuor del proposito, che parlino a guisa e si spieghino delli di lui settari e seguaci? Che se tal vizio si tollera e da taluni anco s' ammira nel Greco Euripide, ciò accade, perchè Euripide è un Greco antico e pagano, verissimo essendo appo di me il rilievo del Chateau-Briant, che noi moderni non possiamo patire ne anco in teatro i delirj talora metafisici della non rivelata gentilesca morale filosofia.

La Francia ora sì abbondante di ottime tragedie non avea per altro prima del Cornelio adunque un teatro che con verità tragico si potesse appellare, ei lo creò, e tale creollovi, che superò di gran lunga quello di tutte in allora le nazioni Europee, le quali un loro a torto ne vantavano, o a ragione; a torto, come in Ispagna e in Inghilterra, ove le prolisse rappresentazioni teatrali, piuttosto che tragedie, si protraeano a tre o quattro giornate, come la greca tetralogía, nel qual spurio genere si resero ammirabili l' Inglese Shakespeare, e gli Spagnuoli Calderone della Barca e Lopez de Vega, e degni d' ammirazione in alcune loro

scene per sublimi parecchi concetti: ma superò eziandío l' Italia nostra, nella quale già assai prima per altro se n' aveano delle migliori, e più regolari, e in dove già sulle traccie dei Greci, piucchè forse non complivaci fedelmente ricalcate, tanti drammatici componimenti erano alla luce comparsi; vaglia il vero per altro, noi nello scorso secolo decimottavo, alquanto più prosciogliendoci dalla annosa e tenace, ma cara ed acclamata tirannide della scena Greca, vedemmo salire sulla nostra alcune tragedie più analoghe al costume moderno, e che dell' antico riteneano solamente quanto era mestiero e serbarne occorreaci per contestare la cognizione che del teatro degli antichi avevamo.

Tali furono e sono, oltre la Merope Maffeiana, alcune del Padre Ceba, del Granelli, del Corio Gorini, dello Zanotti, del Calini, del Magnocavalli, del Pindemonti, del Monti, e dell' Alfonso di Varano (vedi pag. 51) cosicchè altro a poter sostenere il confronto perfetto colle Francesi, altro non ci falla oggimai, se non che per avventura dettate andassero in versi qua e là rimati anzi che in isciolti per i motivi che già altrove adducemmo. Questa legge che contro l' indole conosciuta d' ogni nostra moderna poesía, si è voluto prescrivere alla Melpomene Italica, trovò un rigido infervorato non che fautore, ma esecutore nel sommo tragico ingegno del nostro concittadino Piemontese Vittorio Alfieri da Asti, che non senza qualche buon fondamento, moltissimi in Italia vi sono, i quali sti-

mano potersi ei solo da noi contrapporre a tutto d' Oltramonti il teatro.

Io certamente non propendo, e non miro la fama a scemare e la gloria d' Alfieri nostro; ma non tacerò, che a parer mio la sua penna avrebbeci acquistata su d' ogni altra nazione antica e moderna la palma trionfale ed opima, se pria del comporre, egli avesse riconosciuti alcuni suoi sbagli ed errori, che riconobbe dappoi ma tardi, se la predominante fra l' ire sue, cioè quella delle tirannidi d' ogni specie, non gli avesse atteggiati in tutti i regnanti un tiranno, onde dare uno sgorgo potesse su fogli a quella sua rabida bile, e rancore contro costoro, che non oziosa nel seno covava, e bollivale, se finalmente un verso più armonioso adoperato avesse, ruvido meno, e più consentaneo al genio della energica sì, ma naturalmente assai più dolce, Italiana favella.

Ora per meglio schiarire gli Alferiani difetti rilevati testè, de' quali pare, a mio tenue giudizio, si debba gravare l' autore drammatico, di cui si tratta, osserverò, che nell' Alcesta sua propria, egli intese mostrare a fronte (e lo mostrò a meraviglia) dell' Alcesta di Euripide da esso lui tradotta e poi stampata accanto della prefata sua, le incongruità della Greca, e darne un saggio delle inconseguenze famigliarissime, e ovvie a trovarsi nelle Greche Tragedie; e al certo, se più lungamente foss' egli vissuto, ripurgava il suo ingegno, e forse il suo stampato teatro del mal frutto di quella

ruggine pedantesca, e di quella sua cieca ubbidienza alle leggi delle teatrali unità, che dettate ci si spacciano dai Greci maestri, e alle quali eglino per altro rade volte s'attennero, e per lo più trasandarono.

Riguardo poi a quella tanta sua rabbia per que' tetri tiranni veri o supposti tali, delle cui anime orribili è scrutatore così profondo e sagace, convien dire, come l'afferma egli medesimo nella dedica del suo Bruto primo al Generale Wasingthon (vol. 5. del suo Teatro) converrà dire, che appunto » per iscrivere (son sue parole) altamente di libertà, cioè per isfogare questa sua rabbia, ei risolvesse di compor tragedie; e non si può avere dubbio, che uom' più avido di libertà e d' indipendenza siavi nato al mondo giammai; e però che questi mostri di tirannía abbia saputo più al vivo non che dipingere, ma scolpire; non così fedelmente, come quello del carattere de' tiranni, ha saputo, per mio avviso, trattegiare il carattere genuinamente dell' altre passioni; quella dell' amore vi ci è, a mio senso debolmente espressa nel Filippo, e quest' istessa poi, ma incestuosa nel sommo suo grado, nella Mirra è un tal scandolo, che in cambio di ingenerare compatimento, ingenera orrore.

Egli finalmente non offesi avrebbe e feriti, per non dire squarciati, ma meglio gli orecchi Italiani lusingati a diletto, s' ei serbando ad ogni suo alto pensiero la natía robustezza, esposto lo avesse dentro una serie di versi meno irti di consonanti, meno scabri, tronchi, e inarmonici, e se invece d' averseli modellati sopra la

forma di quelli di Apostolo Zeno, facendo col Metastasio pace o tregua gli assomigliava più o meno alla di lui lirica forma. Ammiro l'andamento suo rapido dell' azione verso la finale catastrofe, lo sfuggevole ultim' atto, nel quale poco si dice e si opera molto. Ammiro l'entrare in iscena, o l' uscirne de' suoi personaggi motivato mai sempre, m' empie di brivido i sensi, e d' ammirazione l' intelletto la condotta fieramente graduata del suo Agamennone. Il suo Saulle poi m' è in prova in que' versi armonici, che ci leggo cantati da Davidde sull' arpa, con cui gli accompagna, ch' egli riuscía a meraviglia a porne de' non meno armoniosi nell' altre tragedie, e al vezzo moderno uniti di rime bellissime, come son questi, che fa cantare dal Reale Profeta, se tiranneggiato egli stesso questo nostro poeta stato non fosse dall' odio Vatiniano ed ingenito, che portava ai tiranni, o se men pauroso er' egli di tradire per via della rima l' illusione teatrale. Ora dopo aver già noi trascorse le sorti tutte dell' arte tragica dallo sbozzatore suo Tespi sino a Cornelio; che nel seicento in Francia le diè compimento, e fino a Metastasio e ad Alfieri, che nel settecento e a dì nostri glielo dierono, se vuolsi in Italia, porrem mano allo storico consimil lavoro, ma più breve, sopra dell' Arte Comica (17).

(17) Vedi pag. 53.) Del Ceba, le Gemelle Capovane. Del Granelli, il Dione, e il Manasse. Del Corio Gorini, il Narsete, la Gezabele e il Giunio Bruto. Dello Zanotti, il Coriolano. Del Calini, la Zelinda. Del Magnocavalli, il Corrado. Di Alfonso da Varano il Giovanni di Giscala. Del Monti, il Cajo Gracco e l'Aristodemo ec.

ARTICOLO SECONDO

PROGRESSI

DELL' ARTE COMICA O DELLA COMMEDIA

Già nel proemio di quest' articolo intorno all' indole, allo scopo ed al fine della commedia si è discorso abbastanza; onde non occorra omai più, a tedio di chi scrive o vorrà leggere, qui ripeterlo; epperò ci atterremo nel presente articolo a segnarne i progressi dall' origine sua sino e per tutto il seicento, e più oltre nel settecento eziandío. Osserveremo solamente che il vocabolo commedia deriva la sua etimología, a detta del signor Napoli Signorelli, dalla voce greca *Come*, significante nell' antico Peloponeso ugualmente *la Villa ed il Banchettare*, giacchè in villa, e fra gli chiassosi banchetti incominciò, ove poco prima pure ivi cominciò l' informe non meno tragedia; a questo *Come*, al modo che prima a *tragos*, vi si aggiunse insieme la voce *oeda*, sonante canzone in greco. Dappoichè la commedia greca, detta la Prisca, sempre e tutta cantavasi, non poi così sempre, come vedremo, si cantò la nuova greca, e forse non mai la latina cantossi, la quale latina la nuova greca commedia imitò anzi ricopiò fedelmente.

Tutti gli autori antichi da noi riveduti e consultati c' inducono a credere, che la commedia dalle viscere della tragedia di lei primogenita venisse, a così dire, estratta. Le tragedie Tespiane, come osservammo, incominciarono a celebrarsi, quasi festività nelle campagne e villaggi, Eschilo portò le sue entro delle mura di Atene, e continuarono le loro a rappresentarvici Sofocle ed Euripide, i soggetti pigliandone tutti e tre nella Mitología e segnatamente in quella di Omero; invidiosi tra non molto della costoro celebrità li comedj o comici autori Eupoli, Susarione e Cratino imitatori del Siculo Epicarme, a grande sollazzo dei villani, rappresentavano le loro sconce burlette nelle campagne, di dove tantosto intervenuti a vederle alcuni cittadini da Atene, se le vollero godere in città, ed Aristofane le vi portò. Emolo acerbo costui ed inimico de' tragici poeti, e del tragico genere dispregiatore, e di Euripide massimamente, mise in ridicolo le acclamate tragedie e tentò con qualche fortuna di porle in canzone e in discredito; insomma ne fece la parodia, e talvolta in burlesco stile ne travestì, non che le gravi sentenze Euripidiane, ma le intere scene; onde per esso non istette, che il favor popolare non abbandonasse Melpomene per Talía; non ancora per altro di tuttociò contento quest' uomo maledico, impastato di fiele e di bile, e accanito mai sempre contro d' ogni merito, che levasse grido in Atene ed in Grecia, mordette e calunniò gli uomini sommi

(come si sa di Socrate) per filosofia ; e poi gli stessi capi del governo, Demagogi od Arconti, che fossino, e gli denunziò in pubblico teatro, al popolo sovrano sì, ma sovrano ineducato e balordo, in rei di peculato e di tradimento, e con motteggi divertendolo, lusigandone le passioni e le cupidigie e quel che più sorprende, non risparmiando, in ringhiera e in faccia sua e contro esso medesimo, le contumelie e le villaníe.

Ed ecco in qual modo e in qual forma venne, direi così, da questi commedj estratta a forza dalle viscere, opera tutta per via degli esorcismi di un acre ridicolo, la commedia, la quale, se della prisca si tratti, col vólgere in canzonatura i pezzi migliori delle tragedie, venne a comporre il genere parodíaco del maligno Aristofane, e provò a tutti i secoli, quanto facile riesca ai tristi ingegni e malvagi il convertire in burla ed in facezia le opere, le gesta, e le sentenze più sublimi e preclare, attesochè in questa misera terra sotto del serio, del grande, e anche del giusto, inavvertito sovente s' appiatta il burlesco ed il piccolo. A voler appieno conoscere e capire, che cosa foss' ella stata questa Aristofanica commedia, converrebbe saper lumeggiare a dovere il ritratto della Democrazia Ateniese, la più incoerente al certo e bizzarra, che la storia del diritto pubblico ad investigar ne appresenti. Un popolo era quello di Atene sviscerato amante e geloso di libertà licenziosa ed infingarda, ma poco curante anzi sdegnoso d' ogni morale virtù in chicchesia,

che al governo avesse alzato a sedere della Repubblica. Tenace era egli bensì, e appieno istruito di tutte le fole della sua politeistica religione, ma purchè nessuno vi fosse, che a fargliela discredere si attentasse; o ad appurargliela, non che pigliarselo a scandolo, ridea volentieri al vedere e all' ascoltare sbeffeggiate in teatro e poste in derisione le sue care Deità, e le costoro avventure, che, a vero parlarne, erano poco Divine, ma non poco risibili, e non poco talvolta bestiali; enimma inesplicabile a noi e agli edipi viventi massimamente è questo, e di non mai più vedutosi sorgere popolaresco carattere, del quale, che abbia esistito, i drammi Aristofanici tuttavia saranno il monumento sempre attestante e perenne.

Tutta cantata fu la commedia di questo poeta singolare, allegorica quasi sempre dal prologo sino allo scioglimento, e per lo più, macchinosa; ai fatti della guerra del Peloponeso ovvero alle fazioni della Repubblica, e suoi governanti sempre alludente; per lo che più, che non altra, che vista siasi comparire, puossi a ragione intitolare singolarmente commedia di circostanza, commedia, i cui frizzi perciò, comunque per quella stagione e località, argutissimi ed aspersi di attico sale, anzi pieni zeppi, a noi nondimeno o canaglieschi, o smozzati giungono del loro acume natío, e svaporati o melensi; ed in vero da quelle età da noi lontane cotanto, qual interesse pigliare potressimo a que' suoi strani allegorici interlocutori, e spesso

protagonisti, cioè le rane o ranocchi, le nubi, le vespe, gli scarafaggi, gli uccelli, i quali fanno il dialogo, ora con Giove o Plutone, ora con Bacco o Mercurio, i quali ora volando per l' aria, come i nostri Areostati, ora al margine avvallandosi di Acheronte, ora ammessi a chiacchierare nell' Olimpo, vanno seco portando la scena da un paese lontano all' altro in un attimo, e di uno in altro elemento?

Oggetto della commedia è primario il muovere le risa, or chi sarà da tanto che fare presuma l' esatta e sottile anotomía della facoltà vigente nell' uomo de ridere? Un motto, un' arguzia, che fa smascellare la platea di un dato paese o secolo, ci lascia freddi e serj in quella di un altro; ciascuno ride per senso immediato e proprio, non per un lungo e accurato comentario d' altri, che miri a provare che ridere si dee; le allusioni e i contrasti di parole o de' pensieri anco, che faceano in un subito ridere gli Ateniesi, non sono altro per noi oggimai, se non che materie ed elocuzioni da ben studiarsi prima, e poi conchiudere, che, se stati fossimo in Grecia a quell' epoca, avressimo dovuto prorompere ancor noi in spontanee risa e tostane; conchiusione erudita sì, ma la quale a ridere non ci solletica niente affatto. I motti faceti, i motteggi, gli scherzi vogliono, se a diletto solleticare ci denno, vogliono in quel che gli udiamo, o leggiamo esser sentiti e capiti a dirittura, non già tardi, bel bello, e dopo un maturo esame, indovinati a disagio.

Il bello e il giocoso non è tale per me, perchè altri mi dice e mi prova, che in tal concetto l' ho da avere, ma sì perchè pare a me bello e giocoso e lo sento. Se necessario fosse stato il provare ai Greci e ai Trojani, che Elena era una bellissima donna, non vi fora stata per cagione di lei la guerra di Troja, nè anco l' Iliade.

Menandro discepolo di Teofrasto, nato in Atene a' tempi allo incirca di Alessandro Macedone, e autore della novella commedia, ripurgò la prisca di Aristofane, e da tutto il veleno libellatico, e dalle spiattellate sconcezze che la insozzavano; compose da dugento commedie, ma non inframmisevi le macchine, e le allegoríe fantasiose e per lo più maligne del primo, ma naturali, regolari, e veri ne sono i caratteri, gli intrecci, gli scioglimenti; nè queste sue, è da credere, che omai più si cantassero, interlocutori non essendone li Dei o gli Eroi semidei, ma semplici privati cittadini di Atene; ed è pur un danno e peccato per noi che di pochi soli frammenti ce ne sien giunti, sebbene il latino comico poeta Terenzio, che tutte dugento per avventura le tradusse in sua lingua, ci dia facoltà di leggerne stampate sei, la cui scena egli mise e finse dentro di Atene. Menandro non ambì giammai di portarsi a censore o riformatore della Repubblica o con in sul viso la maschera rappresentare al vivo i suoi capi, e reggitori, o i filosofi sindacarne, le fattezze imitarne, il gesto, il contegno, i fatti e i detti,

ma fedelmente s' attenne i domestici casi a rappresentare de' privati cittadini d' ogni età, le sue comiche favole di per elleno gioconde sagacemente intrecciando.

Non è per altro, che astenuto egli siasi dal portare sulla scena le deplorabili corruttele di quel tempo, così quelle degli attempati o provetti uomini, come quelle de' giovani, anzi ad apología dei viziosi e sua, cioè della turpe dipintura, dei casti orecchi offensiva ch' ei ne fa, l' esempio adduce degli Dei, solita scusa e scudo sacro dei politeisti filosofanti; del che tutto ci sono in prova le commedie Terenziane, le quali, come dicevamo, la versione fedele son esse di quelle di Menandro. Plauto, che anch' egli autore di commedie latine fioriva in Roma un secolo prima di Terenzio, scrissene un gran numero, ebbe le facezie assai somiglievoli alcuna volta alle Aristofaniche, e i costui giocolini di parole; ma a sferzare non s' inoltrò il governo della Repubblica Romana, od a parlare di chi ne sedeva a magistrato; per quel vezzo, che forza comica si suole appellare, vins' egli Terenzio a parer mio. Il carattere de' viziosi o de ridicolosi, anzichè egregiamente dipinti, vi ci trovo scolpiti, forse non senza caricatura. Sboccato egli è più di Terenzio, e a sangue gli va moltissimo lo riempiere la scena di lupanari mai sempre, di meretrici e mezzani, e di esporre lo stomachevole quadro delle lascivie Romane di allora, fiancheggiandolo anch' egli colle fragilità non dissimili degli incliti abitatori dell' Olimpo; il che risalta

spiccatamente dal suo Anfitrione, commedia tradotta poi sì facetamente dal Moliere in versi Franzesi.

Prima di Plauto, e più ancor di Terenzio sappiamo esser vissuti in Roma a comici autori Livio Andronico, Gneo Nevio, Cecilio Stazio, e il famoso Ennio, ed altri non pochi, (18) ma siccome la qualità delle commedie latine dimostraci, quanto favore in Roma incontrassero e avessero le di tal sorta favole drammatiche, non essendovene altre fuori di queste, che intere passate ci sieno, se non se le poche di Terenzio e quelle di Plauto, così su delle sole siffatte, ci è fatto lecitó formare un qualche adeguato giudizio; le Plautine certamente del tutto non mancano di sentenze morali, ma di arguzie ridondano, e di minchioneríe, atte a far ridere la sola plebaglia dell'antico Tevere; lontanissimo n'è lo stile dal sembrar signorile, purgato, elegante di quello al pari delle Terenziane, laddove di questo lo stile ci apppresenta in ogni suo verso uno specchio della più tersa nobile latinità, onde da tutto l'anzidetto non si può conchiudere, che in Roma antica, l'arte comica non abbia ella a meraviglia fiorito assai più che la tragica.

---

(18) Chi fosse curioso di vedere l'esatta rassegna di tutti i comici latini poeti, che fiorirono in Roma a tempi diversi e riscontrarne le patrie loro, potrà di leggieri appagarsi, ricorrendo alla storia e ragione d'ogni poesia del Quadrio tomo 3 parte 2, o meglio ancora nella storia critica de' teatri antichi e moderni del dottor Pietro Napoli Signorelli, ovvero nel *théâtre des Grecs du Père Brumoi* vol, 5 e 6; giacchè noi in quest' opera non iscrivendo in qualità di Biografi o Antiquarj, ma di Filosofi o Filologi ragionatori, detto ne abbiamo quanto basta al nostro assunto, e pel di più rimandiamo il lettore, se così li giovi, ai prelodati o ad altri consimili eruditi scrittori che non mancano.

Ed infatti divise in classi salivano su per li teatri diversi le commedie, e nome pigliavanvi, come diciam noi, dal costume degli abbigliamenti; palliate dicevansi quelle, ove l'azione si fingesse seguita in Grecia, perciocchè i Greci sempre usavano vestire il pallio o mantello, tali erano tutte quelle di Terenzio; se poi la scena in Italia si collocasse od in Roma, si intitolava la commedia di Togate o di Pretestate, ed era o seria, come la nostra commedia nobile, ovvero tabernaria, e sul fare delle nostre Zannate, o diceasi Atellana, ed era questa una commedia castigata, ma ciò non ostante piacevole, che da Atella (oggidì Aversa o poco lungi) nel regno di Napoli, ove fu inventata, prese il nome. (19)

Il Pitisco nel suo Vocabolario delle antichità greche e romane dice esservi state in Roma antica di certe commedie di uno stile particolare e facetissimo, che dette furono Rhintoniche, del cui gergo o dialetto fu inventore un certo Rhintone, cosicchè convien credere di costui che portasse uno suo linguaggio nello scrivere e comporre diverso dall' usitato e comune, come fe' in Italia moderna prima il Burchiello e poi il Berni, il cui stile diciam tuttora Berniesco, o come in Francia Clemente Marot, dove lo stile detto Marotico si usa e va tuttora distinto da ogni altro. (20)

---

(19) Non vuole il Sig.r Court de Gebelin, che le commedie dette Atellane derivino un tal nome da Atella od Aversa, ma bensì dalla voce Orientale *Atel*, che suona scherzare, divertirsi, da cui la parola Atleti egli deriva, o fors'anco dalla voce Ebraica Hè-tal, cioè canzonare alcuno. Mondo primitivo-tabella comparativa. Vol. 3 pag. 225.

(20) Pitisco, Dizionario delle antichità ec. Vol. 1 pag. 105.

Passato il famoso secolo di Augusto si può asserire, che l' arte drammatica fino al secolo quinto stazionaria rimase, nè più fece progresso alcuno, anzi, che dovesse necessariamente cadere, non già perchè, così come in Asia ed in Grecia, ed anco in Italia ai tempi degli Antonini, e pe' cinque secoli susseguenti eziandío, non vi fossero aperti grandiosi teatri, ma sì perchè in quel correre di secoli si portavano e vi si recitavano o cantavano i soli drammi antichi e niuno appariane di novellamente composto. Due cagioni concorsero l' una prima, l' altra dopo a tracollare l' arte drammatica; la prima funne la propagazione del Cristianesimo, il quale a ragione e naturalmente svogliò li popoli battezzati delle fole mitologiche, e più ancora d' ogni oscenità del gentilesco teatro. La seconda la quale non potea non urtare a rovina, e totalmente ogni arte teatrale, fu non tanto l' invasione dell' Europa dai Barbari, quanto lo costoro stabilirvisi e dominarvici, e il formarvi, mischiando le loro lingue Boreali colla Latina, il formarvi, dico, quà e colà lingue tegnenti delle due e nuove, che informi e non scritte durarono a mantenersi pel corso d' interi secoli.

Non si è forse mai fatto a dovere il riflesso, almeno a mia saputa, che in quell' intervallo, (talvolta d' alcune centinaia d' anni) che suol passare tra l' obliterarsi di un idioma qualunque, per qualunque causa ciò avvenga, e il formarsene un nuovo conflato dei due, tra di una lingua, che più non si parla, ma si continua

ad intendere e scrivere da pochi non illiterati, e di un'altra, che da tutti si suole parlare bensì, ma non si può scrivere da niuno, perchè non ha ancora potuto accettare veruna regola di grammatical prosodía ed ortografia ec. che in questo intervallo è forza di queste due lingue l'una cadente, l'altra vagiente, quali erano in que' secoli imbarbariti la lingua latina e le moderne, non è possibile, non che un' arte drammatica avere, ma neppure una sorta di letteratura in qualsivoglia delle due, non nell' antica, perchè chi scrive vuol esser letto ed inteso, e pochi son, che l'intendano, non nella nuova, perchè niuno ancor v' ha, che la scriva per cagion, che tuttora ingrammaticale dura ad essere ed irregolare, e non in punto d' esser ella scritta e leggibile; ed ecco le due cagioni per le quali non solo non s'ebbe, ma non si potè aver da popolo nessuno d' Europa una letteratura sua nazionale in questi secoli, che quindi e perciò si sono detti anche di ferro dalla posterità letteraria.

Il clero inoltre, il quale unicamente professava una qualunque teotisea sua latinità, suggerì a se stesso o ai popoli Cristiani quelle irregolari, sconnesse rappresentazioni divote, od azioni sacro-processionali, che o tragicomedie e non drammi si nominarono, e delle quali già s'è detto abbastanza in altri paragrafi di quest' articolo, finchè l'abuso operò, come altrove si è mostro eziandío, che si proscrivessero, in quel mentre istesso che d'altro canto la migliore coltura, che di

Grecia in Italia si diffuse e d' Italia in Europa, dove le moderne favelle eran' elleno in gran parte dirozzate e ripulite a segno di poter essere scritte, operò che dietro la maggior contezza potutasi avere del Greco teatro e del Romano, che comparissero le moderne tragedie e commedie sul cadere del quattrocento, e in Italia, dico, in dove la prima regolare, sebben fredda tragedia, composta venne dall' autore istesso, che compose la prima regolare commedia, cioè dal Trissino. Il titolo della tragedia fu, come dicemmo, la Sofonisba, e quello della commedia li Simillimi, questa non fu altro in vero, che un' imitazione servile dei Menecmi di Plauto, o degli Adelfi di Terenzio, ma non però una farsa o zannata. Quindi di mano in mano nel cinquecento altre più accette e piacevoli al pubblico se ne esposero e si misero in luce, quali la Mandragora e la Clelia di Niccolò Macchiavelli, e contemporaneamente le non poche di Lodovico Ariosto, ma tutte più o meno, e queste dell' ultimo più dell' altre erano offensive, non solo delle caste pie orecchie e del matronale decoro, ma pugnanti col moderno costume, perchè gli interlocutori sonovi tolti dalla classe istessa, in cui torli soleano Plauto e Terenzio, allorchè questo teatrale decoro non era quale per nostra ventura vuolsi a giorni nostri serbato.

Benchè più tardi assai, che in Italia, ma prima al certo, che non in Francia comparve, ma irregolare, e a più atti e giornate oltre il dovere protratta la

commedia o tragicommedia in Ispagna, da cui tutta quella poi de' Francesi ricevette indi a non molto il nascimento bensì, non già in quel grado di regolarità per altro e di perfettibilità, nel quale al secolo 17.° incominciò a farlavi alquanto poggiare il grande Cornelio nella sua prima commedia, che Melita intitolò, ma se da questa all' altra sua che porta in titolo il Bugiardo, ch' egli pigliò dal teatro Spagnuolo, si passi, si troverà poi tra la Melita e il Bugiardo, distanza pari a quella, che interpor si dovette in questo comico genere tra di detta commedia del Cornelio, e le poi più preclare del Moliere il Misantropo, vale a dire, o l'Impostore, o il Tartuffo, e pel cui mezzo acquistò poi esso Moliere alla Francia nel comico teatro, del qual si tratta, il primato; ma ciò non pertanto non si può negare a Cornelio il titolo di creatore e di primo maestro in Francia e forse in l' Europa del doppio teatro tragico e comico, quali ce li abbiamo; egli pigliò dagli Spagnuoli Roxas, Guillen de Castro, e Calderone de la Barca, e dai Latini Seneca, e Lucano di certi fraseggiamenti e ampollosi concetti, è vero, ma gli attemperò per modo nelle sue scene tragiche o comiche, che vi ci figurano a meraviglia e a pennello vi stanno.

Spiacemi, che la materia, di cui qui sieguo a trattare m' imponga di tacere alfin di Cornelio; giacchè, comunque stato sia egli il primo in Francia sbozzatore della buona commedia, fu poi egli il Moliere colui

che a tanta altezza la spinse di comica verità e perfezione, che niuno si può dir per lo addietro ne lo prevenne, o in appresso poscia agguagliollo, e parve e dura a parere il principe de' comici poeti. Non ci faremo qui ad analizzare i pregj partitamente d'ogni commedia o scena od arguzia di lui, perchè cose son queste, che si sentono da tutti i letterati ed i critici, da alcuni di costoro tuttavia, non fu giudicato felice, quanto altri suoi paesani lo furono nel finale sviluppo de' suoi intrecciamenti; e da alcuni altri la sua morale di teatro tacciata venne di fautrice e complice delle passioni; anzichè medicatrice ed inimica; del che se ne potrà far giudizio dietro la assai lunga nota qui sotto, che ci fornisce il Gianjacopo Rousseau. (21)

---

(20) In quella commedia intitolata il *Bourgeois Gentilhomme* del Moliere, chi delle due merita più che si biasimi, cioè di uno sguajato borghese, che vuol farla da gentiluomo, o del gentiluomo briccone, che nel gabba e nel truffa? Eppure in tale commedia non è, o non tiensi forse costui pel galant'uomo? Della platea il genio non pende forse a favor di costui? Ed il pubblico non applaud' egli forse a quelle burle tante, che a colui egli fa? Chi più reo dei due, o del bifolco, che tanto è sciocco da volersi sposare una donzella nobile, o di una moglie, che mira a far scorno al futuro marito? E qual giudizio hassi da portare di una commedia, ove la platea fa plauso all' infedeltà, alle bugie, alla sfrontataggine di costei, ed in cui della melonaggine del punito bifolco si ride? Vizio grande si è l' usurajo ed avaro, ma più grande non è forse

Ma non è da stupire che in Francia e nel seicento segnatamente, e anche dopo, che l' arte comica vi si coltivasse per eccellenza, posciachè nessuna lingua v' ha forse, per mio avviso, che più spontaneamente

---

in un figliuolo quello di rubare al padre, di perdergli il rispetto, di fare ad esso mille rimbrotti oltraggiosi, e quando poi provocatovi il padre a lui dà la sua maledizione, il fargli in aria canzonatoria rispondere da questo figliuolo, che egli non sa che cosa farsi de' suoi doni? Se il frizzo è egregio, ha meno di merito forse di venirne castigato, e una commedia che induce a voler bene a quel figlio insolente, che ha così parlato, dovrassi ella perciò appunto non riputarsi del perverso costume la scuola? Fra l' opere del Moliere, il suo Misantropo poi mi pare la più idonea di tutte a far conoscere quale scopo, e quali mire siasi egli prefisso nella composizione del suo teatro, epperò ora questo Misantropo più atto d' ogni altro riuscirà a farne giudicare del vero effetto, che ha da sortirne. Volendo egli dunque il Moliere esser caro e piacere al pubblico, andò dapprima ben bene subodorando il genio dei più, che vi vanno, e poi dietro il genio ed il piacere siffatto, si formò una sua stampella, e su di questa stese il quadro dei difetti contrarj al genio già riscontrato esser quello del pubblico, e da questo quadro si fu appunto, che desunse egli poi tutti quei suoi comici caratteri i lineamenti de' quali andò a proposito spargendo nelle sue diverse commedie. Non l' uomo onesto adunque formare egli pretendette mai, ma l' uomo del bel mondo, epperò non i vizi, ma i ridicoli egli intese mordere ed additare anzi in ciò, onde meglio riuscire nei vizi istessi un suo caro istromento rinvenne;

della Franzese si pieghi al conversare comico e frizzante, e ad un' ora signorile e decente. Lunghe, se scritte le vedi, ne sembrano le parole, ma, oltre il dir, brevi, le trovi, all' udirle ti riescono, e se le pronunci ed articoli; quindi è, che in concorrenza della Francia,

---

laonde è, che volendo esporre alle pubbliche risate tutti que' difetti, che opposti sono alle qualità, che l' uomo amabile e garbato del mondo distinguono, dopo aver messo in iscena tanti altri caratteri ridicoli, altro a mettervi sopra più non mancavali, se non che quello, verso del quale il bel mondo suol' essere meno indulgente, vale a dire il ridicolo proprio della virtù e il fe' nel Misantropo.

Alceste, di cui in essa commedia si tratta, è uomo retto, probo, sincero, degno della stima di tutti, insomma uomo dabbene veracemente; l' autore della commedia per altro lo fa parere un ridicolo personaggio: ciò basta a torre ogni scampo di scusa al Moliere; se non se forse ad iscusarlo asserir si volesse, che in Alceste non ha voluto mettere la virtù in canzone, ma un vero difetto, cioè l' odio che gli uomini portano a lei; non diversa è la cagione che fa attribuire in iscena a' giovani il trionfo e il predominio sui vecchi, non diversa, dico, da quella soprallegata, che nei nostri drammi d'ogni specie lo da alle donne sopra degli uomini; il che in amendue i casi è uno snaturare con biasimo uguale le naturali relazioni; e siccome il nostro affetto il nostro interesse vienvi spinto a favore mai sempre degli amanti e dei drudi, ne segue, che il personaggio degli attempati, non vi si fa comparire giammai, che a farvici una delle parti secondarie, o per connettere il nodo dell' intreccio, introdotti vi ci

non v' ha paese che possa vantare una letteratura scherzevole, amena, ed epigrammatica che la di lei ne pareggi, nè in tal conto copiosa, e diffusa cotanto; anzi terrei, che il tanto millantato Attico sale non

---

sieno per ostacoli alle brame frapporre delli giovani amadori, e allora pigliano faccia di odiosi, o s' eglino stessi la parte hanno da farvi d' innamorati, se ne pigliano quella di ridicoli. Nelle tragedie poi di questi attempati se ne formano de' tiranni e usurpatori, e nelle commedie dei gelosi, degli usuraj, de' pedanti, o de' padri insoffribili cotanto, che niuno v' ha, il quale non cospiri a truffargli; ed ecco in quale onorevole aspetto si atteggi l'età senile in Teatro! Rese sieno pur grazie all' autore della Zaira e della Nanina di avere a tanto dileggio sottratti il Venerando Lusignano, e il buon vecchiarello Filippo Umberto; alcuni altri pochi ve n'ha eziandío, ma non tanti da far argine alla piena inondante dell' erronea invalsa opinione, nè da poter scancellare quell' isvilimento, nel quale è sommo diletto ai più degli autori di mostrare l' età del senno, della sperienza, e dell' autorità; e qual dubbio v' ha, che quello scorgere del continuo nei vecchi sul Teatro altrettante odiose larve e persone non divenga abito in noi, il quale poi non ci persuada lo sbandirli dalla società, assuefacendone ad isbagliare que' vecchi, con cui dobbiam praticare, per altrettanti rimbambiti Geronti, epperciò non meno spregievoli di quelli? Osservate nelle brigate l'arrogante caparbio contegno, il parlare e il decidere inappellabilmente di una sfrontata gioventù de' due sessi, mentre gli anziani impauriti e modesti non osano fiatare, o non sono ascoltati; scandoli

andasse tanto saporito, nè spinto, più avanti in la stessa Atene, imperciocchè all' effetto maggiore de' motti e delle arguzie giova non poco la brevità delle voci e la snellezza dei giri, che a voler quelle espri-

---

siffatti osservate voi forse nelle Città o provincie, ove non v' hanno teatri, e toltone le Città grandi, ove veggiamo, che i bianchi capelli e la calva fronte non imprimano riverenza e rispetto? mi si opporrà forse, che nelle Città grandi, come Parigi, i vecchi non vi facendo la vita, che loro starebbe pur bene di fare, si tirano sopra in parte a ragione questo disprezzo spogliandosi del decevole contegno, per isconvenevolmente appropriarsi eglino l' attillatura, o le maniere de' giovani, e che di costoro a guisa, facendo gli innamorati e i galanti, è cosa poi piana e naturale, che nel mestiere loro proprio i giovani sien preferiti; ma se si dicesse, che appunto gli attempati non altro scorgono spediente da essere comportati e sofferti, costretti vengono perciò di valersi del siffatto, e che però scelgon eglino di essere caricati di ridicoli in società, che non poi d'esserne esclusi. Non è a dire per altro che facendovi i Zerbinotti, riescano di fatto graditi, e che un sessagenario spasimante sia un oggetto grazioso altrui, ma lo stesso suo disdoro gli frutta il guadagno, che brama; imperciocchè per la donna è un lepido trionfo di soprapiù, quello di trarsi un Nestore al suo carro; ella stima così di far vedere alle genti, che il gelo degli anni è debole contro le vampe del foco, che accend' ella e spira. Ecco ciò che muove le femmine a trattare il meglio che possono codesti Decani della Corte di Citera.

mere con chiarezza concorrono, e se tali le si abbia una lingua in sua balía e famigliari, addiverrà al certo ch'ella scherzi mirabilmente. Più a' nostri tempi vicino, e senza dubbio perciò più terso, o fregiato di moderno stile, il Signor Nericault Destouches, ma non tanto naturale ed ameno del Moliere, pubblicò dieci tomi di commedie, delle quali godono ancora il favor della recita il Glorioso, l'Ambizioso, il Filosofo ammogliato

---

In Teatro si pretende guarirne dell' amore, a vivaci colori pingendovici di questo le straniezze e le fragilità, ed eziandío non portandovi sopra se non che di quello le passioni leggittime, come se in noi men forte ne fosse l' impressione e men pericoloso l' effetto; come se le vivide espressioni dell' ingenua tenerezza innocente fossero meno dolci, meno affascinanti, e men atte a destar fiamme in un animo gentile, che la dipintura nol sia dell' amor turpe, a cui per altro l' orrore, che il vizio porta seco, basterebbe ad antidoto.

Il Patrizio Manlio espulso venn' egli dal Senato Romano per aversi egli, presente la propria figliuola nubile, baciata la moglie; ora se in se stesso un tal atto raffigurare si voglia soltanto, che porta egli mai di riprensibile? Nulla al certo, anzi manifesta un lodevole affetto; ma della madre per altro i casti ardori ed amori, poteano agevolmente di troppo impuri amori nella figliuola ispirare, e destare; il che era fare di un' azione onesta, altrui di corruzione un esempio pericoloso, ed ecco per lo più il risultato degli amori del teatro, che per leciti sono spacciati. Rousseau. Opere, volume terzo, lettera al D' Alemberto sopra i teatri, pag. 25 sino a 87.

e l'Irresoluto, quasi interamente di carattere sono queste, ma di que' caratteri più rari a trovarsi altrove che in Francia, e non universali e comuni essend' eglino, s' accostano assai a quel genere subalterno, che di Comico romanzesco e piagnolento suolsi qualificare; non così il Regnard, quasi di costui contemporaneo, il quale riuscì eccellente al sommo nelle lepidezze, e nella più verace dipintura di due universali caratteri, cioè del Distratto e del Giocatore; anch' egli l' egregio tragico Giovanni Rassine nella sua commedia dei litiganti, la sola cioè, ch' ei componesse, versatissimo come egli era nelle Greche lettere, raccolse tutto quel sale Greco, che sparso sta nelle Vespe, commedia di Aristofane, e ne lo convertì in sale piacevolmente moderno e franzese.

Gli anzidetti comici poeti hannosi, a poco sta, tutti a tenere come spettanti al seicento, ed al secolo di Lodovico Decimoquarto; ma in quello che nel seguì, non mancò il parigino teatro, che di un tal secolo scorso, ha poco, rappresentano a meraviglia que' caratteri particolari, che nel improntarono, e i vizi suoi propri e i ridicoli. Il *Turcaret* commedia del Sig.r Le Sage ci atteggia al naturale l' animo e le maniere dei Finanzieri Franzesi ai tempi che era un Reame la Francia; la *Coquette fiéffée* che diressimo la Civetta spacciata o per eccellenza, e l' altra della Civetta emendata o corretta, sono commedie, le quali il far galante delle Dame parigine ci metton in prospetto. Altre poi ingegnose del Monfleuri, e le ingegnosissime del Marivaux

ci fanno sentire un misto di Metafisici sentimenti, in cui pare che col cuore gareggi lo spirito, affinchè n' escano dal loro conflitto scintille fosforiche di peregrini concetti e talvolta di filosofici assiomi; tal' è la commedia che ha in titolo: *Les jeux de l'amour et de hazard*, alle quali tutte si può a buona ragione aggiungere la Metromania di Pirone, e alcune altre modernissime, ma libertinissime del Signor Beaumarchais, alle quali il titolo di Figarò è a tutte comune. Poco più, poco meno per altro le commedie Franzesi stampate da circa un cent' anni sono commedie di circostanza, e voglio dire con ciò che dipendenti son' esse pel conto che se n' ha da fare, e pel merito da apporlivi dalla qualità e dalla natura dei tempi e governi, in cui furono scritte, che non dalla natura indelebile dell' uomo in ogni età, secolo e clima, e il pregio loro, come delle Aristofaniche avvenne, scema d'assai, e svanisce collo svanire degli anni, in cui e per cui furono dettate. Il Marivaux che tutto questo con suo dispetto sentiva, veggendo già tutti gli universali caratteri portati in Teatro dai Moliere, Destouches o Regnard ne arrabbiava, e doleasi di non essere ad essi prenato, costretto veggendosi a scegliere argomenti di commedie, che omai più non mostrassero spiccati e decisi colori di alcun carattere, ma le sole mezze tinte di quello; è da avvertire, che il Moliere istesso scrisse in prosa la maggior parte delle commedie, non però le migliori, così fece anche il Marivaux, non così tuttavia gli altri

Poeti Comici nominati qui sopra, i cui versi sono andanti, quali i parlari tra di loro delle gentili educate persone. Prevalse anche in Francia circa il 1760, ed in poi il mentovato comico genere romanzesco e piagnolento, sbarcatovi dalla grande Bretagna insieme a mille romanzi Inglesi, ove ha regnato e regna tuttora. E come abbiam detto l'istesso Voltaire non isdegnò di scriverne due di tal sorta, il figliuol Prodigo, e la Nanina, altri il Disertore non so di chi, e il Signor De-la-Chaussée, la Melanide e la Governante; e gli Inglesi per lo più di queste commedie nè anch'eglino composero in prosa, tra le quali quelle si decantano del Wickerlei.

Noi Italiani, dopo i già mentovati Ariosto e Macchiavelli, a cui si può aggiungere il Firenzuola, non ebbimo nel secolo nessuna verseggiata commedia, ma delle dettate in prosa parecchie, delle quali li più conti Scrittori sono stati il Fagiuoli, e il Carlo Goldoni, comunque quest' ultimo offuschi talmente il primo, che quasi più da niun si conosce e rammenta mercè l'inverosimiglianza de' suoi mezzotermini, e li troppo caricati caratteri, ma colpa ancor dello stucchevole suo Fiorentinismo, succhiato forse col latte nelle vecchie cerchie mercantili di Firenze, che spiace cotanto ai più degli altri Italiani, e di cui egli ammorba ogni scena. Non mancano per altro all' Italia altri degni Comici Poeti, di cui si taccion le opere e il nome, perchè viventi. Ma quand' anche ne avesse

avuto, o ne avesse penuria, basterebbe a farle onor sommo in tal particolare il già prelodato Goldoni, scrittore infatigabile, che nelle dugento e più commedie in prosa dalla penna usciteli, non v'è carattere odioso o difettoso o ridicolo, così fra i caratteri naturali a tutta l'umana specie, come de' particolari all' Italia e agli Italiani, dei quali ei in una qualche delle sue commedie non dipinto ci abbia il leale ritratto. La famiglia dell' Antiquario, la bottega del Caffè, da cui, quasi traducendola, il Voltaire tolse l'idea della sua Scozzese, li Poeti, dietro cui forse il Francese Piron immaginò poi la Metromania, l'Adulatore, e le tre intitolate dalla Villegiatura con tante tutte a noi cognite e care, ci lasciano pinti i ceti tutti e le brigate e i crocchi della nostra Italia colle loro magagne; gli si rimprovera, è vero, e non a torto, la bassezza, e la trivialità dello stile, il quale nondimeno migliorò d' assai, dopo che la sua celebrità l'ebbe fatto ammettere nelle società più signorili ed educate, e in Parigi ove residendo già egli e prima di terminare i suoi giorni, compose una commedia in francese idioma, applaudita colà da una nazione non liberale de' suoi applausi al forastiero.

Si provò anche il nostro Goldoni in alcune delle sue commedie di rattristare il genio dell' Italiana Talía, di per se festivo e sollazzevole con argomenti e avventure compassionevoli, e romanzesche, quali non senza commozione dell' udienza furono l'Avvocato

Veneziano, il Torquato Tasso e la Pamela; egli, come le altre di soggetto più lieto, in prosa le scrisse; altri motivi di quest' uso invalso fra noi ultimamente delle commedie in prosa, non saprei immaginare, se non che l'inerzia che suggerisce ciò sempre che è più comodo e facile, e poi perchè lo poetico stile nell' Italiana favella è assai più diverso e lontano dal prosaico, che in altre nol sia e segnatamente quello della favella Franzese. Non mi estendo più oltre quì ad altri storici ragguagli de' progressi dell' arte comica nelle parti più Boreali dell' Europa e anco in Germania, perchè è difficile ricavarne notizie, ed eziandío a cagione, che alle Corti colà de' Principi, se di melodrammi si tratti, si cantano o i nostri giocosi, od i serj anche nostri Italiani del Metastasio, e se di tragedie o commedie, vi si sogliono recitare le Franzesi; sento per altro oggidì e leggo acclamarsi così in Lamagna come in Inghilterra le commedie in lingua Tedesca del Signor Cotezbue, di cui alcune o in Francese o in Italiano tradotte mi son venute tradotte alle mani, e mi è sembrato, che un bell' impasto tenero e sentimentale, e a vicenda giocondo e faceto sien' elleno, da cui risulti un nuovo comico genere interessante, che si potrebbe appellare Germanico.

Prima di chiudere questo articolo ci entra in pensiero il discutere, non lo sciogliere, che non siam da tanto, questo problema teatrale, cioè se l' arte del tragico Poeta sia più difficile, o quella del comico.

Ora il primo nell' ampio campo dell' istoria può a piacimento scegliere tra i mille qual più li sorride soggetto e Protagonista, il secondo è forza, che sì l'uno che l'altro, quali sono e li trova, li pigli fra gli individui o i casi soliti a succedere nelle società e nell' epoca, nelle quali ei se ne vive, e tratta; basta al tragico lo studio dell' uomo in se ed in genere per commuovere l'udienza, ma il comico ha da studiare gli uomini tutti sì diversi di genio, e soprammodo per giungere a dilettarne i suoi paesani, ed i suoi coevi, che ad udirlo concorrono; e ad esempio un tiranno, qual fu Nerone, od un benefico Principe, qual fu Tito Vespasiano, l'uno d'animo atroce, l'altro di benignissimo, ci vengono, senza punto smentirne, o travisarne il carattere, diversamente dipinti in casi e frangenti diversi, ma per tal modo diversi, che nel Nerone del suo Britannico Rassine, come nel Nerone della sua Ottavia Alfieri ci lasciano entrambi e del pari ravvisare il Nerone medesimo di Svetonio e di Tacito, e non altri che lo somigli; Il Tito del Rassine porta le stesse in viso magnanime fattezze del Tito del Metastasio; e così l'uno che l'altro Tito non può scambiarsi dagli spettattori per un qualunque altro buon Principe, e sempre quel solo rammenta, che l'invidiabile soprannome ottenne di delizia del Genere Umano.

Tale vantaggio ha sicuramente il compositore di tragedie sopra del compositore di commedie, a cui non basta, come al primo, soltanto il ricopiare fedel-

mente lo sceltosi fra i mille suo originale, ma dee in gran parte inventarselo, i colori cercandone, e i chiaroscuri, a così dire, fra gli incidenti e i costumi più o meno usuali, e solitamente comuni degli uomini e de' tempi, fra i quali e ne' quali egli sta vivendo e scrivendo; quindi ne deriva che, se i soli caratteri porta egli in teatro di tal sorta che esclusivamente competano a suoi paesani e contemporanei, e vi campeggino, comunque ottimo per le circostanze d' allora il di lui lavoro divenga, e applauditissimo, cangiate le cose poscia non farà più colpo alcuno appo de' posteri; che se poi piglia egli a trattare uno di que' caratteri universali, che per variare di suolo e di clima mai non varian' eglino, e sono nell' uomo indelebili, come quel dell' avaro, non potrà nulla omai più variare nel complesso di una già fattane assai prima comica dipintura in questa sua seconda senza alterarne la verità. L'avaro di Plauto e quel del Moliere sono così in latino, come in franzese, una stessa commedia, e così dicasi del bugiardo del Goldoni e del mentitor del Cornelio, il quale in origine è quell' istesso del Roxas Spagnuolo; laonde non senza lusinga di miglior fortuna si potranno da taluni riprodurre in iscena le nuove Sofonisbe e i nuovi Edipi, soggetti già tanto rimaneggiati da altri poeti, ma non altrettanto e così potrà sperarsi dalla riproduzione di un altro tartuffo o d' un nuovo bugiardo od avaro.

Fine è della tragedia muovere nel cuore gli affetti

di pietà, di tenerezza, o di terrore, di orrore o raccapriccio, è suo trionfo spremere dagli occhi le lagrime; fine è poi della Commedia all' incontro il divertirne, e chiamar il riso sul volto di talun, che non suole, od anco non vuol rasserenarlo, il che già accennammo. Ora il cuor dell' uomo essendo egli in tutti, a un dipresso, gli uomini un viscere irritabile, e consimile, accadrà di chiunque assista ad una dolorosa tragica scena, che lo stesso tocco affannoso in cuore si senta, e, se non ne facesse dimostranza veruna gli si potrebbe dire coll' Ugolino del Dante: « E se non piangi di che pianger suoli? » Non così addiverrà della facezia istessa od arguzia in una commedia; imperciocchè l'uom colto e grave non si vedrà neppure di tale molto sorridere, il quale fa scoppiare gli ignoranti in grasse risate, e sganasciarsene la plebaglia, e sicuramente l' uomo educato e gentile non si diverte di tal Commedia, che solletica il popolazzo, onde un frizzo o motteggio, che negli uni ferisce di punta e li risveglia, negli altri cade di piatto e lor non fa senso: insomma è infinitamente più facile impresa l' eccitare in tutta un' udienza mista di varie classi di gente la commiserazione del cuore in ciascuno, che non di ciascuno sul labbro chiamare il riso. Ed infatti quanto v' ha di più patetico nelle tragedie antiche greche o latine per lo più si capisce da noi e si sente, e ne tocca; ma di rado avviene, che le facezie, le quali con un tal nome nelle commedie loro ci son accennate, ci divertan elleno e piacciano.

Per il che tutto io penderei a credere, che il fare una commedia mediocre sia più facile che nol sia il fare una mediocre tragedia, ma che se poi si tratti di riuscire eccellente in uno di questi due generi, sarà vieppiù ardua e malagevole impresa ad ultimare il comporre una commedia eccellente, che non fia per esserlo un' eccellente tragedia. Melpomene cammina mai sempre sui trampani in istile sostenuto, ma di lieve socco calzata Talía in istile andante e talvolta dimentico gode parlare con ciascuno di noi; ciò basti al confronto.

Chiuderem ora questo lungo articolo intorno all'arte drammatica coll'addurre alcune opinioni del Filangieri nella pubblicata sua opera della Legislazione vol. 4. parte 3.a; lib. 4°, capo 45°. pag. 63-66: esse vertono sulla moralità degli spettacoli sì antichi, che presentanei, e vi ci frammetteremo alcune nostre osservazioncelle ogniqualvolta dissentiam noi alquanto da questo celebre Legislatore Filosofo, e il lettore potrà quindi a quella sentenza, che gliene pare, attenersi. « Le nostre leggi, (son sue parole) senza valersi in nostro pro dei vantaggi degli Spettacoli degli antichi, hanno a tutto potere fatto resistenza a que' vantaggi, che poteanci per avventura derivare dai nostri, mentre i loro e i nostri spettacoli potrebbero promuovere efficacemente l'amor della gloria in noi e quello della patria; per venirne a capo mestier sarebbe togliere dalla nostra scena quanto di sconcio e d' incongruo frammisero gli

uomini negli spettacoli antichi, e quanto le leggi nei nostri hannovi di sconvenevole introdotto, cioè ripurgare gli uni e gli altri; l' antica Palestra modificando, e purificando il teatro moderno; da quella proscrivere la ferocia e l' indecenza, e da questi l' inezia, la seduzione e l' infamia degli attori. » Sul che noi osserveremo, che per aderire a quest' ultimo voto Filangeriano, che è pur quello di tanti moderni Filosofi, converrebbe anche, che nelle sole case private si recitasse, cantasse, e si assumesse la professione di attore; imperciocchè mi par pur la cosa difficile, che una classe di persone, il cui cotidiano esercizio e talento lo studiarsi sarebbe di tutte imitar le passioni per ben contraffarle, non si depravasse sopra un pubblico teatro; eperciò non venisse a meritarsi, se non quella di diritto o della legge, almeno l' infamia di fatto o di opinione. Vorrebbe inoltre il Filangieri, « che la porta dello spettacolo non fosse mercenaria, nè vi si pagasse nulla dal popolo ivi concorrente ad ascoltar le lezioni di virtù patriotica » ma forse queste istruzioni nel Cristianesimo non istarebbero eglino meglio fatte nelle chiese, dentro delle quali si potrebbe risuscitare e rettificare il doppio drammatico genere, e le rappresentazioni già in uso, non ha guari, presso i nostri Maggiori, e da noi a motivo o col pretesto della riverenza dovuta al luogo venerando, eliminate e proscrite? E' cosa per nostro avviso, innegabile, che presso i Gentili il teatro facea parte del culto loro, e che il comico od Istrione

assai volte corpo facea con quel loro clero, ma quel culto e quel clero eran cosa sconcia e poco ragionevole; laddove non sarebbe forse impossibile impresa, e nè anco biasimevole fra noi l'averci un teatro, maestro ad un tempo di Cristianesimo, e di morale e scienza civica del pari, che incitatrice all'amor della gloria e della patria. (22)

---

(22) Ammirabile è pur sempre Cornelio in que' dialoghi delle sue tragedie, ne' quali la disinvoltura delle risposte, l'elevazione dei sentimenti e concetti, la rapidezza del giro nel fraseggiare, il calore dei motti sono del continuo pegli Spettatori un incanto; ma fra i tanti, che ve n' hanno, di questi dialoghi, que' due tra Poliutto, e Paolina sua moglie e tra lo stesso e Felice di lui suocero superano eglino gli altri tutti. Cornelio ha insomma in questi due dialoghi tutto mostro e spiegato il poter sovrumano, non meno, che energico della religiosa Cristiana passione; dialoghi, a detta del medesimo Voltaire, mirabili ed applauditi mai sempre; infatti questa risposta: *Io son Cristiano*, fatta due volte, agguaglia le più belle risposte, che nella sua tragedia degli Orazj s' incontrino. Cornelio, il quale tanto avanti erasi alzato nella cognizion del sublime, sentì ad un tratto sino a qual segno della religione Cristiana l'amore poggiare potesse. * Imperocchè questa è quella tale e sola passione, che la doppia energia in se tenga e rinserri dell' amore e del patriotismo; conciosiacchè il Cristiano ama Iddio qual suprema bellezza, e il Cielo o il Paradiso come vera sua Patria.

Giriamo ora lo sguardo al Politeismo, e proviamci d' istillare nello idolatra alcun poco dell' Entusiasmo, di cui è invasato Poliutto; ma di chi, e per chi vorrem noi ch' ei s' appassioni ed innamori? Forse per Giunone dagli occhi bovini o per Pallade dai glauci? ovvero forse della morte in braccio andrà egli per Capripede Pane? Le Religioni, che operare possano in noi, che ardore per desse s' ingeneri e accenda, son quelle soltanto, le quali più o meno al domma si vann' accostando dell' Unità di un Dio, giacchè altrimenti l' intelletto ed il cuore suddividendosi a vicenda ed entrambi tra una farragine di potenze e di Divinità, non vagliono poi ad amare e a temere nè l' une, nè l' altre con entusiasmo e gagliardia. (L' Autore) Questa nota è quasi estratta per intiero dall' opera del Sig. di Chateau-Briant intitolata: *Genie du Christianisme*. vol. 2. pag 154, 155, 156, per dimostrare dietro l' esempio del Cornelio, e il parer del citato autore, che forse non sarebbe ineseguibile l' assunto di stabilire in Europa un teatro cristiano.

* Cornelio incoronò la sua poetica carriera asceticamente con la sua bellissima versione in versi francesi dell' imitazione di Cristo del Tommaso a kempis.

Ma quale sconvolgimento di significato non dovriasi allora introdurre in queste voci di teatro, dramma, scena, ed attori? Noi senza specificare a minuto le cose, che complirebbe a un tale intento rinnovare ed innovare nella materia siffatta, una soltanto ne avvertiremo, ed è che il teatro dovrebbe diventar nazionale o almen europeo, e trattante unicamente di storia moderna e cristiana, epperò espurgarnelo da ogni argomento di pagano politeismo, non ostante la protesta, che l'inquisizione esige od esigea dai poeti, e dare il bando agli Atrei, agli Edipi ec. allora fora forse possibile come il Filangeri vorrebbe il rendere non solo gli attori cittadini, ma i cittadini attori. E qui farem fine a questa forse di troppo protratta storica esposizione delle sorti d'ogni drammatico genere; tuttavia dei progressi dell'arte di comporre i romanzi, qual di materia analoga per di molti aspetti a quella di cui trattammo fin' ora, a guisa di appendice annetteremo il seguente breve e istorico cenno.

APPENDICE

SULL' ARTE DEL COMPORRE ROMANZI

SUE SORTI E PROGRESSI

. . . . Pol! me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.
Hor. lib. 2 *ep.* 2.

La voce Romanzo significa in oggi un' opera finta, un immaginato racconto; in codesto significato non già in origine era presa altre volte una tal voce, ma significava quella tal lingua qualunque, che latina non fosse, nella quale scriveansi quella tal sorta di libri, che appellavamo e talor ancora impropriamente appelliamo, volgari; il che ci additano tutte le memorie, che ci son pervenute del medio-evo nostro. Nei romanzi meglio, che non nelle storie vere, si scorge la qualità del genio, e delle costumanze di quell' età, in cui furon essi dettati. Falsi, è vero, e finti ne sono i fatti ordinariamente e i racconti, ma n' è verissima di allora, o almen verosimile la dipintura, e alle passioni predominanti, e alle occupazioni e alle credenze di quel tempo congruentissima; ed ecco la ragione per cui non solamente dalle donne e dagli adolescenti, ma dai Filosofi anco e dagli antiquari tengansi in pregio i romanzi, trovandovici

eglino dentro di certe usanze oggimai scomparite; e di cui indarno una traccia altrove si scorgerebbe. Il modo nostro nel comporre i romanzi di quella specie, di cui abbiamo ricevuto un qualche esemplare dagli antichi, se con quello de' nostri secoli si confronti, ci insegnerà pur bene il confronto siffatto, quanto la distanza dell'epoche, e delle cognizioni, la disuguale misura, e la diversità del gusto, e del tatto sopra de' componimenti influiscano.

Ogni scrittore, e più se di Romanzi, di prima intenzione e diretta scrive per li contemporanei, e a caso, se potranno loro gradire, gli avventura all'accoglimento de' posteri; perciò è che dipinge i costumi e le usanze dei coevi, e evenimenti ed i casi, che lui vivente sogliono succedere e vedersi; quindi è; che in questa appendice sarem contenti di fissare, e distinguere dietro l'alterno variare de' tempi, le une dalle altre le diverse classi o qualità di Romanzi che si composero; e a seconda della successione de' secoli e del genio dissimile che ne gli impronta, partiremo la serie diversa di quelli che in tal genere ai più venne vaghezza di comporne nelle serie contemplate e tra di loro dissomiglianti; e saranno elleno queste l'oggetto primario al quale dirigeremo la penna, lusingandoci di venir meglio in tal forma a raggiungere ed a compire il nostro storico non men che filosofico morale divisamento; epperò di ogni serie, a tal intendimento non citeremo, se non che, pochi de' tanti

romanzi, che si possono in ciascheduna di esse annoverare, e sol quanti ci sarà mestiero notarne a comprova dell' opinioni nostre e asserzioni.

L'una di queste si è, che ad onta del molto, che non senza ragione si è declamato da moralisti parecchi contro dei romanzi in generale, che la storica verità, cosa in se preziosa al sommo, non è poi sempre quella che ci abbisogni fra gli guai della vita, e non quella che il cuor ci dilati, e accontenti; le più di queste verità storiche, che leggiamo sono rattristanti, e meglio riescono i sogni ad esilarare lo spirito dalle prime amareggiato; e infatti qual pro per noi nell' aver rindagato, quale stato già sia egli il genere umano, o quale egli è? L'antidoto dello spiacevol senso, che ci lascia la storia è nel romanzo; imperocchè qui si considera il mondo qual esser dovrebbe, e colà qual è; dal che nasce quel pendío sì universale alle chimere, mercecchè la seduzione ci alletta, non così il disinganno, come si legge in Orazio:

. . . . Pol! me occidistis Amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis dulcissimus error.

Ciò basti a giustificare in parte chi legge romanzi; ma questo dolcissimo errore, in cui di trattenersi a ricreazione dell' animo e a diletto sempre all' uom piacque, varia col variare dell' età, ch' ei vive, o della condizione in cui nacque o pervenne; quindi è, che ai fanciulli fan gola le mitologiche fole, e i racconti

magici di Fate, Farfarelli, e Folletti, che agli adolescenti, ai Giovani, e in generale alle femmine le avventure amorose e galanti; che alle divote e pie persone i romanzi spirituali, che certamente, senza che inchiudervi alcuna s'intenda delle vite de' Santi, non mancano; alli gravi personaggi poi que' romanzi, che di saggia politica e di sana morale pieni vanno e conditi; ai Libertini le novelle, che in parte od in tutto possono essere cose accadute, ma ad un tempo per rea concomitanza, lorde assai più per certi lubrici osceni racconti; alla gente di mondo in genere poi leziosa e disoccupata que' tali più vanno a sangue, che vengono lor descrivendo sotto altro nome e paese que' casi galanti istessi o tristi o faceti o ridicoli, ed anche i pettegolezzi, che succedere si veggono nelle brigate, compagnie o crocchi di quel tempo, in cui scrive l'autor romanziero, il quale, siccome chiunque miri a stampare, ha in iscopo primario suo sempre l'aggradire, comme dicemmo ai Coevi, dovendo egli direttamente più d'ogni altro togliere i fatti, e la materia, e lo stame del suo romantico tessuto lavoro, non da ciò che già succedette, ma da ciò bensì che si vede succedere.

Una sola osservazione premetteremo su di questa materia avanti di parlarne storicamente ed è che gli antichi nei romanzi loro erotici, siccome in quella loro stagione, e sino a che il cristianesimo non venne ad essersi ampiamente dilatato e diffuso, siccome, dico,

non si ebbe, e non si potè avere idea alcuna dei riti cavallereschi moderni, non hann' eglino perciò questi Antichi potuto lasciarci traccia alcuna neppur sfumata di quella amoreggiante galanteria, la quale bada per lo più fra di noi a velare di un, non so quale, sottile leggiero e in apparenza onesto zendado le tresche amorose e le tacite profonde passioni, ma che solamente ci potessero eglino descrivere poco più poco meno al naturale l'amore, quale cel fa sentire il senso, o quale supponeano che un'evitabile fatalità dall'Olimpo loro emanante, gli innamorati stringesse e spingesse ad impastricciarsi, senza lusinga di scampo, nell'amorosa pania, laddove noi cavallerescamente nella pura intenzione, e talor anco di magnanimi sentimenti inorpellata, cerchiamo delle fragilità nostre la scusa, e dell'amore, che ne travolge e martella, eglino questa scusa s'aveano già bell' e fatta nella ineluttabile influenza e forza superna.

A quest' osservazione stimiamo aggiungere qual cenno opportuno al lettore, che in quest' apendice non si farà la rassegna neppure inesatta delle opere tante e diverse, che nelle varie nazioni andarono o vanno attorno stampate col titolo di romanzi; giacchè chiunque brami averne la cronologica non meno, che estesissima contezza, potrà appagarsene nel libro di 300 pagine allo incirca pubblicato da Monsignor Vezio Vescovo di Avranches nel 1711, e diviso in due lettere, l'una scritta al signor Segrais primo traduttor

Franzese dell' Eneide, l'altra a M.lla Scuderis compositrice di applauditi in allora lunghi romanzi.

Questo illustre, e come ognun sa, eruditissimo prelato, non isdegnò di porre a quest' operetta il titolo di *trattato dell' origine de' romanzi* e conseguentemente al titolo siffatto incomincia ei da quelli, che reputa romanzi biblici od orientali, e via via rapidamente da que' primi ad annoverarli segue sino a quelli ultimi, che aveano grido a' suoi giorni, cioè sino allo intitolato l'Astrea, lavoro del signor d' Urfè, romanzo (23), ch' egli sommamente ammirando non lasciava tuttavia privi della debita lode il Ciro in dieci tomi in 4.°, l' illustre Bascià e la Clelia della prefata Damigella, romanzi, i quali rivaleggiavano a quell' epoca in Francia per la mole e la quantità de' volumi, colla Cassandra, colla Cleopatra e col Faramondo del Guascone la Calpreneda, e modernamente coll' egregio, ma non meno

(23) Il Marchese Onorato d'Urfè nato in Marsiglia nel 1567, morì pulmonario in Nizza nel 1625 in età d'anni 58; per via della avola sua o bisavola della casa di Savoja e Contessa di Tenda, stava imparentato con i Reali di Savoja, e venne accolto con ogni cortesia più volte in Torino dal Duca Carlo Emmanuele primo, negli stati del quale, come dicevamo, finì di vivere; il suo nobilissimo Casato era ab-antico oriundo di Svevia. Si vegga Moreri, la lettera qui sopra del Vezio ed il Patrù. Questo romanzo dell' Astrea dell' Urfè ebbe in allora non minor spaccio e fama singolarmente fra le Gentildonne, che non se la abbia avuta cent'anni dopo il Telemaco del prelato Fenelone, oppure son' alcuni anni, o che eziandio se l' abbia presentemente, quello della Novella Eloisia di Gianjacopo Rousseau. Benchè lungo e già pieno di ora rancidumi Franzesi, colpa dell' essersi in parte mutata la lingua, si legge e piace ancora quest' Astrea dell' Urfè, il quale imitò nella sua lingua, ma non pareggiò, a mio giudizio, l'Italiano sonetto del Petrarca:

Se non è Amor, ch' è dunque quel ch' io sento ec.

per tal conto prolisso dell' Inglese Ricciardsono, che porta in titolo Miss Clarice Harlovve, la cui narrazione cammina e sviluppasi per mezzo di un leggiadro carteggio. Codesto romanzo Inglese mosse la stizza a segno al Voltaire, che solea poi dirne, che non altro più raro merito non vi ci trovava, fuor quello di aver saputo giungere sino all' ultimo tomo, senza che mai il lettore se ne fosse potuto accorgere, esser ella stata mai sempre l' Eroina sua innamorata del proprio persecutore. Istizzito fu forse di troppo il Voltaire dall' animo suo impaziente, passione, la quale nel rese ingiusto verso del Riccardsono, perchè questi senza dubbio ripaga l' ansietà e sospension d' animo, in cui tiene a lungo chi legge, con mille intrecci e accidenti, e con una varietà di ritratti e caratteri, le cui mezzetinte e fattezze sono espresse e tratteggiate leggierissimamente dalla sua maestría nel saperli d' uno in altro soggetto pennelleggiare.

Vorrebbe il Vezio, e altri fors' anco, ogni non epico poema, quali l'Amadigi, l' Orlando Furioso ec. tra gli romanzi annoverare e riporre, ma noi per le ragioni altrove esposte, esclusa dalla poesía ogni opera per quanto si voglia fantasiosa e finta, ma scritta in prosa, non possiamo menarli per buona la cotale opinione e abbracciarla, e ciò ad onta del prosaico Telemaco, cui fù avviso di colti ingegni parecchi, che si dovesse questo Feneloniano romanzo nominare la continuazione degli Omerici divini poemi, e special-

mente dell' Odissea. È quistione agitata eziandío il decidere, se il romanzo e la Novella siano una diversa o la medesima cosa. Noi tenghiam per certa quest' ultima opinione, e ciò quand' anche si l' uno che l' altra raccontassero cose realmente seguite; il che delle novelle in specie non è punto impossibile, tuttavia, siccome gli estensori di tali storielle, non fan professione di narrare fatti accaduti ed istorici, perciò ci sembrano doversi così i romanzi, come le novelle aver in grado di storie finte, delle quali le prime, cioè i romanzi, esser debbono più lunghe, e più brevi d' assai le seconde. Da ben cinque secoli abbonda l' Italia di ottimi scrittori di novelle, ma scarseggia e sempre di romanzi scarseggiò; la Francia all' opposto sovrabbonda in romanzi, ma non tanto in novelle (che colà chiamansi Contes) e solo da tre secoli se ne veggono comporre, non sprezzabili per altro e invenuste; lo stesso ha da dirsi vieppiù della Spagna e dell' Inghilterra, e a un dipresso della Germania.

Fatto sta, che, come già avvertimmo, ogni nazione pretende, che la sua letteratura prevalga, almeno per qualche suo ramo, o per qualche scanso a quella dell' altre; il che accade, perchè i nazionali di ciascheduna meglio sono versati nelle cose patrie, come è dovere, che non nelle altrui ed aliene; ma chiunque si porti fuor di paese nell' estere contrade, e vi ci studii colà la lingua ed i libri, si convince, che l'altre letterature a un di presso tutte di Europa per tutti

quasi i riguardi e per tutte le diramazioni loro stann' esse poco meno che in bilancia, senza la boreale Scandinavia eccettuarne, e ciò segnatamente, se di piacevoli storielle e avventure si tratti. Pregio è forse delle sole novelle, oltre quello della lor brevità, il narrar fatti, o fattarelli, che divertono ogni condizione di gente anche idiota, e direi così, casalinghe e popolaresche; laddove i romanzi con i loro immaginarj Eroi antichi o moderni, di cui la natura nel formarne è così avara e restia, e le virtù le quali trascendono di tanto la possa della fragile, non eroica umanità, non essend' elleno queste imitabili dalla comune degli uomini, riescono per lo più, a chi misura in se stesso le forze che sente aversi, increscevoli, esagerate e perciò inutili.

Ma per entrare a lume della storia più addentro in questa materia, incominceremo dalla serie dei romanzi spirituali e religiosi, e tre di questi ne citeremo composti dopo dell' era nostra cristiana; giacchè quelli dettati prima della cotal fausta epoca dai pagani, benchè le costoro Deità non poco vi ci influiscano, non mi sembran degni di figurare insieme di codesta sì venerabile serie, il che sarebbe un mischiare il sacro al profano, e attribuire potenza uguale all' Olimpo ed ai demoni, che al Calvario ed ai Beati. Dei tre romanzi qui sopra, è autore del primo San Giovanni Damasceno, il quale lo scrisse in Damasco sua patria,

allora sede dei Califfi, cioè nel secolo 7.° (24). Il secondo è Monsignore Camus Francese e Vescovo di Beley, che nella sua lingua di molti più o meno prolissi suoi romanzi ha pubblicato nel secolo 17.° Il terzo è M.r de Chateau-Briant, autore anch' egli Franzese, ma odierno e vivente, che diè al suo romanzo per titolo i Martiri. Potressimo molti altri aggiungere a questi tre, ma, oltre che il moltiplicarli potrebbe attediare, questi tre soli, comparsi in epoche tra di loro disgiunte cotanto e lontane, basteranci a riempiere il nostro assunto di far osservare in qual aspetto diverso le finte storie la divozione risguardanti, e la pietà, si trattassero ne' primi secoli della Chiesa, o ne' penultimi, o si trattino nel presente dagli spirituali romanzieri.

Pose il Damasceno a questo suo romanzo il titolo della conversione al cristianesimo di Giosaffatte figliuolo di Avenirre Re dell' Indie per opera del Monaco Barlaamo; ingegnosissimo per accidenti è questo romanzo e piissimo ed ascettico pel fine che egli ebbe, il quale fu d' invaghire i cristiani della vita cenobitica e di dimostrare in Giosafatte convertito la potenza, o, a meglio esprimerci, l' onnipotenza e gratuità della grazia sopra l' umano cuore. Egli ne lo dettò in lingua siriaca,

(24) San Giovanni Damasceno nacque nell' anno 676, e morì nel 760. Fu Monaco nel Monistero di san Saba, e fu autore in oriente della scolastica teología, come in l' occidente san Tommaso. Alcuno nega il Damasceno ad autore del romanzo qui sopra.

come molt' altre storie sue e romanzi; tradotto poi in lingua Greca, da questa poi voltato venne nel 14.° secolo in Francese dal signor Billi, e più modernamente dal Gesuita P.re Girard, ed anche, da non so chi, in Italiano e in Spagnuolo. Campeggia in questo romanzo, e dominavi l' orientale fantasía in parecchi apologhi, non dissimili, toltone il fine morale e cristiano, delle *mille e una notte*; uno di questi apologhi parabolici mette in piena veduta la pazzia de' mondani, che per un po di miele biscazzano l' anima loro immortale (25). Non ci è permesso in questo particolare il più oltre diffonderci; ed affine che si vegga, come codesti pii romanzi spirituali del secolo 17.° e del nostro contrastino con quello del Damasceno a confronto porremo li romanzi del vescovo di Beley le Camus, e quello già accennato del vivente Chateau-Briant.

Fa veramente stupore lo scorgere che un prelato non men esemplare che pio, un alunno e amico intimo di san Francesco Salesio, qual era questo Vescovo di Beley, si occupasse a scrivere e a stampare una farraggine di libri, di cui i più eran romanzi, delle quali opere sue d' ogni spezie per altro altra omai più a ragion non si legge, se non se quella, la quale ha in titolo: *lo spirito del Salesio*, qui sopra; ma

(25) Gustavi paullulum mellis et ecce morior. Libro dei Re.

cesserà lo stupore alcun poco, se si venga a riflettere, che tanta foga e vaghezza in quel secolo si avea di comporre e di leggere romanzi in Francia, e a segno che non mancano riscontri, onde provare di questo le Camus, che a suggerimento egli eziandío del santo Vescovo di Ginevra, si mise a scriverne, acciocchè le persone di mondo, e più le signorine, i suoi leggendo, desistessero dal perdere il tempo in altri men savi delli di lui; non è per altro di questi di lui, che andassero meno pieni di amoreggiamenti, anzi talor di amorazzi, e di frizzi e facezie; del che tutto se n'incontra in di molte pagine, come negli altrui; ma s'avverta, che la maggior parte dei suddetti del Camus terminati vengono e a lor scioglimento per via di certi colpi inaspettati della superna grazia, che i grandi scellerati e abituati al mal fare convertono a Dio: non saprei in verità, se questi colpi tanto famigliari ne' romanzi suoi, lo sieno poi del pari nell' economia della libera, ma parca dispensazione delle grazie divine: ma checchè siane di questo, il Prelato Romanziero, di cui parliamo, è tratto tratto scintillante d'ingegno, e franco a segno da scagliare dai pulpiti sarcasmi ingiuriosi su d'ogni qualità d'ascoltanti, principi sian eglino, ministri, o prelati, e con più di furia, se contro si volge de monaci e frati (26),

---

(26) E andò a tale intento tanto avanti da aver ad un suo libro posto il titolo di *vrai antimoine*, cioè di verace antimonio, Farmaco in allora nuovo e alla moda, giuocando in questo suo libro contro de' frati sul doppio senso apponibile a un tale vocabolo, per guarirli col suo specifico antimoniale.

si scorrano da chi vago ne fosse alcuni de' suoi romanzi, come ho fatto io, nella biblioteca Romanzesca del signor Bastide, e si vedrà, se ai tempi nostri potrebbono i siffatti stimarsi edificanti, non ostante alcune bibliche citazioni e sentenze, ed anche evangeliche tal una volta portate a proposito e talun' altra fuor di proposito. Osservisi oltracciò in questi romanzi del Camus, e in quelli della Palomba o Dama onorata, nell' altro della Memoria di Daria, e nella storia Valentina l' intenzion sua, e anche di altri ne' libri divoti di allora, cioè di appiacevolire la severità della cristiana morale con gli allegri racconti di come vadano le cose del mondo galante, e per dimostrare, comunque vadano, ch' elleno son fanciullaggini appetto delle leggi del Vangelo (27). Il terzo ed ultimo romanzo spirituale

---

(27) Gio. Pietro le Camus Vescovo di Belley nacque in Parigi nel 1582, morì nel 1660. Il Cardinale di Richelieu, veggendolo fuor di misura scatenarsi contro de' Monaci e Frati, così prese a dirgli: « Je ne vois aucun autre défaut en vous, que cet acharnement, que vous avez contre les Moines, sans celà je vous canoniserais - Plût à Dieu, M.r le Cardinal, reprit l'Evêque de Beley, que cela pût arriver, nous aurions l'un et l'autre ce que nous souhaitons, vous seriez Pape, et je serais Saint. » - Un jour qu'il prêchait devant le Duc d'Orleans Gaston, il parla ainsi: « Ah Monseigneur! les Princes sont sujets à tant de vicissitudes, parce qu'ils n'écoutent que les flatteurs, et que la vérité n'entre ordinairement dans leurs oreilles, que comme l'argent entre dans les coffres du Roi un pour cent. » Prêchant aux Cordeliers les jour de leur Patron S. François: « Mes pères, leur disait-il, admirez la grandeur de votre Saint, ses miracles passent ceux de Dieu; Jesus Christ avec cinq pains et trois poissons ne nourrit que cinq mille hommes une fois en sa vie, et S.t François avec une aulne de toile nourrit tous le jours par un miracle perpetuel 40 milles fainéants. » - Parlant un jour des couvents il disait: « Dans les anciens monastères on voyait de grands moines, de véritables Réligieux, mais à présent: *illic passeres nidificabunt*; l'on n'y voit que des moineaux. » (L'Autore) Questo predicatore, comunque alcuna volta sboccato, e di

di cui ci rimane a dire alcune parole, cioè i Martiri, opera stampata, sono pochi anni dal signor di Chateau-Briant, ora memore l'Autore di questo romanzo, che nella favola istessa si ha da riporre quel più di vero, che è compatibile col falso, per corredarne questo suo romantico lavoro, ha voluto pria di mandarlo alla luce intraprendere il pellegrinaggio di Gerusalemme, passando per la Grecia e Natolia; e per l'Egitto e per l'Affrica riapprodarsene in Francia. I Martiri son un' opera finta bensì, ma erudita, ma d'incidenti sparsa e di felici incontri combinati naturalmente. Tutti i più cospicui Dottori di S. Chiesa contemporanei all'epoca dell'ideatosi suo romanzo vi ci figurano dipinti col loro riconosciuto verace carattere. Opera è questo romanzo non meno sentimentale, che divota; fra gli altri vi sono due episodj, cioè quello di S. Girolamo nella sua grotta di Betleme, e quello di certa Druidessa detta Velleda, bellissima donna, la quale s'incapriccia d'amore pel Martire Eroe del romanzo, detto Eudoro, la scena di questo Episodio è l'Armorica o Brettagna nelle Gallie, già sede famosa in allora e

---

stile, anzichè serio, burlesco, seguía in genere quello stile e modo di porgere, che durava ancora ad essere comune in allora, e studiava le similitudini e le antitesi, come da suoi libri istessi ci risulta, che facea san Francesco di Sales. Nè altrimenti si scrivea e si predicava in Italia nel 1300, e nel 1400 da Fra Jacopo da Rivalta, e da Fra Jacopone da Todi, ed è nota la terzina di Dante.

Le mura che solean esser Badía
Fatte sono spelonche, e le coccolle
Fatte son sacca di farina ria.

dopo del Druidismo. Nel lavorare a questo suo pio romanzo, l'Autore, trattandosi della sua religione, si è posto ogni umano riguardo dietro le spalle; il che in un secolo sì indifferente su di ogni maniera di culto, e corbellatore perpetuo d'ogni teología, e vieppiù ancora delle pie emigrazioni di terra Santa, che diciamo crociate, non è piccola vittoria l'averne scritto in uno stile, il quale spira il santo brio cavalleresco, che quelle armate spedizioni degli andati secoli ispirò; ei vi congiunge a meraviglia l'amore, se vuolsi, Platonico dei due sessi con l'amore della penitenza severa, e l'amore del martirio, ma tutto questo di una elocuzione ben altrimenti riguardosa e forbita, e ben altrimenti antitetica, che nol sia quella del prefato Vescovo di Beley.

Ora passeremo a ragionare promiscuamente, e al modo medesimo dei romanzi così morali come politici, che anco istorici nomare si possono al certo, giacchè dagli autori dato lor venne uno storico fondamento; fra questi ci si affaccia a ragione dapprima la Ciropedia di Senofonte, opera, molti anni sono, tradotta dall'originale Greco in Francese dall' Accademico Charpentier, e ultimamente in nitida Italiana favella dal nostro Coaccademico di Torino il sig. Professore Regis. Molto si è disputato e forse si disputa dagli Eruditi per decidere, se questa Senofontica Ciropedía vera storia fosse o romanzo. Cicerone seguito dal Petavio, Scaligero Giuseppe, Freret, e cento altri portano

ferma opinione, che sia ella un pretto storico romanzo al pari di altri parecchi certamente men buoni e meno eleganti, che prima o dappoi se ne sono composti; io non saprei dalla sentenza de' prelodati Eruditi allontanarmi, e infatti come mai promulgandola, quale verità istorica, Senofonte avrebbe osato smentire nella sua Ciropedía Erodoto o ancora vivente, o di vita uscito appena alcuni decenni prima, trattandosi dei casi di un Ciro sì bene noti ai Greci, e di avvenimenti da Erodoto letti agli Olimpici giuochi, e non punto più antériori alle storie di Erodoto d'un cent' anni, comunque stato sia egli, o si voglia che fosse per altri fatti più lontani credulo in eccesso? Spiace infatti ai più ed a me, che tante belle sentenze e dottrine o morali o politiche a smarrirsi sen vadano, e nel nulla a situarsi delle finzioni; ma una finzione o favola di tal sorta e di tal importanza, un sistema cotanto eccellente di politico e militare governo potrà in se consolarne, mostrandoci nel finto ciò che potrebbe avverarsi quando che sia in altri, se al cielo piacesse, e che sarebbe sommamente da desiderarsi, che vero e reale diventasse.

Ma fu destino di questo prode vincitore dell' Asia, vale a dire di Ciro di venire egli in tutti i secoli travisato e sfigurato dal romanzesco prurito; la morale penna di Senofonte ce ne fornì l'egregio, ma immaginario Prototipo, e quasi un divino trattato di politica morale filosofia, ma la damigella Scudery nel suo

Artamene o Grande Ciro non ci lascia in desso scorgere quel Ciro dai Profeti predetto, e neppur più quel Ciro dipintoci da Erodoto, o quello dimostratoci saggio cotanto da Senofonte, non insomma quel conquistatore, quell' eroe, quel politico, il quale soggiogò, stordío, ed istruì la metà della doma terra. Egli, cioè Ciro, nel romanzo di lei è un languido amante che sospira, e geme, e il quale del solo amor suo s'appaga e sen pasce. Il Ramsai Scozzese proselito venuto alla religione Cattolica a persuasione del Vescovo Fenelon, questo Ramsai anch' egli senza aver riguardo alcuno alla storica verità, e alle gesta e alle guerriere virtù d' uomo sì grande e preclaro, un romanzo ne compose, intitolandolo, i viaggi del Gran Ciro, e ultimamente l'Abate Pernetti un suo ne pubblicò, che il titolo porta del Riposo di Ciro, ampliando sopra di questo riposo il poco, che in fine della Ciropedía Senofonte ne accenna, ma niuno andò tanto avanti quanto la Scudery nell' arte di avvilire un eroe, quantunque in grado di romanzo il costei tenga non poche parti, cui l' imitarle fora da lodarsi e pregiarsi.

Basti il fin' ora dettone della Ciropedía, lavoro unico di tal specie fra li romanzi antichi de' Greci e de' Romani, e il quale il destro ne porse ed aprì di favellare de' moderni, ai quali, non so perchè siasi posto in fronte del gran Ciro il nome, ma che per altro in se non mostrano insegnamento alcuno di morale e politica, che al Greco Romanzier gli avvicini. Due

romanzi tali e in tersissima latinità scritti; l'uno nel 16.°, e nel 17.° secolo l'altro, qui di passaggio accenneremo, l'uno l'Utopia dell'Inglese Guardasigilli Tomaso Moro, e l'Argenide di Gioanni Barclajo oriundo di Scozia. L'Utopia è un sogno politico d'un dottissimo uomo dabbene, e una repubblica nuova di Platone, più dell'antica, come se ne lusingò l'Autore, adattabile ai tempi nostri, e al cristianesimo, anzichè un racconto di casi varj e di avventure intrecciato. Ma l'Argenide del Barclajo riunite in bell'ordine mostra le amorose peripezíe e le politiche alternamente con vaghissimo intrecciamento, il tutto condito da parecchie assennate direzioni e sentenze, e sotto il velame del romanzo nasconde il Barclajo poi le grandi rivoluzioni del secolo suo, il perchè quest'Argenide scritta in latino non che l'Utopia venne tradotta quasi in tutte quante le lingue d'Europa.

Ma nessun romanzo di questa serie rendette immortale l'Autore, cioè il Vescovo Fenelone, quanto il Telemaco, ed elogio nessuno dei tanti, che ne furono fatti, meglio i pregi ne addita, o più caro dell'Autore all'orecchio giungere senza dubbio dovette di quello, che ne fe' il filosofo Abate Terrason, benchè critico ei dichiarato fosse dei poemi di Omero, ed emolo scrittor di un romanzo sul fare del suo, a cui diè il titolo di Sethos Re d'Egitto, romanzo, la cui epoca coincide colla spedizione Trojana. Ecco le parole del Terrasson: « Il Telemaco è il più pregievole di

tutti i doni, che giammai le muse abbiano fatto agli uomini, avvegnacchè, se la felicità del genere umano potesse nascere da un poema o romanzo nascerebbe da questo. « Il Sethos però, lavoro di tal encomiatore del Telemaco, può quasi rivaleggiare, a mio senso, per riguardi parecchi con quello del Fenelone, non nego che questi nel vinca nell' amene descrizioni, ch' ei fa dei siti e dei paesi, e nella morale dipintura delle passioni, ma forse il Terrasson nel vince nella vibratezza dello stile meno diffuso, languido non mai e accarezzato come quel del Telemaco, (28) e nulla v' ha, che agguagli la narrativa delle Egiziane iniziazioni degli Isiaci misteri nel Sethos e delle processioni per macchine orribili tanto, da far paura a tutti della Dea Iside, di Osiride, e d' Oro Apolline.

Ma se giusto verso il Fenelone diessi a divedere questo sì entusiasta di Omero, che altro non bramava, che non si scorgesse nel Telemaco, se non che la non indegna

(28) Or venez donc, Monsieur du Telemaque,
Vantez-nous bien votre petite Itaque,
Votre Salente, et vos murs malheureux,
Où vos Cretois tristement vertueux,
Pauvres d'effets, et riches d'abstinence
Manquaient de tout, pour avoir l'abondance;
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu trainante,
Mais, mon ami, je consens de bon cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente
Si je vais là pour faire mon bonheur.

Voltaire. L'Anti-Mondain.

continuazione dell' Odissea, se, dico, il Terrasson si mostrò il sì disappassionato giudicatore, non si può lodare la consimile imparziale generosità d' animo in un altro Anti-Omerico, cioè l' Accademico Marivaux, il quale nell' anno 1734 ristampò il Telemaco del Fenelone, ma travestito in burlesco, il che pare impossibile di un sì grave romanzo e sì ameno e morale ad un tempo, e pur ei vi riuscì mirabilmente e in guisa da far smascellare dalle risa chi legge, come a porre in canzone i poemi di Omero, e gli Omeromani d'ogni spezie; « io, così si spiega egli, pianto ogni mia speranza della futura celebrità del mio Telemaco, sulla presente del primo altrui, è presentemente quello la delizia del mondo, il perchè un pocolino di curiosità farà forse che si legga il mio. » E infatti letto non fu ma divorato, e se non altro dimostrò il Marivaux quanto tra di loro confinino il serio e il sublime col faceto ed il triviale, e quanto gli eroi anch' essi da chi sa travestirli si possano acconciare da buffoni e ridicoli. Non si può immaginare però quanti anatemi sieno stati scagliati contro la vena Anti-Omeriana del Marivaux; non è per altro, che travestito stampasse l' intero Telemaco del Fenelone, già non più tra vivi, e neppure ne seguì, che l' originale del suddetto dalla sua prima e dovutale riputazione punto scadesse, ed i buoni giudici stimarono nel suo genere ciascuno dei due egualmente perfetti, sebben più il primo ed originale debitamente che non il secondo, il quale

non potea, che in dipendenza esistere di quello, ma è vero contuttocciò, che di quanti travvisatori o parodj di poemi o romanzi eroici mi avvenne vedere, come sarebbe dell' Eneide travestita dal Lalli in Italiana favella o in la Franzese dallo Scarrone, non portano in elleno l' allegro lepore di questa. (29) Non favelleremo più diffusamente di alcuni altri romanzi politici o morali, cui sia loro fondamento un qualche fatto istorico ovver personaggio, ma non trasanderemo di commendare in tal conto il Numa Pompilio del Florian e il Belisario del Marmontel.

La serie poi de' romanzi erotici, o vogliam dire i trattanti di materie d' amore, è senza meno la più antica e la più lunga romantica serie, e n'è la classe la più numerosa eziandío, a cagione che in ogni epoca del mondo questa passione dell' amore, che d' ozio nasce e sempre si nutre, occupò gradevolmente a delizia chiunque ha fervida fantasía, stato comodo, od almeno non troppo ristretto di facoltà. Le più commendabili e care avventure amorose che degli antichi ci sieno pervenute, ci sono descritte succedere tra gli boschi o le late campagne e colline, soggiorno consueto de' contadini e pastori; tale è il mirabile romanzo Greco di Lungo, del quale non si

(29) Il Marivaux in tutti i suoi lavori, cioè, commedie, novelle, poemi, versi, prose d' ogni guisa mostra un ingegno sì gajo e faceto, che nullo v' ha in Francia, che ne lo pareggi, neppure il Gresset o il Voltaire.

è saputo determinare in qual secolo vivesse; egli s' intitola gli amori di Dafni e Cloe, amori, che per un soave solletico pur troppo ad amare invogliano chi li legge, perchè l' amor vi ci vien mostro da quel lato solo e prospetto, che è bello. Questo lusinghiero Greco romanzo venne portato dall' Amiot nella vecchia lingua Franzese, e con ogni eleganza poi e fedeltà nella nostra favella dal celebre Annibal Caro. Lungo, come si crede, era nativo di Lesbo, al pari dell' infelice poetessa Saffo. Con non inferiore naturalezza scrisse Eliodoro Vescovo Greco di Tricca gli Amori di Teagene e Cariclea; che se poi alla lettura di questi due, quella si faccia seguire degli Amori di Clitofone e Leucippe, non meno Greci romanzi erotici di quello del Lungo, ed anche trasportati nel latino, e se non mi falla la memoria in ogni altro moderno idioma, si avrà già una bastevole contezza della Romanzesca antica biblioteca, e si vedrà chiaro quanto già s' abbiano nei loro imitato, anzi scritto gli autori moderni di questi Greci o Latini o degli altri che trasandiamo.

Quindi con evidenza all' occhio discernitore campeggieranne del moderno filosofo, che se la passion dell' amore, non ostante, che per identità naturale sia ella in tutti i tempi ed esser debba la stessa, pure varia ella non poche volte d' aspetto, e, direi così, di stile, di maniere e di massime secondo la condizione degli amadori, e l' educazione, e norma spe-

cialmente delle invalse religiose opinioni e dottrine, onde n'avviene, che pigli e rivesta secondo i tempi diversi che corrono e le usanze, tinte e vernici, insomma sembianze analoghe e proprie a quelli ed a queste; per lo che nel secolo che diciam del medioevo l' ingresso si aperse al genio Cavalleresco, e alla Galanteria, che funne appellato l'esercizio di quello, operò ciò, che suole sopra le medaglie antiche un tempo diuturno, stendendovi sopra quel verdastro sì, ma lucido colore che piace, e al quale diero gli antiquari nome di Patina; così ha fatto la Galanteria a quell' epoca sulla moda di amoreggiare, e degli amorosi corteggi, distendendovi sopra una nuova lucentezza cavalleresca non in pria conosciuta, e non punto pregiata.

Ma che cosa, mi si dirà, è poi ella questa Galanteria da poter operare i portenti siffatti? al che risponderò, che io non nego, che, essendo ella questa una passione, più che naturale, fattizia, non sia l'averla da definire un impiccio, ma, se non a definirla, mi proverò a farne una qualche descrizione; la Galanteria adunque è l' abitual dimostranza d' ogni cortesía verso il bel sesso, ma debole, del sesso magnanimo e forte; e che se poi questa cortesía avvien che l' adito apra all' amore, questi ha da pigliar faccia e contegno di ossequio per l' oggetto amato, e di servitù, e di somma sensibilità, la quale però in nulla in apparenza di turpe trabocchi e degeneri, al che operare vi vuol

animo grande e non volgare, insomma Cavalleresco, vale a dire, che impresa non rifiuti, e tutto osi a sollievo dei deboli, e a torto perseguitati, che ami Iddio nelle sue più leggiadre creature, quali scale, per cui ad esso lui si sale, che pronto sia per quello e e per queste a spargere il sangue; che creda alle streghe, alle fate, agli incantesimi, ai filtri amorosi, e non ne pigli spavento e sen dia briga, e che so io; tale fu nel medio-evo nostro la Galanteria del Cavaliero, massime se errante, stata al certo un parto della più fina astuzia del genio donnesco per perpetuare il suo imperio sul ruvido genio del maschio; vero è, che questo prestigio comincia ad essere svanito d' assai nel presente secolo, sebbene tuttora non disdica, anzi dai più si commendi il serbarne in teorica e da taluni anche in pratica le quasi per altro obliterate, e vetuste regole e leggi.

La galanteria de' nostri lontani antenati ci partorì que' tanti romanzi in ogni parte d' Europa vaganti, al che concorse anche l'Asia con i suoi, come ce l' attestano le arabiche favole o Persiane delle mille e una notte, e dei mille ed un giorno, che tradotte leggiamo, e le quali abbondano di prodezze impossibili ad ultimarsi da un umano qualunque individuo od eroe di Fattucchiere e di Silfi, di Gnomi e di Maghi, di mostri e giganti, di cui van piene le Cronache sognate e risibili della tavola rotonda del Re Artù, di Lancelloto del lago del supposto Arcivescovo Turpino, di

Merlino Coccai e di cento altri, de' quali non monta accennare il nome, od ismentire l'autenticità; ciò, che affermare possiamo intorno a questo, si è che di tali fole esondone non meno e forse più e prima della Francia e della Spagna la troppo oggidì incredula Inghilterra; ed inoltre si è che, a tempi nostri, cotai storielle di fate e fatati Paladini ancor si compongono per insegnare una bambola morale ai fanciulli soli e bambini, laddove nel medio-evo si componeano non che per ricreare, ma ammonire, ma per iniziare a cavalleria i bamboli adulti.

Se da due secoli per altro a questa parte abbiamo dai nostri romanzi tolto tutto il miracoloso e il Fantastico, effetto della crescente nostra filosofia, e a trattenimento relegatolo dei veri e soli pargoletti; non è però che penuria si senta di romanzi amorosi, anzi dalla copia loro siamo poco meno che oppressi, imperciocchè si è cotanto voluta oggimai ingentilire questa passion dell' amore, e, direi così, metafisicarvici dentro e sopra, che nulla vi è di grande, d' eroico, che senza il di lei intervento si reputi e stimisi potersi ottenere e raggiungere. S' incominci dall' Astrea dell' Urfè e dal suo Celadone, e si scenda sino alla nuova Eloisia del Rousseau e alla Clarice del Riccardsono, e si scorgerà, s' io dica il vero; non v' è ripostiglio arcano del cuore umano, che non s' indaghi ed isnudi, non fibra di quello che non si riscuota e poi analizzi; il che si scorge anche meglio nelle lettere Persiane

del Monteschio, non poco al far sentimentale giovando l'aver sostituito in questo e in altri Romanzi al narrativo stile l'epistolare, che apre più spiccio il campo e più sgombro, di chiunque il voglia, ad esprimere ciò ch' ei sente, ed ogni sua minuta sensazione a confidare all' amico o all' amante sopra la conscia carta, che mai non arrossa; attesochè tutto si appalesa e si dice da chi trova la frase da sapersi spiegare e quel modo di esprimere, che parla col mezzo di reticenze opportune, e che subito da colui si fa intendere, che non è sciocco o novizio nei misterj di amore; oltre i nominati Rousseau e Riccardsono, grande maestra è in quest' arte e qualità di romanzi Madama della Faietta in Francia; il che si può riscontrare ne' suoi tre, cioè la Zaida, la Principessa di Cleves, e la Contessa di Tenda, e di poco le cede ne' suoi Francesi la celebre Riccoboni; donna già di teatro e specialmente nella sua Lady Catesby. Il costume odierno poi, l' odierne convenienze sociali oggidì invalse nelle nobili gentili conversazioni e brigate d' ogni nazione son esse, che singolarmente veggiam introdotte, osservate e applaudite nei romanzi del secolo Inglesi o Francesi, laonde quando vengano quelle in l' avvenire, come accade pur sempre a cangiarsi o a cadere, potranno eglino i posteri nostri facilmente in leggendoli piena contezza ritrarne, e vedrannovi il lusso primeggiarvi presentaneo e la sottile civettería delle donne. Vedrannovi che il più o men tardo e restío

disgrupparsi del nodo degli Inglesi romanzi, viensi ad effettuare dal ritorno dall'Indie di uno zio straricco, e della sua pingue eredità, la quale inaspettatamente appiana ogni difficoltà, e appaga ogni individuo e il consola. Non però così è, e per lo più, che si sciolgano in Francia i romanzi, ma ora terminan lieti, or hanno un lugubre fine, e quale è quello dell' Abate Prevost, che di Manon Lescaut porta il titolo, ma in proposito di tetre romantiche composizioni più in apparenza orribilmente fantastiche, che non in sostanza, spicca l'immaginativa Britannica di Madama Racliff, e non meno e più vero dell' autore del Werther suicida per amore, romanzo dettato in Tedesco idioma.

L' Italia poi non manca di romanzi di amore, ella fino dal 300 se n' ebbe così dettati in Latino, come in volgare, ma questi romanzi stanno, a così dire, dimentichi ed oppressi da una faraggine di romanzetti, a cui diemmo titolo di novelle; di queste e de' novellieri Autori, che le composero, già siamo per dare un qualche ragguaglio o contezza quì sul finire della presente appendice, ma prima porgeremo correndo alcune notizie sui prefati e più estesi romanzi italiani, dei quali fra gli più antichi si contano la Deifira del celebre Leon Battista Alberti, scritta, credo, in Latino, al pari del Filleno di Niccolò Franco e quindi il Caloandro Fedele del Marini, e i Disperati dello stesso; la Critidea del Mazini, la Rosalinda del Morando; gli Italiani in questi seguirono per lo più le

tracce de' già mentovati romanzi greci antichi, ma niuno con più di energía pinto ci ha la forza tirannica dell' amore, che il Verri ancor vivente nelle avventure ed amori di Saffo, Eroina di un tal romanzo, nativa di Lesbo, e innamorata perduta sino alla pazzía di Faone. Il Verri stesevi un certo patetico colore greco, colore che intenerisce; a questo Italiano mi piace di unire, sebben non unicamente erotico, l'Abaritte del Cavaliere Pindemonti pur anco vivente, romanzo pieno di brio, e il quale come il Candide del Voltaire, è la descrizione di un viaggio del presosi a Protagonista (viaggio non canzonatorio però) in varie parti del mondo con il racconto dell' osservatovi in questi ultimi decenni nelle diverse corti e contrade, in cui si portò e vi si trattenne. Nulladimeno de' romanzi licenziosi od osceni, di cui pur troppo in ogni età si abbondò e si abbonda, e dal Trimalcione di Petronio Arbitro sino alle pericolose corrispondenze, pericolose invero (liaisons dangereuses) di certo sciaurato Franzese romanziero, legge ci facciam di tacerne, e di non aver voce da articolare neppur il titolo di que' non pochi di tal conio romanzi, che intermedj fra li due prefati comparvero, e neppur holla per esprimere il nome di chi già n'è stato e in qualsisia epoca e favella, o n' è l' autore.

Vengo ora alle novelle o romanzetti, di cui non potiamo altrove o più in alto la prima origine rinvenire, che in Mileto, Greca, Asiatica colonia nella

Gionia stabilitasi; Partenio di Nicea vivente ai tempi d' Augusto di queste favole Milesiane o storielle ne raccolse un buon numero, e tradottane poi la raccolta in Latino la spedì in Roma a Cornelio Gallo, come ognun sa, Romano poeta; a queste Milesie aggiunse Partenio Niceno le Sibaritiche favole, ad imitazione composte delle prime nella Grecia Italica, ovver magna Grecia, in dove la città di Sibari gareggiava per mollezza, leziosaggine e per lusso colla Gionica Mileto. La più nota a noi di queste Milesiache, perchè tradotta in tutte a un dipresso le lingue moderne, è senza dubbio quella che porta in suo titolo *La matrona di Efeso*. Novella licenziosissima e scandalosa, come tutte l' altre sue Greche o Latine compagne o sorelle, e come sono state o sono la maggior parte delle loro figliuole, che poi sbucarono fuori dai torchi stampate via via nelle moderne lingue tutte di Europa; l' Italia fu certamente la prima ella a mandarne alla luce, e fede ce ne fanno le cento novelle, dette le antiche, del Gualteruzzi, e le quali ristampate qui in Torino ultimamente antivennero, almen d' un secolo il famoso, ma secondo in data, Decamerone del Boccaccio.

Non si può dire delle novelle in generale, che se non son vere istorielle o cose realmente accadute, che sien' elleno perciò inverosimili, stantecchè i fatti ed i casi, che vi si narrano, non quasi oltrepassano i limiti del verosimile e della natura dalla sfera non escono.

Noi Italiani stati siam noi fra le moderne nazioni, non pure i primi novellieri, ma i più giocondi così per lo stile, come per l'invenzione e l'intrecciamento, e così stato nol fossimo eziandío li primi nella lubricità de' racconti e delle pitture, talvolta non solo lubriche e libertine, ma nauseanti e stomacchevoli, addiverebbe forse, se fossimo altrettanto versati nelle letterature alla nostra straniere, troveressimo, che le altre nazioni ebbero tutte le loro primordiali novelle, e non meno vetuste di quelle nostre già citate del Gualteruzzi; ma noi godiamci il vantaggio di intendere ad apertura del libro ogni qualunque Italiana novella composta già ne' secoli andati, come la composta poc' anzi; vantaggio e gloria, di cui niun altra nazione può darsi il vanto d'avere, dappoichè tutte le novelle Francesi, Inglesi e Spagnuole, che gli individui in patria leggendole oggidì, avvien loro d'intendere correntemente e di capirle, prese son tutte, imitate o fedelmente trasportate da una qualche, direi così archetipa Italiana novella.

Immenso è il numero di quelle, che corrono stampate in Ispagna, le più rinomate son quelle del Calderone e del Vega, ma soprammodo poi quelle di Miguel de Cervantes, autore divolgatissimo del piacevolissimo romanzo del Don Chisciotte, che forma, come tutti sanno de' romanzi cavallereschi e galanti la lepida parodía. Delle tante novelle Inglesi in gran parte dall'Italia mutuate, altre non citerò fuori dell'

ingegnosissime dello Swifth. Ma in Francia quante col nome di *Contes* non formicano novelle? Tutte per altro fino dal 14.° secolo a questa parte, tolte di pianta da noi o da Spagna. Tali sono le oltre il dir licenziose di Margherita Regina di Navarra, che il più caro passatempo faceano in detto secolo della corte di Filippo il Buono Duca di Borgogna e di quella di Lodovico XI.° Re di Francia; settanta ne ha composte codesta novelliera Regina, epperciò sotto il titolo di Eptamerone le pubblicò. Fra le più moderne, che da taluni si leggono, anche in oggi, ma assai libertine, abbiamo le tante del buffonesco Scarrone e della nient' esemplare nel suo vivere, come nel suo scrivere, Madama di Villedieu. Ma giova il replicarlo, ogni autor di novelle a noi straniero di patria, che si legga o s' intenda in qualunque favella, prese i suoi racconti e soggetti, e fino i giri, i riflessi, insomma lo stile da questa Italia, cioè o dal Poggio Bracciolini, o dal Gualteruzzi, o dal inimitabile Gioanni Boccaccio, da Pietro Aretino, dal Macchiavelli, dal Firenzuola, dal Gelli, dal Giraldi, dal Lasca o Grazzini, dal Bandello ec. Le novelle sono il pascolo ancor più che i romanzi della gente di buon tempo la quale se ne gode in que' ritagli d' ora, che dagli altri piaceri si riposa più chiassosi e forse più illeciti divertimenti, e a dirne il vero son' esse per la gioventù il tracollo del costume e l' incentivo d' ogni vizio di quell' età, e per i vecchi, che si fanno a leggerne, un segno

non equivoco del lor neccessario rimbambire. Noi tratti dal nostro assunto a parlarne, farem qui punto, e nel seguente articolo passeremo storicamente a trattare dell' arti del disegno.



VITA

DI

FEDERICO ASINARI

CONTE DI CAMERANO.



Presso il Barone Vernazza

Angelus Boucheron del. Palmieri filius sculp.

VITA

DI

FEDERICO ASINARI

CONTE DI CAMERANO

SCRITTA DAL CONTE

GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE

DI COCCONATO.

Letta li 19 maggio 1813.

PROEMIO.

È costante opinione di persone versate nelle antiche e nelle moderne storie, che il Piemonte, per natura stessa del clima, sia men fecondo di uomini di raro ingegno, di quello che il sieno altre più fortunate provincie d'Italia. Questa opinione per altro, cui alcuni Piemontesi medesimi, per ostentar filosofica indifferenza, mostrano di aderire, si riconoscerà tosto per mal fondata, ove si ponga mente, non dirò tanto agli uomini di grido, che questa contrada produsse nelle scien-

ze di governo, e nelle arti e nelle lettere più gentili, quanto agli ostacoli gravissimi e continui, ad onta de' quali, non altrimenti di attivissimo fuoco racchiuso, scoppiarono fuori, e si aprirono la strada alla immortalità. Negli ultimi anni del Secolo XV sino innoltrato il XVI (per ristringermi ad una sola epoca, ma epoca famosa nella storia politica, letteraria e delle belle arti in Italia) quanto non era deplorabile lo stato delle contrade del Piemonte? La divisione di esse a que' tempi in tanti piccioli dominj, la minorità de' Principi Sovrani, l' estinzione de' Marchesi di Monferrato della stirpe Palleologa, i Dominatori stranieri, e lo straniero genio di Principesse Reggenti, i tanti Feudi Imperiali, cagioni di tante discordie, introducendo lingue e costumi diversi, facendo nascere animosità, gare e vendette, impedivano che manifestar si potesse il genio, il carattere nazionale. Aggiungansi le devastazioni delle guerre, di cui, dopo la spedizione di Carlo VIII Re di Francia, fu per lo spazio di più di cinquant' anni il Piemonte teatro miserando. Ciò non ostante in quel periodo stesso di tempo, costretti i Piemontesi a cercar fuori della patria asilo, e campo più adattato al loro valore, produssero in Cristoforo Colombo lo Scopritore del Nuovo Mondo, in Mercurino da Gattinara, il Ministro dell' Imperator Carlo V, che mostrasse maggior senno, spiriti più elevati e generosi, autore di consigli magnanimi, con magnanima resistenza alle contrarie determinazioni sostenuti, che avrebbero partorito van-

V. Guicciardini. Storia lib. XVI. pag. 1152. Tom. II. Venezia Pasquali 1738.

taggi grandissimi alla Italia ed alla Cristianità tutta, se fossero stati seguiti, come tanto tempo dopo introdussero civili costumi nella Russia quelli dati a Pietro il Grande dal Liforti, se non nativo, certamente originario Piemontese *; nel Duca Emanuele Filiberto, il vincitor di una Giornata che fruttò la pace di Europa, e forse il solo Principe guerriero, che abbia saputo vincere se stesso, e nel maggior vigore de' floridi suoi anni, coll' aura seconda di una sì memorabil vittoria rinunciar alla gloria delle armi per ben de' suoi popoli e della umanità.

Nella storia medesima delle arti figurative, raro fenomeno presenta il Piemonte. Paese guerriero, come dice il Lanzi, è la sola Provincia d' Italia, che non possa vantare una Scuola Pittorica, ma ciò non ostante, a mostrare di quanto sieno capaci, anche in questo particolare, gl' ingegni Piemontesi, basti osservare, che in quell' epoca medesima così infausta, uscirono da queste regioni, come attesta il medesimo Lanzi, Scrittore in sì fatte materie di quel credito, che ognun sa, tre ingegni preclari, fondatori o promotori principali di tre scuole famose; Giovanni Antonio da Vercelli della Sanese, Gaudenzio Ferrari della Milanese, e Lodovico Brea della Genovese. Ma quello, che a chi addentro

Lanzi Storia Pittorica d'Italia ultima edizione tom. I. pag. 333, e seg. tom. IV, pag. 210, tom. V. pag. 287. Piacenza Giunte al Baldinucci tom. III. pag. 37.

* » Lefort d'une noble et ancienne famille de Piémont transplantée à Génève. *Voltaire* » *Histoire de l'Empire de Russie chapitre IV. Règne de Pierre I. pag.* 151 - 1761. V. pure la vita del Liforti stampata in Ginevra nell' anno 1786 pag. 6.

alquanto nelle cose rimira, sembrar dee più maraviglioso si è, che in mezzo a tali perturbazioni ed a straniere lingue, ed a stranieri costumi, abbiano fiorito le Lettere Italiane più amene. Uno de' primi regolatori della lingua Italiana, un colto e vivace Scrittor di Novelle, parecchi Rimatori, ed anche Rimatrici nati in diverse Città del Piemonte, senza una Capitale, senza una Corte, senza un centro che li riunisse, vissuti in mezzo alle guerre, alle devastazioni, alle calamità pubbliche, e la più parte lungi dalla Patria, fanno fede del valore de' nostri maggiori.

Il Conte Matteo di San Martino; il Bandello; il Valenziano ec.

CAPO I.

Nascita, educazione, e matrimonio del Conte Federico di Camerano.

Fra' Letterati Piemontesi di quella età, se vi ha uno il quale degno chiamar si possa che se ne faccia speciale memoria, si è questi Federico Asinari Conte di Camerano. Contemporaneo, e seguace fedele del Duca Emanuele Filiberto seco divise le fortunose sue vicende. Fu uomo di guerra, uomo di Stato, e nel breve corso dell' agitata sua vita trovò modo ciò non ostante di attendere alle lettere, e di riuscire uno de' più illustri Poeti di un Secolo sì colto, come le Opere sue ne rendono piena testimonianza. Nacque egli nell' anno MDXXVII, l' anno medesimo, in cui venne in luce il

mentovato Duca Emanuele Filiberto suo Signore; e lo splendore del sangue non fu per lui, come troppo sovente interviene, un pretesto per menar vita oziosa e molle, e per usurpar i premj alla virtù dovuti, ma bensì nobile incentivo alle virtuose azioni, e stimolo ad emular le glorie avite. Il Padre di lui fu Gianfrancesco Asinari Conte di Camerano e di Val di Chiesa, e Signore di parecchie altre Castella; la Madre Lucrezia Torelli, e fu egli l'unico frutto di quell' illustre maritaggio *. La famiglia paterna accoppiava, secondo un pregio proprio soltanto di parecchie Italiane famiglie, il lustro di civico Patriziato all' usanza de' Greci, e de' Romani, coll' antico possesso di Giurisdizioni e di feudali Castella, secondo gli ordini di governo instituiti da' vincitori de' Romani. Del nome degli antenati del Conte Federico, che, siccome allora interveniva eziandio nelle famiglie magnatizie, attesi i frequenti matrimonj, in più rami si divisero, piene sono

* Quanto qui si asserisce, e che in progresso si verrà accennando, è fondato sui Documenti autentici raccolti con somma intelligenza, con instancabile cura di parecchi anni, e senza risparmio di fatiche, e di considerabili spese dal Collega nostro il sig. Barone Vernazza di Freney, documenti tutti, in un colla medaglia rarissima del Conte di Camerano, e con moltissime memorie e studj fatti intorno alla genealogia, a' parentadi, alla vita ed alle Opere di Lui, Codici e stampe di esse, dal raccoglitore a me regalati con generosità e cortesia impareggiabile. Del rimanente, che il Conte Federico nascesse nell'anno 1527, lo deduce il sig. Barone Vernazza da un istromento dei 19 di Luglio dell' anno 1548; rogato in Asti per mano del Notajo Giovanni De Furno, in cui si dichiarò, che allora era egli maggiore di venti anni. Ora, siccome le nozze del Padre si celebrarono nel giorno 12 di Dicembre dell' anno 1526, secondo che risulta dall' Istromento dotale di Lucrezia Torelli, è cosa evidente, che Federico dovette nascere verso il fine dell' anno 1527.

le antiche Memorie della Città d'Asti, la prima e la più potente Città del Piemonte, che dopo il Mille abbia cominciato a reggersi a Comune; e sarebbe inutile il tessere minuto registro di tutte le Signorie di Castella, di cui in diversi tempi fecero acquisto. Basti il dire, che verso la metà del Secolo XIII Raimondo Asinari venne investito dal Marchese Manfredo Lancia a nome dell'Impero del Castello di Dusino; e che il Feudo di Camerano, già posseduto parimente sin dal Secolo XIII dal ramo, da cui derivò il Conte Federico, fu eretto dall'Imperator Carlo V in Contado in Bologna nell'anno MDXXX in favore del mentovato Gianfrancesco Padre del Conte Federico.

Investitura dell'anno 1250.

Tale era l'origine paterna; nè chiara meno, o meno illustre fu la prosapia della madre Lucrezia Torelli. Per lasciar da parte il ceppo della famiglia, voglio dire Salinguerra figliuol di Torello, che sul finir del XII Secolo ebbe grandissima autorità in Ferrara sua patria, da lui, come dice il P. Affò, quasi con assoluto dominio signoreggiata, Guido di Marsilio Torello, Terzavolo della Contessa Lucrezia, venne dichiarato Conte di Guastalla e di Montechiarugolo dal Duca di Milano sin dall'anno MCCCCXXVIII. I suoi discendenti contrassero nobilissimi parentadi colle primarie ed anche Principesche famiglie d'Italia: co' Visconti, co' Pico della Mirandola, co' Signori di Carpi, e co' Marchesi del Carretto, e Malaspina, co' Conti di Cajazzo Sanseverino, per tacere di tanti altri; nè è da

Affò vita di Pomponio Torelli pag. 139 nel Giornale di Modena tom XVIII. 1779. Alb. Genealog. manuscritto trasmesso al sig. Barone Vernazza.

tacersi il vanto particolare di quella Famiglia, che, trasferita in Polonia, dopo parecchie vicende, produsse colà l'ultimo Re di quella vastissima, e un dì sì possente Contrada. Non così fastosa lode, ma più rara, e più pregiata presso i gentili spiriti, si è quella di avere prodotto, in Ippolita Torelli, la Sposa del coltissimo Conte Baldassar Castiglione, dalla quale finge egli a se medesimo scritta quella sì tenera Elegia, e così elegante, che l' affettuoso Tibullo scambierebbe per sua, se quell' amore, che la dettò, stato non fosse senza paragone nessuno più casto; quindi verso il fine del Secolo medesimo, in cui il Conte Federico fiorì, nel Conte Pomponio Torelli un poeta di sì chiaro grido, che giustamente meritò, che anche a questi ultimi tempi se ne scrivesse diligentemente la Vita.

Tiraboschi. Giunte alla Storia della letter. Ital. tom. XI. prima edizione p. 298. Art. de verifier les dates tom. III, pag. 680 686.

Se nascesse il Conte Federico in Asti od in Camerano, non è chiaro bene, poichè il padre di lui, quantunque facesse l' ordinaria sua residenza in Camerano, soventissime volte in Asti colla famiglia si recava; ad ogni modo cittadino d' Asti Egli si qualificò sin da' suoi più giovanili anni; e tale potea a buona ragione chiamarsi atteso l'antico Patriziato. Più rilevante e più curioso punto sarebbe il poter accertare in quale contrada abbia egli passata la prima età sua, quali sieno state le Lettere, quali le Scienze, a cui abbia principalmente atteso, e sotto quali maestri; quale in una parola l' instituzione letteraria e civile, che abbia egli ricevuto. Sappiamo soltanto, che nell' anno MDXLVII,

Deposizione di un Testimonio negli Atti di una Lite agitatasi nel 1560. Istrom. dei 16 di giu. 1547.

appena toccato il vigesimo della età sua, si accasò nella Città di Parma; che del più chiaro sangue d' Italia fu la Sposa di lui, Costanza Sanseverino d' Aragona, nipote del rinomato Conte di Cajazzo Roberto Sanseverino, e sorella di Gianfrancesco Conte di Colorno; e che il padre di esso Conte Federico già era in quel tempo passato ad altra vita. Ma, siccome non ci è noto, se la morte del Padre seguita sia soltanto in quell' anno medesimo, o veramente prima, ed altronde sappiamo, che la madre di lui Lucrezia Torelli, non solo avea i parenti suoi in Parma, ed in quel Ducato possessioni, ma che inoltre in quella Città (già essendo ella vedova) diede moglie al figlio, si vuol supporre perciò, che da qualche tempo entrambi in Parma dimorassero. Nè sarebbe affatto improbabile, che il Conte Gianfrancesco in Parma inviasse la moglie, ed in un con essa il figlio Federico, per iscamparli da' continui rischj a' quali andavano soggetti nella Contrada natìa, da lunghe e continue guerre devastata miseramente.

Testamento di Lucrezia Torelli 20 dicem. 1560.

Ecco in prova il luttuoso ritratto, che fa dell' Astigiana, e delle circostanti regioni il celebre Andrea Navagero, che, andando in Francia Ambasciator della Signoria di Venezia, si abbattè a doverle attraversare, appunto nell' anno MDXXVIII. Tutto quel tratto di paese per lo innanzi bellissimo, fatto, dic' egli, per la mala fortuna di Lombardia, perpetuo nido d' ogni guerra, era ridotto a tal termine, che non si conoscea più qual era stato. Incolto, senza gente nelle Città, senza

Opere del Navagero Viaggio in Francia n.° XXXVII.

uomini e senza animali per le ville, già imboschito tutto e selvatico. Non si vedeano case, che il più erano abbruciate; della maggior parte de' Castelli le mura soltanto. Degli abitanti il numero grande, che vi era, parte esser morto di peste, parte di fame, parte consumato dalla guerra, o per essere stato ammazzato, ovvero perduta ogni cosa, fuggito per varj paesi, volendo piuttosto mendicar il vitto fuori di casa, che in casa sua sopportar travaglj peggiori della morte. Tali furono gli amari frutti, che raccolsero i nostri maggiori dall'ambizione del tanto celebrato da' contemporanei suoi Imperator Carlo V *, e dei due Re di Francia Lodovico XII, e Francesco I, l'uno detto il Padre del Popolo, l'altro il Padre delle Lettere, ma che certamente non furono tali per noi.

Vero è, che essendo ancora a que' tempi in piedi il forte Castello di Camerano, stimato, come dice il Chiesa, trenta mila Scudi le fortificazioni sole, somma allora ragguardevolissima, potè il Conte Gianfrancesco ripararsi in esso colla famiglia, ed ivi, quasi in robusto e ben armato naviglio in mezzo alle procelle, fare instruire da valenti maestri nelle Lettere Greche

Chiesa Descrizione manuscritta del Piemonte parte II. cap. XIII. *De'Castelli e Terre dell'Astigiana che confinano col contado di Cocconato.*

---

* L'Ariosto, tra gli altri, dice, che Carlo V. era stato serbato da Dio al tempo,

» Che vorrà porre il mondo a Monarchia
» Sotto il più saggio Imperatore e giusto,
» Che sia stato, o sarà mai dopo Augusto.

Furioso Canto XV. St. 24.

Tiraboschi Stor. della lettera Ital. tom. VII. parte I. pag. 149. Naugerii opera Orat. 1.

e Latine ed in ogni disciplina il suo figlio. Come non molti anni prima, ne' più terribili frangenti della Veneta Repubblica, il Generale Bartolommeo d'Alviano avea radunato in Pordenone un' Accademia di elegantissimi Scrittori, tra' quali il Navagero medesimo, che fu poi suo lodatore; come a que' tempi medesimi, dice il nostro Matteo Bandello di se stesso, che vivea alle Muse in Castelgiffredo, dove appunto fu precettor di Lucrezia Gonzaga, che cantò poi nelle sue Stanze, non sarebbe gran fatto, che un valentuomo procacciato si fosse il Conte Gianfrancesco per nudrir alle Lettere Greche, e Latine nel suo Castello di Camerano il giovane suo figlio Federico. Tanto più ch'esso Conte Gianfrancesco si trattenne in Piemonte, come risulta da parecchi Atti pubblici, ed era ancora in vita nell' anno MDXLV. Nè è da credere che mancassero uomini versati negli studj delle buone Lettere e delle discipline più a que' tempi lodate in queste contrade, dove un Filelfo, un Merula, un Macaneo ne aveano gittato i semi, e dove aveano già poco prima fiorito un Ubertino Clerico, un Pietro Cara, un Paolo Cerato per accennar questi soli.

Affò Vita di Lucrezia Gonzaga p. 80 V. pure l'Elogio del Bandello ne' Piemontesi illustri.

Inventario di Scritture e specialmente atti di lite nell' anno 1545.

Chi disse, che il Duca Emanuele Filiberto ritrovò il Piemonte quasi barbaro, quando rientrò ne' suoi Dominj, disse il vero *; ma tale non era prima dell' in-

Ginguené Hist. litter. d'Italie tom. IV, pag. III. Paris 1812.

* Lo conferma il Proemio di una Legge dello stesso Duca in data dei 20 di Aprile dell'anno 1561 esistente negli Archivj della Regia Camera, e copiato anni sono dal sig. Barone Vernazza

cendio di guerra, che divampò dal principio sin oltre la metà del Secolo XVI. Basta dare un' occhiata al ridente ritratto, che ne fa un Gentiluomo di Chieri presso il Bandello sopraccennato, se parliamo delle delizie, delle cortesie, e della vita giojosa, che vi si menava. E gli uomini di vaglia che ne uscirono, di cui si è toccato in principio, celebri sia nelle Scienze, come nelle Belle Arti, ben danno a divedere a qual grado di coltura già fosse pervenuto in principio del Secolo XVI. I Barbari erano purtroppo in Piemonte, ne' tempi di cui ragioniamo; ma questi erano un Ferrante Gonzaga, che consigliava a Carlo V di farne un deserto alla foggia de' Tartari, in vece di Fortezze, un Maresciallo di Montejan, che eseguiva ciò, che il Gonzaga avea proposto, ed altri devastatori delle nostre belle contrade. Essi poteano dire a buona ragione, che erano i soli barbari che ci fossero.

Bandello Nov. tom. II. num. 12 Elogio del Bandello ne' Piemont. illust. pag. 143.

Lodov. della Chiesa. Storia del Piemonte pag. 153. Du Bellay Mem. pag. 480. Paris 1582. Ribier. Lettres et Mem. d'État liv. II. an 1538. pag. 182. tom. I. Paris 1677.

Del rimanente, quantunque impossibile riesca il poter dare un accertato e minuto ragguaglio della instituzion letteraria del Conte Federico, ben possiamo credere, che, se non nella puerizia, negli anni giovanili almeno, quando propriamente parlando un' anima nuova, quasi

---

di Freney (*Patenti Controllo Reg.*° 1561 1.° *fol.* 130.) *Proemio*, che qui ne' precisi termini si riferisce. » È assai manifesto, che la lunga guerra sostenuta sovra gli Stati nostri per » molti anni passati ha causati infiniti danni ai Popoli . . . fuga di molti abitanti, artieri » ed agricoltori in altri Stati e lontani Paesi . . . le terre e campi sono rimasti incolti, » e gli Stati nostri privi d'arte e d'industria . . . et desideroso in questa parte ridurre la » terra sterile a coltura . . . a quest' effetto convien aver degli artieri, et agricoltori di altri » Paesi, che vengano abitare negli Stati nostri.

in molle cera riceve quella impronta, che forma il carattere di una persona durante l'intero corso della vita, in Parma Egli per notabile spazio di tempo dimorasse, dove erano i congiunti della madre, e dove Egli stesso si ammogliò. Che se poi, attesa la lontananza del Genitore, ne ebbe cura la madre di lui Lucrezia Torelli, potè meritarsi al certo quella matrona la lode, che diede Tacito alla madre di Agricola, di avere, lungi dalle morbidezze snervatrici, non meno alle armi, che alle lettere educato il figlio. Quale sia stata l'educazione del Conte Federico, lo vedremo tosto dai frutti, che produsse. Ed in ciò ebbe propizia la sorte, abbattutosi a vivere in un Secolo, che, sebbene, per ciò che si appartiene a' costumi, non avesse spogliato ancora in tutto l'antica ferocia; era però nelle cose riguardanti le amene Lettere e le Belle arti coltissimo: ondechè, mediante lo studio posto ne' Classici Greci e Latini, eziandio da' Principi e gran Signori, destinati a' maneggi di Stato, ed alla profession delle armi, e mediante i favori impartiti a' professori delle arti tutte del Disegno, e le dolcezze delle Rime e delle Prose Italiane, delizia allora di ogni ordine di persone, si potè compiere, in quel Secolo stesso, per opera degli Italiani ingegni, il dirozzamento dell' Europa, che in mezzo alle speculazioni delle Discipline astratte od arcane, ed alle Arabiche sottigliezze, Arabica e barbara sarebbe rimasta perpetuamente.

Antica del resto era l'eleganza e la coltura in Parma, Città, in cui sì lunga dimora avea fatto il Petrarca; che vantava allora il nobile il venustissimo dipintore Mazzuola, ed in cui è da credere, che Taddeo Ugoletti Parmigiano, spedito a Firenze dal celebre Re d'Ungheria Mattia Corvino a copiar codici verso il fine del Secolo XV, lasciato avesse discepoli, ed il bel genio dello studio de' Classici. In una Città così fatta adunque, in mezzo a colti parenti, per sua somma ventura perfezionò e compì l'educazione sua il Conte Federico, che tutta fu Italiana, ed a norma di cui, colla coltura delle Lettere, s' innalzava l' anima a sublimi e generosi pensieri, e sopratutto s' instillava in cuore una nobile compiacenza di esser nato Italiano; e, congiungendo lo studio delle Lettere colle arti di guerra, e colla Scienza di governo, si nobilitavano le Lettere medesime, scampandole dalle mani di minuti Grammatici, e di Sofisti cavillosi.

Affò Mem. degli Scrittori Parmigiani Disc. prelimin. sulla dimora del Petrarca in Parma. Tirab. Stor. della Lett. Ital. Tom. VI. P. I.a pag. 96.

Per giungere al grado di dottrina e di elegante sapere, a cui pervenne il Conte Federico, non troviamo che avrebbe potuto aver Egli altro spazio di tempo vacuo, se ne togliamo gli anni, che corsero dalla puerizia infino al vigesimo anno della età sua: perciocchè, marito e padre ben tosto di doppia prole maschile e femminile in sì fresca età già divenuto, non solamente dovette dividere il tempo tra que' teneri affetti, e le cure famigliari, che ne sono la conseguenza; ma non tardò di ritrovarsi avvolto in brighe di ostinati

litigi, ed in sanguinose private gare tra le armi. Quindi le guerre, i viaggi, e le negoziazioni riempirono il rimanente intero corso del viver suo. Se pertanto giusta curiosa brama punger suole le erudite persone a indagare con quali maestri, con quali istruzioni, con quai mezzi gli uomini preclari giunti siano a poter lasciare nelle cose di Lettere que' monumenti, che chiaro e famoso ne rendettero il nome, a più forte motivo sì fatto desiderio eccitar si dovrà rispetto a' primi fondamentali studj del Conte Federico, che tutti dovettero essere in quelli angusti confini ristretti. Ma se ardua cosa è per l'ordinario il rintracciare quale stata sia l'instituzione Letteraria degli uomini che ottennero celebrità, rispetto a quella del Conte Federico (che dovette esser ottima, e secondo le massime sparse in Lombardia nell' antecedente Secolo dal famoso Institutore de' gran Signori Vittorino da Feltre) non mi è venuto fatto di poterne trarre lume veruno. Ebbe Egli, in questo, comune la sorte con molti de' più rinomati Scrittori, di cui s'ignorano gli Institutori, e che per lo più furono a se stessi maestri; laddove tanti altri, che sappiamo essere stati da grandi uomini educati, grandi essi non divennero.

V. Vita e Disciplina di Vittorino da Feltre, lib. IV. del Cavaliere Carlo Rosmini-Bassano 1801,

CAPO II.

Prime imprese militari del Conte Federico.

Prima di ragionar delle produzioni dell' ingegno del Conte Federico, parlar dovremo delle operazioni di Lui come uomo di guerra e di maneggio; nè questo sarà senza frutto: perciocchè nuovo spettacolo ci presenterà, ed agli occhj di certuni quasi incredibile, di un personaggio di alto affare, uomo di Lettere, e Poeta di grido appena uscito dalla adolescenza, vissuto nelle Corti de' Principi più grandi, in mezzo alle armi, ed alle politiche negoziazioni. E strana cosa pure sembrar dovrà, posti i nostri costumi, il vedere, che le controversie famigliari forensi sieno state quelle, che prima appunto gli ponessero le armi in mano. Ma le liti private a que' tempi, segnatamente tra' Signori di Castella, agitavansi ne' termini e co' modi a un dipresso, con cui si trattano le differenze tra' Sovrani. Di tale usanza barbarica, e Settentrionale assegnar se ne possono parecchie cagioni. Molti erano allora gli Stati in Lombardia, e perciò di angusto dominio. I Feudatarj potenti, in più d' uno di essi, possedevano feudi, e talvolta posti a' confini. E siccome, a norma del Diritto Feudale (allora per anco nel suo vigore) le armi erano in mano de' Feudatarj, e non mancavano loro rocche e fortezze ne' luoghi dove esercita-

vano giurisdizione, ne seguiva da questo sistema di cose, che, principalmente quando ardeva guerra tra' Princìpi, si prevalevano delle armi proprie per ottener colla forza quello, intorno a cui allo stesso tempo, ne' Tribunali, avanti a' Magistrati, colle sottigliezze de' Giureconsulti, si disputava; abuso, che, ben lungi dal reprimerlo costretti erano i Principi Sovrani, attesa la debolezza loro, a tollerare. A mantenere, sin oltre alla metà del Secolo XVI, sì fatto abuso in Piemonte, non poco contribuirono le ostinate guerre tra Imperiali e Francesi, che sì lungamente il lacerarono: perciocchè i Feudatarj possessori di fortificate Castella, col dichiararsi gli uni di un partito, gli altri del contrario, quasi piccioli alleati davano calore alle imprese degli eserciti, che non erano, come ognun sa sì numerosi, come, dopo il Regno di Luigi XIV, fatalmente divennero.

Istrom. dei 19 Luglio 1548. Del rimanente il Conte Federico era Cittadino d' Asti, e per questo rispetto suddito di chi ne avea la Signoria; Feudatario Imperiale per Camerano; Vassallo del Duca di Savoja per Agliano, e soggetto del Marchese di Monferrato per certe possessioni in Frassineto avute in retaggio da un suo gran-Zio, Siniscalco in Casale di quel Principe. Per queste appunto fiera lite sostener gli convenne ne' primi suoi anni coi Conti di Gabiano. Già, vivente ancora il Conte Gianfrancesco padre di Lui, mentre il Natta, il Cravetta, il Ponte, gravissimi Giureconsulti dettavano i Consulti

loro, i prenominati Conti di Gabiano invasi aveano que' beni a mano armata.

Interveniva allora, rispetto a' progressi della autorità giudiciaria, del buon ordine, e della civilizzazione degli Stati, a un di presso come in quelli delle Belle Arti. Si usava la forza alla foggia de' Barbari, mentre si agitavano le controversie avanti a' Giudici colle forme prescritte dalle Leggi Romane, allo stesso modo, che s' incominciavano ad introdurre fregi eleganti e candelabri, e s' incastravano bassi rilievi Romani nelle mura di un Gotico Feudale Castello, che spirava l' antica ferocia. Ottenuto poscia per sentenza il pacifico possesso di que' fondi, impetrò il Conte Federico la facoltà d' ipotecarli, per cautela delle doti della Contessa Costanza sua Consorte, con Diploma di Margherita Duchessa di Mantova, e Marchesana di Monferrato. *

Maggiori furono i travaglj, che sostenne per mettersi in possesso della Rocca di Costigliole, cospicua terra dell' Astigiana, e riguardata come il principale Feudo della famiglia de' Signori Asinari, come Ceva de' Marchesi di Ceva, Cocconato de' Feudi de' Conti Radicati,

---

* *Diploma dei* 9 *di Agosto* 1548 - *e Sentenza del Senato di Casale dei* 12 *di Novembre* 1550. - La facoltà d' ipotecare sembra essersi ottenuta, mentre era vertente la lite. Con altra sentenza del Senato di Casale dell'anno 1562, in data dei 20 di Giugno fu pronunciato in favore dei Signori Giovanni Battista di Morano, e Barbara Nasari - *tamquam habentibus jus et causam a predicto Domino Comite Camerani :* era stata venduta tal possessione a' fratelli Pietro Paolo, e Giovanni Battista di Morano dal Conte Federico, a nome anche della Contessa Costanza, con Istromento dei 22 di Agosto 1551 per mille Scudi d' oro del sole pagati in rogito, con patto di riscatto limitato all' anno 1556.

Valperga de' Conti di tal nome, e tanti altri Feudi del Piemonte composti di più Castella, appartenenti a diversi rami di una medesima famiglia. Per dare un qualche ragguaglio di tale controversia, converrà divagare alquanto dal principale argomento. Non del tutto inutile ciò non pertanto io stimo, che sia per essere questa digressione: perciocchè servirà a rinovar le memorie de' successi, e dello stato politico delle Contrade nostre, negli antichi tempi.

La Città di Asti, una delle più antiche, e ragguardevoli del Piemonte, posseduta coll' amplissima sua Contea nel Secol XI dalla celebre Contessa Adelaide, in vece di passare a' suoi discendenti (come passò la Contea di Torino ed il Marchesato d' Italia) fu conceduta, in un col suo Contado, a' tempi delle guerre insorte per la successione di quella Principessa potente, al proprio Vescovo, nell' anno MXCIV, da Enrico IV Imperator di Germania. Se contribuì a questo sistema di cose la Politica de' Monarchi Tedeschi lontani, che lusingavansi di ottenere maggior dipendenza, e soggezione da persone di Chiesa, che non da Principi con famiglia e discendenza, che vantavano diritti alla successione, e non mancavano di mezzi per assicurarsi ne' loro Dominj, vi contribuì egualmente l' accorgimento de' Cittadini, già fatti destri e facoltosi, mediante i traffici, e che, sotto Sovrani stranieri e deboli, e Vescovi Governatori, si lusingavano di trarre a se stessi la parte più sostanziale e rilevante dell' autorità

V. Durandi. Piemonte Cispadano pag. 352, 353.

Civile. A un' ombra infatti si ridusse ben tosto l' autorità de' Vescovi, e degli imperatori Germanici medesimi in Asti, come in tanti Comuni in Lombardia. Il Comune di Asti poi, al pari di altri pure eziandio di Lombardia, impugnò le armi per soggiogare gli antichi Castellani, che aveano Feudi dipendenti ancora dall' Impero. Ma, siccome troppo altamente era radicato il sistema Feudale, di rado teneva il Comune sotto di se le rocche conquistate con armi proprie, ma a' principali suoi Cittadini in Feudo concedeva di nuovo le Terre, di cui gli antichi Feudatarj spogliato avea. La Terra di Costigliole per altro fu una di quelle, che, come delle più ragguardevoli, il Comune d'Asti tenne lungo tempo sotto il suo dominio direttamente.

Vero è, che circa la metà del Secolo XIV, fatto Asti ricco e potente, cominciò ad assoldar genti, in vece di guerreggiare colle forze de' proprj Cittadini, come ne' primi tempi, in cui gittato avea i fondamenti della grandezza sua. Nell' anno MCCCXLI, il Marchese di Monferrato era Governatore della Città e del suo distretto, e dovea riscuotere gli stipendj suoi. Doveansi pure dar le paghe a' Soldati, essendovi guerra viva co' fuorusciti, giacchè ognun sa, che Asti era allora, come lungamente fu, diviso in fazioni. Già eransi impegnate, sotto condizioni gravose, le entrate più spiccie e privilegiate. Era allora Castellano di Costigliole Giorgio Asinari, ed andava pur egli creditore di più di due mila fiorini d' oro, parte spesi nel far fortifi-

care il predetto luogo, parte dovutigli per la Castellania, e per imprestanze fatte al Comune, onde poter pagare la soldatesca. Si prese pertanto la determinazione di vendere, al mentovato Nobil uomo, Giorgio Asinari, il Castello, Villa, ed uomini (per parlar colle frasi Feudali) del Luogo di Costigliole, da tenersi però in Feudo nobile dal Comune di Asti, e coll' obbligo di militare in servigio di esso. Giorgio Asinari fece però quell' acquisto, unitamente a suoi congiunti non solo, ma a parecchj suoi agnati; ed il prezzo sborsato da' compratori fu la ragguardevolissima somma, a que' tempi, di sei mila fiorini d' oro di Firenze. Tra' molti patti che si leggono in quell' Atto di vendita, e che lunga cosa sarebbe minutamente annoverare, merita di esser riferito quello, in cui si prevede il caso, che la Città d'Asti si ponesse sotto la Signoria di qualche Principe, ed in tal caso si determina, che cura esser dovesse del Comune, che tutte le convenzioni, in tale Istromento contenute, dal nuovo Signore si ratificassero ed approvassero. E quantunque vi fosse nell' Atto l' espressione: che Iddio mai tal cosa non permettesse, ben si scorge, che già antivedeano que' Cittadini, che non vi era altro mezzo, per sedare le intestine loro sanguinose discordie, salvo quello di riposare sotto il governo di un solo. * Tosto seguita la vendita ven-

Istromenti dei 24 di Aprile, e 27 dello stesso mese dell' anno 1341, nel primo Istrom.° è detto *Nobilis vir Georgius Asinarius* Stampa presso di me esistente.

---

* » Item convenerunt ut supra, quod si aliquo tempore contigeret (quod tamen Deus » advertat) quod Civitas Ast se poneret sub dominio alicujus Domini seu Baronis . . . .

nero, nello stesso giorno colle consuete solennità, investiti i Signori Asinari del Feudo di Costigliole, e prestarono il giuramento al Podestà ed al Comune di Asti.

Ma nel mentre, che quel Comune, toltosi dalla soggezione degli antichi suoi Conti, fatto potente e dovizioso già abusava della specie di Sovranità di cui si era impadronito, e già temea, che gli venisse tolta di mano, i Discendenti della Contessa Adelaide, Marchesi d' Italia, poi detti Conti di Savoja, attendevano l' occasione di poter rientrare negli antichi loro Dominj. Sin dall' anno MXCVIII, il Conte Umberto, nel Trattato di lega fatto cogli Astigiani, avendo preso a difendere quel Comune, difendeva pure, come osserva il sig. Cavaliere Jacopo Durandi, le cose proprie, e manteneva, in qualche modo in vigore, antichi diritti. Già il Conte Amedeo V avea poi ottenuto di bel nuovo la Contea d'Asti nell' anno MCCCXIII, e

Durandi. Piemonte Cispadano pag. 351.

V. Chiesa. Corona Reale di Savoja T. II. pag. 50.

» quod dictum Comune teneatur et debeat cum effectu facere et curare quod dictus Do- » minus vel Baro ratificet et approbet omnia etc. *Istrom. de' 27 Aprile* 1341 *pag.* 18. È notabile, che, non ostante questa espressione, la Città di Asti erasi già posta sotto la Signoria del Re Roberto di Napoli sin dall' anno 1314 (V. Murat. Annali d' Ital. all' anno 1339), il qual Roberto ne tenne il dominio sino all' anno 1339. In quell' anno fu Governatore d'Asti il Marchese di Monferrato; poscia nell anno stesso 1341, cadde sotto la Signoria di Luchino Visconti (*Benvenuto S. Giorgio, Cronica di Monfer. R. I. Tom. XXIII. col.* 476, *e Pergamene presso il Signor Abate Garretti di Ferrere*). Onde il *quod Deus advertat* ebbe poca durata. Prima del 1314 il Conte di Savoja ed il Principe d'Acaja aveano esercitato signoria di nuovo sopra la Città d'Asti; e fu per levarsi dalla soggezione di essi, che i Guelfi si accostarono al Re Roberto. *V. Guglielmo Ventura, Cronica d'Asti R. I. Tom. XI. col.* 242.

temporeggiando, tanto Egli, quanto i Succesori suoi, per rientrar nel possesso della Città caduta (come temea) in Signoria, prima di diversi Principi, poscia più stabilmente dei Visconti Signori di Milano, andavano concedendo intanto Investiture, e riceveano l'omaggio di molti Feudatarj del Contado medesimo. Tra questi Feudatarj, uno de' principali, che abbiano prestato omaggio al Conte Amedeo VI, detto il Rosso, come a Signore e Conte di Asti e del suo Distretto, fu Antonio Asinari, che nell' anno MCCCLXXXII, nella Loggia del Castello di Rivoli, in presenza d'Ibleto di Cialant, Capitano del Piemonte, del Cancellier di Savoja, e di altri Magnati, prese, congiuntamente co' figliuoli suoi, l'Investitura, non solamente di Costigliole, ma di S. Marzano, e di nulla meno di dieci altre Castella, dal che è chiaro, che dovea esser egli assai potente Signore in Astigiana.

Ora ristringendoci al Feudo di Costigliole, dopo varie vicende e controversie tra i Signori Asinari, venne questo alle mani di Michele, e di Tommaso. Michele (che vivea ancora nell' anno MCDII, poichè in quell' anno fece il suo testamento) fu uno degli ascendenti diretti del nostro Conte Federico. Da' discendenti di questo Michele erasi fatto un patto di famiglia nell'anno MCDXXIII, a norma di cui non poteansi alienare i Feudi della eredità paterna, se non se tra gli stessi fratelli, e colla condizione ezandio, che, morendo alcuno di loro, o discendenti da loro, senza prole le-

Instromento dei 30 Febbrajo 1423.

gittima, i superstiti dovèssero succedere in quella porzione, ordine, e sistema di successione, assai più savio e vantaggioso alle famiglie, ed agli Stati, di quello che il sieno i Maggioraschi, o Primogeniture: perciocchè conservava, in un colle avite ricchezze, le famiglie; dovechè i Maggioraschi conservano le ricchezze soltanto: le famiglie in poche generazioni distruggono.

Che che ne sia di ciò, il Conte Gianfrancesco Asinari, padre del nostro Conte Federico, si trovò escluso dal Feudo di Costigliole. Fece perciò nell' anno MDXXXIII un Trattato di alleanza con Cesare Asinari per ricuperarlo, agitandosi ancora, nelle nostre contradè le controversie Feudali, sino inoltrato il Secolo XVI, com' è detto sopra, con Alleanze, Trattati, assedj di rocche, e combattimenti, non diversamente di quello, che si facesse da' Principi grandi, per li dominj controversi degli Stati.

In una di quelle fazioni, sebbene indicar non si possa l' anno preciso, Lorenzo Torelli, che dovea militare in favor del Conte Gianfrancesco, marito di Lucrezia Torelli, rilevò una ferita da Girolamo Asinari nel luogo stesso di Costigliole. Ma in questo mezzo, vale a dire due anni prima dell' Alleanza tra il Conte Gianfrancesco, e Cesare Asinari, era stata di nuovo confermata dall' Imperator Carlo V la concessione del Contado di Asti al Duca di Savoja Carlo III, suo cognato, non ostantechè (dopo i Visconti) ne fossero stati al possesso i Duchi di Orliens, de' Reali di Fran-

Natta Cons. 44 senza data.

T

cia, e quindi lo stesso Re di Francia, uno de' principali motivi dello sdegno del Re Francesco I contro il Duca di Savoja suo Zio; cui aggiunge un altro, non meno grave per quel Re, un Uomo di Stato contemporaneo, informatissimo di que' successi, vale a dire l'aver proposto il Duca all'Imperator Carlo V di far cambio della Savoja con altrettanti Stati di qua da' monti. Queste furono le vere cagioni delle guerre e delle calamità del Piemonte in quel secolo, di cui sono piene le storie, guerre nelle quali i Feudatarj delle nostre contrade, armati come erano tuttavia, abbracciarono, a seconda degli interessi loro e delle circostanze, il partito degli Imperiali gli uni; quello de' Francesi gli altri. Quelli, che tenevano per il Duca, doveano di necessità aderire agli Imperiali, ne' quali avea riposto l'unica sua speranza lo sventurato Carlo III.

Missaglia Vita di Giangiacomo de' Medici March. di Marignano pag. 104. Milano 1605.
Du Bellay Mémoires liv. V pag. 240 Paris 1582.

Era ventilante intanto la lite pel Feudo di Costigliole, ed il Cravetta, il Malopera, il Natta, il Porporato, ed altri riputati Giureconsulti dettavano intorno ad essa Consiglj, quasi allo stesso modo, che si scrivono da' Giuspubblicisti le vicendevoli ragioni de' Principi, mentre attualmente si guerreggia. Di fatto il nostro Conte Federico, nel giorno vigesimo settimo del mese di Novembre dell'anno MDXLIX, entrò colla forza nel Castello di Costigliole, scacciandone i suoi agnati, che ne erano al possesso, e ch'ei chiama usurpatori del Luogo, come impariamo da una lettera sua a Ferrante Gonzaga. Con darne avviso al medesimo

venne egli a fare in tal modo aperta professione di partito Imperiale Spagnuolo, ponendosi sotto la protezione di quell' esercito, che guerreggiava per Carlo V in Piemonte. Oltre allo esser egli Patrizio della Città di Asti, la cui Contea spettava al Duca di Savoja, e possessore de' Feudi, che dipendevano da quel Principe, situati nella Contea medesima, educato in Italia, convien credere, che più glorioso stimasse Egli, e più vantaggioso all' universale della Nazione, seguir quel partito, cui già il dovere lo chiamava. Con armi proprie ciò non pertanto fece il giovane Conte Federico quella impresa; e siccome inteso avea, che i Signori di Costigliole aveano fatto massa di genti, che eccedevano dugento armati, e che ingrossavano ancora, soggiunge a D. Ferrante, che, se essi volevano terminar la controversia per via delle armi, Egli con egual numero, ed anche superiore di soldatesca gli avrebbe respinti. Dice che gliene dà avviso per lo disordine che ne avrebbe potuto succedere; e conchiude chiedendo, che, o gli conceda di difendersi, o faccia in modo, che, cessati i tumulti, si rimetta il giudicio della controversia alla ragione. *

---

* Lettera inedita del Conte di Camerano, trovata nell' Archivio segreto di Guastalla dal P. Affò, e trasmessa dal celebre Ab. Tiraboschi al signor Barone Vernazza di Freney » Dopo » che io sono entrato nel Castello di Costigliole, come avvisai V. E. alli 27 di Novembre, à » successo, che questi usurpatori del Luogo, che io cacciai, hanno fatto cumulo di genti, » che a quest' ora eccedono li dugento, e tuttavia vanno ingrossando. Onde conoscendo il » disordine, che ne potrebbe succedere nelle cose di Sua Maestà, per essere vicini ai Fran-

Da questo assai singolare monumento chiaro appare, come l' Autorità giudiziaria cominciava a spuntare in mezzo alla anarchía Feudale. Adopera il Conte Federico la forza, ma cerca di giustificarsi, allegando il motivo, che l' impadronirsi che avea fatto della Terra, ridondava pure in vantaggio degli Imperiali. Chiede la facoltà di continuare a valersi delle armi, ma ad un tempo si dichiara pronto e disposto a rimettersi alla autorità, ed al giudicio de' Magistrati, ogni qualvolta si facessero cessare i tumulti. Questa Feudale controversia, se non l' obbligò più a sguainar la spada, non cessò però di dargli travaglio durante il corso della intera sua vita. Da una Decisione del riputato nostro Presidente Antonino Tesauro, dove si accenna, che il Conte di Camerano si era impadronito non solo del Castello, ma de' mobili eziandio e delle scritture dei Signori di Costigliole, appare, che il Duca Emanuele Filiberto avrebbe bramato (potendolo fare senza scapito della giustizia) di compiacere il nostro Conte

Ant. Thesaur. Decis. XV.

» cesi, ne ho voluto subito dar avviso a Vostra Eccellenza: perchè se essi vogliono vedere » il caso loro per arme, sarò costretto anch' io, con licenza di lei, cacciarmeli d' intorno » con altrettanti e più. E pertanto, se non paresse per avventura a Vostra Eccellenza, che » ne avesse a seguire scandalo alcuno, la supplico, che sia servita concedere, che io mi » difenda come che sia: o se altrimenti, si degni commettere, che cessino i tumulti, » rimettendo il giudicio alla ragione. E baciandole umilmente le mani, prego nostro Signor » Iddio, la illustrissima sua persona felicemente conservi. Di Costigliole al penultimo di » Novembre del XLVIIII. - Umilissimo Servitore Federico de Camerano. » - *nella soprascritta* All' Illustrissimo ed eccellentissimo Signor Padron mio osservandissimo il Signor Don Ferrando Gonzaga Capitano Generale.

Federico. Tuttavia abbiamo forte motivo di credere, che non terminasse sì ostinata lite, lui vivente, e che abbia avuto fine soltanto colla estinzione della linea maschile de' Conti di Camerano, mancata nel figlio di esso Conte Federico, il Conte Gianfrancesco, passato nell' anno MDCII ad altra vita. *

Albero Genealogico della famiglia, tra le carte del Sig. Barone Vernazza.

* Ecco in breve i motivi che mi fanno credere che la lite fosse tuttora vertente nell' anno 1589 e per conseguente parecchj anni dopo la morte del Conte Federico. Tutti i Documenti sopraccitati riguardanti il Feudo di Costigliole, cominciando dall' Istromento dei 24 di Aprile 1341, sono stampati in un antico Volumetto in foglio di pag. 36, senza data nè luogo di stampa, e che non ha altro titolo salvo il seguente: *Hoc est exemplum quorundam pubblicorum instrumentorum, quorum unius tenor talis est etc.* Ora in piè di uno degli Istrumenti inseriti in quel volume, ed a pag. 33 di esso, vi è una Fede di Gio. Lodovico Bagnasaco Chiavaro degli Archivj Ducali, con cui dichiara di averlo estratto dagli Archivj medesimi, in seguito ad Ordine della Camera Ducale, datogli *a supplicatione del Molt' Illustre et Reverendissimo Signor Conrado Asinaro, sotto li quattro di Febbraro del presente anno Mille cinque-cento ottanta-nove* - Il Documento si è l' Investitura concessa dal Conte di Savoja Amedeo il Rosso ad Antonio Asinari nel 1582 per il Luogo di Costigliole. Corrado Asinari, Prelato nella Corte di Roma, poi Ambasciator in Toscana, e morto Vescovo di Vercelli nel 1590 (V. Chiesa Gronolog. de' Prelati Piemontesi pag. 197) era del ramo de' Signori di S. Marzano, prozio del Marchese Filippo Valentino di S. Marzano, in quest' ultimi tempi Governator di Torino, per tacer de' viventi; e non è da credere, che, eccetto per una lite riguardante il Feudo di Costigliole, facesse estrarre e pubblicar colle stampe tutti i Documenti contenuti in que' foglj. Altronde in fronte al volume, ritrovato da me tra libri e scritture di casa, vi si legge, di carattere, per quanto mi pare, del Presidente Prospero Galeani, ch' era appunto circa que' tempi Presidente della Camera Ducale - *per li Signori Asinari di Costigliole*; il che tutto dà ragione di argomentare fondatamente, che fossero stampe distribuite ai Giudici, che doveano decidere la causa.

CAPO III.

Il Conte Federico guerreggia in Piemonte.
Suoi viaggi, prigionia e negoziazioni.
Combatte presso Ceresole.

Se valore dimostrò, e prudenza superiore alla età, il Conte Federico in quella sua prima impresa, a dir così, famigliare, della Rocca di Costigliole, ben maggiori prove ne diede ben tosto a' servigi di quel Principe, di cui, come fedel Vassallo, abbracciata avea la causa. Brama di gloria, e non già vile avidità di ricchezze erano i sentimenti che nutriva in petto. Pieno di ardor guerriero dai campi della Germania, dove addestravasi nelle armi sotto la disciplina dell' augusto suo Zio, l' Imperator Carlo V, ritornato era in queste contrade, nell' anno MDLI il Duca Emanuele Filiberto, allora Principe di Piemonte. Troviamo che in quell' anno istesso il Conte Federico vendette in Casale una possessione per egregia somma di denaro. Questa somma è da credere, che l' impiegasse nello armarsi Egli stesso, e nello armare, secondo l' uso de' tempi, una banda di soldati scelti per militare sotto le insegne di quel Principe, dacchè il sistema Feudale, non ostante i molti suoi inconvenienti, portava però seco questo bene, che i capi delle soldatesche, guerreggiando a proprie spese, combattevano per ottener la pace in van-

Istrom. de' 22 Agosto 1551.

taggio de' popoli, non già per poter, mediante la guerra, arricchire; tanto più che veggiamo, che, nel mentre, che il Principe di Piemonte Emanuele Filiberto espugnava parecchi luoghi tenuti da' Francesi, fu in quell' anno istesso occupata la terra di Camerano dal Brisacco, che lungamente per lo Re di Francia governò le cose della guerra in Piemonte, prova manifesta, che il Conte Federico militava per gli Imperiali. Che se poi Egli con uomini armati si era mosso, per sola privata causa, due anni prima, per impadronirsi della Rocca e del Luogo di Costigliole, a più forte ragione si vuol credere, che mettesse insieme genti per ricuperar il Castello di Camerano, antico suo retaggio, mentre così facendo, serviva pure la causa del Duca di Savoja e dell' Imperatore. Riuscì di fatto agli Imperiali di cacciar di quella Terra il Brisacco, quando il Conte però non era più in Piemonte, sebben nell' anno MDLIV fosse di nuovo da' Francesi invasa.

Non cauponantes bellum, sed belligerantes. Ennius apud Cic. de Offic. lib. I. n. 12.

Cronica inedita di Gio. Bernard. Miolio

Ma vedendo già prima Emanuele Filiberto, che si riduceva la guerra ad occupar Luoghi di poco rilievo, che colla stessa facilità si perdevano colla quale si erano acquistati, partito se n'era per le Fiandre all' assedio di Metz, ben persuaso sin d' allora, che inutile era lo sperar di riacquistare il Piemonte, se con qualche gran giornata non riusciva di ridurre a ragionevoli condizioni di pace i due primi Potentati della Cristianità, che si erano divisi gli Stati suoi; e gli anni appunto che corsero dopo il MDLI, sebbene non ci abbia il

Tonsus de Vita Em. Philib. pag. 62.

tempo lasciate pervenire le notizie specifiche delle azioni del Conte Federico, furono quelli in cui diede maggiori prove di fedeltà, di valore, e di affetto verso il suo Sovrano; e non solamente come uomo di guerra, ma nelle negoziazioni eziandio e ne' maneggi di Stato. Non ce ne lasciano dubitare i Diplomi del Duca prenominato, e segnatamente quello dove accenna, che il Conte Federico, seguendo la fortuna ed il servigio suo, passando di Spagna in Italia era stato fatto prigione di guerra da' Francesi; e che, uscendo di prigionia nell' anno MDLIV, nel mentre, che esso Duca, come Capitano generale e Luogotenente della Maestà Cesarea di Carlo V, faceva costruire la Villa e fortezza di Edinfert, creato lo avea sin d' allora suo Gentiluomo della Camera; e più particolarmente in un altro, dove quel Principe encomia l' affezione, con cui l' avea servito il Conte Federico, e ripete, che, seguendo la travagliosa sua fortuna nelle allora passate guerre, non solamente non avea risparmiate le proprie sostanze, ma per servirlo ne avea consumata la maggior parte, con la perdita di tre Castella, rovinate da' nemici, per non aver voluto mai accettar i partiti, che da loro erano stati offerti per levarsi dal suo servizio. Da quel Diploma impariamo pure, che per riscattarsi dalla prigionia, avea dovuto, secondo l' uso di que' tempi, pagare del proprio una egregia taglia. * Non potè poi Egli per

Minuta di lett. di Declaraz. in data di Vercelli 14 genn. 1561. Archivj della R. Camera P. Controllo Registro patenti fol. 12 r.°

* *Lettere di donazione di scudi trecento ogni anno per il Conte di Camerano, in data di*

altro oggetto essere stato dal Duca Emanuele Filiberto inviato in Ispagna, fuorchè per politiche negoziazioni, ond' è chiaro, che nella giovenile età di poco più di venticinque anni era già egli fornito di tutta quella dottrina, esperienza, e maturità di consiglio, che è necessaria per trattare affari grandi di Stato.

Del rimanente, che il Conte di Camerano riuscisse del pari gradito al suo Sovrano, che ai Monarchi di Spagna in quelle negoziazioni, ne risulta pienamente da un Diploma del Re Filippo II, succeduto nel MDLV, attesa la famosa rinuncia, al Padre suo l' Imperator Carlo V; Diploma spedito nell' anno MDLVII, con cui gli venne assegnata una ragguardevole pensione sulle entrate del Ducato di Milano. Dal che nasce pure una plausibile congettura, che al seguito di quel Monarca

Diploma di Filippo II dei 7 febb. 1557.

Camerano in data di Rivole 20 *ottobre* 1561 - *Regj Archivj di Camera* 3.° *Registro Patenti del* 1561 *del Segretario Fabri fol.* 249. Em. Filiberto. » Fu sempre costume de' Serenissimi » nostri maggiori di dimostrare il loro animo verso quegli, che con affettione gli hanno » serviti, dai quali pigliandone esempio Noi, et conoscendo con quanta sodisfatione nostra » ci abbia sempre servito, e di presente ci serve il molto Mag. fedel Cons. et Cambellan » nost. Cariss.° Federico Asinari Conte di Camerano, il quale seguitando di continuo la » travagliata nostra fortuna nelle passate guerre, non solo non ha sparagnato le cose sue, » ma per servirci ne ha consumata la maggior parte con la perdita di tre Castelli, che » gli hanno ruinato i Francesi per non aver egli voluto accettare mai gli partiti che da loro » gli venivano offerti acciò che si levasse dal nostro servitio, oltre quello che patì essendo » per nostri servitii fatto pregione da detti Francesi, alli quali per suo riscatto pagò una » egregia taglia, del che tutto avendone Noi piena informatione e conoscendosi obbligato » e di riccompensar parte di quello che il detto Conte ha patito per tal causa et di sodis- » far la detta taglia, poichè per nostro servitio la si fece. Per questo dunque e per dar » esempio a coloro che ci servono a continuare nelli nostri servitii con maggior caldezza » et perchè anco di così far ci piace di nostra certa scienza ec.

siasi egli recato in Inghilterra nell' anno MDLIV, quando, essendo ancora Infante di Spagna, si celebrarono le di lui nozze colla Regina Maria, massimamente che di un viaggio da lui fatto in quell' Isola fa menzione nelle sue Poesie, ed alle nozze dell' Infante D. Filippo, suo fratel-cugino, colla Regina d' Inghilterra, recossi pure il Duca Emanuele Filiberto, dove fu ricevuto a grande onore, e prese l' Ordine della Giarettiera da que' Regnanti. Chiamato avea intanto Iddio a se nell' anno antecedente MDLIII in Vercelli l' infelice Duca Carlo III. Quando però il successore di lui, prevalendosi della cessazione d' armi ch' era nelle Fiandre, venne con rapidissimo corso in Piemonte, non potè il Conte Federico, sebben fosse a' suoi servigj, perchè appunto considerato tuttora come prigioniero di guerra, seguitarlo in quel viaggio Cesariano; nè si vede, che per recarsi nelle Fiandre alla Corte del suo Sovrano passasse egli in Piemonte, anzi chi raccolse diligentemente le sparse memorie della Vita di lui, per questo motivo suppone, ch' Egli, riscattato con egregia taglia a proprio suo costo, non altrimenti ottenuto avesse la libertà da' Francesi, salvo che mediante la promessa di non portar le armi contro di loro, se non dopo il cambio de' prigionieri. La circostanza, che per opera sua privata avea egli ricuperata la libertà, era una ragione di più, secondo i Pubblicisti, per cui dovea venirgli dalla autorità Sovrana lasciata la facoltà di serbar la parola data a' nemici.

V. il Sonetto che incomincia- « *Quì dove calco* « *l'arenosa riva* « *Del Britannico mar ec.* Tonsus de vita Eman. Philib. Lib. 1 p. 103.

Note manuscrit. del Sig. Barone Vernazza.

Puffendorf de I. N. et G. lib. VIII Cap. II §. 2.

Infatti, osserva il medesimo chiaro Letterato, che sebbene il Conte Federico rimanesse in Corte del Duca Emanuele Filiberto, ed inoltre venisse distinto colla carica di Gentiluomo della Camera, non ebbe però alcun carico militare, fuorchè dopo la Battaglia di Gravelinga nell' anno MDLVIII, quando potè farsi il cambio de' prigionieri; e, durante tal tempo, come sacra venne considerata la parola data da lui, motivo di più per supporre, che in quel frattempo sia stato egli inviato al Re di Spagna Filippo II, che dopo il MDLV reggeva quella Monarchia. E siccome fu Egli pure in quel torno in Inghilterra, favorito e ricompensato dallo stesso Re Filippo, Sposo della Regina Maria, non anderebbe forse lungi dal vero chi credesse, che l' opera sua stata sia di non poca efficacia per ottener il soccorso di non meno di quindici mila Inglesi, che contribuirono a vincere la famosa giornata di S. Quintino, seguita il giorno di S. Lorenzo nell' anno MDLVII. Ma dopo la mentovata Battaglia di Gravelinga, fattosi, com' è detto, il cambio de' prigionieri, venne nell' anno seguente MDLVIII, con Diploma in data di Brusselles ai ventiquattro di Giugno, conferita al Conte Federico dal Duca suo Sovrano la ragguardevole carica di Consigliere di guerra, carica sotto un tal Principe ed in que' frangenti rilevantissima; e tosto che fu a lui di nuovo concesso di poter da onorato Cavaliere adoperar la spada, non la lasciò Egli irrugginire.

V. Tonsus pag. 126.

V. Adriani Istoria de suoi Tempi lib. XV pag. 1031. Venezia Giunti 1587.

Consigliere di guerra adunque, in Giugno dell' anno

MDLVIII, già il troviamo, non ancora scorsi tre mesi, in Piemonte combattere valorosamente presso Ceresole, sebben Terra infausta alle armi Spagnuole per la memorabile sconfitta di parecchi anni prima. Il Signore di Brisacco, rinomato Condottiere delle genti Francesi, che governava le Terre, che teneva il suo Re in Piemonte, guidò a quella impresa da due mila fanti e cinquecento cavalli; dacchè in quelle lunghissime guerre poco numerosi per l' ordinario erano gli eserciti. In quella fazione si trovò il Conte Federico alla testa di quattrocento soldati, destinati di scorta al denaro che si mandava al campo, ma al valor suo non arrise pienamente la fortuna. Gli fu morto il cavallo nel calor della zuffa, salì sopra un altro e si salvò in Asti; d' onde della, in apparenza, poco prospera spedizione inviò il ragguaglio in Fiandra al Duca Emanuele Filiberto, con sua lettera scritta da quella Città ai due del mese di Settembre. Dico in apparenza: perciocchè, se in quello scontro corse pericolo il Conte Federico, nella somma delle cose non si potevano chiamar che felici i successi della guerra per le armi Spagnuole. Di fatto D. Gonzalvo Ferrante di Cordova, venuto soltanto in Marzo di quell' anno al governo di Milano, liberato Fossano e Cuneo, secondo che narra nelle sue Storie l' Adriani, disfece Centallo; quindi passando per molti luoghi tenuti da' Francesi, ed avendo presa a discrezione Sommarriva, ed alcuni altri luoghi nemici, giunse vicino ad Asti, rassembrò le sue genti, e diede

La memoria di questo fatto la ricavò il sig. Barone Vernazza da una Lettera che trovavasi nel masso 24 dei Regj Archivj.

Bellati serie dei Governatori di Milano pag. 3 Milano 1776.

Adriani St. lib. XV pag. 1084.

loro la paga. Una delle squadre della soldatesca, che si adunavano presso Asti, e la squadra appunto che scortava il denaro che si spediva al campo, era quella guidata dal Conte di Camerano; e giacchè le genti si radunarono insieme, e toccarono le paghe, è chiaro, che, sebben con grave rischio del Capitano, e dopo sanguinosa zuffa presso Ceresole, ciò non ostante riuscì di far pervenire intatto quel convoglio al campo. Che ne sia il vero, il Du-villars, contemporaneo Scrittor Francese che descrive, sebben con qualche varietà i successi di quel combattimento, e che dice, che era fama che non men di quaranta, o cinquanta mila scudi venissero scortati dalle genti Spagnuole, tra la preda però fatta da' Francesi non parla punto nè poco della cassa militare, ma delle spoglie soltanto e del guadagno fatto per via delle taglie de' prigionieri. Dove è da notarsi, che il Maresciallo Brisacco riscattò da' suoi soldati, per lo prezzo di quattrocento scudi, l'equipaggio del Duca di Sessa, e gliel rimandò per via di un trombetta; ed il Duca di Sessa, per non lasciarsi vincere di cortesia, gli mandò a regalare un bellissimo cavallo di Spagna: che fu tratto gentile, e che dimostra con quali modi amministravasi da' Cavalieri antichi la guerra. Intanto il carico sopraccennato di Consigliere di guerra, e l'incumbenza, che veggiamo da quella lettera, che toccava al Conte Fedrico d'informar il Sovrano dei successi delle armi, fanno credere, che fosse affidato a lui il comando delle genti di guerra,

Du Villars Mém. liv. IX tom. I pag. 862 863. Paris 1630

che avea il Duca nel campo Spagnuolo, e che dovesse essere cura sua il promovere presso i Capi di quell'esercito i vantaggi del suo Principe in Piemonte, mentre questi il riconquistava colle gloriose sue imprese in Fiandra.

CAPO IV.

Il Conte Federico al seguito del Duca Emanuele Filiberto quando rientra ne' suoi Stati. Vien nominato dal Duca Colonnello della Milizia d'Asti.

Caro. Lettere di negozj. vol. III. lett. 150 al Re Cattolico pag. 201.

Se vi fu mai vittoria feconda di prosperi avvenimenti, e cagion ben avventurata di lunga e durevole pace per l'Italia, fu certamente la vittoria riportata a S. Quintino dal valoroso Duca Emanuele Filiberto. Per tale, sin da' primi istanti che ne giunse la notizia la ravvisò Annibal Caro, non meno sperimentato ed avveduto Politico, che elegante Scrittore, congratulandosene in nome del Cardinal Farnese suo padrone col Re Cattolico. Da questa ne venne la pace tra Francia e Spagna, le nozze del Duca di Savoja colla Duchessa Margherita Sorella del Re Enrico II, e la restituzione de' suoi antichi Dominj, come a tutti è manifesto *.

---

* Dal Signor Conte Prospero Balbo si conserva il piombo d'una bella medaglia

Dobbiam credere che continuasse il Conte Federico in que' tempi a maneggiar gli affari del suo Sovrano in Piemonte, e specialmente quelli riguardanti le genti di guerra; e se dovette per domestiche bisogne arrestarsi qualche breve spazio di tempo in Asti, nella state dell' anno MDLIX, potè prima del fine dell' anno medesimo, aver il contento di festeggiarne il ritorno in Piemonte, con gioja tanto più viva, e sincera, quanto maggiori erano stati i disastri, che seco lui avea divisi, e quanto maggiori i travaglj, i dispendj, ed i pericoli incontrati per poter così virtuosamente contribuire al suo ristabilimento.

Istr. di procura dei 21 Agosto 1559. rog. Guglielmo Bruno. in Asti.

Avea già approdato in Nizza il Duca Emanuele Filiberto colla Duchessa Sposa sopra tre galere ripiene della Nobiltà di quel Contado, comandate da Andrea Provana, ch' era andato a levarli in Marsiglia, prima che finisse l'anno MDLIX. Solenne fu l' entrata loro, festeggiata da infinito popolo con liete grida. Sotto

allusiva alla battaglia di S. Quintino. Ha la testa del Duca nel diritto, e nel rovescio una specie di trionfo col motto ingegnoso - *pugnando restituit rem*. Allude questa medaglia ad una anteriore rarissima, comunicatami gentilmente dal Sig. Abate Carlo Pullini possessore intelligente di gran numero di preziosi eruditi cimelj, nel diritto della quale medaglia vi è effigiato il Duca Emanuele Filiberto con parte del busto armato, e colla leggenda E· PHILIBERTVS· DVX · SABAVDIE; e nel rovescio un Re assiso in trono ed un guerriero in atto di declamare avanti ad esso; colla leggenda attorno- QVOD. NON·PATER·PATRI·PHILIP· CVNCTANDO·RESTITVE. È chiaro, che il Re, che si vede seder in trono, è il Re Filippo II; ed il guerriero il Duca Emanuel Filiberto, che perora la sua causa. La medaglia è in bronzo dorato. Sotto i gradini del trono veggonsi le tre lettere iniziali P. P. R., che il dotto Possessore crede indicar Pietro Paolo Roussel maestro di Conii di grido di quel tempo. Queste stesse iniziali leggonsi nella medaglia del Conte di Camerano, di cui ci accaderà di parlar più sotto.

quell' ameno Cielo, in quella Città, in cui il Duca avea passati gli anni suoi infantili, in mezzo a que' Cittadini al nome di lui oltremodo ben affetti, del che gliene aveano date non dubbie prove, ricevette i pubblici omaggi. Da Nizza, dove si fermò circa un anno intero, diede principio ad ordinare le cose dello Stato. * Andarono a visitarlo colà il Duca di Ferrara, il Governator di Milano Duca di Sessa, il gran Prior di Francia, i due Cardinali di Tornone e di Armignacco, e molti gran Signori sia Italiani, che Spagnuoli. Vi si recarono pure i principali Vassalli de' suoi Stati a fargli Corte, e tra' primi fu il nostro Conte Federico. Non sì comuni erano a que' tempi, come divennero poscia, le Contee, ed i Marchesati, e più dignitosamente da' Principi medesimi in persona, alla presenza de' Magistrati, e de' Magnati di Corte si concedevano le Investiture e l' Atto si ricevea dal Segretario stesso del Duca. Tale fu quella concessa da Emanuele Filiberto al Marchese di Masserano Besso Ferrero in Nizza, nel gabinetto del Principe, il giorno vigesimo-secondo di Dicembre dell' anno MDLIX, e

* In Nizza in quell' anno stesso, Nicolò Balbo, già Guarda-sigilli del Duca Carlo III, dettò un Suggerimento al Duca Emanuele Filiberto pieno di prudenza civile, e di considerazioni di Stato adattate alle circostanze, di cui serbo tra le mie carte una copia manuscritta di carattere antico, con postille, che sembrano di mano dell'Autore; copia trovata tra le carte del fu Conte Gianfrancesco Maistre mio Zio materno, nativo di quella Città.

dall' Atto medesimo si raccoglie, che uno de' Cortigiani che vi si trovarono presenti, in un col grande Scudiere di Savoja, Roberto San Severino, e con Andrea Doria, fu il Signor Federico Asinari Conte di Camerano. Nella stessa Città di Nizza fece egli omaggio del suo Feudo di Camerano, e ne prese dal Duca suo Signore l' Investitura, il giorno sedeci di Febbrajo dell' anno seguente MDLX, nelle sale del Palazzo, dove abitava il Duca, alla presenza di Monsignor della Ciambra, del Conte di Stroppiana, del Conte di Arignano, dei Presidenti Puteo, Provana, e Solfo, e di Monsignor di Boglio. Dopo quell' epoca il Conte Federico stette sempre in Corte del Duca Emanuele Filiberto, nè veggiamo, che si scostasse da lui, eccetto per ambascierie, o per altri onorevoli incarichi.

Estratti dei R. Archivj di Camera - Feudi. *Notulae homaggiorum fidelitatum et Investiturarum receptarum per me Joh. Fabri Notarium et Secretarium Sereniss. Domini Em. Philib. Sabaudiæ Ducis.* Fol. 3 e fol. 5 n.° 108.

Lasciarono la Città di Nizza, per venirsene in Piemonte il Duca e la Duchessa, nell' autunno dell' anno MDLX. Presero imbarco, con tutta la Corte loro, il giorno sedeci del mese di Settembre sopra tre galere dette la Margherta, il Sole, e la Piemontese, e, per mare giunti a Savona, furono complimentati da quattro Ambasciatori per parte della Repubblica di Genova; e per lo cammino delle Carchere e di Millesimo, pervennero a Cuneo, dove fecero, nel giorno di S. Michele, entrata solenne, quindi, percorse, in mezzo alle liete acclamazioni de' popoli, le principali Città e Terre del Piemonte, giunsero il dì sette del mese di Novembre in Vercelli, dove fissarono la re-

X

sidenza loro. Le particolarità tutte di questo viaggio felicissimo, e le pompe che lo accompagnarono; si leggono minutamente descritte in un raro e curioso libro, da me recentemente rinvenuto nella Biblioteca dell' Accademia nostra, dettato in lingua Spagnuola da un Tolomeo Molignano, Gentiluomo di quella Nazione, che era nella Corte del Duca, e che in quella occasione fu ognora al suo seguito, com' egli stesso asserisce. * Ora questi, tra' principali Cavalieri, che partirono da Nizza sulle Galere col Duca, fa speciale menzione del Conte di Camerano, come altresì, descrivendo la solenne entrata in Cuneo tra quelli lo annovera, che fecero più vaga mostra di se in quella pompa. In Carignano poi, dove arrivarono i Principi nel giorno vigesimo quarto di Ottobre, il veggiamo, prima del fine di quello stesso mese, far dignitosa comparsa in un Atto coi Grandi di Corte, e cogli altri Magnati, quali erano Amedeo di Valperga Conte di Masino, il Gran Cancelliere, ed il Grande Scudier di

Estratti de' Reg. della R. Camera sopraccit. fol. 13

* *Libro de Cavalleria entitulado el Cavallero Resplendor* ec. stampato in Vercelli dal Pelippari nell' anno MDLXII ai 10 di Maggio. L'Autore Spagnuolo di questo curioso libro s' intitola in piè della lettera dedicatoria Gentiluomo della casa del Duca: *jentil humbre de su Casa*. La data di questa dedicatoria è di Vercelli ai 20 di Maggio dell' anno 1560, ma devesi leggere 1561, essendo uno sbaglio manifesto, dacchè la Corte non giunse in Vercelli se non se nel fine di quell' anno. Sono bensì da notarsi i titoli, che si danno ad Emanuele Filiberto di gran Duca di Savoja, in capo della Dedica, e di Re di Cipro nel frontispizio stesso del libro. La forma è in 4.° piccolo, e senza affogliazione veruna, ma col solo Registro. Si citano perciò i soli Registri; e così il Reg. *P* pag. 1 *Parte tercera* Reg. r pag. 4, Reg. r, pag. 3 e Reg. 5, pag. 4.

Savoja, il Presidente Patrimoniale Giorgio Provana, ed il Generale delle Finanze Negron de Negri, avveduto Gentiluomo Genovese, col quale solo, secondo che attesta un Ambasciator Veneto, le materie de' denari il Duca Emanuele Filiberto saviamente consultava.

Relaz. dell'anno 1562 che si crede del Patrizio Boldù tra man. della Regia Università di Torino, Cod. segnato L. VI. 25.

Già prima di partire da Nizza, ed in principio dell' anno MDLX il Duca, intimamente persuaso per la profonda cognizione che avea delle cose di governo, che chi ha le armi, ha gli Stati, volgendo in animo di instituire una ben ordinata Milizia da levarsi in Piemonte, nominato avea il nostro Conte di Camerano, Colonello di essa nel Contado di Asti, avendola sin d'allora divisa in quattro Colonnellati, come impariamo dal Molignano, cioè d'Ivrea, d'Asti, del Piemonte proprio, e di Nizza. Questa fu quella celebrata Milizia, di cui il Tonso nella Vita di Emanuele Filiberto parla diffusamente, ed intorno a cui il Sergente Maggiore Generale Antonio Levo Piacentino, Scrittor di Tattica espertissimo, che alla pratica congiungea lo studio teorico della profession sua, e la cognizione delle Storie, passato poscia dal Piemonte ad ordinar la Milizia del Portogallo, stese nell' anno MDLXVI un Discorso, ch' ebbe tosto, non solo l' approvazione, ma la sanzion di legge del Sovrano. * Tra' primi Consultori di tal

Patenti in data di Nizza 10 febb. 1560 riferite in oltre in data di Vercelli dei 22 Nov. dello stesso anno - Molignan. *Il Cavallero Resplendor* Reg. P. pag. 3.

---

* *Discorso dell' Ordine e modo di armare, compartire ed esercitare la Milizia del Ser. Duca di Savoja, Torino presso Martin Cravoto* 1566 ed ivi *Patenti del Duca in data di*

Ordine di guerra, mediante il quale ebbe il Duca il modo di mettere in piedi, con poca o nessuna spesa, non meno di trenta sei mila fanti, in un Dominio di assai più angusti confini, di quello, che fosse negli ultimi tempi, vi ha ragion di credere, che sia stato il Conte Federico. Il persuadono abbastanza, non solo la confidenza, che il Duca avea riposto in lui, ma la sua pratica delle cose del mondo, l' essere stato egli lungamente, sin da' suoi primi anni, in sulle armi, e valorosamente nei campi, la carica di Consigliere di guerra, conferitagli sin quando era ancora in Fiandra, ed il vederlo, anche prima che ordinata fosse la Milizia, destinato uno de' principali Capi, che doveano averne il comando. * Di fatto una Milizia, la quale ne' tempi quieti non distolga dalla agricoltura, e dalla industria

---

Torino 5 *Luglio* 1566 - Oltre a questo Discorso meriterebbe di essere ristampato quello dello stesso Capitano Levo, intorno alla battaglia di Farsaglia tra Cesare e Pompeo, stampato in Torino nel 1571, presso Girolamo Farina. Da questo impariamo, che il Levo avea militato un tempo sotto Francesco Maria Duca di Urbino (fol. 13), ch' ei dice gran Capitano di guerra di gloriosa memoria, ed eziandio sotto Monsignor di Langè, chiamato da lui raro Cavaliere nelle armi, e nelle lettere; e che avea avuti più discorsi sopra la forma degli eserciti di Cesare e di Pompeo nella loro giornata di Farsaglia, con persone dotte ed intelligenti, e specialmente con un Conte Giangiacomo Lionardi, uomo ne' tempi suoi raro, dice il Levo, sia circa le cose dell' arte della guerra, come di tutte le Scienze. Curiosa poi, e degna di venire riferita, è l' approvazione apposta a questo libretto dallo stesso gran Cancellier di Savoja in questi precisi termini - *S. Alt. per maggior commodità e per eccitare più gli animi a tutti dell' honorata sua Militia trova buono chel presente nuovo discorso sia posto in stampa e pubblicato. Dat. in Turino alli* 8 *di Marzo* 1571. *Gio. Thomaso Langosco di Stroppiana.*

* In un Sonetto di Rafaello Toscano, che, sebbene scritto in ira alle Muse, non può a meno di contener verità, essendo indirizzato al sig. Capitano Boniforte Asinari Sergente

il popolo, nè dalle cariche civili e dagli studj le persone agiate, purchè governata ed esercitata da Capitani valenti, e purchè tra' Capi, e tra' soldati non manchino veterani, che sappiano infondere animo e vigore al bisogno, si è l' unico mezzo (se pur ve ne ha) di congiungere insieme la pubblica sicurezza colla pubblica felicità, l' unico istromento di una giusta difesa degli Stati, dalle ingiuste aggressioni.

CAPO V.

Rime del Conte Federico.

Ma quì ci si apre davanti nuova ed inaspettata scena. Sin ora abbiamo veduto il Conte Federico in mezzo alle più gravi perturbazioni degli Stati, in gare pri–

Generale della Milizia del Duca (che convien credere succeduto al Levo chiamato in Portogallo) dicesi così :

» Il primo Capitano il primo Marte,
» Che di Milizia mai fosse creato,
» Poi che rimesso Emanuel fu in stato
» Voi foste, vostra fu sì larga parte
» Seco vi mise ne gli Uffizj a parte
» Di Camerano il Conte, vi fu dato,
» Dopo a molti altri onor, lo scettro aurato
» Di Sergente Maggior mercè de l' arte.

Da questo si fa manifesto, che la prima idea della Milizia del Piemonte fu concepita dal Conte Federico Asinari. *V. Sonetti di Rafaello Toscano in lode di diversi. Torino presso gli Eredi Bevilacqua* 1583 in 4.° pag 84.

vate e sanguinose di ostinati litigi, in disastrosi e perigliosi viaggi presso genti straniere in regioni rimote, e negli eserciti tra le armi, e nelle Corti immerso in maneggi di Stato, ed in politiche negoziazioni, per servizio del suo Sovrano. Chi direbbe, che in una vita così agitata, oltrepassando di poco il trigesimo anno, senza che noto sia quando abbia potuto trovare spazio di tempo per attendere ad animo riposato agli studj, già fosse giunto tanto innanzi nelle Lettere amene, come co' suoi eleganti poetici componimenti palesemente il dimostrò? Oltre alla naturale disposizione di animo e d' ingegno, richiede la Poesia maggior copia, e varietà di lumi, maggior cognizione degli uomini, e del cuore umano, che non le Scienze astratte e severe, riputate più ardue dalle persone di natura austera e fredda, ove nella Poesia altri intenda trapassar que' limiti della mediocrità, che al dir del Venosino a' Poeti inesorabilmente non concedono uomini e Dei. Tali non erano sin d' allora i componimenti, che in gran numero prodotti avea la mente felice del Conte Federico. Ed il savio precetto de' Critici di sottoporre quanto altri scrive al giudizio severo di persona assennata, esperta, ed imparziale fu da lui eseguito in modo, che meritò di esser allegato da Apostolo Zeno per uno degli esempj luminosi de' più celebri Poeti d' Italia, che di buon grado e con discernimento, vi si seppero adattare.

Zeno. Note alla Biblot. del Fontanini. Tom. 1, pag. 137.

A qual fama fosse salito a que' tempi il leggiadro,

ed erudito Prosatore e Poeta Annibal Caro è abbastanza a tutti palese. Era questi a' servigj de' Principi Farnesi Signori di Parma, quasi seconda patria del Conte Federico per ragion della Madre sua Lucrezia Torelli, e della moglie Costanza San Severino; ed appunto per mezzo del Signor Gianfrancesco San Severino, e della Consorte di lui, la Signora Lavinia, fece pervenire al Caro, già molto tempo prima da lui conosciuto, il Volume a penna delle poetiche sue composizioni. Di Mantova gli scrisse il Caro, quella lettera abbastanza nota, in cui, il restringer, che fa le osservazioni sue a minuzie concernenti la locuzione, mostra ad un tempo l' eccellenza delle Rime del Conte nelle parti più sostanziali, e la sincerità delle lodi, di cui gli è cortese. Disse, che leggendole gli aveano recato diletto e meraviglia, effetti, che sogliono fare le buone composizioni; e si rallegra col Conte, che, attendendo, come faceva, alle armi specialmente, fosse tanto oltre nel dettare Rime, che, quanto allo spirito poetico, non sapea chi vi fosse, che a que' tempi (che però era lo splendido meriggio del culto Cinquecento) vi ponesse il piede innanzi; conchiudendo, che, se avea notati alcuni luoghi, era affinchè le cose del Conte Federico, fossero compitamente belle, così nella lingua come nelle altre parti, nelle quali per lo più gli parevano bellissime, ed alcune volte mirabili.

Caro Lettera di Mantova dei 20 di Lugl. 1560 Vol. II. lett. 124. Padova 1763.

Che se a taluno sembrar potessero alquanto sospetti sì fatti encomj, perchè usciti da penna amica di un

contemporaneo, appagar dee ogni persona più difficile, senza cercar altre testimonianze, il giudicio, che ne recò il Celebre Apostolo Zeno soprammentovato, vissuto quasi due interi secoli dopo il Conte Federico, e che non ebbe altra relazione con lui, salvo quella di essere zelante dell' onor dell' Italia, e Poeta, e Critico di non picciol grido. Questi adunque, che, in mezzo a tante minute bibigliografiche notizie, sì pochi giudizj inserì dei tanti libri, de' quali gli accadde di far parola, benchè in molte materie, e segnatamente nelle cose della volgar Poesia, potesse proferir autorevole sentenza, ragionando del nostro Conte Federico, non dubitò di asserire a chiare note, essere egli stato uno, de' più eccellenti Rimatori del secolo XVI. Del rimanente in principio dell' anno MDLX anzidetto, convien dire, che, se non tutte, almeno la maggior parte delle Rime sue, già fossero state dettate da lui: perciocchè, il Volume trasmesso ad Annibal Caro, veggiamo, che oltrepassava le cento carte, nè a maggior mole giungono le cose Liriche del Conte nelle stampe.

Zeno. Note al Fontanini. Tom. I pag. 480.

Lett. sopraccit. del Caro.

Vero è che a' que' tempi la Poesia Lirica Italiana non avea saputo ancora sollevarsi ad emulare i voli di Pindaro, nè imparato a scherzar colle grazie di Anacreonte, non avendo per anco schiusi questi Greci fonti il Chiabrera. La nuova via aperta sin dal secolo XIV in Parnaso dall' inimitabile Petrarca, sconosciuta a' Greci, ed a' Latini, era l' unica battuta da' Poeti Lirici Italiani, che tutti ingegnavansi d' imitare l' inarriva-

bile loro originale. Più animoso però della maggior parte degli altri Poeti suoi contemporanei fu il Conte Federico: attesochè, quantunque per tante altre sue doti ragguardevole, considerandolo eziandio unicamente come Poeta, non fu Lirico soltanto, e le sue Rime tutte negli anni suoi giovenili dettò, ed in esse giunse a gareggiare co' più valorosi Poeti della età sua, ma inoltre, nel breve corso della sua vita, tentò l' Epica Musa, e nella Tragica ad alto grado pervenne. Più d' una sembra, che state sieno le Donne cantate da lui; e quell' Amarilli, dà lui lasciata sulle sponde del patrio Tanaro, per seguir le bandiere di Marte, oggetto de' primi suoi versi, certamente diversa fu da Giulia altra Donna da lui celebrata, che si pensa essere stata l' infelice Matrona Giulia San Severino, la cui tragica morte, non dissimile da quella di Livia Colonna, e di altre Gentildonne di quella età, colta bensì, ma ne' costumi ancora feroce, barbaramente trucidate, * fu pianta in molti poetici componimenti di altro Rimator Piemontese, voglio dir da Giuliano Goselini. Comunque siasi una Gentildonna, per nome Giulia, fu amata

Rime. Sonetto XVIII. Pag. 10. Ediz. di Torino del 1795.

V. Memorie di Livia Colonna del Sig Abate di Caluso nel Vol. dell' Accad. delle Scienze di Tor. del 1803. pag. 248.

Bandello Novel. *passim*.

---

* Due atroci fatti seguirono in Caffaggiolo, antica Villa de' Medici, nell' anno 1576, e nello stesso mese di Luglio, di due giovani Principesse uccise da' proprj Mariti, cioè Eleonora di Toledo trucidata da Pietro de' Medici Figliuolo di Cosimo I., ed Isabella figlia dello stesso gran Duca, levata di vita da Paolo Giordano Orsino, Duca di Bracciano - V. *Cantini Vita di Cosimo de' Medici Primo Gran Duca di Toscana. Firenze* 1805 *pag.* 303 *e Moreni destriz. della Gran Cappella delle Pietre Dure.* Pag. 86 87. Firenze 1813.

e cantata dal Conte Federico; e con bella allusione al nome di lui inventò la propria impresa, o divisa, che vogliam dire, le quali imprese tanto erano in uso a que' tempi, che, da quasi tutte le persone di alto affare e di lettere una se ne assumeva, e lo immaginarne delle ingegnose era tenuta cosa di non picciol pregio, onde nelle invenzioni di esse molto si distinse appunto il giudice sincero dei versi del Conte Federico, Annibal Caro, ed il Giovio, ed altri ne scrissero Trattati. Questa impresa del Conte venne diffusamente descritta da Camillo Camilli. Il corpo di essa era un obelisco, e sopra esso la palla, in quel modo, che si vede in cima ad uno de' più insigni di Roma, dove credevasi che si serbassero le ceneri di Augusto. La stella crinita, apparsa dopo la morte di Giulio Cesare, ed accennata da Orazio, quando disse – *Julium sidus micat inter omnes*, pendeva sopra di essa; e, col motto cavato da Virgilio: *insidet et cineri*, mostrar volle l' intenzion sua, che, anche dopo la propria morte, l' amata Donna, figurata nella stella Giulia, dovesse avere forza sopra le sue ceneri, come sopra di lui già vivo.

Imprese illustri di diversi, coi disc. di Camillo Camilli P. I. pag. 65 Venezia 1586 Ziletti in 4.°

Tanta era la forza della imitazione del Petrarca, che in un Secolo, in cui la dissolutezza in ogni ordine di persone, principalmente prima della salutare riforma del Concilio, faceva l' estremo della sua possa, ciò non ostante, unicamente per fare bei versi, si amavano costantemente, e castamente si encomiavano, seguendo le tracce del Celebre Cantor di Laura, le gentili,

belle, e virtuose Matrone da gran Prelati, e da Regolari medesimi, non che dai giovani Signori, che, come il celebre Conte Baldassar Castiglione, ed il nostro Conte Federico, congiungevano la coltura delle Lettere colla profession delle armi, e coi maneggi di Stato. Anche a' nostri giorni abbiamo veduto con soavissimo Petrarchesco affetto piangere, già pieno d'anni, la sua amabilissima Giovanetta Amaritte, un sacro Oratore gravissimo, l'Abate Pellegrini. Del rimanente nel Secolo XVI, da cotesto amore tanto virtuoso, spinti venivano i nobili spiriti alle più onorate imprese, e segnatamente, secondo le massime della Cavalleria non ancora andate in disuso, alle guerriere, del che ne abbiamo, in un Sonetto stesso del Conte Federico, dettato nella sua età più fresca, una splendida testimonianza. *

L'imitazione medesima del Petrarca indusse però il nostro Poeta a trattar argomenti politici, ed a rimproverare, come tanti altri Rimatori, all'Italia moderna

* Sonetto XXI (pag. 13 Edizione di Torino) che incomincia:

» Borri fra cento belle armate schiere
» Ad alte imprese alto desio mi scorge, ec.

e termina in questa guisa:

» Quindi il bel viso a la mia verde etade
» Di chiara immortal gloria apre il sentiero
» Perchè sola virtù par che le aggrade;
» Quindi n'avvien, che corro ove men rade
» Veggio l'arme nemiche, e quinci spero
» Por questa mia fra le famose spade.

l'ozio suo, il suo avvilimento, facendone paragone coll' Italia de' Romani; nel che fare, se ebbe egli materia di dettare eleganti e pomposi versi, e se merita non picciola lode come Poeta, forse eguale non la meritò come Filosofo: perciocchè nè sì felici, nè sì virtuosi furono quegli antichi Romani, come ce li rappresentano gli Scrittori loro panegiristi, nè sì abbietta e sì infelice l' Italia moderna, il cui destino fu in ogni tempo, ed anche in quelli, che corsero per essa più disastrosi, il produrre i Dominatori della Terra. Ben a ragione bensì dovrem commendarlo, e come Filosofo, e come Uomo di Stato, per quel biasimo, che, tanto prima del Maffei, dà a' Potentati Italiani d' invidiar gli uni la grandezza ed i prosperi successi degli altri, vizio di cui a buona ragione tanto l'antico Cavalier Astigiano, quanto il moderno Veronese attribuiscono gran parte dei mali d' Italia. *

---

* V. la Canzone III, che incomincia (pag. 149 ediz. di Torino.)

» Madre di que' gran figlj al mondo chiari ec.
Stanza » Or quale è la cagion che inferma langue
» La natia virtù vostra ec. . . . . .

» Voi che d' Italia il freno avete in mano
» . . . .
» Tempo saria che il vano
» Vostro desio d'empia superbia nato
» Frenaste, e più di noi foste pietosi.
» Ma siete invidiosi,
» Ch' altri abbia più di voi ricchezze e stato;
» Però il Barbaro armato
» Chiamaste ec.

Un' altra Canzone, di argomento, direi così, politico, troviamo nel Canzoniere di lui, e si è quella indirizzata alla Duchessa di Savoja Margherita di Valois, per esortarla di andare in Francia, ed ivi adoperarsi ad estinguere le fiamme della civil guerra, che fiera più che mai divampava in quel Regno. Questo grave e sublime componimento fu dettato dal Conte Federico alcuni anni dopo il MDLX, onde non potè esser compreso nel Volume trasmesso in quell' anno ad Annibal Caro. Lo persuade il vedersi, che nuovi non erano i disastri, de' quali parlasi in essa Canzone, che affliggeano la Francia, e che già fanciullo era il figlio della Duchessa, Carlo Emanuele I, nato nell' anno MDLXII, ed a cui con bella allusione, predice il Poeta in fine della Canzone medesima quella grandezza, a cui pervenne. Seppe il Conte Federico colle lodi di Madama Margherita intrecciare e gli augurj per il nato Principe, ed un breve, ma giusto e grandioso elogio del Duca Emanuele Filiberto, dicendo, che se mai cessar poteano le civili discordie, ond' era agitata la Francia, a lui solo toccava guidar quelle armi,

---

Veggasi pure il Sonetto XIV pag. 18 che incomincia

» Questo d'Italia nato iniquo seme,
» Qual di putrido umor nuovo Pitone
» La stessa madre a fiera strage pone ec. . . .

Chi abbia voluto accennare con questo Sonetto non saprei indovinarlo. Certamente fu un Italiano potente, nemico del bene e della gloria d'Italia.

Poesie del Conte di Camerano. Canz. IV, pag. 156.

» Con le quai Roma corse
» Al tepido Oriente, alle fredd' orse:

tanta era la fama di valore e di prudenza militare, in cui era quel Principe salito. Del rimanente è palese, che con quei versi mostrar volle il Conte Federico la brama, che nutriva in cuore di un nuovo generale passaggio de' Principi Cristiani in Terra Santa, contro il Turco, voto allora unanime de' Politici assennati, nè così irragionevole, come pare al presente a certuni per chi considera, quanta fosse a que' tempi la potenza del Turco, e come sovente minacciasse d' invadere l' Italia, la Germania, e la Cristianità tutta.

Questa Canzone, sebbene non pubblicata colle stampe (che non si usava allora dalli Spiriti più gentili di affrettarsi a porre in luce i proprj componimenti), fu presentata a penna alla prefata Duchessa, massimamente riputandosi allora cosa di maggiore rispetto, anche quando si trattava di opere stampate, presentar l' esemplare destinato per li Principi e personaggi grandi, pulitamente scritto in candide, e soventi volte elegantemente miniate membrane, come praticavasi prima della invenzion della stampa. E questa è quella celebre Canzone, di cui parla il Tonso nella Vita del Duca Emanuele Filiberto, per cui il Conte Federico credette buona cosa lo allontanarsi per qualche tempo dalla Corte: perciocchè, non potendo la Duchessa tollerare, nemmen col solo pensiero, l' idea

Tonsus de Vita Eman. Philib. pag. 199.

della lontananza dal Duca suo Consorte, tanto teneramente ella lo amava, tuttochè l'arte e l'eleganza di que' versi lodasse, non potea che altamente disapprovarne l'argomento; onde il Conte Federico temè non forse fosse a lei venuta a noja la stessa sua persona. Non era però sì grave la colpa da non trovar presto indulgenza, non che perdono presso la Duchessa Margherita; e la Consorte del Conte Federico Costanza San Severino, Dama della Duchessa sin da quando ella venne in Piemonte, non avrà indugiato a far buoni ufficj per impetrargli di nuovo la buona grazia della sua Signora.

Lett. di Cost. di stipendj per la Contessa di Camerano, Vercelli 2 febb. 1561 Reg. Archivj di Camera Concessioni 1561 in 1563.

CAPO VI.

Il Conte Federico inviato Ambasciatore al Duca Ottavio Farnese; quindi in Ungheria contro il Turco; poscia Ambasciator in Toscana al Gran Duca Cosimo de' Medici.

Siccome il Conte Federico concedeva agli studj ed alla coltura delle Lettere più amene i soli ritaglj di tempo, che liberi gli rimanevano da più gravi occupazioni; e, quando non avea da star Egli in sulle armi, e ne' campi, veniva adoperato dal suo Sovrano ne' maneggi degli affari di Stato, e nelle Ambascerie, così già prima che dettasse l'anzidetta Canzone, era stato inviato Ambasciatore dal Duca Emanuele Filiberto al

Duca di Parma Ottavio Farnese nell' anno MDLXI. Di questa Ambascería però altro non sembra esserne stato l' oggetto, salvo quello, che saviamente avea in mira il Duca di Savoja, di mantenere la buona armonia coi Principi d'Italia; nè a questo fine potea scegliere persona più gradita alla Corte di Parma, di quello che fosse il Conte Federico. Di questa visita pertanto, od ambasciata, che vogliam dire, il Duca Ottavio ne rende distinte grazie al Duca Emanuele Filiberto, come impariamo da una lettera stessa di questo Principe.

Io non mi arresterò a divisare minutamente tutte le volte, in cui troviamo farsi onorevole menzione del Conte Federico; nè le solenni pompe, e cerimonie a cui intervenne; dal che si fa manifesto, che qualora non veniva egli adoperato dal Duca suo Sovrano in affari o guerre rilevantissime, mai non ne abbandonava la Corte, e tra' Cavalieri più confidenti suoi era annoverato. Così il troviamo presente, in un col gran Cancelliere, e col grande Scudier di Savoja, alla Investitura del Feudo di Masino, conceduta nel Palazzo del Duca in Vercelli al Conte Amedeo di Valperga nell' anno MDLXI; e quando solennemente si celebrò in Torino, nell' anno MDLXVII, la cirimonia del Battesimo di Carlo Emanuele, Principe di Piemonte, il veggiamo far dignitosa e splendida comparsa tra' personaggi primarj.

9 Febb. 1561. Memor. raccolte dal sig. Barone Vernazza.

Eglogues, Odes et Sonnets de Pierre du Mai. Codice manusc. della Università di Torino.

Molto più conchiudenti contrassegni di confidenza aveagli dato però nell' anno antecedente il suo Sovrano.

Nell'anno MDLXIV sappiamo, che avea destinato di inviarlo presso l'Imperatore per trattar affari gravissimi di Stato. Sebbene poi il Duca Emanuele Filiberto, appena rientrato ne' suoi Stati, avesse concepito la prima idea d'instituire una Milizia in loro difesa, non avea con tutto ciò avuto campo, in mezzo a tante altre sollecitudini per rimarginar le ferite di tanti anni di devastazioni, di darle forma, e di ordinarla, il che eseguì poscia nell' anno MDLXVI, secondo i savj divisamenti del Capitano Levo, di cui abbiamo toccato più sopra. In quest' anno adunque entrò il Conte ad esercitar effettivamente quel carico onorevole, a cui era stato destinato sei anni prima, in un col Conte di Masino, col Conte di Arignano, e con altri personaggi distinti, che, o seguito aveano il Duca al pari di lui nelle Fiandre negli eserciti, o sostenuto aveano con nobile disinteressamento, e con bravura in Piemonte le sue parti, mentre Egli guerreggiava in quella rimota contrada. E siccome era quel Principe persuaso doversi scegliere Capi, che dalla soldatesca, per tutti i rispetti riputati fossero assai, ed eziandio amati come paesani, così Colonnello destinò della Milizia d' Asti il Conte Federico Astigiano. Ebbe adunque nell' anzi detto anno l' incumbenza di far la rassegna delle genti atte alle armi in tutto quel Distretto, e di ricevere la consegna ad un tempo delle armi medesime.

Tonsus. De Vita Eman. Philib. pag. 165.

Ordine in dat. di Torino scritto fra i 2 ed i 4 di Apr. 1566.

Sollecitamente adempì il Conte quell' ufficio, poichè nell' anno medesimo, il troviamo, non già ordinare

ed esercitar nuova Milizia, ma disporsi a combattere effettivamente in Germania alla testa di veterani soldati; dal che manifestamente appare, che uno de' più sperimentati, e valorosi uomini di guerra giudicato fosse da chi era nell' Arte militare a que' giorni forse il giudice migliore, voglio dire dal Duca Emanuele Filiberto. Il gran Sultano Solimano minacciava l' Ungheria con un formidabile esercito, come raccontano l' Adriani, ed il Tuano. Accorsero, in ajuto dell' Imperator Massimiliano, al riparo dell' imminente pericolo di tutta la Cristianità, non solo i Principi dell' Impero Germanico, ma eziandio quelli d' Italia; ed il Duca di Savoja messo avea in ordine quattrocento Archibugieri a cavallo (gli Scrittori nostri dicono cinquecento) che il Botero asserisce essere stata stimata una delle meglio intese Milizie per la guerra contro il Turco. Aggiunge inoltre l' Adriani, che l' Imperatore avea assoldato intorno a due mila Italiani, parte alla condotta del Conte di Camerano, e parte di Giovan-Alfonso Gastaldo. Vero è, che il Pingone, e dietro lui altri Storici nostri assegnano per Condottiere di quella scelta squadra di cavalli, non già il Conte di Camerano, ma bensì Bernardino di Savoja Signor di Racconigi. Ma è cosa notabile, che l' Adriani ed il Tuano, Storici stranieri, ed il Luchio eziandio, abbiano scritto secondo verità; dovechè hanno preso sbaglio i nostri. Che sieno essi caduti in errore, seguendo il Pingone, Scrittor senza Critica ed inesatto, non ne lascia dubi-

Adriani. Storie lib. XIX pag. 1346 - Thuanus Hist. sui temp. Tom. II. pag. 495 505 Lond. 1733.

Botero. I Princ. di Savoja pag. 696. Torin. 1603

Lukius Sylog. Numis. rar.

tare la Lettera stessa originale, scritta dal Conte Federico al Duca Emanuele Filiberto da Vienna, il giorno diciotto di Luglio dell' anno MDLXVI, in cui ragguaglia il suo Sovrano, che la gente, che avea egli condotto, avea contentato l' Imperatore, e che, il giorno appresso diciannove sarebbe partito per l' Esercito, che si trovava sopra Atta, che così chiama egli quel luogo di Ungheria, detto Tatta dal Tuano, e in lingua Ungarica Thatan.

Lett. del Conte di Camerano già trascritta dal Sig. Barone Vernazza dall' Originale, che si conservava ne' Regj Arch. di Torino.

Quello che dimostra, che esso Conte Federico era il Capitano Comandante di quel corpo di armati, si è il soggiungere, che fa nella Lettera al Duca, aver egli supplicato l' Imperatore, che gli volesse significare a chi nell' esercito obbedir dovea; e che l' Imperatore aveagli risposto, che avrebbe avuto parte ne' consiglj, e che con partecipazion sua si sarebbono governate le cose della guerra, sino all' arrivo della persona dell' Imperatore in campo; dal che si comprende quanto dall' Imperator si confidasse nella Scienza militare del nostro Conte. Comprova poi sempre più, ch' Egli fosse il principal Condottiere di quelle genti, e non già il Signor Bernardino di Savoja, il dirsi nella Lettera medesima, che, delle nuove della Corte, ne scriveva appieno al Duca, l' Ambasciator suo; e che Egli stesso, quando fossero gli eserciti in azione, ne lo avrebbe d' ogni cosa ragguagliato minutamente.

Giace Tatta tra Giavarino e Comar, ed in que' giorni appunto se ne impadronirono le truppe Cesaree, onde, sgombrati da' nemici tutti que' contorni, si potè

far massa di genti, e di munizioni per opporsi all' impeto del nemico, che con forze grandi si andava avanzando; ed intanto, fatta piazza d'armi a Giavarino, osservarne i movimenti, ed i progressi. Se nella Vittoria riportata a Tatta (per cui grazie solenni furono reso al Signore) abbia avuto parte il Conte di Camerano colle sue genti, dire il potremmo qualora, come della prima Lettera sua, scritta al Duca da Vienna, avessimo pur copia di quella, che sappiamo aver egli scritto il giorno tredicesimo di Agosto di quello stesso anno dal Campo Imperiale presso Comar. La sollecitudine con cui partì per l' Esercito, e quella con cui delle operazioni militari rese conto al Duca Emanuele Filiberto, dà ragion di credere, che abbia contribuito pur egli al prospero evenimento in quel fatto d'armi; tanto più, che, quando nel mese di Ottobre l' Imperator Massimiliano, vedendo che le genti nemiche erano del tutto partite, ed eransi ritirate a quartieri d' inverno, prese il cammino di Vienna, e là giunto licenziò le bande Tedesche, tra gli altri Capi cui rese distinte grazie, uno fu il Conte di Camerano, che in Piemonte colle sue genti se ne ritornò, pigliando la strada della Carinzia, che secondo l'Adriani fu quella, che tennero le soldatesche Italiane nel restituirsi alla natía contrada.

Archivj Regj. Mazzo 38.

L' annotator Franc. del Tuan. dice *le Comte de la Chambre* con manifesto sbaglio

Adriani. Srorie pag. 1374.

Questa fu l' ultima spedizione militare del Conte Federico, e nei pochi anni in cui sopravisse, se ne togliamo la cura della famiglia, e delle cose domestiche, il servizio di Corte, ed alcune Ambascerie, in cui fu

adoperato dal Duca suo Signore, potè attendere agli studj delle Lettere; e non soltanto ai più ameni e dilettosi, ma eziandio a' Filosofici, anzi astrusi, ed a quelle Scienze sottili, che a' tempi suoi erano in voga. Tra gli studj vani, ed anche dannosi, ne' quali impiegavano inultilmente il tempo i Gentiluomini di quella età, annoverar si debbono gli studj della Scienza cavallaresca. Una lettera del Conte Federico stampata in un Manifesto del Conte Bartolommeo de' Conti di Cocconato Signor di Robella, nella querela, che pendeva tra lui ed il Signor Orazio Coccastello de' Signori di Montiglio, dimostra ad un tratto, in quale concetto fosse Egli tenuto nella perizia di quella vanissima, ma allora, attesi i pregiudicj dominanti, riputatissima Dottrina, e quanto sia vero ciò, che disse saviamente il Marchese Maffei, non esser meno pregiudicievole quella Scienza quando trattava di pace, che quando di scelta d'armi, di campo, e di duello. Che ne sia il vero da essa Lettera raccogliesi, che il far la pace nel modo proposto dall' avversario, era un voler accrescere nuove ingiurie. Raccoglieremo, con maggior soddisfazione dalla medesima, come assiduo, e fedel compagno fosse il Conte Federico ne' geniali diporti del Duca suo Signore in que' tempi tranquilli, e per lo Piemonte felicissimi, come lo era stato fra le armi negli anni più calamitosi, e come i Principi, ed i Grandi menassero vita dura, e di quai faticosi passatempi si dilettassero; poichè il veggiamo scrivere quella Lettera col piè in istaffa in fine

Lettera del Conte di Camerano in data di Tor. 20 xmbre 1569.

di Dicembre, per andarsene col Duca, e star con esso per parecchi giorni in sulle cacce, nel cuor del verno.

Dal fianco di lui si dipartì per altro nell'anno seguente MDLXX, destinato Ambasciatore al Gran Duca di Toscana Cosimo de-Medici, per solenne ed importante ufficio, qual si era quello di congratularsi seco lui della nuova Dignità di Gran Duca, di cui era stato ultimamente fregiato. Nè era questa già una vana, e pomposa cirimonia, ma deliberazione bensì di sommo rilievo, riguardante il Diritto pubblico, la sicurezza, la libertà, e l'indipendenza delle Potenze d'Italia, e il maggior lustro, e grandezza della Casa di Savoja. Già da gran tempo i Principi Cristiani aveano acconsentito, che il sommo Pontefice, riguardato per la maestà della Religione, come il più degno tra' Sovrani della Cristianità tutta, esercitasse il diritto di consecrare gli stessi Imperatori; ed il Sommo Pontefice Pio V era stato quello, che creato avea, e dichiarato Gran Duca di Toscana Cosimo de-Medici. Ora Emanuele Filiberto, di buon accordo colla Signoria di Venezia, Repubblica allora riputatissima, e colla quale saviamente, come congiunto d'interessi, manteneva la più buona armonia (del che ne fanno fede le Relazioni dei due Veneti Patrizj Boldù e Lippomano, Ambasciatori alla sua Corte) concesse pure, e con Lettere confermò al Gran Duca Cosimo sì fatta nuova Dignità, come nelle sue Storie attesta l'Adriani, mandando in Firenze il Conte di Camerano a congratularsene. Da questa determina-

Adriani Storie. all'anno 1570 pag. 1521.

zione del savio Duca Emanuele Filiberto ne derivavano molti buoni effetti; si univano sempre più tra di loro le principali Potenze Italiane, se ne assicurava la difesa e la libertà, ed inoltre si escludeva a poco a poco l' Impero Germanico dallo ingerirsi nelle cose d'Italia. * Nè ciò era con iscapito della Corte di Savoja, che anzi, siccome erasi dal Papa riservata al Duca di Savoja la precedenza, per conseguente il titolo di Gran Duca concesso a Cosimo de-Medici ridondava a grande onore di Emanuele Filiberto, e de' Successori suoi, dachè preceder doveano il gran Duca.

Galluzzi, Storia del gran Ducato Tom. III pag. 208 e 234.

Di fatto nel particolar Breve di Papa Pio V, in cui dichiara questa precedenza in favore dei Duchi di

---

* Circa que' tempi Vincenzo Borghini scrisse i due Discorsi *se Firenze ricomperò la libertà da Ridolfo Imperatore; e Della moneta Fiorentina*, entrambi diretti a sostenere l' originaria libertà Fiorentina. Quanto fossero questi Discorsi del Borghini apprezzati, anche ne' tempi posteriori, il dimostrano gli sforzi, che fa per combatterli l' Autore della *Notizia della vera libertà Fiorentina*, opera Voluminosa pubblicata nell' anno 1724 in tre Volumi in fol.º (Tom. 1 pag. 519). Quali fossero poi le idee dell' autorità del Papa rispetto al conceder titoli a' Principi grandi ben si ravvisa dal Discorso del Cardinal Gianfrancesco Commendone all' Imperator Massimiliano, riferito nel lib. III cap. VIII (che porta in fronte; *De causa Magni Ducis Etruriæ per eum apud Cæsarem acta* pag. 278) della Vita di esso Cardinale, scritta dall' elegante Anton Maria Graziani, e fatta stampare in Parigi nel 1669 dal celebre Flechier. Anche in un Manuscritto attribuito al Marchese Tanucci prima Professor in Pisa, poscia Ministro di grido in Napoli, diretto a sostenere l' indipendenza della Toscana dall' Impero Germanico, si osserva, colla scorta del Cini, Autor della Vita di Cosimo I, che intanto il Pontefice S. Pio V continuò insino alla morte a pressare l' Imperatore Massimiliano a riconoscere il titolo di gran Duca conferito al Sovrano della Toscana, in quanto che riguardava la Toscana come Stato indipendente dall' Impero. Anche dopo la morte di Pio V, si asserisce in quel Manuscritto, sulla asserzione dello stesso Cini, che Cosimo seppe ben sostenere la sua Causa, persistendo a dire, che il Papa avea potuto dargli il titolo di gran Duca che portava, cosichè forzò finalmente la resistenza di Massimiliano.

Savoja, discendenti di Regia stirpe vengono ivi essi qualificati. * Ben si avvide tosto l' Imperatore qual colpo fatale fosse questo contro le pretese dell' Impero Germanico in Italia. Mandò pertanto Massimiliano un suo uomo a Venezia a pregar quella Signoria a non passar più oltre co' titoli de' consueti verso il Duca Cosimo, lagnandosi, come narra l' Adriani, del Duca di Savoja, che avesse mandato in Firenze il Conte di Camerano a rallegrarsene, confermandogli la sopraccennata Dignità. Comunque siasi dovette l' Imperatore acconsentire a tal titolo, ed il nostro Conte Federico, come buono Italiano, cooperò dal canto suo ad un passo, che al suo Principe ed a tutta Italia riuscir dovea vantagiosissimo.

Adriani. Storie loc. cit.

CAPO VII.

Tancredi tragedia del Conte Federico.
Le trasformazioni e l' Ira d' Orlando
Poemi suoi rimasti imperfetti.

Se le negoziazioni, ed il breve soggiorno fatto in Firenze dal Conte Federico, gli abbiano lasciato campo colà di trattar coi Letterati, e di attendere a cose di

---

* Breve di Papa Pio V dei 17 Gennajo 1570 presso il *Guichenon Preuves* pag. 523 - È cosa notabile, che nel raro libro Spagnuolo di Tolomeo Molignano, stampato in Vercelli sin dall' anno 1562, come si è accennato sopra, leggasi nel frontispizio il titolo di Re di Cipro, dato ad Emanuele Filiberto, e che nella pagina seguente venga egli qualificato *Gran Duque de Savoya*.

Lettere in quella coltissima Città, prima nutrice, e sede delle Arti più belle, non saprei dirlo. Mi pare bensì di poter congetturare, che ivi abbia egli concepita l'idea della Tragedia sua del Tancredi, che, soltanto dopo la morte di lui, venne in Parigi per la prima volta in luce, nell' anno MDLXXXVII, sotto il titolo di Gismonda, ed attribuita a Torquato Tasso; quindi, sotto il suo vero titolo, pubblicata di nuovo in Bergamo, nel MDLXXXVIII, da Gherardo Borgogni, colto Poeta nostro della città di Alba, sebbene erroneamente, non sotto il nome di Federico Asinari, Conte di Camerano suo vero Autore, ma bensì di un supposto Ottaviano Asinari. Un Codice in carta pecora del Secolo XVI, posseduto prima dal patrizio Veneto Gio. Battista Recanati, e da lui lasciato alla Biblioteca di S. Marco, esaminato dal celebre Apostolo Zeno, Codice da lui detto quasi originale, e che, colla Tragedia, contiene varj componimenti del Conte Federico, levò via ogni dubbio, e l' assicurò, che anche la Tragedia appartiene al nostro Cavaliere Astigiano. * Lascio da parte, che non vi fu a quei tempi alcun Conte di Camerano per nome Ottaviano, e che il Borgogni potè sbagliare il

Zeno. Note al Fontanin. Tom. I. pag. 480.

* Di questo Codice della Biblioteca di S. Marco, riputato dal Signor Abate Jacopo Morelli uno de' più pregevoli Codici volgari di quella Biblioteca, il Signor Barone Giuseppe Vernazza ottenne di poterne far trarre copia intera, favore concesso soltanto a' personaggi di alto affare, come si raccoglie dal libro intitolato- *Della pubblica libreria di S. Marco, dissertazione storica di D. Jacopo Morelli, Venezia* 1774 segnatamente alle pag. XLVIII, e LXII.

nome dell' Autore nella Lettera dedicatoria al Conte Gioseffo Borromeo, attesa l' usanza, non saprei se troppo lodevole, ma antica in Piemonte, di distinguere i Feudatarj col semplice titolo del Feudo, omettendo il nome proprio, e perfino il cognome del casato, come infatti, Tragedia del Signor Conte di Camerano soltanto, nel frontispizio l' intitolò.

La Gismonda. Tragedia di Girolamo Razzi. Firenze, Sermartelli 1569 in 8.

Del rimanente io stimo, che la Gismonda di Girolamo Razzi, pubblicata in Firenze, nell' anno appunto, che precedette quello dell' Ambasceria del Conte Federico, lo abbia animato a dettarne un' altra nello stesso argomento, che quantunque tragico, per non dire fiero e crudele, era stato maneggiato infelicemente dal Razzi *, cavandolo da una novella del Boccaccio. Che il Conte Federico scrivesse dopo il Razzi si può inferire da ciò, che accenna il Conte Pomponio Torelli nella Dedicatoria della Tragedia sua, in quel medesimo soggetto, dicendo il Torelli, che ultimamente ne avea fatta una Tragedia il Conte di Camerano. Se fu Egli l' ultimo, che scrisse prima del Torelli, è forza, che l' abbia scritta dopo il Razzi, che pubblicò la sua nell' anno MDLXIX. Io lascierò ai Bibliografi ragionare della rarissima edizione di Parigi

---

* Il Signor Gaetano Poggiali di Livorno, intelligente Giudice di cose di Lettere specialmente Toscane, ebbe a scrivere sin dall' anno 1804 al fu Cav. Clemente Damiano di Priocca che la Tragedia del Razzi non avrebbe avuto luogo nel Teatro antico, che si pubblicò in Livorno, ancorchè si fosse aumentato il numero dei Volumi, per non essere delle più pregevoli, che si abbiano in nostra Lingua.

della Gismonda, dello sbaglio, od impostura di Bernardino Lombardi, che colà la fece stampare la prima volta, dodici anni dopo la morte dell' Autore, avendone colla consueta sua esattezza replicatamente trattato il dotto, e diligentissimo Apostolo Zeno. Ma non posso passar sotto silenzio le lodi, con cui parlarono di questa Tragedia i Critici più riputati d' Italia, anche in questi ultimi tempi.

Lettere di Apostolo Zeno Tom. II 22, 85 e 94, e note al Fontan. Tom. I pag. 480 481.

Lo Zeno sopraccitato, quando scoprì non essere questa Tragedia componimento del Tasso, assai buona la ritrovò ciò non ostante, e non indegna del nome del Tasso; nel qual modo venne a fare un elogio grandissimo al nostro Conte Federico, poichè riconobbe aver egli dettati prima del Tasso, versi degni del Tasso. Tra le più perfette tragedie in versi, l'annovera il Crescimbeni, e per non parlar di un Discorso di proposito sulle bellezze di essa scritto da Giambattista Parisotti, basterà il dire, che il Tiraboschi non temè di asserire, che il Tancredi del nostro Conte Federico, per consentimento de' migliori giudici, ha luogo tra le tragedie, che fanno onore al teatro Italiano, motivo per cui ne ha pur fatta menzione quel colto Inglese Scrittore, che, con un Opera voluminosa intorno a' poeti nostri tragici, dettata recentemente, mostrò, in quale concetto sieno presso quella dotta Nazione le Lettere Italiane *

Zeno lett. al P. Pier Cattarino Zeno. Vienna 31 Genn. 1731.

Crescimbeni Stor della volgar poesia pag. 309. Parisotti. disc. Callogerà tom. XXV pag. 339. Tiraboschi stor. della lettera Ital. Tom. VII part. III. pag. 136 prima ediz. di Mod.

---

* *Memoria storica sulla tragedia Italiana di Giuseppe Cooper Walker Inglese. Versione*

E che ne sia il vero, se vogliamo por mente all' epoca in cui fu scritto il Tancredi, vale a dire intorno al MDLXX, e per conseguente prima che il Tasso portato avesse il verso Italiano a tutta quella eleganza, sceltezza, maestà, e perfezione, di cui per avventura sia capace, non vi ha dubbio, che il Tancredi vince d' assai, specialmente per ciò, che si aspetta alla locuzione, non solo la Sofonisba del Trissino, ma la Rosmonda, e l' Oreste del Rucellai le più pregevoli tragedie, che avesse a que' tempi l' Italia. Non parlo della Canace, dello Speroni, Tragedia, che non ostante il romore che levò, le lodi del troppo dotto Gravina, e l' imitazione del grecizzante Lazzarini, non è migliore delle anzidette. Siccome poi tra tutti i componimenti, la tragedia si è quello, che rappresenta

---

Italiana pag. 96 *Brescia. Bettoni* 1810 *in* 4.° » Non ho mai potuto scoprire (dice il Valker) » per quale accidente il manuscrito di questa *eccellente tragedia* cadesse nelle mani de » Lombardi, nè notizie sull' autor suo ho potuto raccogliere, oltre quelle, che ne dà il » Baretti. *Federico Asinari, Conte di Camerano era d' Asti città del Piemonte.* Egli ebbe » riputazione di Poeta distinto a' suoi tempi, e il celebre Leone Aretino lavorò in onor » suo due belle medaglie. - Sarebbe da desiderarsi, che l' Autor Inglese avesse citato il luogo e l' Opera del Baretti, dove parla del Conte di Camerano. Non sussiste poi, che Leone Aretino lavorasse medaglia veruna in onor di lui, e dacchè sappiamo dal Borgogni (*Lettera dedicat. del Tancredi*), che della Tragedia del Conte Federico ne andavano attorno parecchie copie manuscritte, non è gran fatto, che una ne capitasse alle mani del Lombardi Comico di professione. Non so, se il Signor Ginguené, che di tante tragedie nostre del Secolo XVI fece l' analisi diligentemente, abbia avuto il modo di vedere il Tancredi del Conte di Camerano, di cui però fa menzione di passaggio in una nota (*Hist. litteraire d'Italie Tom. VI pag.* 108 *nota* (2) *Paris* 1813); essendosi Egli trattenuto lungamente intorno a tragedie di merito di gran lunga inferiore a quella del Tancredi del nostro Poeta Astigiano, mi pare, che, se capitata gli fosse alle mani, non si sarebbe contentato di un solo breve cenno.

più al vivo la vita, ed i costumi de' Principi, e de' potenti, per conseguente il Poeta tragico, segue per lo più le massime dominanti in fatto di governo, qualunque sieno, e così pure quelle riguardanti le cose religiose, e morali, principalmente quando vago sia di popolari applausi. Quando per altro il tragico Poeta sia di tanta virtù dotato, di tanto ingegno, e di tanta dottrina quanta è necessario per farlo, può volgere la scena al bene degli Stati, ed infiammare gli Spettatori per le onorate azioni. Principalissimo istromento diventa allora la Tragedia di pubblica felicità, ed ha luogo tra savj ordini di buon governo. Ora se le Tragedie del sì applaudito Poeta Astigiano de' nostri giorni, per avventura influirono nello stabilimento di quelle Italiane Repubbliche, che ebbero vita sì breve, e di tanti mali furono cagione, ben possiamo dire, che il Tancredi dell' antico Tragico pur Astigiano, fu diretto a fare rispettar il Governo di un solo, Governo, che formò per più di due Secoli la felicità dell' Itália. Di fatto le più savie massime di prudenza civile, sparse si trovano per entro il Tancredi: qual esser debba il Principe; quale la sommessione de' sudditi, quali le leggi, quale l' origine, il vero sistema della Nobiltà, scevra per un lato della boria, e delle oppressioni feudali, e difesa dall' altro contro i democratici insulti, ma radicata unicamente in virtù. *

V. Murattori della Pub. Felicità cap. XXVI. 420. Lucca 1749.

* Bastino questi pochi cenni. Ecco come Tancredi parlando col Consiglier suo Almonio

Che se a' costumi, ed agli usi presenti della vita, non ben si accorda la ferocia, che spira ancora quella Tragedia, si vuol riflettere, che i componimenti teatrali son quelli, che più ritengono del costume dominante, motivo per cui, per quanto sieno riputati perfetti da' contemporanei, cangiandosi, coll' andar del tempo, le usanze, le opinioni, la foggia di vivere, e di pensare, forza è, che si perda in gran parte ciò, che ne for-

---

descrive gli uffici di un giusto Principe.

» Credimi, Almonio, che chi regge deve
» Se stesso abbandonar, tutte obbliando
» Le domestiche cure, e sol la mente
» E le forze adoprar perchè sicura,
» Dentro dalla civil discordia, e fore
» Dall' oltraggio di Marte, in lieta pace
» La Repubblica a lui commessa resti.
» E in servitù cotal tutti viviamo
» Noi, che Principi giusti il Mondo appella.

E poco innanzi, avendo detto il Consigliere, che:

» Non è soggetto il Principe alle leggi,

replica tosto il Tancredi

» Convien, che il sia, s'esser non vuol tiranno - Att. II. pag. 30 31.

A mostrare poi di qual natura esser debba l'origine della vera Nobiltà, premio di generose azioni, e di sola virtù, ecco in qual modo si esprime il Conte Federico, superiore a' pregiudizi; ed alle false opinioni della volgar classe dei Nobili.

» Se alla virtude il guiderdon si niega,
» Chi fia giammai, che ad alto grado ascenda,
» Se non per vie disonorate e triste? pag. 33.

E quella sentenza pronunciata dal coro verso il fine dell' Atto V. (pag. 95) dove dice:

. . . . Altro Signore
» Maggior di te, che il tutto regge e move,
» Ne vieta il por ne' Principi la mano:

ben dimostra qual giusta idea avesse il Poeta della inviolabilità della persona de' Monarchi.

mava il più pregevole ed il più caro. * Non che feroci, ma inumane ed atroci sono le tragedie di Eschilo, quasi rappresentazioni di supplicj e di carnificine; crudeli, e sanguinose ancora quelle di Soffocle, e di Euripide; ed è in grazia dell' elocuzione, dei tratti, che si incontrano poetici, eleganti, passionati, e della Lingua la più immaginosa, ed armonica, che abbiano parlato mai gli uomini, in grazia di tutto questo, che si studiano dai dotti, e si tengono in concetto grande da quelli, che nol sono. Il teatro Francese era Romanzesco a' tempi di Corneille, molle, tenero, cortigianesco in quelli di Racine, portentoso in Ispagna, sanguinario in Inghilterra, secondo i genj, ed i gusti delle nazioni diverse, e delle diverse età; e se nel Secolo XVI, in cui dettò il Conte di Camerano il suo Tancredi, regnava ancora sulle scene la ferocia, non fu tanto per imitar i Poeti tragici Greci, in quella dotta età, intesi, e letti perfin dalle donne, quanto perchè consimili erano i costumi de' nostri maggiori. Le Novelle, come molte del Bandello, piene di casi atroci, e ciò che è più, gli avvenimenti veri, e reali, che succedevano alla giornata, mostrano quali tinte risentite adoperar si dovessero, per cavar le lacrime, da

Metast. Poetica di Aristot. Cap. XI e cap. XIV. Veggansi pure le Osservazioni del medesimo sulle tragedie e commedie greche nelle opere postume. Vienna 1795.

---

* Il dottissimo nostro Collega, Sig. Abate Valperga di Caluso, parlando de' Componimenti teatrali (della Poesia lib. II pag. 134 Torino 1806) dice così » è tanta la diversità delle » idee, e degli intenti, con cui sonosi concepiti, condotti e dettati componimenti tragici, » o comici, sia in diversi tempi e luoghi, sia ne' medesimi, che grande avvertenza ri- » chiedesi a non applicar male quello, che sarassi ragionato bene.

chi non volea piangere, se non per fatti i più orribili ed inumani.

Le Pastorali, venute in voga nel fine di quel Secolo nello ingentilirsi i costumi, il Rinuccini colle Opere in Musica, e le Commedie piacevoli, e le Farse con maschere tennero poscia occupata l' Italia, durante forse un Secolo intero, sintanto che generarono sazietà. *Cava fuori gli orrori del nostro antico Teatro*: disse un tratto avvedutamente il Maffei al Comico Riccoboni, che vedeva languire le teatrali rappresentazioni in principio dell' ultimo scorso Secolo. La Sofonisba del Trissino, il Torrismondo del Tasso, la Semiramide del Manfredi, si sostennero per alcuni anni sulle scene d' Italia. Il Lazzarini imitò con poca riuscita quelli orrori. Ma lo stesso Maffei più accorto, comparve, colla Merope Tragedia di lieto fine, appropriata a' nostri costumi, e si servì di quei componimenti feroci, quasi di fondo oscuro, su cui far meglio campeggiare i bei colori suoi. Si pianse quindi con Metastasio in tempi tranquilli, e felici, e non si ritornò alla antica ferocia, salvo a' giorni nostri, attesa la sazietà del bene, quando incominciarono di nuovo a inferocirsi i costumi. La Tragedia di Fayel del Francese Arnaud, più orribile di quella del Tancredi, ed altri così fatti teatrali componimenti, imitati in Italia, parvero inspirati da un genio malefico, per ridestar nei petti giovanili, la barbarie antica. Ad ogni modo si può dire della Tragedia del Conte di Camerano, che proprj sono i pregi, di cui è adorna

Cooper Walker Mem. Stor. sulla Traged. Italiana pag. 220.

dell' ingegnoso suo Autore; i difetti del tempo, in cui la compose; e per ragion di essa il Piemonte, sebbene giudicato comunemente la regione men poetica d' Italia, può pregiarsi, rispetto al genere tragico, tenuto da tutti i Critici, il più sublime, ed il più difficile, di aver prodotto (per tacer de' vanti moderni) nel Tancredi, la prima più perfetta Tragedia, che in quell' epoca mostrar possa l' Italiano Parnaso, come, * nella Sofonisba del Marchese Galeotto del Carretto, il primo abbozzo, qualunque siasi, di un' Italiana tragedia; nè è da tacersi la lode, che ed il primo abbozzo, e la prima tragedia, degna maggiormente di tal nome, opere furono di due Gentiluomini della Nobiltà primaria delle nostre contrade.

Quale sia l' epoca precisa, in cui il Conte Federico dettato abbia il suo Tancredi, difficile è il determinarlo; creder possiamo soltanto, che la componesse in quegli anni, che sopravvisse alla sua ambasciata di Firenze. I due Poemi in ottava rima delle Trasformazioni, e dell' Ira d' Orlando, rimasti inediti insino a questi ultimi tempi, in cui videro la luce per opera del Signor Barone Vernazza, è pur da credere, che sieno stati scritti da lui in quest' ultimo periodo della troppo breve sua vita. A comprovarlo si aggiunge l' essere entrambi imperfetti. Dalle Trasformazioni, ne ri-

* Nobile disegno, che rappresenta la morte di Gismonda, fu inventato, e condotto felicemente a termine, mentre sto scrivendo, dal Signor Monticoni immaginoso Disegnatore.

mangono tre libri, ed il principio del quarto, e tre soli dell' Ira d' Orlando; e pare, che fosse intenzione del Conte Federico gareggiare con lodevolissima imitazione con Ovidio nel primo, e collo stesso Cantor dell' Ira di Achille nel secondo di sì fatti Poemi. Dico con lodevolissima imitazione; perciocchè nelle Trasformazioni il nostro illustre Poeta sostituì al sistema mitologico de' Pagani, ed agli strani ed assurdi successi delle Divinità gentilesche, la Creazione del Mondo, e il Diluvio, e l' Arca, e Noè, e Nembrotte nel modo, che queste cose tutte vengono narrate nelle Sacre Carte, aggiungendovi però i portenti della Magia, e delle Fate, e delle arti occulte, cui si prestava ancora credenza dagli uomini de' tempi suoi per rendere il Poema suo più popolare. Così nell' Ira di Orlando trovò modo di unire insieme tutta la macchina della Romanzesca cavalleria, di cui a' giorni suoi era ghiotta ogni specie di persone, coll' ordine tenuto nella Iliade da Omero, e colla Omerica imitazione, ingegnandosi di recar diletto, secondandone il genio, non già soltanto agli ineruditi, della qual cosa il dotto Trissino accusava l' Ariosto in quella età troppo erudita, e pedisequa degli antichi Greci, e Latini, nè soltanto a' Grammatici, ed a' Grecisti senz' anima, come avea fatto il Trissino. Già altrove ho toccato del pregio particolare, che avrebbe potuto vantare questo Poema, se dall' Autor suo fosse stato condotto infino al suo termine, e si è, che in esso avremmo trovato con

bel modo esposto, e svolto il sistema tutto della Scienza militare, come si studiò poscia di fare il Tasso; e che tale fosse il suo intendimento ben il diede a divedere sin dal principio del Poema. Certamente poi a nessuno sarebbe riuscito meglio di farlo come al Conte Federico, che agli studj teorici, e profondi dell' Arte militare congiunta avea una continua pratica, come Condottiere, e come Consiglier di guerra in Piemonte, nelle Fiandre, in Germania sin dagli anni suoi giovanili. L' Ira d' Orlando, come già dissi, non sarebbe stata men cara agli uomini di guerra dei nostri tempi, di quello, che fosse agli antichi Capitani quella d' Achille. Non picciola sciagura per l' Italiana poesía fu questa, che il Conte Federico non abbia vissuto abbastanza, per poter portare a compimento, e limare questi due Poemi, e segnatamente quello dell' Ira d' Orlando. Oltre alla brevità della vita sua, vi contribuirono pure le sollecitudini famigliari per lo collocamento della figliuolanza, la servitù nella Corte, e quello, che più importa, le negoziazioni, in cui fu insino al fine del viver suo adoperato dal Duca suo Sovrano.

Discorso intorno alla Scienza militare di Torquato Tasso pag. 7 in nota. Torino 1777.

Ira d'Orlando Stanza VII, VIII e IX pag. 161.

CAPO VIII.

Accasamento del Figlio, e della Figlia del Conte Federico. Scienza universale di lui. Sua biblioteca.

Quanto abbia durato l' Ambasceria del Conte Federico, presso il nuovo Gran Duca Cosimo in Firenze, dopo l' anno MDLXX, non potrei affermarlo. Sappiamo soltanto, che nell' anno MDLXXII, e nel mese di Agosto era in Milano, dove godea di cospicui assegnamenti in virtù di privilegi concessigli dal Re Cattolico per antiche sue benemerenze. Erasi in quell' anno stesso conchiuso il maritaggio di Margherita sua Figlia, giovinetta di soli quindici anni circa, col Conte di Masino Ghirone Valperga, figlio del Conte Gianfrancesco Governatore di Vercelli; e nell' Atto di costituzione di dote, seguito due mesi prima in Camerano nel Palazzo del Conte Federico, intervennero soltanto la madre della Sposa, Costanza San Severino di Aragona, ed il giovane fratello di lei Gianfrancesco; cosa, che dà a divedere, che il Padre dovea, per rilevante motivo, essere assente; e che fosse in Ambasceria fuori del Piemonte, me lo fa credere il sapersi, che in fine di quell' anno è anche qualificato assente dalla Città di Torino, in una vendita fatta a nome di lui dalla mentovata Contessa Costanza sua Consorte, e dal Conte

Istr. rog. in Milano in data dei 19 Agosto 1572.

Istr. Rog. Alessandro Rapini 19 x.bre 1572.

Gianfrancesco loro figlio. Se pubbliche incumbenze il trattenessero pur anco in Milano non è chiaro bene; ve le trattennero senza dubbio le private. Dopo aver collocata la figliuola splendidamente in Piemonte, trattò Egli in essa città di Milano l' accasamento dell' unico figliuol suo, il Conte Gianfrancesco sopraccennato, con Margherita Maina, figliuola del Conte Sforza, e di Ersilia Pallavicino. Convien dire, che per congiungere vieppiù tra di loro, per pubblico, e privato vantaggio, le primarie famiglie Italiane, buona cosa stimasse Egli, che stringessero parentado tra di loro i Gentiluomini, e le Gentildonne delle diverse contrade, che sebben di Dominio diverse, formar doveano però una Nazion sola. Siccome pertanto, scelto avea Egli la Consorte in Parma, così Milanese volle, che fosse la nuova; tanto più, che straniero non era Egli alla Corte del Re Cattolico, allora Signore del Ducato di Milano; nè era egli della natura di coloro, che in troppo angusti confini, come ad una sola Contrada, od eziandio ad una Città sola, restringono meschinamente l' amor della patria.

Ad ogni modo poi era il Conte Federico in Camerano nell' anno MDLXXIV, quando deputò il Conte Istr. dei 29 di Settembre 1574. Gianfrancesco suo figliuolo procuratore, per celebrar gl' instromenti dotali col prenominato Conte Sforza Maino, padre della destinatagli Sposa, e forse già era in Torino, nell' anno antecedente MDLXXIII, dove egualmente, che in Camerano teneva casa. In questi

ultimi anni della Vita sua, benchè le cure pubbliche, e le domestiche brighe tanta parte a lui togliessero del tempo, io suppongo ciò non ostante, che seriamente attendesse agli studj di ogni maniera di Scienza. Una curiosa Lettera a lui indirizzata da Annibale Guasco, Patrizio Alessandrino, che io penso, che appartener debba ad uno dei tre ultimi anni, in cui visse il Conte Federico, * ne somministra una convincente prova. Appare da essa inoltre quanto presso le persone studiose dell' età sua fosse Egli rinomato, non solamente come Poeta, ma eziandio come Filosofo, e come versato nelle dottrine più astruse, e severe, che avessero corso a que' tempi. Parlasi in essa di uno Scienziato Spagnuolo, capitato in Alessandria in abito di soldato, ma creduto dal Guasco, un Religioso fuggito dal Chiostro. La parte più curiosa, e rilevante di essa Lettera, si è quella, da cui si scorge qual fosse il gusto dominante a que' tempi in fatto di dottrina soda, e severa, e come il nostro Conte Federico riputato fosse pro-

Lettera senza data del Signor Annibale Guasco, tra le lettere del Guasco stampate in Milano 1601 pag. 226.

* Monsignor Trotti, di cui si parla nella Lettera del Guasco, fu nominato Vescovo di Alessandria, non prima dell' anno 1571, secondo che si raccoglie dall' Ughelli (*Italia sacra* Tom. IV col 324) inoltre il Conte Federico era in Camerano, quando a lui scrisse il Guasco, ed a quel suo Feudo venne indirizzata la Lettera. Ora dopo l' epoca della nomina del Vescovo di Alessandria Trotti nel 1571, non troviamo, che il Conte Federico si trattenesse in Camerano prima del 1574: il Guasco poi, passato ad altra vita, sebben assai vecchio nell' anno 1619 come asserisce il Ghilini (Teatro d' uomini Letterati pag. 15. Venezia 1647) non potea essere uomo di tanto maturo senno, e di tanta Dottrina, come si è quella, di cui fa mostra nella sua Lettera, salvo intorno a que' tempi. Possiamo dunque fissar la data della Lettera del Guasco appunto nell' anno 1574, o in quel torno.

fondo in ogni genere di sapere, nella Enciclopedia, dirò così, del Secolo XVI. Monsignor Trotti Vescovo di Alessandria, detto dal Guasco Prelato di sottile ingegno, di raro giudicio, e che pochi avea pari in ogni sorta di Lettere, faceva le meraviglie della dottrina di questo strano Enciclopedista Spagnuolo, ed ebbe a dire al Guasco, che sebben vissuto avesse lungamente in Roma, e praticato con quanti Scienziati vi capitassero a' suoi giorni d'ogni maniera, non avea mai conosciuto, chi di gran lunga si avvicinasse al valor di questo.

Ma vediamo, in che consistesse questa Scienza universale. Il Guasco (cosa singolare, posti i nostri odierni costumi, in Cavaliere Laico, anzi ammogliato) da lungo tempo avea posto il suo studio, non solo nella Filosofia peripatetica, ma principalmente nella Teologia, che a que' tempi, presso la Nobiltà Letterata, tenevano luogo della Chimica, della Litologia, e della Botanica a' giorni nostri; e ragionando con lui, venne a parlare di quella parte della Scolastica, che chiamavano Posteriora di Aristotile, ed avvedutosi, che possedeva molto bene le speculazioni, condottolo seco in villa, si compiaceva di variar ragionamenti spaziando per le più curiose, ed intricate materie Filosofiche, non meno Accademiche, che Peripatetiche, e di tutte trattava sì dottamente, e con tanta sottigliezza, che gli recava stupore. Tentatolo poscia nella Teologia, come dice il Guasco (tentazione, a cui difficilmente

avrebbe dovuto soggiacere quello Spagnuolo, se si fosse imbattuto in un Gentiluomo della qualità del Guasco a' tempi nostri), soggiunge, che sebben dal principio s' infingesse di non saperne, alla fine ruppe gli argini, e mostrò, che quella era la professione sua, nella quale possedea, non solo tutte le vie de' Reali e de' Nominali egualmente; ma quella di S. Tommaso, e di Scoto in tale maniera, che si potea in esse chiamar ambidestro. Segue a dire, che avea questi una gran pratica de' Concilj, e de' Padri, e della Dottrina loro, e che teneva a giuoco il trattar ogni materia alla sprovveduta; nè il Guasco sapea in alcun luogo aprir la Bibbia, cominciando un Capo, che nol recitasse Egli a memoria, come, se avesse il libro avanti agli occhi.

Passando poi dalle Lettere sode, e severe agli studj delle umane Lettere, scrive il Guasco, che pareva, che questi non avesse atteso ad altro in vita sua; che recitava le centinaja de' versi di Virgilio, e di più altri Latini Poeti; de' Prosatori altrettanto; e che nell' arte oratoria era gran Maestro, che era il più pratico uomo nelle Storie, ed il più intelligente nella Geografia, che ritrovar si potesse; nell' Astrologia lo stesso, ed in tante altre cose, che mai non ne sarebbe venuto a capo. Che più? Di quelle favole, come chiama il Guasco, i Romanzi di Florisello, di Amadigi di Gaula, e di tutti gli altri così fatti vaneggiatori, tale pratica ne avea, che ne sapea, dice il Guasco, di più di sua

moglie, che mille volte letti gli avea; ondechè ne facea quella Gentildonna le meraviglie. Finisce il Guasco con dire, che quantunque Spagnuolo, parlava bene la Lingua nostra, e vi avea fatto particolare studio, a segno di scrivere alcune Rime con lode. Questo era il ritratto di un personaggio, che compiva l' idea d' uno Scienziato universale, in ogni specie di Lettere versato, secondo gli usi, ed il genio di que' tempi.

Ora, dovendo partirsi da Alessandria questo portento di Dottrina, soggiunge il Guasco, che lo avea persuaso di deviare alquanto dal suo cammino, e di fare una gita al castello di Camerano per poter conoscere un portento non inferiore a lui, assicurandolo, che non avea a' suoi giorni conosciuto un altro Conte di Camerano, e che troppo volentieri avrebbe voluto potersi ritrovare terzo a cotanto senno. Ecco quale era il concetto in cui era tenuto, mentre tuttora vivea il nostro Conte Federico. Che poi attendesse Egli indefessamente, negli ultimi anni, in cui visse, alle cose della Poesia, lavorando attorno a due sopraccennati Poemi delle Trasformazioni, e dell' Ira di Orlando rimasti imperfetti, attesa l' immatura morte di Lui, parmi di poterlo raccogliere da questa medesima Lettera, in cui, chi la scrive, attesta di se stesso, che non si dava mai riposo, faticando continuamente attorno a' suoi libri, se non quando ad essi l' involavano talvolta le Muse. Ma (sono precise parole del Guasco): – le » vuò per ogni modo rinunziare al Signor Conte di Ca-

» merano, con cui stanno troppo bene in cotesto colle, » presso così gran Poeta. A vieppiù confermare quanto, rispetto alla universalità delle cognizioni del Conte Federico, si asserisce in questa Lettera da Annibale Guasco, uomo di moltissime Lettere, come ci vien detto dal Ghilini, e come appare dalle stesse Opere sue, e che altronde era Gentiluomo facoltoso, nobilissimo, e non avea ragion veruna di adularlo, a confermar, dico, tal verità, si aggiunge un altro assai più curioso Documento, scoperto dall' infatigabile indagatore delle memorie di esso Conte, voglio dire il Signor Barone Vernazza di Freney. Si è questo il Catalogo della Biblioteca di lui, dal quale si può chiaramente ravvisare, non solo quali fossero le Scienze, e gli Studi più in voga a' que' tempi, ma quale, e quanta fosse l' estensione della Dottrina del possessore, che l' avea formata: che non è da credere, che una persona di senno, qual Egli s' era, raccogliesse libri, come quel ignorante deriso da Luciano, senza aver sapor di Lettere, nè cognizion veruna delle Facoltà, a cui appartengono. Per questi rispetti si reputa pregio dell' Opera, il darne qui un breve ragguaglio.

Ghilini Teatro d' uomini Lett. loc. cit.

Osservar si dee, prima di tutto, che cotesto Catalogo non contiene infallibilmente tutti i libri, che possedea il Conte Federico, ma semplicemente quelli, che si trovavano nel suo Palazzo di Camerano, dove Egli, come tutti i più gentili Spiriti, che amano, secondo il detto d' Orazio, le Ville, e fuggono lo stre-

pito delle popolose città, attendeva ad animo riposato agli studj delle Lettere. Che questa Biblioteca campestre, per dir così, (quanto diversa da quella di Gentiluomini de' giorni nostri!) tutti non li comprendesse, è agevole l'inferirlo dalla mancanza di libri, che il Conte non potea far a meno di possedere. Di fatto vi mancáno il Decamerone del Boccaccio, un Dante, un Virgilio, che non doveano certamente mancare in una Biblioteca, dove troviamo, non solamente la Fiammetta del Boccaccio medesimo, e il Petrarca, ed Orazio, e Cicerone, ma tanti libri di Lingua, come il Cortigiano del Castiglione, gli Asolani del Bembo, le Storie del Bembo, e del Giovio, ed i Poeti de' tempi suoi Latini, e Volgari, come il Rota, il Goselini, il Navagero. Convien dire pertanto, che alcuni libri del Conte, fossero rimasti in Torino, dove faceva Egli anche lunga residenza a' servigj del Duca suo Sovrano. *

---

* Sebbene dall'Inventario de' libri, fatto formare dal Conte Gianfrancesco, figlio del Conte Federico, non si possa ravvisare chiaramente, che si descriva una Biblioteca esistente in Camerano, e non in Torino; essendosi però fatto tale inventario in Gennajo del 1576, e per conseguente, pochi giorni dopo la morte del Conte Federico, si vuol credere, che sia questo l'inventario de' libri, che il Conte Federico tenea presso di se in Camerano, dove mancò, e dove specialmente attendeva agli studj, come si raccoglie eziandio dalla sopraccitata Lettera di Annibale Guasco; tanto più, che il Conte Federico avea bensì casa in Torino, dove potevano essere rimasti anche libri, ma non però palazzo suo proprio, ed abitava nella casa del Signor Perinetto Parpaglia, de' Signori di Revigliasco (Istrom. 19 x.bre 1572); ed inoltre si è in Camerano, che compare il Conte Gianfrancesco ai 14 dello stesso mese di Gennajo, e prima, che si procedesse all' Inventario, di cui si tratta, e dichiara di non voler adire l'eredità paterna, *nisi cum beneficio legis et inventarii.*

Troviamo pure in quella Biblioteca campestre, la maggior parte degli Storici Greci, e Latini; i Poeti Greci, Omero, Eschilo, Aristofane, le Opere di Platone, di Aristotile, di Demostene, di Luciano, molti de' quali libri, conteneano il puro testo Greco, senza traduzion veruna Latina a fronte, prova della singolar perizia, che avea di quella classica Lingua il nostro Conte Federico; molti libri Scientifici di Geografia, di Astronomia, antichi, e moderni, molti di Matematiche, la Geografia di Tolomeo, le Tavole del Re Alfonso, la Sfera del Sacrobosco, Euclide, e la Prospettiva di Daniello Barbaro. Nè vi mancava il Dioscoride del Mattioli; dacchè la Botanica studiavasi allora soltanto a modo di Comento, come a modo di Comento sopra Tolomeo la Geografia, e per Comenti le Scienze tutte. Tra' libri militari, sono da notarsi l'Arte militare di Girolamo Cataneo, la Fortificazione dello Zanchi, e le Opere di Pietro Cataneo Sanese; e primeggia meritamente tra quelli di Architettura, quella del Palladio, che fu in Torino, chiamatovi dal Duca Emanuele Filiberto in quella età felice. Parecchi sono i libri di Antiquaria, le Immagini degli Dei del Cartari, Opera, che meritò poscia il dotto Comento dell' insigne Antiquario Lorenzo Pignoria, Biondo Flavio, i Discorsi di Enea Vico, il Libro delle Medaglie degli uomini, e delle donne illustri, stampato dal Rovilio nell' anno MDLV, Opera difettosissima, ma si può dire in tal genere l' unica, insino a tanto, che in questi ultimi tempi uscisse in

luce l'Opera dottissima in questo stesso argomento del rinomato Ennio Quirino Visconti.

Confessar dobbiamo, che nella Biblioteca del Conte Federico, oltre a' libri di Astronomia, parecchi ne troviamo di Astrologia giudiziaria. Non solo vi si leggono i libri delle Opere del Cardano, ma di quelle di Guido Bonatti, e di alcuni Arabi, e Tedeschi autori dell' arte di fare oroscopi. Erano questi pregiudizj di quel secolo, che durarono ancora lungo tempo in appresso. Sin nell' anno MDCXX, dopo, che il Galilei avea già fatto in Cielo le maravigliose sue scoperte, si prese in Firenze stessa, patria del Galilei, seriamente il punto propizio da un Astronomo del Gran Duca, (che non era però il Galilei) per gittar la pietra fondamentale di una parte del Palazzo Pitti *; e tanto, attesa la smania ingenita nell' uomo di leggere nel futuro, venne accarezzata l' Astrologia giudiziaria, nata dall' Astronomia, detta perciò ingegnosamente da taluno, figlia insensata di una savia madre, che anche il celebre Astronomo nostro Paesano, Domenico Cassini, amoreggiò la figlia, prima di conversar dottamente colla madre.

---

* Nelle Memorie di Firenze manuscritte, di Lazzaro Marmi, esistenti nella Magliabechiana, citate da Gaetano Cambiagi (*Descrizione dell' Imperiale giardino di Boboli pag.* 14 *Firenze*, 1757.) parlandosi dell' accrescimento fatto dal Gran Duca Cosimo II al palazzo Pitti, dicesi in precisi termini - » Il dì 29 maggio dell' anno 1620 a ore 14 e minuti 11 » *punto reputato fausto, e di buon augurio* da Giovanni Peroni Cosmografo, e Matematico di S. A. S., ne fu gettata la prima pietra.

Comunque siasi, oltre a classici Greci, e Latini, ed a' libri di Scienze, e di belle Arti, non mancavano libri Sacri alla Biblioteca del Conte Federico. Vi si leggono i titoli, non solo della Bibbia, e delle Epistole di S. Paolo Greco-latine, ma dell' esposizione dei Salmi di Marco Antonio Flaminio, e di alcune Opere di Santi Padri. Più del dovere forse ci siamo trattenuti intorno a questo Catalogo, ma sembra a me, che non senza frutto esser debba il poter ravvisare quale fosse il genio, quali gli studj de' Gentiluomini, che facevano professione di Lettere in quella età. Intanto è cosa notabile, che non s' incontri in tutto quel Catalogo, libro veruno dettato in lingua Francese, tuttochè infiniti fossero sin da que' tempi i Romanzi Francesi, ed anche comuni in Piemonte, come può convincersene ognuno scorrendo la capricciosa gustosissima Selva del Nevizzano; e quello, che è più, sebben traduzioni di Classici in Lingua Francese, dettato avesse l' Arcivescovo di Torino Claudio Seyssel, principalissimo Gentiluomo Savojardo, stato prima lungamente Professore nella Università nostra; per non parlar del famoso traduttor di Plutarco, e di altri Greci Scrittori, Amyot. Non nè farà però maraviglia, chi porrà mente, che la lingua colta della Corte del Duca Emanuele Filiberto, sebben nato, e vissuto negli anni suoi giovenili fuori d' Italia, era, come se ne hanno accertati riscontri, l' Italiana. *

* Tolomeo Molignano nel libro citato altre volte, stampato in lingua Spagnuola in Ver-

Ma se mancavano alla Biblioteca del Conte Federico, libri dettati in lingua Francese, non mancavano però libri di Classici, stampati in Francia, e di severa erudizione di Francesi Scienziati, e tra gli altri l' Opera Latina del dotto antagonista del Sigonio, Nicolao Grouchi dei Comizi dei Romani, e, tra' libri stampati in Lione, ed in Parigi, ve ne sono di data non più antica dell' anno MDLXXIII, e per conseguente di due anni soli anteriore all' epoca della morte del possessore di quella Biblioteca; dal che si fa manifesto, che procurava Egli in quegli ultimi anni della sua Vita, di far acquisto anche delle dotte Opere, che alla giornata in quel secolo erudito, in Francia uscivano alla luce. Che se non conteneva la Biblioteca sua, libro nessuno in lingua Francese, non pochi se ne leggono ne' titoli del Catalogo in lingua Spagnuola, tutti però di materie gravi, come di Storia, di Geografia, e tra gli altri, vi troviamo la Geografia del Girava, Opera di cui si è altrove ragionato.

Discorso intorno al primo Scopritore del continente del Nuovo Mondo pag. 89. Firenze 1809.

celli nel 1562, e intitolato il *Cavallero resplendor* capit. *de la corte de su Alteza* (R.° P 1 r°) dice così: » *en la corte ordinariamente se habla Italiano, Provenzal, Savojano* » Essendo stato il Duca educato in Nizza, e molti essendo i Gentiluomini Nizzardi alla sua Corte, non è cosa da far maraviglia, che si parlasse anche il Dialetto Nizzardo, che è buon Provenzale, come dimostra l' Alberti (*Prefaz. al diz. Italiano*). Quanto al Dialetto Savojardo, io penso, che per tale abbia preso, il Molignano Spagnuolo, il Dialetto nostro comune Piemontese, dacchè il Dialetto Savojardo è così rozzo, che è quasi ignorato dalle persone colte di quella contrada non che parlato; oltre a non esservi un solo dialetto, ma diversi nelle diverse valli di Savoja.

CAPO IX.

Ultima negoziazione del Conte Federico. Sua morte; sua discendenza; Medaglia battuta in onor di Lui. Voti per una edizione delle Opere sue.

Mentre il Conte Federico in questa guisa attendeva agli amati suoi studj, siccome usato Egli era ad alternare ognora i diletti della vita Letteraria colle occupazioni degli affari grandi di Stato, venne dal Duca Emanuele Filiberto impiegato in una negoziazione, che fu l'ultima, e dovea riguardar cose, di gran momento in Milano presso quel Governo. Se avessimo la Lettera originale Spagnuola, scritta da D. Antonio de Guzman, Marchese d'Aiamonte, venuto Governatore in Milano, nell'anno MDLXXIII, il giorno dieci di Gennajo del MDLXXV, Lettera dove sappiamo, che si ragiona del Conte di Camerano, ma di cui abbiamo soltanto questa notizia, dir potremmo qualche cosa di più intorno alla persona di Lui, e verremmo in chiaro almeno, dove Egli allora si trovasse, se in Milano, od in Piemonte. In Torino, era Egli certamente ai sedeci di Giugno di quell'anno medesimo, ove intervenne ad una transazione col Conte Valperga di Masino, Governator di Vercelli, per le differenze, che erano insorte per cagion delle doti della Contessa Margherita sua figlia. Se partì per Milano, ciò non

Bellati serie de' Governatori di Milano pag. 5.

Archivj Camerali guardarobba V. inventari, Vol. 372. Mazzo 88.

Ist. Rog.° Nicolino Martello. Torino 16 Giugno 1575.

fu, se non dopo il giorno tredicesimo del seguente mese di Luglio, data dell' Istruzione a lui rimessa dal Duca. Quanto fosse rilevante l' oggetto della negoziazione, probabilmente diretta a mantenere la pace d' Italia, unico, e benefico pensiero del savio Emanuele Filiberto, chiaramente appare dal principio della Istruzione, medesima, la quale incomincia in questi termini » Che la gente di guerra, che S. M. tiene a ponto » in Italia ha causato grandissimo sospetto a tutti » Ma, e di quanto contenesse in seguito quella Istruzione, e di ciò, che abbia negoziato il Conte Federico, non possiamo dir cosa alcuna, venendo meno affatto le memorie.

Archivi Camerali sopraccitati. Istruz. di Eman. Filib. al Conte di Camerano per Milano dal March. d' Ajamonte.

La sola, ma infausta memoria di quell' anno, autentica, ed indubitata si è quella del fine immaturo di esso Conte Federico, che dopo avere compiuti i doveri di Cavaliere Cristiano, come si esprime il Conte Gianfrancesco, suo figlio, nella Lettera di partecipazione al Duca Emanuele Filiberto, passò a miglior vita in Camerano, il giorno vigesimo quinto di Dicembre del MDLXXV. Le particolarità della infermità sua, non ci son note. Ben si può credere, che un violento morbo, l' abbia colto improvisamente, non trovandosi, nelle non poche memorie, che di lui ci rimangono, cenno d' infermità abituale, ed essendo Egli giunto soltanto al quarantesimo ottavo anno del viver suo. Che se è noto il detto di Plinio, doversi riguardar sempre come immatura la morte di coloro, che intra-

Archivi Camerali mazzo 82. Lettera del Conte Gianfrancesco di Camerano al Duca Emanuele Filiberto.

preso aveano alcuna cosa di grande, doppiamente dobbiamo chiamar tale quella del Conte Federico, che nel vigore dell' età più florida, con tanta cognizione, e pratica del mondo, e con una inclinazione sì grande per gli studj, chiuse i suoi giorni, lasciando imperfetti due Poemi, che avrebbono potuto a Lui, alla patria, alle Muse Italiane partorir gloria immortale. Tanto più, che, se un giusto corso di vita, stato gli fosse dalla natura concesso, avrebbe potuto gioire, per molti anni ancora, dei frutti della pace, procacciata al Piemonte dal Duca Emanuele Filiberto, e vedere i bei giorni del Regno luminoso del Duca Carlo Emanuele I, suo figlio, e successore. Avrebbe avuto il contento di vedere la ricuperazione di Saluzzo, le armi vittoriose de' Piemontesi al di là delle Alpi; ed alla Corte di Carlo Emanuele, oltre a tanti altri ingegni preclari; un Tasso, un Guarini, un Chiabrera. Comunque siasi però, se altri vorrà considerare le tante cose da Lui operate, e scritte, ben si dovrà dire a buona ragione del Conte Federico, ciò, che venne detto di uomini prestantissimi, che in Lui, assai più, che non quello degli anni, fu rapido, e veloce il corso della virtù.

Albero genealogico, e Mem. raccolte dal Sig. Barone Vernazza

Sopravvissero al Conte Federico il figlio suo unico, il Conte Gianfrancesco, che abbiam veduto già ammogliato con Margherita, Contessa Maino, nell' anno MDLXXIV, e la Contessa Margherita parimente unica sua figlia, maritata, com' è detto sopra, con Ghirone Valperga, Conte di Masino, il quale fu poscia Cava-

lier dell' Annunziata nell' anno MDCII. Nel Conte Gianfrancesco, passato ad altra vita nella città d'Asti, nell' anno anzidetto MDCII, si estinse la linea maschile de' Signori Asinari, Conti di Camerano; essendo pure mancato nell' anno seguente MDCIII l'unica figlia del Conte Gianfrancesco predetto, Costanza Ersilia, sposa di D. Amedeo di Savoja, Marchese di S. Ramberto, Cavaliere dell' Annunziata, per le cui nozze, dettò alcuni Madrigali il Conte di S. Martino il giovane * La figlia poi del Conte Federico, la sopraccennata Contessa di Masino, Margherita Asinari, fu donna Letterata; fiorì circa l'anno MDXC, e fu Poetessa, dice il Quadrio; cantatrice, e suonatrice egregia, e come tale da più Scrittori lodata. Anche da questo illustre maritaggio, non nacquero maschj, ma due Gentildonne soltanto, Anna Delibera, sposa di Guido Villa, Ferrarese, Marchese di Cigliano, Cavalier dell' Annunziata, e Costanza Maddalena di Gio. Domenico Doria, Marchese di Ciriè, Cavaliere parimente di quell' Ordine supremo; cosicchè in quella sola illustre famiglia, che, sebben d'origine Genovese splendidissima, sin però da' tempi appunto del Duca Emanuele Filiberto, me-

Capré Catalog. des Chev. de l'Ordre pag. 160.

Guichen H. G. Tom. pag. 703.

Poesie del Conte di S. Martino. L'autunno pag. 136.

Quadrio. Pag. 271.

---

* Giulio Cambiano, Signor di Ruffia, nella sua Cronica manuscrita presso il Signor Barone Vernazza pag. 82, la dice morta, promessa per moglie al Signor D. Amedeo di Savoja con dote di scudi dieci mila, e più di entrata. Ma dagli Atti di una lite, esaminati dal medesimo Barone Vernazza, ricavò egli, che Donna Ersilia, quando mancò di vita, non solamente era sposa promessa, ma vera moglie di D. Amedeo.

diante la vendita della Signoria di Oneglia, è divenuta nostra, rimane ancora in Piemonte il sangue del Conte Federico.

Della dottrina di lui nelle Scienze, che allora avean grido, ch' esser dovea straordinaria, come dalla Lettera di Annibale Guasco, e dalla Biblioteca sua, è troppo agevole inferirlo, non ci è rimasto monumento nessuno; anzi è cosa degna di particolare considerazione, che, quantunque abbia Egli, sin da' primi anni, atteso a dettare Rime, e poetici componimenti, e attorno ad essi adoperasse la lima diligentemente, e li sottoponesse alla censura di un valentuomo, qual si fu Annibal Caro, e sebbene più di un Testo a penna, se ne sia conservato, e tra essi, uno insigne in pergamena

V. Sopra Cap. VII.

riputato de' più pregevoli della Biblioteca di S. Marco, ciò non ostante mai non abbia Egli alcuna delle sue Rime pubblicato vivendo, e le Rime, e la Tragedia non siano state poste in luce, salvo parecchi anni dopo la morte di Lui, e restate sieno inedite, sino a giorni nostri, in non picciola parte le cose sue. Quanta fosse però la fama, in cui era salito a' suoi tempi, ben lo dimostra, oltre alla testimonianza del Caro, di cui si è toccato a luogo opportuno, e di Gio. Battista Giraldi, negli Ecatomiti, * la medaglia in gran bronzo,

* Il Giraldi del Conte di Camerano dice :

» Che il parlar nostro poetando impingua

coniata in onor suo, colla sua effigie, ed il suo nome da una parte, ed un cavallo sfrenato nel rovescio, col motto FRENAT VIRTVS; col quale si volle accennare, per mio avviso, che sapea Egli frenare la vivacità del suo ingegno con una savia, virtuosa, e prudente condotta.

Nel Secolo XVI, Secolo, in cui emulò l' Italia i più lodevoli instituti de' Greci, e de' Romani, usavasi, anche colle belle medaglie degli eccellenti Artisti, di cui abbondava, rendere immortali le sembianze, il nome, ed i pregj degli uomini per armi, per Lettere, o per governo preclari; usanza, che abbiamo veduta imitata, quasi a' giorni nostri, da Verona, ad onor del Maffei, e da Bergamo del Serassi, Autor della Vita del Tasso; al primo perchè per Lettere, e per amor verso la patria veramente grande; al secondo perchè, della Vita di un grande, indefesso, e studiosissimo Illustratore. Intorno alla medaglia del nostro Conte Federico, scrissero parecchi eruditi, il Luchio, lo Zeno, l' illustrator del Museo del Conte Mazzuchelli, e sopra tutto il nostro Signor Barone Vernazza di Freney. Sbagliò Gian Jacopo Luchio, nella Opera sua delle più scelte medaglie dei Re, Principi, e magnati, coniate tra il MD, ed il MDC, dove riferisce, e spiega, come appartenente al Conte Federico, una medaglia, nel cui rovescio è espressa Diana col motto PAR UBIQUE POTESTAS,

Sylloge numismatum elegantior. Argentinæ 1620, 218.

» Con raro stile, e con ben colte Rime,
» Perchè lui mai nè obblio nè tempo estingua.

Ecatomiti. Tom. II, pag. 812.
Mondovì. Torrentino 1565.

e la dice battuta in onore di lui, quando si recò al campo dell' Imperatore Massimiliano II, nell' anno MDLXVI alla spedizione in Ungheria, il che trasse anche in errore Apostolo Zeno, che credette battute in onor del nostro Conte di Camerano due medaglie, aggiugnendo, che erano entrambe lavoro del celebre Cavalier Leone Aretino.

Zeno. Note al Fontan Tom. I pag. 480.

Il fatto sta, che una sola è la medaglia coniata a lode del Conte Federico, e si è quella col cavallo, e col motto FRENAT VIRTUS. Questa è la sola veduta effettiva dallo Zeno, nel Museo di Manfredo Settala, Patrizio Milanese, (essendosi però ivi scambiato il nome del Conte di Camerano, che è Federico, in Ferdinando), e nel Museo Mazzuchelliano, ed esistente presso il Signor Barone Vernazza di Freney, ed ora, per cortesissimo dono di lui, posseduta da chi scrive le presenti Memorie. L' altra, supposta, col rovescio, in cui è effigiata Diana, descritta dal Luchio, non si è veduta da alcuno ch' io sappia. Un rovescio del tutto simile a quello, recato dal Luchio, si vede bensì in una medaglia battuta ad onore di Ippolita, figliuola di Ferdinando Gonzaga, e moglie di Antonio Caraffa, Duca di Mondragone, Opera di Lione Aretino, il cui nome si legge in lingua Greca nel diritto, e riferita pure nel Museo Mazzuchelliano. Ma, ristringendoci a ragionare della medaglia indubitata del Conte Federico, diverse belle ricerche si sono fatte dal prenominato Signor Barone Vernazza di Freney circa il nome dell'

Musæum Sept. Manfredi Septalæ. Torton. 1664

Musæum Mazzuchell. Tom. I pag 411. Venet. 1761-63.

Mus. Mazzuch. Tom. I pag. 328.

Artista, che alcune Lettere iniziali, fanno credere diverso da Leone Aretino, e circa al tempo, ed alla occasione in cui venne battuta, ricerche, che desidereremmo di vedere da lui in una particolare Dissertazione pienamente esposte. *

Quello per cui si vuol formar voti da ogni persona, che ami le Lettere più amene, e la gloria della Piemontese Letteratura, si è, che dal medesimo chiaro Letterato si procurasse una splendida, e corretta edizione delle Rime, e degli altri Poetici componimenti del Conte Federico, più degna della bellezza, ed eleganza loro, che non sia quella di Torino dell' anno MDCCXCV. Non lo splendor delle Dignità, non la chiarezza del sangue, non i discendenti illustri, non i bronzi, ed i marmi giovar possono a mantenere in vita, e tramandar a' più tardi nipoti i nomi, e la memoria degli uomini, come le Opere dell' ingegno. Sappiamo, che il Signor Barone Vernazza emendò soltanto i due Poemi, rimasti imperfetti, ed alcuna altra cosa inedita, e non

---

* Essendo le due medaglie del Conte di Federico di Camerano, e d' Ippolita Gonzaga di una stessa grandezza, fu per avventura ingannato il Luchio da qualche piombo, in cui per isbaglio si aggiunse il rovescio della medaglia d' Ippolita Gonzaga, al diritto di quella del Conte di Camerano. Intorno alla medaglia d'Ippolita Gonzaga, veggasi quanto ne scrisse il P. Affò nella Vita di lei (pag. 127 n.° 32). Rispetto poi alle lettere P. P. R. che Apostolo Zeno, notò nella medaglia del Conte Federico, dietro la testa, che forse dinotano, dic' egli, il nome dell' autore, essendo in carattere più minuto del resto della legenda, il Signor Zanetti (che le riguarda pure, come iniziali del nome del coniatore) crede, che accennar vogliano un Pietro Paolo Romano; e ciò in proposito di un' altra medaglia di Vespasiano Gonzaga, ove si trovano pure nello stesso modo impresse. (V. Zanetti Delle monete d' Italia tom. III., pag. 133, nota 122.) D'un artista per nome Ruspagiari, parmi aver veduto qualche notizia; ad un Pietro Paolo Roussel l' attribuisce il sig. Abate Pullini. V. sopra cap. IV.

potè esser contento della mentovata edizione meschina, dell' anno MDCCXCV, nè della correzione. Siccome, oltre alle memorie raccolte per istender la Vita del Conte Federico, moltissimo avea Egli faticato, per procacciarsi copie di codici delle Opere di Lui, varie edizioni delle cose stampate, e manuscritti pregevolissimi delle inedite, esaminando, e confrontando ogni cosa con raro discernimento, e con una diligenza impareggiabile, sarebbe pregio dell' opera, che di tante sue lodevoli fatiche goder ne potesse il Pubblico il frutto.

Anche de' materiali della Vita del Conte Federico, come di cosa sua propria, avrebbe egli potuto giovarsi meglio di quello, che a me sia riuscito di fare, per formarne un compito lavoro. Già è gran tempo, che dalla penna di lui desideravano questa Vita e l' Abate Tiraboschi di sempre chiara, e celebre ricordanza, e il P. Affò, ed altri Letterati di grido. Dalla copia de' materiali raccolti ben si vede, che molto più vasto campo pensava Egli di abbracciare. Ma quelli, che si sono formati in mente de' gran disegni, sempre indugiano a metterli in luce, temendo non possa corrispondere il parto alla concepita idea; restano pertanto lungamente perplessi nel mettere mano ad opera, in cui sì da gran tempo vi han posto il cuore. Così il celebre Apostolo Zeno, che, sin dalla sua fresca età, avea volto l' animo a dettar la Vita di Girolamo Muzio, Scrittore colto, assennato, e laboriosissimo

del secolo XVI, della qual Vita, che si proponea di scrivere, ne parla più volte nelle sue Lettere, e nelle sue Annotazioni erudite alla Biblioteca del Fontanini, ed al quale oggetto non avea cessato mai, fin che visse, di raccogliere memorie, pigliò finalmente la determinazione di rimettere ogni cosa al giovane Conte Carli, paesano del Muzio, affinchè colorisse questi il disegno suo grandiosissimo. Ma il Carli, sebben sopravvissuto tanti anni ad Apostolo Zeno, e sebben dotto, copioso, e facile Scrittore, non si sa, che siasi accinto mai a quel lavoro.

Tale rimprovero ho procurato di pormi in grado, che non mi venga fatto dal benemerito Raccoglitore delle memorie appartenenti a Federico Asinari, Conte di Camerano; e comechè io abbia ragione di grandemente temere, non debba rimaner molto lontana questa Vita, da quella idea di perfezione, che egli se ne era in mente formata, mi basterà di aver manifestata la mia brama, di far cosa a lui grata, e, se non altro, di avere ridestato il pensiero in lui di rivolger di bel nuovo le studiose sue fatiche ad illustrar i monumenti, e gli Scritti di un sì chiaro nostro paesano, che fu, a' suoi tempi, specchio, e modello a' Gentiluomini delle nostre contrade, di valore, di fedeltà, di eleganza, e di sapere.

INDICE

INDICE

DEGLI AUTORI DELLE MEMORIE

contenute nei Volumi Accademici dall' anno 1759 sino all' anno 1814.

N. B. I lettori che avessero la collezione dei Volumi Accademici sono pregati di apporre a ciascuno di essi il proprio numero, come è stato detto nella parte storica di questo tomo, pag. XI; secondo la quale numerazione sono indicati i volumi in questo indice e nei seguenti.

Il numero romano indica il volume giusta il predetto ordinamento dell' intera collezione.

Il numero romano in carattere minore manda alla parte storica di ciascun volume.

Il numero arabico indica la pagina; questo, quando è seguitato da due, tre, o quattro accenti, si riferisce alla seconda, terza, o quarta serie di numeri esistente nello stesso volume.

— De ovariis eorumque corpore luteo. IX. 393.

— Description d'un monstre humain né au haras établi près de Chivas. XI. 275.

— Observations anatomiques sur l'origine de la membrane du tympan et de celle de la caisse. XII. 1.

— Observations myologiques XII. 157.

— Sur le labyrinthe de l'oreille. XVI. 167.

— Sur la digestion dans les oiseaux. XVI. 306.

— Des animaux ruminans, et de la rumination XVIII. 1. 309.

V. Giorna.

Brunacci. — Sull'uso della variazione delle costanti nella integrazione delle equazioni a coefficienti variabili. XIV. 3."

Buniva. = Observationes et experimenta ad recognoscenda bubulae speciei potissimum in subalpina regione infesta animalia, horumque nocendi modum detegendum. XI. 215."

— Mémoire sur la physiologie et la pathologie des poissons, suivi d'un tableau indiquant l'icthyographie subalpine. XII. 78.

— Sur les phénomènes de l'infection et de la désinfection soit spontanée, soit artificielle, et notamment sur l'emploi de l'acide-muriatique-oxigéné, la matière du javard et des eaux aux jambes, l'inexistence des animalcules microscopiques dans la matière vaccinale, l'aptitude des tubes capil-

3.° Les corps résineux décèlent-ils de l'électricité par la chaleur et la fusion ? XI. 1.

— Essai sur l'histoire des théories de la respiration et de la combustion, etc. XI. 8.

EULER. = Lettre à M. de La-Grange, contenant des recherches sur la propagation des ébranlemens dans un milieu élastique. II. 1."

— Sur le mouvement des cordes vibrantes. III. 1."

— Sur le mouvement des cordes inégalement grosses. III. 27."

— Recherches sur l'intégration de l'équation

$$\left(\frac{d^2 z}{dt^2}\right) = a^2 \left(\frac{d^2 z}{dx^2}\right) + \frac{b}{x}\left(\frac{dz}{dx}\right) + \frac{c}{x^2} z.$$ III. 60."

— Sur la construction de nouvelles lunettes à 5 et 6 verres, et leur perfection ultérieure. III. 92."

— Observationes circa integralia formularum . . .

$$\int x^{p-1} dx \, (1 - x^n)^{\frac{q}{n} - 1}$$

posito post integrationem $x = 1$. III. 156."

FALLETTI *Marchese di Barolo*. = Eclaircissemens sur plusieurs points concernant la théorie des opérations et des facultés intellectuelles. XIII. 60.

FONTANA *Giovan Maria Urbano*. = Analyse des eaux thermales de Vinay, avec des observations sur les insectes microscopiques qui y sont contenus, ainsi que dans leurs mousses. VII. 92.

— Méthode très-sûre de préparer un excellent kermes minéral. VIII. 103.

— Recherches sur la nature et la propagation du son. I. 1.‴ II. 11.″ 323.″

— Essai d'une nouvelle méthode pour déterminer les *maxima* et les *minima* des formules intégrales indéfinies. II. 173.″

— Application de la méthode précédente à la solution de différens problèmes de dynamique. II. 196.″

— Formules de dioptrique nécessaires pour l'intelligence d'un mémoire de M. Euler. III. 152.″

— Solution de différens problèmes de calcul intégral. III. 179.

— Solution d'un problème d'arithmétique. IV. 41.″

— Sur l'intégration de quelques équations différentielles, dont les indéterminées sont séparées, mais dont chaque membre en particulier n'est point intégrable. IV. 98.″

— Sur la méthode des variations. IV. 163.″

— Sur le mouvement d'un corps qui est attiré vers deux centres fixes. IV. 188.″

— Sur la figure des colonnes. V. 123.

— Sur l'utilité de la méthode de prendre le milieu entre les résultats de plusieurs observations. V. 167.″

— Sur la percussion des fluides. VI. 95.

— Sur une nouvelle méthode de calcul intégral pour les différentielles affectées d'un radical carré, sous lequel la variable ne passe pas le 4.e degré. VII. 218.

— Dell' origine delle stampe delle figure in legno ed in rame. XV. 383.

— Della traduzione degli amori di Dafni e Cloe di Longo, attribuita al Commendatore Giambattista Manzini. XV. 522.

— Dell' origine dell' ordine di S. Giovanni di Gerusalemme. XVII. 55. 639.

— Osservazioni intorno alle ricerche riguardanti l' origine delle stampe delle figure in legno ed in rame. XVII. 511. 649.

— Ricerche storiche intorno agli antichi terremoti del Piemonte. XIX. 143.

— Del manoscritto *De imitatione Christi*, detto il codice di Arona, e di alcuni altri codici dell'opera medesima. XIX. 261. 715.

— Sulla interpretazione data dal signor Lorenzo Pécheux ad un luogo di Plinio. XIX. 336.

— Esame critico del primo viaggio di Americo Vespucci al Nuovo Mondo. XIX. 369. 717.

— Delle prime edizioni, e di un manoscritto delle memorie del generale Montecuccoli, a cui si aggiungono i supplementi originali delle lacune più notabili che s' incontrano in esse memorie. XIX. 603.

— Sopra alcune antiche monete del Piemonte. XXI. 181.

— Vita di Federigo Asinari Conte di Camerano. XXII. 121."

— Mémoire historique pour les années 1792-1801. XII. LXXVII.

Pour les années 1802, 1805. XIV. I.

Pour les années 1806, 1808. XVI. I.

Pour les années 1809, 1810. XVIII. I.

Pour les années 1811, 1812. XX. I.

Pour les années 1813, 1814. XXII. I.

— Eloge de M. REYNERI. XVIII. CXX.

— Eloge de M. MARINI. XVIII. CXXIV.

— Eloge de M. GIORNA. XVIII. CXXXII.

— Sur le fluide de l'électromoteur de VOLTA. XII. 123.

— Notice d'un météorographe, ou description d'un anémoscope et anémomètre, qui par une horloge tracent la direction et la force du vent, et d'autres instrumens météorologiques. XII. 426.

— Description d'un nouveau baromètre portatif pour mesurer les hauteurs et les profondeurs, avec des observations faites avec cet instrument. XIV. I.

— Notice d'une trombe observée dans le territoire de Revel, avec l'indication de la cause de ces phénomènes. XIV. 40.

— Observations météorologiques, faites pendant l'éclipse du soleil du 11 février 1804. XIV. 119.

— Sur la nature du fluide galvanique. XIV. 144.

— Observations météorologiques, faites à l'Aca-

INDICE

DEGLI AUTORI

i lavori de' quali sono soltanto rammentati nella parte storica dei Volumi Accademici.

— Sur les épis gâtés du bled. XIV. CXXXIV.

— Sur le parti qu'on pourrait tirer des fruits des mûriers. XIV. CXI.

— Sur la plupart des insectes les plus remarquables qui attaquent, en Piémont, les végétaux qui servent à la nourriture de l'homme. XVI. LXXVIII.

— Observations sur la vaccination. XVI. XCVIII.

— Recherches sur l'histoire naturelle de l'Égypte. XVIII. XXI.

— Notice concernant un ours qu'on montrait à Turin en 1811. XXII. XXVII.

— Notice d'une chèvre qui mit bas six chevreux. XXII. XXVII.

— Notice de l'énorme et singulière corpulence de David Baridon surnommé Bodoira de Villar-Pellis. XXII. XXVII.

— Observations concernant un polysarque appelé le *Crétin Vaudois*, exposé à la vue du public à Turin en 1811. XXII. XXVII.

— Notice concernant un enfant à tête hydrocéphalique qu'on montrait à Turin en 1811. XXII. XXVII.

— Sur un poisson qui a été pris en 1787 près de Villefranche, et qui paraît former un genre à part parmi les *Leucas*. XXII. XXIX.

V. Brugnone.

Buniva *Architetto*. = Règle pantographique de nouvelle invention. XXII. XL.

EANDI *Giovanni.* = Notizie intorno all' infanzia, alla puerizia, ed alla prima gioventù di Giambattista Bodoni. XXII. L.

FALLETTI *Marchese di Barolo.* = Lettere intorno alle opere postume di Vittorio Alfieri. XXII. L.

– Il Pedanteofilo. XXII. LI.

– Théotime, ou l'homme de lettres en guerre avec son siècle. XXII. LI.

FAVRE *e* BOSQUILLON. = Sur l'élévation des glaciers, et sur la nature des montagnes qui se trouvent dans les environs d'Aoste; sur les productions naturelles; sur la profondeur du lac du Montcenis. XVI. LVIII.

FERRERO PONSILLON *Conte.* = Relation d'un orage, et de l'éboulement d'une montagne dans la vallée de Lanzo. IX. XCVIII.

– Nouveaux moyens de communication d'un côté à l'autre des rivières dans le tems des grandes inondations, et d'une violence extraordinaire des courans. X. LVI.

FODERET. = Expériences pour examiner les résultats de la distillation des acides vitriolique, nitreux, marin, et arsénical, sur le spath nitreux, analyse du spath nitreux de Corse; essai sur l'acide muriatique distillé etc. IX. XCVIII.

FOLLINI *Abate.* = Histoire d'une cure faite par le moyen de l'électricité. X. LXXV.

— Sur la cause de la couleur verte dans les végétaux. XIV. cv.
— Examen comparé de la noix de galle du Piémont, et de celle du Lévant. XIV. cvi.
— Sur l'usage des argilles dans le blanchîment des toiles, et sur l'utilité des mêmes argilles dans l'art des nitrières artificielles. XIV. cviii.
— Examen des différentes méthodes de blanchir et de décreuser la soie. XIV. cx.
— Sur la nature des différentes porcelaines. XIV. cxi.
— Action de l'éléctromoteur sur les diverses solutions et teintures. XIV. lxxxvi.
— Autres expériences faites avec l'électromoteur. XIV. lxxxvii.
— Observations sur la propagation du calorique. XIV. ciii.
— Existence de la strontiane sulphatée en Piémont. XIV. cxiv.
— Sur la magnésie native de Baudissero. XIV. cxv.
— Sur l'emploi de la magnésie dans les arts. XVI. xl.
— Sur différentes apparences de couleur dans la fumée d'une cheminée. XVI. ii.
— Idées sur la décomposition de l'eau par le fluide galvanique. XVI. viii.
— Observation sur le tanin qui se présente isolé en forme de gomme en tubercules sur le chêne

de dix à douze ans, coupé en avril dans les collines de Sinsan. XXII. XVIII.

— Recherches sur les proportions dans les principes primitifs des végétaux à différentes époques de leur âge. XXII. XXIII.

— Recherches sur l'état dans lequel l'indigo se trouve dans les plantes indigofères. XXII. XX.

V. BONVICINO, MICHELOTTI.

GIOENI. = Sur les gaz qui se développent des volcans. X. LXXVI.

GIORNA. = Sur trois insectes: *Mordella ambigua*, (*Ripiphorus subditerus* Bosc.); *Mantis pectinicornis* L.; *Papilio jasius* L. XIV. CXXX.

— Sur l'*Ardea nycticorax*, et sur les caractères sexuels dans les oiseaux. XIV. CXXXV.

— Sur un lézard vert. XIV. CXXXVIII.

— Note sur des pièces existantes au Muséum d'histoire naturelle qui paraissent appartenir à des animaux non encore décrits. XVI. LXVI.

— Aperçu historique des époques de l'Académie. XVIII. XVIII.

V. BRUGNONE.

GIRAUD. = Sur l'existence des sucs gastriques, et sur la manière dont s'opère la digestion. XXII. XXXV.

GIULIO *Carlo*. = Sur l'électricité propre et accumulée dans les organes des animaux, et plus particulièrement des plantes. XIV. XXXVI. LXXXII.

— Thermomètre et baromètre nouveaux. XIV. xliv.

— Rapports du pied-liprand et de la livre de Piémont au mètre et au kilogramme. XIV. l.

— Rapport sur les travaux de la commission des poids et mesures de Paris, et sur les découvertes accidentelles, auxquelles les diverses opérations de la commission ont donné lieu. XIV. cxcii.

— Observation sur l'idée de mesurer les distances à l'aide de lunettes garnies d'un micromètre. XIV. clxxxiii.

— Expériences pour connaître l'action du galvanisme sur les végétaux. XIV. lxxxvii.

— Notice d'un orage observé à Turin. XVI. xviii.

— Notice de trois foudres tombées à Turin. XVI. xx. XIV. c.

— Observations sur la force magnétique, faites dans les environs de Turin avec MM. Biot et Bossi. XVI. xvii.

— Observations faites avec M. Carena sur l'élasticité, la force et la conductibilité de la chaleur des cotons naturels et artificiels. XVI. iii.

— Observations sur la partie physique de l'ancien réglement pour la condition publique des soies, et projet d'un nouveau réglement. XVI. xlii.

— Notices géologiques sur différentes parties du Piémont. XVI. xlviii.

— Notes prises dans un voyage fait à la vallée d'Aoste et dans une partie des Alpes. XVI. l.

INDICE GENERALE

DELLE MATERIE

contenute nei Volumi Accademici dall'anno 1759 *sino al* 1814.

---

pres à faire connaître la nature et les propriétés de la dernière portion de terre qui lui est inhérente. Bonvicino. VI. 321.

— Expériences faites avec les précipités obtenus de l'acide phosphorique des os par l'alkali volatil caustique, et par les alkalis aérés, avec quelques remarques essentielles sur les propriétés de l'acide du sucre. VI. 329.

V. Medicina, Chimica.

Acqua. = Observations sur l'eau. Delaunay. IX. xcviii.

— Sur la température de l'eau de quelques lacs et de quelques rivières à différentes profondeurs. Morozzo. IX. 309.

V. Chimica, Vini.

Acque sotterranee. = Analyse des eaux de quelques puits de Quiers, dont les unes sont très-propres, et les autres ne le sont point du tout à l'usage des fabriquans de pastel et des teinturiers. Bonvicino e S. Martino della Motta. X. xv.

— Sur les prétendus prodiges de la baguette divinatoire pour la découverte des courans d'eau souterrains et des mines. Vasco e Morozzo. X. lxxvii.

Acque minerali. = Thermarum vinadiensium encheireticae syntaxis specimen primum. Marini. IV. 81.

— Analyse des eaux thermales de Vinay, avec des observations sur les insectes microscopiques

qui y sont contenus, ainsi que dans leurs mousses. Fontana. VII. 92.

— Analyse des eaux médicinales de Castelletto-Adorno et de S.t Genis, ainsi que de quelques autres fontaines et puits du Piémont. D. Brezè. VIII. 7.

— Analyse des principales eaux minérales de la Savoie. Bonvicino. VII. 419.

— Sur la fontaine verte de S.t Marcel dans la vallée d'Aoste. S. Martino della Motta. VII. 1.

— Analyse de l'eau sulphureuse de Lu en Montferrat. Di Brezé. IX. 234.

— Analyse de l'eau de la fontaine de S.te Barbe. Giobert. X. xii.

— Notices sur les eaux de Pré S.t Didier, de Courmajeur et de la Saxe. Vassalli-Eandi. XVI. liii.

Acustica. = Sur la nature et la propagation du son. La-Grange. I. 1.‴ II. 11.″ 323.″

— Eclaircissemens sur le mouvement des cordes vibrantes. Euler. III. 1.

— Recherches sur le mouvement des cordes inégalement grosses. Euler. III. 27.

— Expériences physico-chimiques relatives à la propagation du son dans quelques fluides aériformes. Perolle. VIII. 1.″

— Expériences relatives à la propagation du son dans divers milieux tant solides que fluides, sui-

— Fragmens de différentes lettres de M. D'ALEMBERT à M. DE LA-GRANGE, écrites pendant les années 1764 et 1765. III. 381."

— Recherches mathématiques sur différens sujets. D'ALEMBERT. IV. 127."

— De integratione indefinitinomii. GIANELLA. IV. 253.

— Mémoire sur différentes questions d'analyse. CONDORCET. V. 1.

Art. 1.^{r} Réflexions sur la forme des racines des équations déterminées, la réduction et la solution de ces équations. V. 1.

2.e Démonstration d'un théorème de M. DE LA-GRANGE. (Mémoires de l'Académie de Berlin, tome 24). V. 7.

3.e Sur une équation aux différences finies. V. 9.

— Théorème pour servir de suite au mémoire sur différentes questions d'analyse. CONDORCET. V. 233.

— Nouvelles recherches sur les équations déterminées. CONDORCET. V. 236.

— Sur la figure des colonnes. LA-GRANGE. V. 123.

— Exemple d'un problème, dont la résolution analytique ne serait pas facile. VALPERGA DI CALUSO. XI. 213.

V. ALGEBRA, CALCOLO DIFFERENZIALE, CALCOLO INTEGRALE.

— Description d'un monstre humain à double tête de sept mois. PENCHIENATI. VIII. 97.

— Foetus octimestris, in quo maxilla inferior immobilis, uvula exerta, lingulata, osque necessario apertum cum lingua bifida inclusa inveniebantur. DANA. VIII. 303.

— Descriptio foetus absque pene, et vulva ultra biennium viventis, dubii sexus ideo habiti. DANA. VIII. 309.

— Observations anatomiques sur les vésicules séminales. BRUGNONE. VIII. 609.

— De membrana cribrosa vesicae urinariae. CALDANI. XIV. XLI.

— Nouvelles valvules dans le ventricule d'un singe à queue. MALACARNE. IX. LXXVI.

— Sur un foetus humain monstrueux. PENCHIENATI. IX. 118.

— Descriptio anatomica praeternaturalis dimensionis ventriculi humani. MARINI. IX. 369.

— De ovariis, eorumque corpore luteo, observationes anatomicae. BRUGNONE. IX. 393.

— Observations sur quelques prétendus hermaphrodites. PENCHIENATI. X. 18.

— Historia monstri anatomica. ROSSI. XI. 18.

— Description d'un monstre humain né au haras établi près de Chivas le 25 mai 1798. BRUGNONE. XI. 275.

— Description anatomique d'un vagin double et

d'une matrice double, observés dans le cadavre d'une fille morte à l'hôpital de S.t Jean-Baptiste, avec des réflexions sur la superfétation. Penchienati. XI. 289.

— Observations anatomiques sur l'origine de la membrane du tympan et de celle de la caisse. Brugnone. XII. 1.

— Observations myologiques. Brugnone. XII. 157.

— Description de deux monstres. Giulio e Rossi. XIV. cxli.

— Recherches anatomiques et physiologiques. Rossi. XIV. cxliii. 209.

— Description et dessins d'un veau monstrueux, âgé de 5 mois. Anselmo. XVI. ciii.

— Observations anatomico-physiologiques sur le labyrinthe de l'oreille. Brugnone. XVI. 167.

— Essai anatomique et physiologique sur la digestion dans les oiseaux. Brugnone. XVI. 306.

— Observatio duorum foetuum uno ovo inclusorum, et uno, eodemque amnii liquore natantium. Garneri. XVIII. 89."

— Rapport sur un foetus monstrueux. Rossi. XX. lxvi.

— Observations anatomiques sur un agneau monstrueux. Brugnone, Giorna e Buniva. XXII. xxxii.

— Description d'un monstre humain à queue manquant des extrémités inférieures. Garneri. XXII. xxxii.

mosaïque, suivie de remarques sur ce genre de peinture. TARINO. XIII. 53.

— Explication d'un bas-relief antique sculpté sur une coupe en argent, trouvée dans le Pô, près de l'ancienne ville d'Industria. TARINO. XV. 6.

— Notice historique sur une inscription consulaire trouvée dans les décombres du donjon d'une des portes de la ville de Turin. PAROLETTI. XV. 265.

— Dei torsi secusini. FRANCHI-PONT. XV. 434.

— Congetture intorno alla persona di Asterio, possessore d'una preziosa suppellettile d' argento, trovata già in Roma. GALEANI-NAPIONE. XVII. XXXV.

— Illustrazione di un compito sacrario gentilesco esistente nel museo dell' Università di Torino. GALEANI-NAPIONE. XVII. XXXVI.

— Di un disco e di due tazze antiche esistenti nel museo dell' Università di Torino. GALEANI-NAPIONE. XVII. XXXVII.

— Dell' antichità di Pollenza, e de' ruderi che ne rimangono. FRANCHI-PONT. XVII. 321.

— Antiquités d'Aix-les-Bains. Horloge antique. MOUXY-DE-LOCHE. XVII. 3."

— De la division du jour chez les Anciens. XVII. 20.

— Saggio di antiche gemme incise, co' relativi articoli d' esposizione. PULLINI. XIX. 1."

— Sur quelques pierres gravées qui représentent l'enlèvement du Palladium. MILLIN. XXI. 3."

— Florula Corsicae Felicis Valle Taurinensis edita ab Alliono. II. 204.

— Stirpium aliquot descriptiones cum duorum novorum generum constitutione. Allioni. III. 176.

— Fasciculus stirpium Sardiniae in diaecesi Calaris lectarum a Michaële Antonio Plazza, quas in usum botanicorum recenset C. Allioni. I. 88.

— Auctarium ad synopsim methodicam stirpium horti Reg. Taurinensis. Allioni. V. 53.

— Miscellanea botanica, ubi et rariorum horti botanici stirpium, minusque cognitarum descriptiones, ac additamentum alterum ad Floram Pedemontanam, et ad elenchum plantarum circa Taurinensem urbem nascentium; tum locorum natalium indicatio, ac observationes botanicae continentur. Balbis. XII. 317.

— De crepidis nova specie; adduntur etiam aliquot cryptogamae Florae Pedemontanae. Balbis. XIV. 66.

— Miscellanea altera botanica. Balbis. XVI. 199.

— Sur trois nouvelles espèces d'hépatique à ajouter à la Flore du Piémont. Balbis. XII. 73.

— Catalogue de nouvelles plantes à ajouter à la Flore du Piémont. Balbis. XVI. lxi.

— Horti academici Taurinensis stirpium minus cognitarum, aut forte novarum icones et descriptiones. Balbis. XVIII. 347.

— Tentamen botanicum de filicum generibus dorsiferarum. Smith. X. 401.

— Sur la révivification d'une petite fougère desséchée. Bellardi. XIV. cxxv. XII. 33.

— Sur la *Suffrenia filiformis* (nouveau genre), et sur quatre espèces nouvelles. Bellardi. XIV. cxxv.

— Catalogue des plantes observées sur la montagne de Cavour. Bellardi. XVI. xlix.

— Catalogue de plantes ajoutées à la flore du du Piémont. Bellardi. XIV. cxx.

— Additamentum novi generis ad floram pedemontano-gallicam. Bellardi. XVIII. 403.

— Mémoire sur une espèce de cassia qu'on peut substituer au véritable séné officinal. Bellardi. XIV. 140.

— Descriptio et usus agarici, seu boleti pellicei. Dana. IV. 161.

— Description d'un agaric né entre les draps d'un malade. Cavalleri. XIV. xxxv.

— Sur une nouvelle espèce d'agaric. Bellardi. XI. 136.

— Observations sur les oeillets, avec la description de trois nouvelles espèces de *Dianthus*. Balbis. XII. 11.

— Sur le mouvement des cils de l'hypnum adiantoïdes. De-Suffren. XIV. 95.

— De solano melanoceraso. H. R. Taurin. Dana. V. 162.

— Stirpes novae, vel minus notae Pedemontii, descriptae et iconibus illustratae. Bellardi. XII. 445.

de la double ordonnée avec l'abscisse prise du sommet à la différentielle de la courbe soustendue par la double ordonnée dans les sections coniques. COLLETTI. VII. XLVII.

CALCOLO INFINITESIMALE. = Théorie d'une nouvelle espèce de calcul fini et infinitésimal. LORGNA. VIII. 409.

CALCOLO INTEGRALE. = Essai d'une nouvelle méthode pour déterminer les *maxima* et les *minima* des formules intégrales indéfinies. LA-GRANGE. II. 173.

— Application de cette méthode à la solution de différens problèmes de dynamique. II. 196.

— Sur une différentielle réductible à des arcs des sections coniques. D'ALEMBERT. IV. 151.

— Solution intégrale et analytique de ce problème: *Une équation différentielle aux différences infiniment petites, et qui admet une solution générale, étant donnée, trouver l'intégrale.* CONDORCET. IV. I. 245.

— Recherches sur l'intégration de l'équation

$$\left(\frac{ddz}{dt^2}\right) = aa\left(\frac{ddz}{dx^2}\right) + \frac{b}{x}\left(\frac{dz}{dx}\right) + \frac{c}{xx}z.$$

EULER. III. 60.

— Observationes circa integralia formularum

$$\int x^{p-1}\,dx\,\left(1-x^n\right)^{\frac{q}{n}-1}$$

posito post integrationem $x=1$. EULER. III. 156.

— Sur l'integration d'une équation différentielle à différences finies, qui contient la théorie des suites recurrentes. LA-GRANGE. I. 33.

— Sur une différentielle réductible à des arcs de sections coniques. D'ALEMBERT. IV. 151."

— Sur l'intégration de quelques équations différentielles dont les indéterminées sont séparées, mais dont chaque membre en particulier n'est point intégrable. LA-GRANGE. IV. 98.

— Solution de différens problèmes de calcul intégral. LA-GRANGE. III. 179.

— Sur une nouvelle méthode de calcul intégral pour les différentielles affectées d'un radical carré, sous lequel la variable ne passe pas le quatrième degré. LA-GRANGE. VII. 218.

— Recherches sur le calcul intégral aux différences infiniment petites, et aux différences finies. LA-PLACE. IV. 273.

— Mémoire sur l'intégration des équations linéaires aux différences partielles du second et du troisième ordre. PLANA. XVIII. 156."

— Mémoire sur diverses intégrales définies. BIDONE. XX. 231.

— Recherches sur la nature de la transcendante $\int \frac{dz}{\log z}$. BIDONE. XVI. 19."

— Memoria sull' uso della variazione delle costanti nell' integrazione delle equazioni a coefficienti variabili. BRUNACCI. XIV. 3."

— Mémoire sur l'intégration des fonctions trigonométriques. PROVANA. XVI. CXIV.

— Recherches sur les intégrales particulières des équations différentielles. TREMBLEY. X. 53."

— Essai analytique sur l'intégration de deux formules différentielles, et sur la somme générale des séries harmoniques à termes rationnels. MALFATTI. IX. 53."

— Formules d'intégration pour les équations aux différences infiniment petites. PEZZI. X. 79."

— Observations sur les problèmes 32 et 34 du chap. VI, sect. I, tom. III du calcul intégral d'EULER. SOUZA-COUTINHO-RODRIGUES. XVI. 95."

— Sur la détermination des fonctions arbitraires dans les intégrales de quelques équations aux différences partielles. MONGE. V. 16. 79.

V. ANALISI, ASTRONOMIA, EQUAZIONI.

CALENDARIO. V. ASTRONOMIA.

CALORE. — Sur la propagation de la chaleur. BIOT. XIV. CIII.

— Sur la chaleur du soleil, comparée à celle de l'ombre, dans les différentes saisons de l'année. BIDONE. XVIII. 196.

— Sur la différente conducibilité de la chaleur, reconnue par des expériences dans quelques étoffes employées pour se vêtir. SENEBIER. XIV. CIV. 51.

— Sur la dilatation des métaux produite par la chaleur. VASSALLI-EANDI. XIV. CXCII.

V. ELETTRICITA'.

— Sur la couleur noire des feuilles exposées à l'air inflammable des marais. MOROZZO. VIII. I.

— Examen physico-chimique des couleurs animales. MOROZZO. VIII. 275.

— Sur les airs qui se développent des végétaux enfermés dans des vases clos. MOROZZO. IX. XCV.

— Mémoire sur divers phénomènes produits par des feuilles de plantes exposées sous l'eau à l'action de la pompe pneumatique. SENEBIER. X. 36.

— Sur l'analyse des végétaux. BONVICINO. X. XI.

— Sur les terres élémentaires. TINGRY. IX. XC.

— Résultats de quelques recherches expérimentales sur les phénomènes de l'infection et de la désinfection tant spontanée qu'artificielle; et notamment sur l'emploi de l'acide muriatique oxygéné; sur la matière du javard et des eaux aux jambes; sur l'analyse de cette dernière; sur l'inexistence des animalcules microscopiques dans la matière vaccinale; sur l'aptitude des tubes capillaires de verre pour recevoir, contenir et conserver long-tems le vaccin; sur la vaccination et la clavélisation; sur l'ineptitude de l'air pour transmettre les contagions; sur la pellagra; sur son incommunicabilité, etc. BUNIVA. XVI. 127.

— Analyse de la teinture tonique dite *les gouttes de Bestouscheff*. BONVICINO, X. LXXIII.

— Expériences pour chercher les causes des chan-

gemens qui arrivent au sirop violat, par le mélange de différentes substances. SALUZZO. III. 153.

— Sur la pierre à cautère. SALUZZO. X. LXXII.

— Expériences sur une dissolution de vitriol martial. SALUZZO. X. LXXIII.

— Expériences pour examiner les résultats de la distillation des acides vitriolique, nitreux, marin et arsénical, sur le spath nitreux, analyse du spath de Corse, essais sur la nature de l'acide muriatique distillé, etc. FODERET. IX. XCVIII.

— Sur la fabrication du sirop et du sucre de raisin. SERULLAS. XXII. XVII. XIX.

— Sur le progrès que fait en Toscane la fabrication du sucre de châtaignes. LASTEIRIE. XXII. XXIV.

— Lettre à M. VASSALLI-EANDI, contenant des renseignemens sur la fabrication du sucre de châtaignes, et sur la possibilité d'acclimater, dans le royaume de Naples, les cannes à sucre. VIALA. XXII. XXIV.

— Sur le sirop et le sucre de raisin. BANON. XXII. XVII.

— Expériences sur la conversion de l'amidon en sucre. *Vittorio* MICHELOTTI *e* BORSARELLI. XXII. XX.

— Sur une poudre grisâtre beaucoup plus forte que la poudre de chasse ordinaire. VASSALLI-EANDI *e* BEQUET. XXII. XVIII.

— Sur les plantes qui fournissent l'indigo, et sur

– Mémoire tendant à prouver que la lumière qu'on dégage des corps fluides, n'est du que à la présence du gaz oxygène, et que ce gaz est le seul qui contienne de la lumière combinée avec le calorique. SAYSSI. XXII. XXI.

– Annonce de la découverte d'un sel dans la dissolution concentrée de l'argent pur dans l'acide muriatique. *Vittorio* MICHELOTTI. XXII. XXI.

– Osservazioni, e sperienze riguardanti la provenienza del gaz ammoniaco nell'atmosfera, e l'esito che ha il gaz idrogeno sviluppato dalla decomposizione dei corpi vegetabili in ispecie. CANALI. XXII. XXI.

– Sull' uso, che fa la natura dell' aere idrogeno che si svolge dalla terra ec.; sull' origine dell'ammoniaca in certe arie che respiriamo; sul principio dei contagi; sui mezzi disinfettanti, e sulle cause delle pioggie temporalesche e turbinose. CANALI. XXII. XXII.

– Sirop tiré de l'amidon des pommes de terre. BRUGNATELLI. XXII. XX.

V. ACIDI, GAZ, MERCURIO, NITRO, SALI, CALCE, SAPONE, MEDICINA.

CHIRURGIA. = Opération singulière et heureuse faite sur un imbécille. PENCHIENATI. IX. XCII.

– Nouvelle méthode pour injecter les vaisseaux lymphatiques. ROSSI. XIV. CXLIV. 211.

— Histoire d'une cure faite par le moyen de l'électricité. Follini. X. lxxv.

— Sur les erreurs de quelques physiciens modernes sur l'électricité. Eandi. IX. xxxi.

— Sur l'éclair galvanique, et sur l'application du galvanisme dans les affections paralytiques. Dombres-Firmat *e* Le-Page. XXII. xv.

— De la distribution de l'électricité sur la surface des corps conducteurs. Avogadro. XXII. xv.

— Sur un coup de foudre de retour qui a frappé plusieurs enfans. Appia. XXII. xv.

— Expériences galvaniques et observations anatomiques concernant les effets de l'upas de l'île de Java, de l'eau de laurier-cérise, de l'opium, de plusieurs sels, et de plusieurs oxides métalliques sur l'économie animale. Vassalli-Eandi *e* Rossi. XXII. xv.

— Expériences sur l'électricité atmosphérique naturelle et artificielle, et sur l'application heureuse du galvanisme au strabisme occasionné par une insolation. Gardini. XXII. xvi.

V. Fosforo.

Elmintologia. = De quibusdam urticae marinae vulgo dictae differentiis. Dana. III. 206.

— Datte de mer vivante hors de sa cellule. Grosson. XIV. xxxvii.

Eloquenza. = Discours lu à l'assemblée extraordinaire

— Fasciculus observationum entomologicarum. DISDERI. XIV. 147."

— Observationes variae entomologicae. DISDERI. XVI. 60."

— Observations diverses sur les insectes. DE-LOCHE. XI. 127.'

— Mémoire sur 3 insectes nouveaux. GIORNA. XIV. CXXX.

— Sur l'*Ardea nycticorax*, et sur les caractères sexuels dans les oiseaux. GIORNA. XIV. CXXXV.

— Observations anatomiques sur la structure du *Sphynx nerii* et d'autres insectes. ROLANDO. XVI. 39."

— Mémoire sur la trompe du Cousin et sur celle du Taon, dans lequel on donne une description nouvelle de plusieurs de leurs parties; avec des remarques sur leur usage, principalement pour la suction. ROFFREDI. IV. I.

— Papillons de Piémont nouvellement connus. DE-LOCHE. XI. 139.'

— Description des nuées de papillons (belles-dames) qui ont paru en mai 1798. DE-LOCHE. XIV. XXXVII.

— Mémoire sur la plupart des insectes les plus remarquables qui attaquent les végétaux, dont les hommes tirent de la nourriture en Piémont. BUNIVA. XVI. LXXVIII.

— Sur une maladie particulière qui en mai 1805 s'est manifestée en Piémont dans les bleds, causée

V. BACHI DA SETA.

par le long séjour de corps étrangers dans le corps de l'homme. Isnardi. IX. xciii.

— Observation sur la couleur des travailleurs aux mines de cuivre. Bellardi. XIV. cvii.

— Histoire d'un tétanos avec symptômes d'hydrophobie produits par le poison des cantharides, suivie de quelques considérations physiologiques sur les sympathies nerveuses, et l'action des remèdes absorbés par les vaisseaux lymphatiques de la peau. Giulio. XII. xv. XIV. cxlviii.

— Essais d'arithmétique médicale, et de nosologie arithmétique. Balbo. X. xi.

— Topographie médicale des collines du Montferrat dans la province de Casal. Gatti. X. ~~xliii.~~ XVI. cxlviii. LXIII.

— De l'ineptitude de l'air pour transmettre les contagions. Buniva. XVI. 127.

— De la pellagra et de son incommunicabilité. Buniva. XVI. 127.

— Observations sur les crétins. Vassalli-Eandi. XVI. lxxviii.

— Sur la couleur des graines rouges végétales, changée en noir par l'action d'une exhalaison morbifique, et sur l'utilité d'employer les matières colorantes comme réactifs dans les recherches cliniques. Paroletti. XXII. xvii.

— Extrait des observations médicales faites dans les salles militaires de l'hospice de Nice, avec

du vent; et d'autres instrumens météorologiques qui marquent d'eux-mêmes leurs variations. Vassalli-Eandi. XII. 426.

— Observation de l'éclipse solaire du 3 avril 1791, faite à Tortonne; effet de l'eclipse solaire du 3 avril 1791, sur la chaleur de l'atmosphère. Vassalli-Eandi. X. lxxiii.

— Observations météorologiques faites en différentes occasions. Vassalli-Eandi. XIV. xliii.

— Observations météorologiques faites au mois de février 1799 dans le voyage de Turin à Paris. Vassalli-Eandi. XIV. xliv.

— Observations météorologiques faites à l'observatoire de Turin, depuis 1787 jusqu'à 1807, avec des notes. Vassalli-Eandi. XVI. 20.

— Histoire météorologique des années 1807 et 1808, avec des notes sur la diverse température observée, et sur la différente quantité de neige tombée à la même époque en plusieurs pays à peu de distance l'un de l'autre, etc. Vassalli-Eandi. XVIII. 205.

— Observations météorologiques faites à Turin, à Verceil et à Quiers, à l'occasion du tremblement de terre qui a eu lieu en Piémont le 12 mai 1802. Vassalli-Eandi, S. Martino e Delfino. XIV. c.

— Observations météorologiques faites pendant l'éclipse du soleil du 11 février 1804, à l'observatoire de Turin, avec des réflexions sur les mêmes observations. Vassalli-Eandi. XIV. 119.

— Notice de l'orage observé à Turin le 28 janvier 1806, à 6 heures du matin. VASSALLI-EANDI. XVI. XVIII.

— Histoire météorologique des années 1807 et 1808. VASSALLI-EANDI. XXII. XII.

— Description d'un instrument propre à indiquer et à mesurer l'inclinaison des vents à l'horizon, et observations sur l'influence des vents inclinés, par rapport aux variations barométriques. CARENA. XVIII. 92.

— Observations sur quelques particularités météorologiques de l'année 1783. VAN-SWINDEN. VII. 113.

— Sur un météore igné qui se termina par une petite explosion, le ciel étant serein. DE-LEVIS. X. LXXI.

— Table de la pluie et de l'évaporation en 1786. BERAUDO. IX. XCV.

— Relation d'un orage et de l'éboulement d'une montagne dans la vallée de Lanzo. PONSIGLIONE. IX. XCVIII.

— Essai météorologique. DELFINO. XIV. C.

— Sur une espèce de nuage que l'on voit souvent pendant l'été dans un endroit déterminé du Mont-Soana, et qui ne manque jamais d'apporter le vent ou la pluie. BERTOLINI. X. LXVII.

— Observations météorologiques. RAMBERT. XVI. XXIV. XXII. XIV.

— Poemetto misto di sciolti e di ottave, intitolato *Amore e Valore*. Bossi. XI. li.

— Le lion, l'âne et le renard. Fable. Charron. XIII. 557.

— La ragione nell' adolescenza, virilità, e vecchiezza. Poema. Grassi. XV. liv.

— Imitazione di alcune favole del Pignotti. Deperet. XV. lvi.

— In Comitem Salutium, Academiae Taurinensis scientiarum et artium nedum praesidem, sed ejusdem Academiae unum ex triumviris, fundatorem, alcaici. Grassi. XXI. 660.

— Odi latine. Grassi. XXII. lviii. lix.

— La Camilleide, ossia la distruzione di Veio. Poema eroico. Libro primo. Botta. XXI. 611.

— La tomba del secolo XVIII. Poemetto in versi sciolti. Marenco. XV. liii.

— La Rodi salvata. Poema epico. Marenco. XV. liv.

— La morte di Desaix, ossia la giornata di Marengo. Poemetto. Marenco. XV. 427.

— Poesie diverse. Marenco. XXII. xviii. lix.

— Il fonte del Valentino. Cantata. Marenco. XIV. 598.

— Epistola in versi sciolti a Carlo Bossi. Marenco. XXII. lvii.

— Ode per la pace conchiusa tra la Francia e l'Austria. Marenco. XXII. lviii.

— Notice des travaux de la Classe des sciences physiques et mathématiques pour les années 1802, 1805. VASSALLI-EANDI. XIV. LXXV.

— Notizia dei lavori della Classe di letteratura per gli anni 1804, 1805. REGIS. XV. I.

— Notice des travaux de la Classe des sciences physiques et mathématiques pour les années 1806, 1808. VASSALLI-EANDI. XVI. I.

— Notizia dei lavori della Classe di letteratura per gli anni 1806, 1808. *Cesare* SALUZZO. XVII. I.

— Mémoire historique pour la Classe des sciences physiques et mathématiques, années 1809, 1810. VASSALLI-EANDI. XVIII. I.

— Mémoire historique pour la Classe des sciences physiques et mathématiques, années 1811, 1812. VASSALLI-EANDI. XX. I.

— Mémoires historiques pour les années 1813, 1814. VASSALLI-EANDI. XXII. I.

— Extrait des procès-verbaux de la Classe des sciences physiques et mathématiques pour les années 1809, 1814. VASSALLI-EANDI. XXII. XII.

— Atti compendiati della Classe di letteratura per gli anni 1809, 1814. *Cesare* SALUZZO. XXII. XLV.

STORIA LETTERARIA. = Notices des femmes illustres dans les sciences, qui ont honoré le Piémont et l'Italie. VASSALLI-EANDI. XX. VIII.

— Ragionamento intorno alle opere di Gian-Antonio Molineri di Savigliano. NAPIONE. XVII. LVII.

à des animaux non encore décrits. GIORNA. XVI. LXVI.

— Des étoiles et des hérissons de mer. TORRACA. XI. 35.

— Sur le gordius d'eau douce des environs de Turin. IX. 23.

— Eclaircissemens zoologiques sur deux volumes existans à la bibliothèque de l'Université de Turin, et contenant des dessins d'animaux peints d'après nature. BOTTONE DI CASTELLAMONTE. XXII. XXVI.

V. CONCHIGLIOGIA, ITTIOLOGIA, MAMMIFERI, ORNITOLOGIA.

ZUCCHERO. = Mémoire sur la méthode d'extraire le sucre du raisin pratiquée par M. Duce. LUNELLI. XVI. XLVI.

INDEX

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT.

Des raisons indiquées dans la partie historique pag. X, ont fait rassembler dans ce volume plusieurs mémoires, dont l'impression se trouvait déjà achevée à l'époque du rétablissement de l'Académie Royale en 1815, et dont la numération n'est pas la même dans tous, parce qu'ils n'étaient pas destinés à faire une seule suite.

Pour éviter toute équivoque dans les citations des pages dans cet index, on avertit que les numéros arabes surmontés d'un, deux, trois accens, se rapportent à la deuxième, à la troisième ou à la quatrième numération.





